

Jean DAVID



Le Jardin
de l'Incertitude

Roman

ÉDITIONS
DES
ÉCRIVAINS

Jean DAVID

Le Jardin de l'Incertitude

Roman

*avec reconnaissance
à mon ami
Gilbert*

Jean

Éditions des Écrivains

Sur simple demande adressée aux
Éditions des Écrivains, 147-149 rue Saint-Honoré, 75001 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

—
Texte intégral

© Éditions des Écrivains, 1999
ISBN 2-84434-254-X

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Jour de repos

Printemps 1965.

On est dimanche, il doit faire très beau...

Irène vient d'ouvrir les yeux, elle fixe les rais que le soleil projette à travers les persiennes. En oblique, leurs zébrures où dansent les poussières traversent la pièce pour s'écraser en lames blanches sur le plancher.

En juillet, le soleil se lève tôt. Irène s'applique à refermer ses paupières, peut-être le sommeil la reprendra-t-il, avec le bien-être d'un rêve trop vague pour qu'elle en ait d'autres souvenirs ?

Mais non... elle est trop habituée à se lever tôt. La jeune femme s'étire sous le drap, il fait bon paresser un peu. Bougeant à peine la tête, elle promène son regard à travers la grande pièce. Elle n'est pas luxueuse, aucune des chambres de ses patronnes chez qui elle fait le ménage n'atteint à cette rusticité. Mais elle est propre, nette, elle l'a blanchie à la chaux elle-même dès son arrivée, murs et plafond.

Elle sourit, au souvenir du premier soir deux ans plus tôt. Elle venait d'achever le plafond, elle sentait la fatigue dans ses bras, son cou et son dos dressés si longtemps. Elle ne songeait qu'à ôter sa blouse couverte d'éclaboussures blanches, à se laver les mains et à

se coucher. En passant devant l'armoire, elle avait accroché du regard son image dans la glace empoussiérée, au tain passablement altéré. La vue dans ses cheveux noirs de mèches toutes blanches l'avait stoppée : à vingt-trois ans, aurait-elle subitement vieilli ? Sa frayeur n'avait pas duré, dans la glace essuyée du pan de sa blouse elle avait reconnu les flaques de plâtre séché qui parsemaient sa chevelure. Toute fatiguée qu'elle était, elle s'était lavée toute entière, à commencer par ses cheveux, et le lendemain elle les avait protégés avec un fichu.

Aux murs, qu'elle a blanchis également, les colombages rompent la monotonie, comme les poutres au plafond. Elle les a repeints en noir brillant, ainsi que les portes, les encadrements des fenêtres et les petits bois des carreaux. Elle ne pouvait se payer des tableaux, elle a épinglé des photos de paysages tirées de vieux numéros de la Revue du Touring Club qu'on lui avait donnés.

Ce matin, ira-t-elle à la grand-messe, au village ? Elle aime bien assister aux offices, même dans cette église gothique, habillée d'ardoises noires comme d'un caparaçon. La lumière y pénètre à peine par les étroites percées qu'assombrissent les vitraux, mais elle y retrouve l'odeur de l'encens et de la cire des cierges allumés.

En écoutant le prêtre psalmodier ses oraisons, elle revoit la petite église romane de son enfance, là-bas, sur la place éclaboussée de soleil. A l'intérieur, ses rayons dessinaient de grands carrés blancs sur le dallage gris. Assise entre son père et sa mère, Irène regardait les allées et venues du prêtre devant l'autel. Elle savait qu'après la messe, il aurait enlevé son surplis, il se mêlerait aux fidèles. En échangeant quelques mots avec ses parents, il tapoterait distraitement sa joue de petite fille sage.

Pourtant elle n'ira pas à l'église, tout à l'heure. Au bruit de ses pas dans l'allée, les femmes tournent un peu la tête et lorsqu'elles l'ont reconnue elles se redressent, fixant un lointain indéfini. Dès qu'elle a dépassé leur travée où leurs mains restent jointes sur leur livre de prières, leurs têtes se rapprochent, elles se lancent des regards entendus, parfois accompagnés d'un murmure sifflant :

— ...C'est elle, vous savez...

A la sortie, Monsieur le curé la saluerait peut-être, d'une inclination digne. Mais dans les petits groupes de femmes échangeant les nouvelles, il se trouverait toujours un dos devant elle, pour la dissuader d'y pénétrer. « ...Et zut pour elles!... » Irène ne veut pas se laisser gâcher son dimanche par ce genre d'évocation.

Sur la tablette, le réveil indique sept heures et demie, elle n'a plus envie de rester au lit, elle imagine le ciel bleu, au-dessus des arbres de la forêt. Dans ces étroites maisons normandes, la plupart des pièces donnent sur les deux façades, les fenêtres font profiter du soleil du matin comme de celui de l'après-midi. Il faut le laisser entrer, il n'est pas tous les jours au rendez-vous !

Pieds nus, elle foule le plancher aux lames usées, séparées par de larges interstices. La fenêtre au nord-est est ouverte, elle pousse le volet. Elle n'a sur elle que sa chemise de nuit, mais en face d'elle il n'y a que le jardin, la forêt qui le prolonge. Le soleil lui fait plisser les paupières, son visage, ses bras reçoivent la caresse de ses rayons déjà chauds. Le ciel a bien le bleu transparent espéré, en face au-delà des vieux pommiers du petit pré la masse verte de la forêt remplit le paysage. Comme on doit être bien, sous cette frondaison !

Il est encore tôt, pour un dimanche matin... Il n'y a personne – ici, il ne passe jamais personne... Si elle osait?... Les mains sur l'appui de la fenêtre, elle passe une jambe, tâte le sol du pied. L'autre jambe, vite ! La chemise de nuit retombe, la voilà à nouveau convenable. Savourant son escapade, elle avance à petits pas dans l'herbe fraîchie par la nuit, la rosée perlant aux brins lèche ses chevilles, et même ses mollets.

A peine plus large que la maison, le jardin est pris entre deux murets dont les pierres s'éboulent par endroits. Leur protection illusoire s'arrête avant le fond du jardin où quelques buissons ont remplacé les vieux pommiers. Au bout ne subsiste pas même la trace d'un mur, des plaques de mousse disputent à l'herbe un sol plus noir, plus souple.

Des brindilles craquent sous ses pas, elle fixe le sol pour éviter de marcher sur quelque ronce, mais il n'y en a pas dans ce coin où elle s'arrête un instant. Derrière elle, au-delà des arbres rabougris se trouve sa maison. Et au-dessus d'elle, coiffant le tronc lisse à quelques pas, commence déjà l'étendue de la forêt. En pleine force, le feuillage ne laisse le soleil atteindre les brins d'herbe que par endroits. Est-elle encore dans son jardin, ou déjà dans la forêt ?

Elle repart, aux aguets, accompagnée de rares pépiements. Dans l'air calme, elle perçoit à peine le murmure dans les ramures, là-haut. Le claquement sec d'une brindille plus grosse la fait sursauter, tandis qu'au-dessus d'elle un pigeon ramier surpris s'envole lourdement.

Elle suit une sente à peine visible, peut-être les lapins l'empruntent-ils, serpentant au pied des arbres. Continuant d'avancer elle écarte doucement les premières fougères. A plusieurs reprises, elle est allée à la rencontre de leur mer verte, sa surprise à nouveau est d'y pénétrer si facilement.

Après quelques pas, elle l'a absorbée, elle aussi. Sa tête en émerge tout juste, autour d'elle les troncs des arbres en jaillissent immobiles, comme englués. Elle a l'étrange impression de se trouver prise à ce piège, elle aussi figée.

Lorsqu'elle bouge, lorsque simplement elle se penche pour contempler les découpures des innombrables feuilles, les minces tiges ne cèdent que pour mieux l'enserrer dans leur caresse, à peine rêche. Elle s'y abandonne, promène ses bras sur la surface fragile, y plonge sa tête, enjambe même une brassée de ces tiges au tendre frôlement.

S'accroupissant ensuite, elle s'engloutit dans la marée verte, si dense qu'elle aperçoit à peine le vert plus pâle des frondaisons à travers l'entrelacs des fougères. Simplement effleurée, la frêle toiture s'agite en tous sens, comme affolée.

En dessous, dans la demi-obscurité verte, le sol proche où s'enfoncent ses pieds apparaît noir, les doigts qu'elle y plonge en ressortent couverts d'une poussière à l'odeur un peu fade de feuille morte. Devant son orteil à moitié enfoui, une grosse fourmi s'arrête

indécise, contourne l'obstacle avec précaution. Si Irène demeurait immobile un moment, l'insecte ne se détournerait plus.

Tout proche, un merle siffle et la tire de sa rêverie : elle a faim, elle rentre. En se redressant, elle trouve sa couverture frissonnante et se revoit entourée de la verdure de la forêt. Quelques pas lui suffisent pour voir s'éclaircir les arbres, apparaître la maison au-delà des pommiers. Les brindilles craquent encore, mais l'herbe du pré imprégné de rosée commence à les recouvrir, la voilà chez elle sans qu'elle ait quitté la forêt tout à fait.

Sur le ciel, la chaumière découpe devant elle sa couverture de chaume fatigué. Le soleil détaille les fentes des hourdis, les colombages rongés par les intempéries. Les fenêtres, les persiennes n'ont plus guère de peinture, leur grisaille délavée se détache à peine sur les murs plus clairs.

Après un regard autour d'elle, Irène enjambe l'appui. A part les pièces qu'elle a refaites, l'intérieur de la maison ne vaut guère mieux, toute l'aile gauche est encore presque dans l'état où elle l'a trouvée. Elle vit seule, sa chambre avec le cabinet de toilette attendant et la vaste cuisine lui suffisent et elle n'a guère les moyens de remettre le reste en état.

Irène enfile une blouse de coton bleue et rejoint la cuisine. Vaste comme sa chambre, elle a la même double exposition, et même une entrée sur les deux côtés. A travers portes et fenêtres à petits carreaux, la lumière accroche des reflets à quelques casseroles aux murs. Contre la grande cheminée, un poêle à bois en fonte fait pendant à une cuisinière au gaz butane. En face, aux côtés de la porte vers les pièces inoccupées, il y a un vieux buffet garni d'un peu de vaisselle, un petit réfrigérateur et deux chaises de bois blanc empaillées.

A la pendule à pile au-dessus de la cheminée, il n'est que huit heures et quart. Depuis l'entrée d'Irène à la cuisine, un petit personnage la suit le dos arqué, la queue dressée au bout incurvé en point d'interrogation, la tête tendue vers elle. Miaulant plaintivement, il

frotte son pelage gris aux jambes de sa maîtresse. Irène se baisserait bien pour caresser Olive, le chat à qui elle a donné un nom de son pays, mais Olive contrôle de près la préparation de son déjeuner. Enfin, penché devant son écuelle, il attaque en délicates touches son odorante pâtée.

Irène s'installe à son tour, sur une des deux autres chaises devant la table au centre de la pièce. Elle ne la déplace guère, même pour laver les vieux carreaux de terre ocre, sa construction n'a sacrifié qu'au souci de la solidité. Ses épaisses planches ont reçu maintes rapiécures, mais malgré sa rusticité elle est après le grand lit de cerisier le meuble qu'Irène préfère – il est vrai qu'il n'y en a pas beaucoup d'autres. Tandis qu'elle mord dans sa tartine de beurre, sa main glisse sur les veines du bois, dégagées par les innombrables lavages.

Un moment plus tard, Olive repu est venu se nicher au creux des cuisses de sa maîtresse, allongé pour profiter sur tout son corps de leur tiédeur. Irène lui gratte le front de son index, tandis que du pouce elle chatouille le petit creux derrière l'oreille. Olive plisse les paupières jusqu'à les fermer complètement. Et il ronronne son plaisir.

Mais Irène doit se mettre au travail. Elle soulève Olive, approche sa tête de sa joue et murmure :

— Ne veux-tu pas sortir, ce matin ?

Elle pose le chat à terre, il se dirige vers la porte en tournant la tête pour que sa maîtresse vienne lui ouvrir.

— Si tu vas à la chasse, lui dit encore Irène, ne reviens pas pour avaler devant moi ta souris d'un seul coup, tu fais tant d'histoires pour mordre dans un bout de gruyère...

Mais Olive passe devant sa maîtresse, très digne. Sa queue dressée exprime son désaccord : elle n'entend rien, vraiment rien ni à la chasse, ni à la gastronomie féline... Un instant, Irène suit la marche gracieuse et prudente du petit animal s'enfonçant dans le pré. Elle se dit, admirative :

— Je parie qu'il évitera de se faire mouiller par la rosée !

Il est près de onze heures lorsqu'Irène termine, échauffée pour s'être dépensée. Elle a épluché des légumes, son potage pour la semaine mijote doucement. Puis elle a entrepris son ménage, commençant par la cuisine avec la vaisselle qui l'attendait sur l'évier de grès jaune.

Elle a fait la pièce à fond, pourchassant les toiles d'araignée. Ces bestioles ne lui sont pas vraiment antipathiques, mais elle déteste sentir un de leurs fils coller à un bras, pis encore s'étirer sur sa figure... Sur la table trône un petit vase de marguerites, cueillies dans un massif devant la maison. Après la cuisine, Irène a fait sa chambre, rangé ses affaires.

Maintenant c'est son tour. Irène est fière de son cabinet de toilette aéré par une assez grande fenêtre, depuis qu'elle a tapissé murs et plafond d'un revêtement plastique à ramages bleus. Son fond beige s'harmonise avec les dalles, en plastique aussi, collées sur le vieux plancher. Avec sa glace au-dessus du lavabo, la pièce mérite la cabine de douche qu'elle vient de se faire livrer. Peut-être est-elle un peu juste pour Irène, plutôt grande, ses parois de tôle résonnent comme un gong lorsqu'elle les heurte dans ses ablutions.

Toute fraîche, la jeune femme regagne sa chambre. Devant sa glace, elle libère ses cheveux noués sur sa tête pour se doucher. Noirs, longs et épais, ils tombent en nappe lisse de sa tête penchée, recouvrant sa poitrine de leur rideau soyeux.

Pour travailler, elle les relève en chignon sur la nuque, coiffure que ses patronnes jugent plus convenable. Du reste, elle était toute jeune fille lorsque sa tante, déjà, lui avait imposé le chignon, lui disant :

— Pour gagner sa vie, on ne prend pas l'allure d'une « rien du tout » !

Plus tard, lorsque Paul lui avait retiré les épingles qui retenaient les lourdes nattes, ses cheveux libérés étaient retombés autour de sa tête, cachant opportunément son émoi. Ses mains plongées dans leur masse, il les laissait couler entre ses doigts comme l'eau d'une sombre fontaine. Il s'était exclamé :

— Tu en as tant que cela !

Mais c'était au début de leur mariage, les choses avaient évolué vite...

Irène secoue ces souvenirs, ce qui renvoie ses cheveux en arrière et dégage son visage. Elle le voit dans la glace, plutôt allongé, son expression trop souvent mélancolique accentue la sévérité des traits un peu lourds. Pourtant, lorsqu'elle sourit de sa bouche un peu grande mais bien dessinée, elle redevient jolie. Son nez est droit, sous son front mangé par les cheveux ses yeux écartés semblent deux lacs noirs.

Elle est assez grande, bien proportionnée. Ses épaules sont larges, ses bras bien en chair, ses mains longues. Sur sa poitrine robuste, ses seins se passeraient de soutien-gorge. Sans être fine, sa taille s'amincit et se creuse assez pour que s'arrondissent ses hanches pleines. Ses jambes sont hautes, leurs longues cuisses bien rapprochées peut-être un peu musclées, et leurs mollets nerveux.

« Tout ça n'est pas si mal, se résume Irène. Mais où ai-je été chercher ma peau de négresse ? » Elle exagère : lorsqu'elle se tend sur la pointe des pieds, la glace lui renvoie une statue d'ambre, ou même d'or mat dans la lumière.

C'est que cette pigmentation lui a été reprochée plus d'une fois. Pour Paul, ç'avait été plutôt le contraire, dès le début sa peau foncée l'avait attiré. Plus tard, jeune marié, il plaçait son bras à côté du sien, il comparait et brusquement le désir lui venait, il se jetait sur cette chair sombre...

D'autres s'étaient chargées de lui faire sentir, de lui dire même qu'elles la jugeaient différente, à commencer par la mère de Paul. Dès sa seconde ou sa troisième visite, elle lui avait demandé du ton doucereux qu'elle avait adopté à son intention :

— A quel âge êtes-vous arrivée en France ?

Comme Irène étonnée lui répliquait qu'elle avait toujours vécu en France, et ses parents avant elle, elle s'était attiré en réponse :

— Pourtant, ici les enfants ne naissent pas déjà protégés contre le soleil !

Après tout, foncée ou claire, jeune ou vieille, qu'est-ce que ça fait, pour la vie qu'elle mène ? Pour Irène, à l'évocation de son existence solitaire, qui ne débouche nulle part, le ciel s'est assombri. En sortant de l'armoire la robe bleue qu'elle mettra l'après-midi, elle aperçoit dans le fond son vieux tailleur beige. Il oriente ses souvenirs, la ramenant à son arrivée dans sa nouvelle patrie, deux ans auparavant.

* * *

On est en été, il fait beau. Après le long voyage en train, de son pays natal vers la Normandie inconnue, l'autocar l'a déposée, seule sur la place du village, vide en ce début d'après-midi.

Au centre, la petite église paraît presque noire, dans son habit d'ardoise. Derrière, les platanes taillés cachent à demi quelques maisons. Un bâtiment de deux étages forme le coin, au-dessus des ouvertures du rez-de-chaussée court une enseigne fraîchement repeinte : « Au Drap d'Or, Café-Restaurant-Hôtel ». Elle va se renseigner là.

Les rares clients à cette heure en semaine la regardent se diriger vers le comptoir, où un homme d'une quarantaine d'années, assez fort, est occupé à rincer des verres. D'une voix timide, elle lui dit :

— Je voudrais un café, s'il vous plaît.

Lorsque le cafetier lui apporte sa consommation à sa table retirée, elle lui demande, à mi-voix :

— Le Château de Trièverie... ce n'est pas trop loin d'ici ? L'homme la considère, avant de répondre :

— C'est tout près. Au sortir du village, prenez la route à droite. Bientôt, vous verrez le chemin sur votre droite entre les arbres, il mène au Château.

Il a appuyé sur le dernier mot, les têtes se tournent encore vers elle. Irène s'efforce de surmonter sa gêne :

— Merci... Je vous paye tout de suite... Puis-je laisser ma valise un moment chez vous ?

— Bien sûr, répond le cafetier, vous la reprendrez quand vous voudrez.

Un moment plus tard, sur la route, Irène aperçoit le chemin à droite qui disparaît dans le bois. Dans l'allée sinueuse, la vue se perd dans la verdure, après un dernier tournant le château lui apparaît soudain, si proche que le regard a peine à l'embrasser. Elle le voit de trois-quarts, sa façade de pierre percée de trois rangées de fenêtres à meneaux s'équilibre de part et d'autre du perron.

En gravissant les quelques marches, Irène se répète les recommandations de Madame Roqueyre : « A Liancourt, vous irez au château de Trièverie, où habite mon amie de pensionnat, Madame Berlancourt. Vous direz que vous venez de la part de votre belle-mère, qu'elle a connue sous le nom d'Éliane Entacques... » Elle avait ajouté, ensuite : « Après, tout s'expliquera avec ma lettre... N'oubliez pas ce nom... » Elle l'avait répété, l'épelant même complaisamment.

Une domestique a répondu à son coup de sonnette, la toisant des pieds à la tête. C'est une femme entre deux âges, aux lèvres pincées dans un visage sévère, sous des cheveux poivre et sel tirés en arrière.

Ses regards vont de la silhouette modestement vêtue, venue à pied et au comportement timide, aux communs qui ferment le côté droit de la cour : cette quémandeuse aurait dû s'adresser là... Mais lorsqu'Irène mentionne que sa belle-mère, Madame Entacques, est une amie de sa patronne, son attitude change.

— Veuillez entrer, dit-elle avec quelque empressement. Je vais prévenir Madame...

Irène n'a que le temps de remarquer dans le hall, entre des tapisseries fanées tendues aux murs, des armures de chevaliers dont les heaumes lui semblent filtrer par leurs fentes des regards vides dardés sur elle.

En arrivant, la maîtresse de maison l'apostrophe aimablement :

— Merci, Madame, de m'apporter des nouvelles de ma vieille amie ! Voulez-vous me suivre au petit salon ? Nous y serons plus tranquilles pour bavarder...

Derrière elle, Irène traverse le château, pénètre dans une petite pièce carrée. Sur ses murs tendus d'étoffe cerise, des miroirs ovales aux moulures vieil or lui renvoient son image.

Madame Berlancourt lui fait prendre place sur une chaise face à la fenêtre, sur la tapisserie les glaces lui semblent des yeux qui s'étonnent de sa présence. Elle se dit : « ... Et que sera-ce, tout à l'heure ? »

A travers les hautes baies, elle aperçoit des pâturages se perdant dans le lointain. Proche derrière les vitres, une terrasse sablée et cernée par une balustrade se prolonge dans un jardin aux allées bien droites, bordées d'ifs taillés.

Madame Berlancourt reprend :

— Je reçois si rarement des nouvelles d'Éliane... Il y a longtemps que vous avez épousé son fils ?

Irène sent sa poitrine se serrer. « Ça y est », songe-t-elle, elle essaye de répondre au sourire des lèvres minces sur le beau visage froid de son hôtesse.

Aussi grande et élancée que sa belle-mère est plutôt forte et ramassée, elle est plus jeune, elle doit aller vers la quarantaine. Elle parle lentement, comme s'imposant par courtoisie cet effort, s'accompagnant de gestes d'une ampleur majestueuse.

Courageusement, Irène se lance :

— C'est-à-dire... J'ai été mariée avec Paul Roqueyre pendant trois ans... Nous sommes en instance de divorce... Du reste, Madame Roqueyre m'a remis une lettre...

Pendant ses explications embarrassées, Irène voit Madame Berlancourt pincer son sourire, marquer sa surprise en levant les sourcils en arc de cercle. Sortant de sa nonchalance mondaine, elle tend une main impatiente vers le message, après quoi elle retrouve son affectation dans son geste renvoyant Irène vers son siège.

Que contenait le message ? Madame Roqueyre s'était bornée à dire à Irène que vu les circonstances, elle la recommanderait autant qu'il convenait. En lisant, Madame Berlancourt fait passer successivement sur ses traits la perplexité, la surprise, la réprobation enfin.

Levant les yeux, elle contemple Irène d'un air condescendant – un air qu'Irène lui verra prendre plus tard lorsqu'elle recevra « ses » pauvres. Elle dit :

— Passez-moi le carnet, là-bas, sur le petit bureau...

Le bras tendu lentement accompagne l'injonction, tandis qu'en passant l'index pointe sur Irène, accusateur. Saisissant l'objet, elle remercie distraitement, laissant la quémandeuse debout devant elle.

Feuilletant le carnet, elle observe, sans lever les yeux :

— Ainsi, vous voulez faire des ménages, ma fille ? Madame Roqueyre vous envoie, je vais m'occuper de vous... Où logez-vous ?

D'un coup, elle a mis entre elle et sa nouvelle protégée la distance convenable.

Hésitante, Irène répond :

— Je pensais... au début... prendre une chambre... à l'auberge...

— C'est bien trop cher pour vous, coupe la bienfaitrice. Je vais vous loger dans notre petite maison sur la route de Rongevaux, vous y serez très bien. Elle a besoin d'un bon nettoyage, mais c'est votre métier, n'est-ce pas ? Je ne vous prendrai pas cher, cent cinquante francs par mois, presque meublée... En échange, les améliorations que vous apporterez deviendront ma propriété...

Il n'est pas question de discuter, Irène n'a pas de solution de rechange. Madame Berlancourt continue de diriger la conversation avec son autorité hautaine.

— ... Avez-vous des bagages ?

— J'ai laissé ma valise au café...

— Je suis occupée aujourd'hui. Mon mari passera vous prendre, vous l'attendrez au café. Il apportera du linge de maison, vous en prendrez grand soin. Quand pouvez-vous commencer ?

— Le plus tôt possible, Madame, je suis prête...

— Nous sommes jeudi, je vous laisse la fin de la semaine pour vous installer. Vous viendrez au château lundi matin. Si je suis satisfaite, je vous emploierai deux après-midi par semaine, et je vous

recommanderai. Il y a le café-hôtel, ils ont du travail les jours de marché, et la bouchère, qui a une grande maison...

Madame Berlancourt se lève, mettant fin à l'audience.

— C'est entendu, euh... Irène. Je vous attends lundi matin, pour huit heures. Vous connaissez le chemin, maintenant...

Le bras se lève en direction de la porte, impérial. Irène balbutie un « au revoir, Madame... » Tout de même, elle ne se retire pas à reculons !

Au café, le patron est seul, pointant les courses sur son journal. Irène explique qu'elle doit attendre là, on va venir la chercher. Le patron demande :

— Vous allez rester dans le pays ?

— Oui, répond Irène, j'habiterai dans une maison de Madame Berlancourt, sur la route de Rongevaux...

Le cafetier observe :

— C'est là qu'ils vous logent ? Vous aurez du travail, pour la rendre habitable...

Le patron a quitté la salle. Irène a retiré sa veste, elle attend un bon moment. A travers la vitre, elle voit arriver une 2 CV. Après s'être arrêté sur le seuil, un homme se dirige vers elle à pas comptés. Mince, d'aspect soigné dans son veston marron, sa culotte de cheval beige et ses leggings, les cheveux grisonnants, il porte beau la cinquantaine.

— Vous êtes Irène... Marsis ?

La voix est bien timbrée, un peu douce. Irène répond, en se levant :

— Oui, Monsieur...

— Ce sont vos bagages ?

Il désigne la valise rebondie, à l'anse fatiguée.

— Oui, Monsieur...

— Vous m'excuserez si je ne vous la porte pas...

Souriant, il présente ses mains tendues, blanches et soignées. Complaisamment, il les retourne, pour montrer les ongles ovales, polis et limés. Accentuant son sourire, il ajoute :

— Vous voyez, je n'ai pas pris mes gants...

Dans la 2 CV, ils traversent le village, en direction opposée de celle du château. Il y a plusieurs magasins, une épicerie, un petit libre-service, une boulangerie, et la boucherie, au delà une autre place avec la poste, l'école, la mairie. Ensuite, la route longe quelques maisons, puis des corps de ferme. Monsieur Berlancourt explique :

— Liancourt est un gros bourg, son marché attire tous les environs...

Les habitations ont fait place à des pâturages enfermés dans des haies ou des clôtures de fil de fer, où paissent de nombreuses vaches. Après un tournant la route bordée de bosquets serpente en pente douce.

Monsieur Berlancourt arrête la voiture au bas de la descente, désigne à droite une maison isolée dans la verdure.

— Voilà votre « home », dit-il sans toutefois réussir à aspirer le « h ».

Derrière, la forêt commence presque tout de suite. Un peu en retrait derrière une palissade qui a dû être blanche, la maison exposée au soleil de l'après-midi a l'air de dormir avec ses volets clos. Irène note le toit de chaume, les colombages – une vraie chaumière normande !

Pendant qu'Irène extirpe sa valise, Monsieur Berlancourt s'empare du baluchon sur la banquette, affectant un gros effort. Passé le portillon, tous deux traversent un jardinet qu'envahissent les herbes. La porte d'entrée grince bruyamment, Monsieur Berlancourt commente :

— Avec une goutte d'huile, vous arrangerez cela.

Dans la pièce obscure, exhalant le renfermé, Irène distingue la grande table, la cheminée.

— C'est la cuisine, explique Monsieur Berlancourt. Il souffle sur la table, soulevant la poussière, pose le baluchon avec un soupir.

— Voyez, dit-il encore, on rétablit le courant ici...

Il tourne le commutateur, allumant l'ampoule au-dessus de la table, et il indique :

— A droite, la chambre à coucher, toute meublée, avec son

cabinet de toilette. L'autre côté est moins arrangé, vous verrez... Il y a deux petites chambres, et au fond une grande pièce.

De retour à la cuisine, Monsieur Berlancourt ouvre les fenêtres et pousse les volets des deux côtés. Maintenant, Irène distingue les épaisses toiles d'araignées, au plafond ou accrochées à la suspension... Elle aura de quoi s'occuper !

Monsieur Berlancourt consulte sa montre, observe :

— Je vais vous laisser, vous serez plus tranquille, pour nettoyer votre maison.

Il hésite un instant, puis il se rapproche, considère Irène en souriant. D'un geste qui pourrait être paternel, il pose sa main blanche sur le sombre bras nu, le serre doucement, murmure doucereux :

— Si vous voulez, je passerai demain m'assurer qu'il ne vous manque rien ?

L'expression demeure bienveillante, mais la lueur dans les yeux clairs, la main blanche surtout dont la pression se fait plus insistante ne laissent guère subsister d'équivoque. Comme les doigts sont doux et fermes à la fois, sur son bras !

Mais Irène se dégage en reculant, aussi naturelle que possible :

— ...Je vous remercie, Monsieur, je vous ai déjà causé assez de dérangement !

Monsieur Berlancourt garde son sourire, mais il retrouve sa condescendance :

— Vous viendrez bientôt au château, Madame Berlancourt réglera cela...

Après son départ, Irène mesure sa déception. La brièveté de la visite des lieux n'a pu lui en cacher le mauvais état. Avant même d'entrer, elle a vu les murs lézardés, les boiseries fendillées, les peintures écaillées. Mais à l'intérieur s'ajoutent au manque d'entretien la vétusté et la pauvreté du mobilier, la plomberie et le sanitaire incomplets ou défectueux. Et le tout recouvert d'une poussière si épaisse, si dense qu'elle est devenue de la crasse... Combien lui faudra-t-il de temps, d'efforts, d'argent aussi pour rendre à cette habitation un peu d'agrément ?

Irène tire un torchon du baluchon, le passe sur une chaise et s'y affale, lourde soudain de sa jeunesse ratée. Après l'échec de son mariage, son départ précipité de sa ville natale, son voyage fatigant, l'accueil pourtant prévu de Madame Berlancourt, cette maison délabrée, si sale, où elle devra vivre... Le désespoir la gagne à l'évocation de ses malheurs.

Repoussant le baluchon sur la table, elle s'accoude là où Monsieur Berlancourt a soufflé. Les larmes montées à ses yeux brouillent sa vision comme un rideau de pluie, elle ne distingue de la cheminée en face d'elle que l'âtre, comme un grand trou noir. Elle pose le front sur ses avant-bras, les sanglots qui secouent ses épaules s'accompagnent parfois de faibles gémissements.

A la longue, ses soubresauts se font moins brutaux. Moins amères, ses larmes coulent encore un moment, comme pour la laver de cette douleur insupportable. Lorsqu'elle relève la tête, un peu honteuse, elle promène autour d'elle un regard moins désespéré. Par la fenêtre et la porte vitrée franchie tout à l'heure, les rayons du soleil de fin d'après-midi éblouissent ses yeux meurtris.

Se tournant de l'autre côté, elle aperçoit le jardin herbeux, les vieux pommiers au feuillage clairsemé. Au delà, la masse des arbres bouche tout l'horizon. Irène distingue devant eux, dans l'éclairage rasant du soleil parvenant de derrière la maison, les fûts blancs de quelques bouleaux avec leur feuillage argenté plus léger.

La forêt, si proche derrière ce jardin abandonné... Toute lasse qu'elle est, Irène se sent attirée, elle a soif de cette verdure. Courant presque, elle franchit la courte distance jusqu'aux bouleaux. Cherchant des traces du mur disparu, elle se demande si l'herbe est encore celle du pré, ou si les arbres qui s'y dressent font partie de la forêt.

Le soir est proche, elle s'y aventure à peine, elle ne peut risquer de s'égarer le jour de son arrivée. Mais ces quelques pas la transportent dans un monde dont le mystère s'accroît de ce qu'elle en ignore tout.

Elle s'arrête, prenant pour repère le tronc d'un gros hêtre. De tous côtés, la même vue s'offre à elle, toujours renouvelée pourtant. Comme à un jeu de colin-maillard où les yeux n'auraient pas besoin d'être bandés, la verdure abaisse partout autour d'elle sa barrière factice, herbes ou fougères montant à l'assaut de branches basses ou de taillis. Maintenant que même ses pas assourdis ont cessé de retentir, le silence l'enveloppe, achevant l'accueil de la verdure tout à l'heure.

Mais à deux pas devant Irène une fougère isolée frémit et s'incline sous une invisible caresse. Au-dessus d'elle les ramures d'abord, puis de longues branches commencent à s'agiter. Elle retient sa respiration, le faible bruissement continue pourtant. Le gros chêne là-bas le reprend, dans une vibration plus sèche. Un frêne lui répond, le balancement de ses branches découvre un pan de ciel bleu où passent des nuages.

Maintenant, un souffle majestueux court dans les arbres, parfois s'y mêle son sifflement entre les fourches, ou des crépitements lorsqu'il descend jouer avec des feuilles mortes. Bientôt, tous ces souffles séparés se fondent dans la symphonie de la forêt.

Comme Irène a bu tout à l'heure le silence, elle absorbe maintenant ces accents qui agitent autour d'elle des arbres pourtant si forts. Avec son calme tranquille ou son agitation tumultueuse, la même force la pénètre, achève de chasser son désespoir.

Le vent l'accompagne, à sa sortie de la forêt, jouant avec le feuillage des pommiers, son haleine vient rafraîchir ses joues. Elle retire les épingle retenant ses cheveux, secoue la tête pour achever de libérer les mèches noires qui se mettent à danser dans le vent, elles aussi. S'élançant vers la maison, elle bondit dans l'herbe trop haute qui accroche ses jambes.

En refermant sa porte, elle lance encore un regard vers « sa » forêt, si proche. Elle sait où elle ira désormais, pour chasser sa tristesse ou ses soucis.

* * *

Aujourd'hui, deux ans plus tard, Irène contemple son intérieur, presque coquet dans sa simplicité. Elle n'a pas ménagé sa peine, de plus la remise en état a englouti ses économies et le plus gros de la modeste rente qui lui est allouée de là-bas. Pour vivre, elle s'est contentée des salaires des ménages, le moindre imprévu l'obligeait à réduire encore ses besoins.

Maintenant, en rentrant le soir dans sa cuisine accueillante, en s'éveillant le matin dans sa chambre nette, elle s'estime récompensée. Elle a pris le pli de son existence frugale, la petite rente est mise de côté... on ne sait jamais !

Irène poursuit son repas de midi. Son steak, tendre à souhait, est un cadeau du boucher, Monsieur Belloche. C'est un brave homme, il lui témoigne toujours quelque attention. A son arrivée, il la gratifie d'un sourire qui épanouit sa figure ronde, rouge comme une tranche de son énorme cervelas. Il lui fait bon poids pour ses modestes commandes, ajoute de temps à autre une côtelette, un petit rôti ou de quoi faire un pot-au-feu, qui ne figurent pas sur l'addition.

Il s'arrange pour que madame Belloche ne s'en aperçoive pas – elle lui dirait qu'il ne faut pas se montrer trop bon avec ses employés, qu'elle paye déjà un salaire très convenable (ce qui est vrai), et que leurs bénéfiques ne sont pas si gros. Avec ça, il est brave vraiment, sans arrière-pensée, adoptant à son égard, quand sa femme n'est pas là, un ton presque paternel. Il a cinq enfants dont il est aussi fier que l'est sa femme, ils lui font faire un peu ce qu'ils veulent.

L'amabilité de monsieur Berlancourt est bien différente... Irène craindrait moins ses assiduités doucereuses s'il avait le tour de ventre de monsieur Belloche, ses doigts rouges et boudinés, ses pantalons traînant sur ses savates !

Terminant son repas, Irène picore quelques cerises tardives. Par ce beau temps, elle fera cet après-midi une promenade à bicyclette. Bien entretenue, sa machine qui paraît presque neuve, outil de travail indispensable, n'est-elle pas aussi un beau moyen d'évasion ?

Quel dommage que Thérèse, sa seule amie, n'ait pas congé en

même temps qu'elle ! En ce moment, la pauvre fait le service au restaurant du « Drap d'Or », l'après-midi elle lavera des montagnes de vaisselle... Car en juillet les clients se font plus nombreux, certains Parisiens s'aventurent à l'intérieur. Ils espèrent dénicher quelque auberge retirée dont ils profiteraient, avant qu'elle devienne la coqueluche du moment et que ses prix grimpent aussi vite que le succès montera à la tête du patron.

Pendant près de deux heures, Irène pédale dans la campagne. Reliant fermes et hameaux, les routes étroites et sinueuses traversent les prés bordés de haies ou de bosquets, comme un entrelacs de broderie blanche sur une nappe verte. C'est dimanche, ne circulent que de rares voitures de promeneurs, souvent toute la route est à elle.

Les chemins escaladent les vallonnements traîtres, leur descente est un plaisir dont Irène tempère la griserie en faisant grincer ses freins. Mais leur montée, parfois en raidillon, fatigue à la longue même les cuisses musclées et les mollets d'Irène, heureusement son dérailleur fonctionne bien.

Près d'arriver, elle aborde une dernière descente, l'échappée d'un virage lui offre au loin la mer bleue, vite cachée par les arbres et les maisons. Entourées de jardins fleuris aux abords de la petite ville, elles semblent abandonnées. Une partie de leurs occupants est en bas dans la rue centrale, mélangée à la foule se coulant sur les trottoirs comme la pâte bigarrée d'un marchand de berlingots.

Les nombreuses voitures essaient d'avancer d'un feu à l'autre, en se faufilant entre elles Irène atteint le petit port, gare son vélo sur le parking avec les autos. Assise longtemps sur l'étroite selle, elle est endolorie et ankylosée. Mais elle a tout son temps, emportée dans le flot des passants jusqu'à la place, où nichent les bateaux.

Les maisons la coincent sur trois côtés, de leurs pignons étroits percés de petites fenêtres et souvent coiffés d'ardoises, évoquant des paysannes attroupées à la sortie de la messe. Elles cernent un rectangle d'eau, plutôt une cuvette contenant des bateaux si rapprochés qu'ils semblent prolonger la terre ferme. Les mâts bardés de vergues et de grelins prennent en plein été des airs d'arbres effeuillés.

Acculé à une lourde bâtisse, un petit vapeur longe presque tout un côté du quai de sa coursive. Dans sa superstructure laquée, les hublots sertis de cuivre doivent éclairer de luxueuses cabines.

Comment ces bateaux, jusqu'au navire battant pavillon américain, sont-ils parvenus là, entourés de maisons qui semblent les couvrir ? Irène finit par distinguer, prolongeant le mur de la bâtisse, la passerelle surmontant la massive porte pivotante.

Elle s'assied dehors, à une table d'un café face aux bateaux, commande une crêpe au sucre et un bol de cidre. Pour elle qui passe ses soirées en solitaire, qui croise dans la rue de Liancourt toujours les mêmes personnes, la foule sans cesse renouvelée ici est un spectacle.

Son regard s'attache plutôt aux jeunes gens, souvent de moins de vingt ans qui défilent par petits groupes, filles qui secouent la tête pour dégager leurs yeux, garçons aux traits à peine affermis et aux cheveux trop longs. Ils la ramènent à une époque où sa tante la laissait parfois sortir un moment, après son travail. Là-bas, elle ne regardait guère les garçons, pas comme ça en tout cas, elle n'osait pas...

Parfois, un couple bras dessus bras dessous, échangeant des sourires, retient son regard. Elle a cru connaître cela avec Paul, au début. A plusieurs reprises, il l'avait entraînée à la sortie de l'atelier, pour une promenade. Il ne parlait pas beaucoup, ne souriait pas souvent, mais à la dérobée elle surprénait ses regards qui la parcouraient. Elle était surprise, éblouie par la puissance qu'elle croyait détenir...

Irène fronce le sourcil. Elle s'oblige à fixer, à travers les espaces entre les promeneurs, le petit navire à quai en face d'elle. Sa grosse cheminée, peinte en jaune et barrée d'une bande noire, n'est-elle pas factice ? – Que lui servent ses souvenirs ? Aujourd'hui il n'y a personne dans sa vie, personne puisqu'elle exclut le commis du boucher, ses attentions trop directes et ses grosses mains aux relents de chair crue. Pas davantage ne comptent quelques clients du

café qu'elle a dû remettre en place, ou monsieur Berlancourt et sa politesse ambiguë.

Parfois, des hommes qui auraient pu l'intéresser l'ont regardée. Aujourd'hui encore, certains ont suivi des yeux sa silhouette élancée. Mais que signifient ces regards ? Si quelqu'un l'abordait, s'il se mettait à lui parler... Il faudrait bien lui dire d'où elle vient et qu'elle ne fait que des ménages... Il s'en amuserait, il prendrait d'elle ce qu'elle lui donnerait, et il s'en irait.

Irène secoue la tête. A quoi bon ces réflexions, sur des retours de rêves impossibles ?... Bien reposée maintenant, elle va reprendre la route, elle a prévu de faire encore un assez long chemin.

Quelques minutes plus tard, elle pédale vers la sortie de la ville. Avant de repiquer vers l'intérieur, elle emprunte une route qui doit rejoindre la mer et la longer sur plusieurs kilomètres. Elle ne l'aperçoit pas tout de suite, des maisons bloquent la vue, ensuite la route serpente encaissée. Lorsqu'elle débouche sur le plateau, un peu essoufflée, la vue lui apparaît, vaste et plate.

Sur sa droite des prés, des pâturages séparés par de simples fils de fer paraissent sans limites, y paissent d'innombrables vaches à la robe noire et blanche, ou encore des bouvillons au mufle têtus, aux muscles renflés sous la peau lustrée – bien qu'assurément trop brève, leur existence heureuse contribuera à la succulence de leur chair.

Au loin devant elle se découpe la baie de la Somme. Au fond, des rangées de citernes émergent d'une brume légère comme des fromages sur une étagère. A sa gauche, sous la cassure de la falaise la mer s'étend à l'infini. La brise un peu vive y soulève de légers moutons blancs, comme dans un pâturage merveilleux où l'herbe serait bleue. Au-dessus d'elle, le soleil amorce sa descente vers l'horizon, recouvrant à son aplomb les vaguelettes d'un ruissellement de pièces d'or.

Irène met pied à terre, marche en poussant sa bicyclette pour mieux contempler le paysage. Sur sa gauche, un chemin entre les clôtures va droit sur la falaise à une cinquantaine de mètres. Là-bas,

un chevalet dressé en son milieu attire son regard. Dans le contre-jour, Irène distingue une mallette à côté, une planchette posée sur elle brille dans le soleil.

Intriguée, elle s'engage sur le chemin, quelques vaches la fixent derrière les clôtures. En approchant, Irène reconnaît l'atelier d'un peintre, momentanément abandonné, il y a même une toile sur le chevalet.

A ses yeux emplis de l'étendue scintillante, la toile semble d'abord une tache bariolée. De plus près, elle plisse les yeux sous le choc des bleus électriques, des jaunes et des ors éclaboussés de rouges et des flocons éblouissants, plus prêts à se combattre qu'à concourir à une œuvre commune.

Dans cet affrontement, elle ne distingue vraiment que des dizaines, des centaines d'épines bleues, dont les pointes ourlées de marine arrachent des déchirures blanches. Au centre s'y déversent des flots de tous les jaunes et de tous les rouges, comme une lave en fusion. Déroutée, elle va abandonner sa contemplation, lorsqu'en reculant d'un pas elle perçoit l'œuvre voulue par le peintre.

Elle n'est pas terminée. Sur le pourtour le bleu pâli du ciel, l'ocre du chemin ou le vert des prés ne sont encore qu'esquissés en petites touches. Mais le corps du tableau révèle une mer irritée brisant en écume des lames rageuses, tandis que le soleil tente de l'incendier.

Avec effort, Irène s'arrache à cette vision, pour contempler le modèle qui l'a inspirée. Comment l'artiste a-t-il ressenti cette violence, derrière la sérénité d'une mer à peine agitée sous un beau soleil ? Perplexe, Irène plisse encore les paupières sous les rayons qui frappent à nouveau ses yeux. Alors, la clef lui apparaît.

Tout ce calme n'est fait que de violences opposées, qui s'annihilent faute de pouvoir se détruire. Les masses d'abord, la vue ne lui offre, à part à ses pieds la fin du chemin dans les prés, que le ciel et la mer au-dessus, qui se battent sur la ligne barrant l'horizon. Ensuite, c'est le vent qui s'acharne sur l'océan, furieux de ne lui arracher, dans sa faiblesse du moment, que de minces copeaux qu'il

aiguise de sa rage. Enfin et surtout, les couleurs se font la guerre. Il y a les bleus, le plus pâle en haut contre le plus soutenu dans le bas, le vert et l'ocre refusant de se marier avec les bleus. Par-dessus le tout, les ors et les rouges voudraient recouvrir l'océan de leur flaque sanglante.

Irène retourne à sa contemplation de la toile inachevée. Quel est donc cet artiste, cet homme ou cette femme qui n'a voulu voir, dans un paysage serein à la banale beauté tranquille, que la violence qui s'y trouvait enfouie, qu'il était peut-être seul à déceler ?

* * *

Chapitre II

Réception au Château

Le temps a changé. Ce matin, de gros nuages lanternent au ciel, la chaleur est lourde. Les deux enfants sont moins entreprenants, pour partir dans les prés au sud du château. Édith, qui à sept ans entraîne souvent Didier, son aîné de deux ans, a bien proposé tout à l'heure :

— Si on allait voir les chevaux ?

On passe par le pré derrière le jardin. Parfois on guette un moment devant une taupinière, mais l'espoir de voir apparaître sa tête sera déçu. On peut aussi admirer la coupole immaculée d'un champignon, ses fines lamelles roses dessous, ou encore se laisser surprendre par une grosse sauterelle qui bondira presque à votre hauteur.

Quand on arrive devant la petite écurie dans l'enclos sous les pommiers, les chevaux sont sortis, c'est la belle saison. Si Ardent est de bonne humeur, il s'approchera à leur appel, hochant la tête et ses oreilles pointées vers eux. Le suivra Sara, la jument noire que monte leur mère, un peu forte mais si douce. Bob et Dick, les deux poneys, feront l'arrière-garde. Comme les enfants les montent souvent, surtout en vacances, ils sont moins empressés.

Finalement tous les quatre entoureront le frère et la sœur. Se

laissant caresser sous le museau ou lisser leur pelage sur le cou, ils les flaireront jusque dans leurs poches dans l'espoir d'y découvrir des croûtes de pain ou même des morceaux de sucre.

Mais Édith manquait d'enthousiasme. Didier a poursuivi dans la direction opposée, murmurant :

— Il fait trop chaud...

Les deux enfants contournent l'aile droite, gagnent la cour d'entrée. Arrêtés les yeux levés, Didier observe, une fois encore :

— Tu vois, les hirondelles restent de l'autre côté...

Pourtant, il y a toujours des oiseaux qui strient le ciel, rasant sol et bâtiments presque à les frôler, par ce temps orageux. Ce sont des martinets, aux ailes effilées, au plumage brun, plus grands que les hirondelles, plus rapides aussi. Les enfants connaissent depuis toujours ce partage du ciel du château, mais leur père dit que dans le passé, il n'y avait que des hirondelles. Les martinets sont venus de l'église où ils nichaient, lorsqu'on a refait la toiture.

Édith s'écrie soudain :

— Un martinet est tombé dans l'Orangerie !

C'est vrai : il zigzaguait à ras de terre, poursuivant peut-être un frelon, il a bien amorcé un crochet devant la cloison vitrée, mais trop tard. Heurtant un des petits bois, il a basculé par l'ouverture, à cet endroit il manquait justement la moitié d'un carreau.

A travers les vitres empoussiérées, les enfants scrutent la resserre, où l'on rentre en hiver les géraniums et d'autres plantes. On n'y logerait guère d'orangers – il n'y en a pas à Trièverie – mais leur mère estime qu'un « vrai » château se doit d'avoir une « Orangerie ».

Derrière la vitre brisée, l'oiseau gît étalé sur le ventre, les ailes écartées. On ne reconnaît rien de l'adroit chasseur que l'œil a peine à suivre, on dirait un bout de chiffon déchiré. Est-il mort ? Est-il blessé ?

Édith et Didier se regardent. Comment empêcher Corbeau, le chat de la cuisine, de venir fureter dans l'Orangerie tant que leur

père n'est pas rentré ? Leur mère n'aime pas les bêtes, elle leur dirait d'aller enterrer « ça »...

Ils vont se décider à entrer, pour examiner l'oiseau de plus près, lorsque Didier aperçoit Irène, venue secouer un « loup » sur le perron.

— Irène, appelle-t-il, Irène ! Viens v... venez vite !

Il s'est repris, sa mère ne veut pas qu'ils la tutoient. « Parce que, dit-elle, Irène ne peut pas vous tutoyer. » Ni Didier, ni Édith n'ont compris pourquoi elle ne saurait faire quelque chose d'aussi facile.

Distante d'une vingtaine de mètres, Irène louche vers les fenêtres : Madame Berlancourt est peut-être occupée dans une des pièces du devant. Elle descend les trois marches, court vers les enfants.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voyez bien que je suis en train de travailler !

Agités, le frère et la sœur parlent en même temps avec force gestes :

Regarde, regardez là ! Un martinet est tombé dans l'Orangerie, il ne bouge plus !

Émue également à la vue de l'oiseau inerte, Irène murmure :

— Peut-être n'est-il qu'étourdi ?

Entrée suivie des enfants, elle se penche avec eux vers le petit corps. A leur bruit, l'oiseau assommé depuis quelques minutes revient à la vie en sursaut, il se voit entouré d'êtres humains. Il s'agite, mais il manque d'espace et il tente de fuir en battant de ses ailes, frappant du bec la planche verticale devant lui comme s'il voulait s'y enfouir. Surprise par cette violence désespérée, Irène réussit à l'immobiliser de ses deux mains, une aile prise entre ses doigts demeure agitée de soubresauts.

— Tu ne vas pas... Vous n'allez pas lui faire de mal, Irène ?

Édith craint que la main si grande pour l'oiseau se serre trop fort sur lui. Irène sourit, regarde tour à tour le visage anxieux et l'oiseau prisonnier :

— Je ne lui veux pas plus de mal que vous. Je voudrais qu'il m'apprenne à voler, je partirais avec lui !

Édith et Didier regardent la jeune femme. C'est un rêve impossible, ils l'imaginent pourtant, instantanément. Ils voient Irène recouverte de plumes, accroupie au bord du toit, à côté d'elle son professeur minuscule lui montre les mouvements avec de petits cris roulés.

— En attendant, ajoute Irène sortant de la resserre, il doit nous montrer qu'il sait encore voler !

Elle ouvre sa main, l'oiseau libéré se redresse, sautille jusqu'au bord de la paume, regarde aux alentours. Il semble hésiter, puis il plonge, comme s'il allait s'écraser au sol. Mais les ailes s'ouvrent en un éclair sombre, on les entend tout juste froufrouter et l'oiseau est déjà loin. Traversant la cour, il s'élève et disparaît au-delà de la rangée d'arbres.

— Didier ! Édith ! Vous empêchez Irène de travailler ! Ne traînez pas dans la cour, allez jouer devant le château !

L'injonction fait sursauter le trio, rompt le charme né de l'envol du martinet. Le frère et la sœur se regardent penauds, sans comprendre vraiment ce qui leur est reproché. Après avoir lancé un regard à la jeune femme, ils s'enfuient en criant par-dessus leur épaule :

— Merci, Irène !

Après son interpellation, madame Berlancourt quitte le perron. En refermant derrière elle la porte d'entrée, elle songe satisfaite : « Elle n'osera pas sonner, elle devra rentrer par l'office et la cuisine ! »

Dans le couloir, elle franchit la porte ménagée dans les boiserie, descend l'escalier vers les pièces de service.

Que trouvent ses enfants à sa femme de ménage ? Elle leur répète de ne pas se montrer familiers avec elle, puisqu'elle travaille pour leurs parents et pour eux-mêmes. Ses enfants ne voient pas plus ce qui les sépare des domestiques qu'elle ne conçoit que la distinction leur échappe. Passe encore d'échanger quelques mots avec Pierre, le jardinier qui soigne les chevaux et selle pour eux les poneys.

Mais Irène ! une femme de ménage qui ne vient que deux ou trois fois la semaine !

Ils sont trop jeunes pour comprendre l'histoire sordide de cette fille, reléguée à l'autre bout de la France par son ancienne belle-famille. Du reste, elle doit se taire, Éliane le lui a recommandé de crainte que sa propre famille s'en trouve éclaboussée. En amie fidèle, elle ne parlera pas plus à ses enfants qu'elle ne l'a fait en recommandant Irène aux commerçants du bourg. Mais elle rappellera encore à Didier et Édith qu'ils ne doivent pas empêcher la femme de ménage de travailler.

Il est vrai qu'elle ne peut rien lui reprocher vraiment. Vis-à-vis d'elle, elle se montre réservée, d'une grande politesse – évidemment, elle voit bien à qui elle a affaire ! Elle travaille bien, aussi, elle a compris qu'elle doit gagner sa vie.

Il n'empêche qu'Évelyne Berlancourt a des yeux pour voir. Souvent elle l'a vue se mouvoir, marcher de son allure qui ne peut être que vaniteuse, puisque sa condition lui interdit d'être distinguée. Même seule, quand elle ne peut espérer qu'on la regarde, elle se tient la tête haute, elle marche en souplesse comme si elle allait se mettre à danser... Quelle sainte nitouche, avec ses airs réservés !

Les enfants ne sont pas seuls à s'y laisser prendre. Son mari tournerait bien autour d'elle si elle n'y prenait garde... Certes, elle ne le connaît que trop : dès qu'il voit un jupon... Elle parle d'expérience, fille d'une famille ruinée après la guerre, si elle avait été fagotée comme sa chère amie Éliane, par exemple, jamais Étienne ne l'aurait imposée à ses parents comme bru, sans dot ni même « espérances ».

Dans le couloir vers l'office, Évelyne Berlancourt s'arrête devant le miroir que les parents d'Étienne avaient fait fixer au mur, pour que leurs domestiques se passent en revue avant de se présenter devant leurs maîtres. Un sourire satisfait anime son visage lisse à la beauté froide qu'encadrent ses courts cheveux blonds.

Complaisamment, elle applique sa robe sur ses petits seins, creuse sa taille. Ses doigts glissent sur son ventre plat, caressent ses hanches minces, ses longues cuisses. « Vous serez mon page... » Enfiévré par la séduction ambiguë de ce corps gracile que des flirts dosés lui laissaient deviner, Étienne Berlancourt s'était résigné à passer devant le maire pour l'avoir vraiment.

Mais pour l'avoir payé si cher, il ne s'en contentait pas. Évelyne avait dû fermer les yeux sur les écarts de son mari, après qu'agacé par ses reproches il lui eut rappelé avec cruauté sa position :

— A l'opéra, quand on n'a pas payé sa loge, il faut savoir la partager...

Elle avait blêmi, mais la châtelaine qu'elle était devenue se l'était tenu pour dit — quitte à prendre sa revanche à l'occasion. Tout de même, son mari ne la narguera pas chez elle avec une domestique de passage !

La voilà qui vient à elle, retournant vers l'entrée. Madame Berlancourt observe, du ton pincé dont elle marque à ses inférieurs un mécontentement qu'elle ne saurait justifier :

— Il vous reste encore beaucoup à faire, même si vous revenez demain après-midi ! Pour recevoir mes invités, ma maison sera propre. Comme vous servirez dans la soirée, avancez-vous aujourd'hui, pour éviter de vous endormir sur une chaise quand on aura besoin de vous...

Irène subit les observations. Madame Berlancourt n'aime pas la voir auprès de ses enfants parce que ceux-ci, justement, aiment bien se trouver avec elle. Elle remarque :

— Je vais avoir fini l'entrée, Madame. Est-ce que je commence le grand salon ?

Madame Berlancourt répond :

— Vous ferez le salon en dernier, demain après-midi. Mais repassez le balai derrière les armures et le chiffon sur les boiseries, elles ne sont pas nettes... Après déjeuner, vous ferez le grand escalier, la salle de billard, la bibliothèque et le petit salon.

Irène a écouté sans mot dire, sans regarder sa patronne dans les yeux comme cela lui arrive parfois. Madame Berlancourt ajoute, mielleuse :

— Travaillez bien, ma fille, je tâcherai d'obtenir de Monsieur qu'il me donne pour vous un cachet double, pour votre travail dans la soirée.

— Je remercie Madame...

En répondant, Irène lance un regard à sa bienfaitrice : elle sait bien que pour le travail de nuit, le tarif double est applicable.

Madame Berlancourt retourne à ses occupations urgentes. Elle doit s'assurer que le traiteur comme les fournisseurs du bourg feront leurs livraisons demain avec ponctualité. Même sachant que son mari ne passe pas tout son temps à son bureau, elle est satisfaite de son absence aujourd'hui. Étienne sait qu'elle a la main à tout, qu'elle a toujours réussi la préparation des réceptions. Elle apprécie donc son absence sans y voir seulement son peu de goût pour toute besogne astreignante.

A midi et demi, Irène rejoint la cuisine pour déjeuner. Pierre, le mari de la cuisinière, est encore au jardin, Josiane la femme de chambre achève de mettre le couvert à la salle à manger. Irma l'accueille, son sourire détend un peu ses traits, fait aussi ressortir ses dents proéminentes. Irène répond à cette amabilité en songeant :

— Quand elle sourit à madame Berlancourt, elle ne donne pas l'impression qu'elle a envie de mordre...

Irma jette un coup d'œil à la pendule au mur et observe avec une note de vanité :

— Pierre est encore au travail, nous l'attendrons pour déjeuner.

Irène s'assied avec un soupir de satisfaction, après la longue matinée, cependant que Josiane revient de la salle à manger et déclare :

— Madame veut terminer son courrier, elle demande à être servie à une heure moins le quart.

— On aime bien achever un travail commencé, apprécie Irma englobant son mari dans cet « on » commode. Elle gratifie encore Irène de son sourire particulier :

— Vous avez terminé les pièces de réception ?

Irène répond, détachée :

— J'ai fait l'ouvrage que Madame m'a donné à faire.

Elle ne voudrait pas paraître insolente, mais elle aimerait qu'Irma comprenne qu'au château, une seule patronne lui suffit.

— Le facteur est-il passé ?

Josiane attend une lettre de son fiancé parti faire son service en Allemagne. Irma désigne des papiers sur le buffet, en répondant :

— Pour Madame, il n'a apporté que des imprimés. Je ne voulais pas vous demander de les monter spécialement, vous les emporterez sur le plateau tout à l'heure.

Josiane ne relève pas la recommandation, habituée à la manie d'Irma de se prendre pour le majordome. Elle s'empare d'une lettre en s'exclamant :

— Enfin ! Il s'est décidé à écrire !

Retirant les feuillets de l'enveloppe, elle les déplie sur la table et se met à lire, remuant les lèvres pour se pénétrer du sens des mots. Il n'y a pas longtemps qu'elle sert au château, elle répète volontiers que c'est provisoire. Elle épousera son fiancé à son retour et travaillera dans la ferme de ses beaux-parents, l'ouvrage ne manque pas.

Pierre vient d'arriver. Lavant à l'évier ses mains emplies de terre, il questionne sa femme :

— Qu'est-ce que tu nous as mijoté, aujourd'hui ?

Irma sait que son mari n'aime guère les radis et autres crudités des hors d'œuvre prévus à la table des maîtres. Elle répond :

— Je vous ai fait un potage aux poireaux, avant le bœuf bourguignon.

Soulevant le couvercle de la marmite, elle donne un tour de spatule et un fumet appétissant se répand dans la pièce.

Un moment, le silence n'est troublé que par le raclement des cuillers et l'aspiration de Pierre humant sa soupe. Irène interroge Irma :

— Est-ce vous qui faites toute la cuisine, pour demain soir ?

— Il y aura bien trop de monde, répond Irma. Madame a tout commandé à Deauville chez le traiteur.

Dans le ton perce la vanité de la servante d'une maison qui fait si bien les choses, mais aussi la déception d'avoir peut-être été jugée incapable d'assumer pareille tâche. Elle ajoute, comme pour se venger :

— De plus, un maître d'hôtel viendra surveiller le service.

Elle appuie sur les derniers mots : Josiane et Irène feront ce travail, à bon entendeur, salut !

Pierre renchérit :

— On attend plus de vingt voitures. Je devrai les orienter, pour qu'elles n'encombrent pas la cour en se garant.

Irène s'inquiète de la foule qui envahira le château, dont elle devra s'occuper :

— Mais d'où viendra tout ce monde ?

Pierre est content de montrer qu'il est au courant :

— Ils viennent de tous les environs, beaucoup de gros propriétaires, clients de Monsieur pour le matériel agricole.

Irma complète :

— Il y aura aussi des médecins, des notaires, des avocats, même des Parisiens...

Redescendue après avoir porté le bœuf bourguignon à la salle à manger, Josiane intervient :

— Il viendra un artiste, un peintre, je crois. Hier, j'ai entendu Madame qui lui téléphonait.

Irma est vexée de recevoir une information de Josiane :

— Je croyais que vous battiez les tapis dans la cour, hier ?

Josiane réplique, plutôt vivement :

— Eh bien oui, je remontais le tapis au petit salon !

Le repas se termine. Irène dispose encore d'une demi-heure de repos, elle se met à un tricot commencé récemment, un pull de laine rouge pour aller avec sa jupe grise, cet automne. Penchée vers elle, Josiane observe, admirative :

— Comme les mailles sont fines, et les points réguliers ! Je ne saurais pas tricoter comme ça !

Irène répond, déjà bercée dans le cliquetis de ses aiguilles :

— J'ai l'habitude... Je trouve qu'un tricot fin est plus joli, plus souple.

Irma remarque :

— On vous verra de loin, dans ce rouge vif !

Pierre intervient :

— On aime bien reluquer une belle fille, même de loin !

Irène sourit à peine, s'absorbe dans son tricot pour ne pas voir Irma froncer les sourcils et pincer les lèvres.

Pierre se lève le premier, il aime le grand air et son travail de jardinier. Josiane monte desservir la salle à manger, après elle aidera Irma à la cuisine. Il faut sortir la vaisselle, dépoussiérer plats et assiettes, astiquer la verrerie, briquer l'argenterie, vérifier nappes et serviettes. Le traiteur doit apporter de la vaisselle et du linge, mais il n'y en a jamais assez et Madame Berlancourt veut profiter de l'occasion pour vérifier ses richesses.

Irène range son tricot, regagne le rez-de-chaussée du château. Elle y trouvera de quoi s'occuper jusqu'au soir, même en laissant de côté le salon jusqu'au lendemain après-midi.

* * *

— Et voilà la plus belle !

Il est à peine huit heures, le lendemain, lorsque monsieur Belloche accueille Irène ainsi. Depuis six heures il est à la boutique, il a sorti du frigo les grosses pièces qu'il faut débiter, désosser et parer. C'est jour de marché, en plus de commandes à tenir prêtes il s'avance en prévision du coup de presse.

Irène répond, souriante :

— Bonjour, monsieur Belloche !

Elle dépose son sac dans le couloir, enfle sa blouse. La boutique

est grande, largement ouverte, mais à son arrivée Irène éprouve comme toujours une légère nausée en respirant la senteur fade, un peu lourde. Sur un côté et une partie du fond court le comptoir, son dessus massif est raclé tous les soirs par le commis. Le restant est occupé par la porte de bois aux ferrures étincelantes du grand frigo. Les gouttes de sang qui tombent parfois sur le carrelage ocre se voient à peine.

Irène y passe la serpillière, répand ensuite la sciure de bois. Le commis Justin arrive entre temps, grand gaillard aux poignets épais que prolongent des mains de bûcheron. Irène surmonte son recul en lui serrant la main – elle sait bien que le matin elle ne sent pas encore le sang...

Justin a des cheveux blonds pas très épais, un visage allongé à la claire carnation qui fait ressortir sa forte bouche rouge. Ses yeux bleu-gris délavés tombent vers les tempes, comme encore bouffis ils accentuent son air endormi. Monsieur Belloche l'apostrophe sans méchanceté :

— Tu tombes du lit, Justin ? Regarde Irène, au travail depuis un moment !

Justin jette un coup d'œil à la pendule qui fait face à la table de verre, où tout à l'heure trônera madame Belloche. Elle lui aurait fait une observation plus acide...

— Irène, répond-il à monsieur Belloche, je ne fais que la regarder !

Irène feint d'ignorer son rire un peu gras. Il n'est pas méchant gars, il s'offre à lui rendre service, récemment il voulait lui débiter le vieux pommier mort dont madame Berlancourt lui avait fait cadeau. Mais Irène élude ses propositions, il est trop direct avec des intentions trop évidentes.

La porte du couloir s'ouvre sans bruit, madame Belloche glisse dans ses pantoufles vers sa caisse comme sur des coussins d'air. Irène la salue, se demandant encore comment elle allie tant de légèreté à tant de corpulence. Digne pendant de son mari, elle lui ferait

presque contrepoids, la pâleur de son visage rond appuyé sur un confortable double menton, soulignée par ses cheveux noirs, contraste avec la face rubiconde de monsieur Belloche.

Madame Belloche n'a pas paresse au lit. Ses cinq enfants, étagés de douze à six ans, partent en colonie de vacances, un autocar les prendra tout à l'heure. Aussi leur mère a-t-elle été fort occupée à vérifier qu'ils emporteront tout ce dont ils auront besoin. Maintenant, les enfants attendent le car, dès qu'il passera Justin montera chercher les bagages.

Une inclination de tête, une esquisse de sourire en murmurant le « bonjour » répondant au salut de ses deux employés, et madame Belloche parcourt la pièce de ses yeux attentifs.

— Justin, dit-elle, rangez les côtelettes mieux que ça, et rapprochez les rôtis pour dégager la charcuterie...

— Oui, Madame, répond le commis aussitôt affairé.

Maintenant, la bouchère s'adresse à sa femme de ménage :

— Irène, avez-vous fini de balayer la boutique ?

— J'ai presque fini, répond-elle. Que devrai-je faire à l'appartement ?

— Ici, observe madame Belloche, il manque de la sciure à l'entrée et aussi sous la vitrine...

Pendant qu'Irène sème quelques poignées de sciure, madame Belloche ajoute :

— Ensuite vous ferez le couloir et l'escalier. A l'étage, vous laverez la vaisselle, d'hier soir et de ce matin. Vous ferez la cuisine à fond, en lavant le carrelage. L'après-midi...

— Madame, l'interrompt Irène, je ne peux pas rester l'après-midi... Il y a réception au château, je dois y aider...

Madame Belloche regarde Irène, elle était prévenue qu'Irène travaillerait au château. Elle n'est pas invitée à la réception avec son mari, à vrai dire ce soir il n'y aura guère de monde du bourg, à part le docteur, le maire peut-être...

Ce beau monde va se régaler avec le roast-beef, que son mari a

choisi et paré avec grand soin... Enfin ! c'est une belle commande, pour quatre-vingts personnes il y a un coquet bénéfice. Et puis, madame Berlancourt a fait confiance à son boucher, plutôt qu'au traiteur. Satisfaite de partager avec la châtelaine tout au moins la femme de ménage, madame Belloche a un sourire bienveillant :

— C'est bien, ma fille, j'avais oublié...

Irène aime faire bien ce qu'elle fait. Certes, la décision de sa tante l'avait désespérée, après qu'elle l'eut recueillie dans sa quatorzième année :

— Je n'ai pas les moyens de t'entretenir, tu dois travailler. L'école ne te sert à rien, autant que tu commences tout de suite. Ta mère a fait les ménages pendant longtemps, j'en fais encore, le métier est aussi bon pour toi qu'il l'a été pour moi !

Alors, ayant dû renoncer à sa chère école, elle s'est lancée avec courage dans sa nouvelle occupation.

Ces intérieurs étrangers lui deviennent plus proches, à prendre soin de leurs meubles qui lui sont confiés. Dans cette cuisine, en déplaçant le pied de la chaise, on ne voit plus le coin ébréché du carreau. Un des pots sur l'étagère, portant l'inscription « Farine » et contenant des fleurs de tilleul séchées, montre l'amorce d'une fêlure, on la cache en tournant un peu le pot. Le bout du manche de la spatule usée à remuer les confitures s'était brisé en tombant, avec un couteau de cuisine Irène a arrondi proprement la vilaine cassure. En l'examinant, madame Belloche avait observé :

— Je n'y avais pas pensé...

Ces chambres qu'elle retrouve ne lui sont rien, leurs humbles objets ou leurs richesses ne lui appartiennent pas, mais chacun d'eux, chacune d'elles renferme une partie de la vie de leurs usagers. Elle les entretient de son mieux, avec l'impression confuse de faire partie, si peu que ce soit, de ces maisons où elle ne fait que passer.

A midi, quand madame Belloche vient préparer le déjeuner, Irène examine dans la glace au-dessus de l'évier un minuscule bouton sur son menton. Au bruit de la porte, elle frotte avec son chiffon la robinetterie étincelante.

D'un regard circulaire, madame Belloche voit la vaisselle rangée, l'évier de porcelaine brillant et le carrelage rouge qui a l'air neuf. Elle dit, d'un ton satisfait qui à ses yeux vaut un compliment :

— Vous avez terminé votre ouvrage. Il est midi passé, je ne veux pas vous retarder !

— Au revoir, Madame, répond Irène. A vendredi...

Dans le couloir en bas, monsieur Belloche la rejoint lorsqu'elle vient décrocher son sac. Il lui dit à mi-voix :

— Tenez, Irène, j'aurais une côtelette en trop, vous ne restez pas déjeuner !

Elle remercie le brave homme, quelques instants plus tard elle descend sur son vélo la pente douce entre prés et bosquets. Il n'y a pas de vent, mais l'air de la course caresse son visage, ses bras et ses jambes de son souffle tiède. « Le temps, songe-t-elle, est de plus en plus lourd. Je ne m'étonnerais pas qu'il fasse de l'orage... »

* * *

Au château, la réception bat son plein. De son poste à côté du buffet dans la salle de billard, Irène regarde l'enfilade des pièces brillamment éclairées, où se meuvent les invités sur le parquet sombre de la pièce et de la salle à manger, le damier noir et blanc des dalles du hall et au fond le parquet du salon remis à neuf.

Elle a passé une bonne partie de l'après-midi à le faire briller, les reflets des lustres lui donnent des tons de feuilles d'or marquées. Par les ouvertures, la musique lui parvient atténuée, les danseurs évoluent au loin comme si elle les regardait par une lorgnette tournée à l'envers.

Quand monsieur Berlancourt est venu installer sa chaîne stéréo, Irène a entendu l'observation acide de sa femme :

— Tu fais ton apparition avant la soirée... !

— Ma chère, a-t-il répondu, il fallait que je rentre, pour me changer !

Irène n'a pas chômé, depuis le début de l'après-midi. Faire briller le parquet du salon a été le travail le plus fatigant, elle le terminait à l'arrivée de la camionnette du traiteur, vers les sept heures.

Madame Berlancourt a appelé Josiane et Irène.

— Voici MONSIEUR Ernest, a-t-elle dit en appuyant sur « monsieur », le maître d'hôtel qui vous donnera ses instructions à partir de maintenant.

L'homme à ses côtés était assez fort, très brun, dans la quarantaine épanouie. Tournée vers lui, elle ajouta d'un ton à la fois protecteur et confiant :

— Je m'en remets à vous... Ernest. Vous saurez les diriger.

Monsieur Ernest les a bien aidées, ainsi que Pierre déjà dans sa tenue de valet avec gilet de coutil rayé jaune et noir, pour transporter linge, vaisselle, plateaux et bouteilles. Le buffet a été dressé le long du mur sur des tables dont les nappes tombent jusqu'au sol. Ayant disposé en arrière-plan les plateaux de petits fours, monsieur Ernest a reculé de quelques pas pour examiner « son » buffet.

— Ça ira, a-t-il déclaré. Je vais m'habiller. Allez vous laver les mains et vous changer, les invités vont arriver bientôt.

Irène aussi a contemplé « son » buffet, encore bien éclairé par le jour venant des hautes baies. La vaisselle, les cristaux et l'argenterie brillaient, avec ses plateaux chargés de victuailles il lui a paru digne des réceptions qu'elle a admirées dans des films, où elle s'imaginait être une des invitées. Elle ne l'est pas ce soir – elle est pourtant un élément de la fête et une partie de son succès dépend d'elle.

Revenue en robe noire et tablier blanc, elle aperçoit madame Berlancourt en conversation avec un homme en habit, en qui elle a peine à reconnaître monsieur Ernest. Le robuste embonpoint, dont elle se moquait en elle-même tout à l'heure, désormais enrobé dans le gilet noir et le plastron immaculé, ajoute de la dignité au personnage. Madame Berlancourt lui dit :

— C'est bien, Ernest, je suis satisfaite...

Il affiche alors un sourire onctueux.

La maîtresse de maison est prête, elle aussi. Maintenu à mi-poitrine par un cordonnet, un fourreau noir sur lequel scintille la lumière gaine tout son corps. Dans ses gestes étudiés, la forme lisse prend des allures de serpent, qu'accentuent les bras blancs enrichis d'anneaux d'or. Ses pas ouvrent le faux pli, découvrent la jambe qu'orne une chaînette à la cheville.

Bientôt retentit dans le hall le premier coup de sonnette de Pierre : les invités arrivent, Josiane et Irène se présentent à l'entrée pour les débarrasser de leurs manteaux et les diriger vers le salon où les accueillent les maîtres de maison. Les arrivées se sont succédé, les invités circulent entre les pièces et affluent bientôt vers le buffet.

Bien pris dans son habit, ses mains soignées sortant de manchettes neigeuses, monsieur Berlancourt se dépense auprès de ses invitées. Occupée avec Josiane à servir champagne et jus de fruits, Irène ne le voit pas repartir, il lui semble arriver sans cesse, avec une nouvelle invitée. Il lui tient le bras au-dessus du coude, il doit le serrer légèrement comme il l'a fait plusieurs fois pour Irène. Presque toujours, l'invitée qui répond en minaudant à ses empressements est jeune, et jolie.

A ces moments, disant brièvement à Irène « une coupe », en la regardant à peine, il ne la voit pas, elle doit être transparente. Du reste, les invités agissent de même, presque tous cessent de la percevoir dès qu'ils ont capté son attention – si elle osait, au lieu de leur sourire, elle leur tirerait la langue, ils ne s'en apercevraient même pas. En face d'elle, il ou elle effleure son regard de ses yeux atones, murmure sa commande et oublie son existence au point de ne plus savoir avec certitude si c'était une femme ou un homme qui l'a servi.

Le temps a passé, Irène a été occupée sans répit. Maintenant oisive, elle ressent sa lassitude, elle s'assiérait volontiers. A sa droite, la fenêtre grande ouverte ne laisse entrer aucune fraîcheur. Les nuages cachent les étoiles, recouvrent la même moiteur que dans la salle. N'y pénètre de temps à autre qu'un gros insecte aux élytres transparents, qui vient tourner autour du lustre de son vol maladroit.

Monsieur Ernest n'a pas ménagé sa propre peine, même si Josiane et Irène ont trouvé parfois son ton un peu impératif. Lui aussi apprécie ce moment de calme, il laisse s'évaporer les gouttes à la naissance de ses cheveux. A plusieurs reprises, il a consulté sa belle montre tirée de son gousset — en or, estime Irène. Enfin, il annonce :

— La camionnette du traiteur va revenir, on peut y aller.

Et tous les trois s'emploient à débarrasser le buffet des plateaux désassortis et de la vaisselle utilisée, pour faire place aux nouvelles victuailles qu'apportera le traiteur. Bientôt, en effet, les invités trouveront leur deuxième souffle, l'appétit leur reviendra.

Mais avant de regarnir les tables recouvertes de nappes fraîches, le personnel a droit à un bref repos. A la cuisine, Irma qui peut-être se rend compte que ces jeunes femmes en ont fait plus qu'elle se montre aimable, pour une fois. C'est elle qui leur sert, ainsi qu'à monsieur Ernest dont la présence est bien aussi pour son empressement, une assiettée d'un potage dont elle a le secret. Brûlant, sa saveur corsée paraît plus réconfortante encore, après l'effort accompli, que les canapés pourtant appétissants qu'elles picorent sur les plateaux.

La pause est courte, dans quelques minutes le travail à la réception reprendra de plus belle, mais Irène se sent reposée.

Elle veut retrouver l'ambiance de lumière, de bruit et de musique, cette fête même si elle n'y participe pas. Monsieur Ernest consulte sa montre, mais voici qu'apparaît le maître de maison.

Avec un sourire complice, il lève une main devant le mouvement amorcé par tout le monde, recommandant :

— Ne vous dérangez pas !

Dans l'autre main, il brandit une bouteille de champagne, et il se tourne vers la cuisinière :

— Irma, vous ne me ferez pas croire que vous ne cachez pas des flûtes quelque part !

En minaudant, Irma va tirer du fond du placard derrière elle les verres demandés, pour les disposer devant les présents y compris monsieur Berlancourt qui a pris place sans façon.

Emplissant les flûtes, celui-ci leur dit alors :

— Je viens de la part de Madame, de moi-même et de tous nos invités, pour vous remercier. Irma d'abord, dont le roast-beef était succulent, ensuite Josiane et Irène qui nous ont si bien servis sous les ordres d'Ernest. Sans oublier Pierre, qui a évité les embouteillages dans la cour... Je bois à votre santé, à tous !

Il trinque avec chacun, tous absorbent le vin pétillant à petites gorgées. Il picote la bouche, il monte un peu au nez d'Irène, achevant de lui rendre son entrain. « Ainsi, songe-t-elle, Monsieur Berlancourt a pensé à nous ! »

A vrai dire, c'est plus par tradition que par impulsion propre que ce dernier agit. Dans la famille, le maître de maison vient remercier son personnel aux grandes occasions. Mais il a hâte de retourner auprès de ses invités. Il se lève en disant à ses hôtes d'occasion :

— Mon devoir m'appelle là-haut... A bientôt !

Son départ annonce la fin de la pause. Irma ira se coucher, Pierre en fera autant après avoir aidé au transport du ravitaillement. Josiane et Irène retournent servir les invités.

En allant chercher d'autres plateaux en bas, Irène passe devant le grand escalier dans le hall.

— Irène ! Irène !

Deux voix étouffées l'appellent des hauteurs, au-dessus d'elle deux têtes dépassent les barreaux de la rampe.

Très surprise, elle interroge :

— Que faites-vous là, à près de minuit ?

La voix flûtée d'Édith répond :

— On a fait marcher le réveil de maman, pour voir la fête !
Tout fier, Didier ajoute :

— On est descendu, on s'est caché derrière les armures et on a vu les invités !

Édith intervient :

— Le billard était vide, mais il n'y avait plus rien sur les tables !

Irène prend un ton de reproche :

— Ce n'est pas une heure pour des enfants, remontez vous coucher !... Dans cinq minutes, je vous retrouve dans votre chambre, je vais voir s'il reste quelque chose à la cuisine...

Obéissantes, les deux têtes se retirent d'entre les barreaux, en se retournant Irène distingue les petites silhouettes grim pant les marches en se parlant avec animation.

Il reste beaucoup plus à la cuisine qu'Irène n'a laissé entendre. Elle complète quelques petits fours sur un plateau avec des canapés de crudités et de fromage, et deux verres de jus d'orange. Elle se dépêche dans l'escalier, on doit l'attendre en bas. Ouvrant la porte de la chambre des enfants, elle s'arrête stupéfaite, puis elle se hâte de la refermer derrière elle.

Enfilées sur les lampes de chevet, une chaussette rouge et une chaussette bleue tamisent une lueur étrange, où brillent faiblement les yeux du gros ours d'Édith assis par terre, et où le voilier de Didier sur son étagère prend des allures de vaisseau fantôme. Didier tient sa sœur enlacée, le jeune couple en pyjama s'efforce de suivre le rythme assourdi d'un rock diffusé par la petite radio. Didier libère sa cavalière, il explique :

— C'est l'émission « Surprise-partie » !

Irène pose le plateau sur la table basse, la poupée sur la petite chaise contemple le festin avec son sourire immuable. Après un instant d'admiration, puis de cruelle hésitation Édith prend pour commencer un éclair au chocolat – vraiment, c'est ce qu'elle préfère !

Didier paraît moins affamé. Cérémonieux, il s'incline devant Irène :

— Mademoiselle, m'accordez-vous cette danse ?

Il la prend par la taille, il l'entraîne dans la lente promenade du slow qui a remplacé le rock. Didier suit la mesure, un instant Irène se laisse mener, maintenue par le bras mince appuyé sur ses hanches. Puis elle se dégage doucement, murmurant :

— Il faut que j'aille travailler... on m'attend !

Elle ajoute, souriant aux enfants qui la fixent :

— Dès que vous aurez fini votre dînette, vous vous recouchez, vous vous rendormirez tout de suite !

La bouche pleine, Édith répond :

— C'est promis !

Irène va quitter la pièce, Didier l'arrête, lui saisissant la main et levant les yeux vers les siens :

— Irène, nous voulons vous... nous voulons t'embrasser !

Émue et heureuse, elle reçoit un gros baiser d'affection et de reconnaissance. Dans l'escalier, elle essuie avec son mouchoir, les traces de sucre et de crème laissées par Édith.

En bas, où son absence n'a pas été trop relevée, monsieur Ernest fait ranger plats et plateaux par catégories.

— Maintenant, dit-il à Josiane et Irène, vous circulerez parmi les invités, debout ou assis, pour leur offrir plats et plateaux.

Désormais l'appétit a fait place à la gourmandise, les invités à qui Ernest a distribué assiettes et serviettes de papier prennent le temps de choisir. Quelques couples de danseurs acharnés se défont parfois, le temps d'opérer aussi leur sélection.

Monsieur Berlancourt a atténué l'éclairage, il n'atteint plus que faiblement certains emplacements. En s'approchant de couples isolés, Irène se rend compte que ses offres ne les intéressent plus pour le moment. Tout à l'heure, contournant le dossier d'un large fauteuil – si large même qu'alors deux occupants y trouvaient place – elle a reconnu le mince fourreau noir, dont les ondulations accrochaient de faibles brillances dans la pénombre. Occupée avec le jeune homme qui l'a fait danser plusieurs fois dans la soirée, madame Berlancourt n'a pas dégagé sa tête de page, au passage d'Irène, du bras de son chevalier servant.

De son côté, Étienne Berlancourt a entraîné dans le jardin madame Largoï, la femme du docteur, brune appétissante qui appréciait sa prise au creux du coude. Lorsqu'il est rentré un bon moment plus tard, madame Largoï qui l'avait précédé n'a pas paru avoir trouvé dehors la fraîcheur qu'elle aurait escomptée. Ses joues semblaient

avivées, sa main retenait d'un geste gracieux une lourde mèche échappée de sa coiffure tandis que ses talons pointus frappaient les dalles en direction du vestiaire.

Irène se trouvait près de la baie, lorsque monsieur Berlancourt rentrait. Il lui dit :

— Irène, le vent se lève, il pourrait y avoir de l'orage. Faites-vous aider par Josiane pour fermer toutes les fenêtres.

De fait, les rideaux s'agitent au souffle qui pénètre, Irène distingue dehors les peupliers en bordure du parc qui semblent balayer les nuages. Le vent s'acharne sur les battants qu'elle repousse, elle sent une sorte de picotement au bout des doigts et autour du front quand survient le calme.

La fulguration surprend tout le monde, arrachant aussi à sa pose alanguie le page blond qui un instant croit à une mauvaise plaisanterie jetant la lumière sur les petits abandons épars. Mais le crépitement, la détonation sèche qui suivent tout de suite plongent un instant l'assistance dans un silence hébété.

Exclamations, éclats de rire forcé fusent de divers côtés dans les pièces plongées dans les ténèbres, ça et là des flammèches de briquets ou d'allumettes les trouent déjà. La foudre a dû tomber sur le transformateur tout proche, à la sortie du bourg.

A deux heures du matin, le rétablissement du courant risque de tarder. L'orage débute à peine, le tonnerre suit les éclairs qui sillonnent le ciel. A chacun de leurs jaillissements, les invités à distance respectable des fenêtres s'aperçoivent les uns les autres, leurs rétines conservent leurs attitudes pétrifiées dans la lumière blafarde.

Redevenue maîtresse de maison, madame Berlancourt circule entre les invités, un bougeoir allumé à la main, disant :

— Ne partez pas maintenant, nous avons des bougies, des lampes à pétrole prêtes à fonctionner, notre soirée continue ! En tout cas, attendez ici à l'abri la fin de l'orage, il ne fait que commencer !

Pour la plupart, les invités encore présents se laissent convaincre, la panne de lumière au milieu de l'orage pimente leur plaisir. Pendant que Josiane va poser sur tables et guéridons des

bougeoirs, ou même les lampes rangées dans les placards du billard, madame Berlancourt confie à Irène une mission :

— Allez vous assurer que les enfants dorment et qu'ils n'ont besoin de rien... En passant, vous prendrez le grand candélabre dans notre chambre, à sa place vous laisserez votre bougeoir...

La chambre des enfants est grande, dans la crainte précisément d'un orage madame Berlancourt avait fait fermer les deux fenêtres. Irène constate qu'Édith et Didier ont tenu leur promesse, maintenant ni les éclairs ni le tonnerre ne troublent leur profond sommeil. En quittant la pièce, elle emporte le plateau vide pour le redescendre.

Elle va dans la chambre de monsieur et madame Berlancourt pour y laisser son bougeoir et descendre à la place le candélabre. Il est en argent, de facture moderne, par jeu Irène allume les bougies toutes neuves de ses cinq branches, leur éclat semble inonder la pièce après la maigre lumière de son bougeoir. Ainsi allumé, elle le maintient d'un bras ferme devant elle, tandis qu'elle redescend le grand escalier.

* * *

Environ deux heures plus tôt. Madame Berlancourt se montre particulièrement attentionnée, minaudant et déployant son bras comme un cou de cygne :

— Cher monsieur Sauriel, comme c'est gentil de votre part, de n'avoir pas oublié ma petite réception !

Galamment, le visiteur s'incline, baise la main tendue et répond :

— Comment aurais-je oublié une invitation venant de vous ?

L'homme est de taille moyenne, mais il paraît si massif, si fort face à la liane en face de lui que celle-ci, pourtant plus grande, ne semble plus le dépasser. Il porte une veste de velours noir, un pantalon sombre et des mocassins vernis. Une volumineuse lavallière noire ferme à demi, autour de son cou puissant, le col Danton de sa chemise blanche.

— Venez, minauda toujours madame Berlancourt. Je veux que même mes invités qui se sont fait attendre trouvent quelque chose au buffet !

L'homme se tient très droit, néanmoins sa démarche est si souple qu'à ses côtés son hôtesse semble développer ses longues jambes à la manière d'un échassier.

Le visage de l'homme est tanné, comme taillé dans un bois dur fendillé et creusé de rigoles aux intempéries. Au-dessus de sa bouche forte, bien dessinée, le nez saille entre les yeux embusqués sous les sourcils blonds. Derrière les verres cerclés d'acier se devine l'éclair bleu de ses yeux.

De la silhouette ramassée à l'allure balancée se dégage d'abord l'impression de force. Ce sont les cheveux poivre et sel – drus, aux nombreux épis, coupés courts – qui suggèrent son atteinte de l'âge mûr, explication plausible pour les rides de son visage.

Ignorant les serveuses, madame Berlancourt dit :

— S'il vous plaît, Ernest, voulez-vous vous occuper de monsieur Sauriel ? Je vous le recommande tout particulièrement...

— Madame, interroge monsieur Sauriel, me ferez-vous l'honneur de prendre une coupe avec moi ?

— Un doigt, pour vous faire plaisir, minauda-t-elle toujours. J'ai déjà abusé du champagne...

Quelques instants plus tard, comme elle regarde vers le salon où évoluent les danseurs, son hôte lui dit :

— Chère Madame, quelque regret que j'en éprouve, je dois vous rendre à vos autres invités...

— Eh bien, répond-elle, je vous laisse... Nous nous reverrons plus tard !

Monsieur Sauriel ne s'attarde pas au buffet. Il termine sa tranche de roast-beef, vraiment succulent, déguste deux toasts au roquefort arrosés d'un bergerac corsé qu'il apprécie davantage que le champagne, servi par monsieur Ernest avec un air compréhensif.

L'invitation qu'il a dû accepter lui permettra du moins d'observer

un moment la faune qu'il connaît, mais qu'il fuit depuis déjà des années. Il n'y cherche pas une inspiration, il se cantonne désormais dans les paysages et les natures mortes. Mais ses yeux vont vagabonder, croquer en pensée quelques portraits qui seront des mises à nu.

Le juge Pierrefonds, il le connaît de réputation. Au tribunal, il s'entend pour alimenter la maison d'arrêt en menu fretin. Lorsqu'il rend sa justice, il ne fait pas grand cas de la défense de « ses » clients, surtout présentée par eux-mêmes.

Grand, beau parleur, il laisse errer pour l'instant un regard ici indulgent sur sa petite cour, avant de prononcer son verdict, sans appel :

— Mon cher, je ne partage pas votre avis. X... a fait hier un discours remarqué, à l'Assemblée, d'une belle élévation de pensée. Le projet sera renvoyé !

Pour quelques instants, Jacques Sauriel s'est joint au cercle des admirateurs. Fixant le juge, il observe :

— Vous avez de saines lectures ! Je retrouve les mots, les qualificatifs de l'article du Figaro... Comme son auteur, vous pensez qu'en le drapant de tricolore, notre trafic d'armes recevra la bénédiction nationale ?

Incisif, son regard demeure un instant dans les yeux un peu globeux du magistrat, dont la bouche s'arrondit comme par mimétisme. L'éclair sarcastique glisse ensuite sur les membres du petit groupe, surpris par le contradicteur inattendu.

Jacques Sauriel reprend son exploration, songeant qu'il n'avait nul besoin d'intervenir. Il n'est pas venu ici pour convaincre, ou influencer qui que ce soit ! Plus loin, de gros éleveurs commentent les cours de la viande.

— ... C'est grâce aux touristes, dit l'un d'eux, les bouchers locaux pèsent sur la demande. Le kilo sur pied a monté d'un franc cinquante, hier !

Grand, fort, il ressemble à Justin, le commis de monsieur Belloche, avec l'empâtement de ses dix années de plus. Aussi la veste de son smoking – aux larges revers pointus, peut-être datant

de son mariage – ne se boutonne-t-elle plus, son puissant estomac en déborde sous la chemise molle. Bien que serré sous le ventre arrondi, le pantalon un peu court laisse voir les fortes chevilles, au-dessus des escarpins pointus, longs comme une périssière, sur lesquels il se dandine pour soulager ses cors.

Un autre éleveur observe :

— L'alimentation en continu que Berlancourt m'a fait venir de Hollande me fait gagner cinq semaines d'élevage, il s'amortira en trois ans !

Il est dans la force de l'âge, Jacques s'amuse à le voir tout en boules : la tête rouge au visage et ivoire sur le crâne dégarni surmonte sans cou la grosse boule du corps replet. Comme bras, Jacques lui concède des ballons de rugby, mais les mains potelées et fermées sont deux boules de billard.

Un fermier aborde un autre sujet :

— Moi, je supporte l'été et ses touristes parce que l'automne est à la porte, avec la chasse... Les faisans rapportés au printemps vont nous donner de quoi canarder !

Les oreilles pointues décollent du visage maigre, la bouche aux lèvres minces y est à peine visible, le nez en bec d'aigle empêche les yeux enfoncés de se rejoindre tout à fait. Long, étroit et sec dans son habit noir, il évoque un fusil debout sur le canon.

Au salon, quelques couples dansent encore, dont des jeunes heureux de se retrouver après la cohue de tout à l'heure. A coups de sourires peinturlurés et de jeux de cils rallongés, quelques dames mûres se disputent deux ou trois danseurs impénitents entre deux âges, quand des jeunes filles ne les détournent pas de leurs devoirs envers elles.

Un moment, Jacques Sauriel admire une longue jeune femme, dont les cheveux noirs, taillés courts, dégagent un cou presque trop mince. Dans la robe cerise, sa silhouette évoque un de ces vases effilés, doucement galbés, qui n'accueillent qu'une rose. Les yeux mi-clos, elle évolue au rythme des danses, répondant à peine aux propos

de ses danseurs dont on croirait presque qu'elle ignorerait l'existence. Dans la salle au luxe fané, elle parcourt le miroir vieil or où miroitent les lustres avec tant de grâce qu'elle serait la danse même, aérienne et presque éthérée, si le balancement de ses hanches ne soulignait sous l'étoffe soyeuse la jonction de ses hautes jambes.

Pour un peu, Jacques se rapprocherait, à portée de main presque de cette beauté en mouvement, il lui demanderait une danse pour la tenir quelques instants dans ses bras. C'est alors que le saisit, comme le restant de l'assemblée, l'éclair dans les fenêtres accompagné du fracas du tonnerre, avec la panne de lumière qui s'ensuit. L'orage se déchaîne, ses éclairs jettent jusque dans son coin leurs lueurs saccadées.

Avant même que l'éclairage de remplacement se mette en place, Jacques s'avise que la suite de cette soirée déjà avancée ne lui apportera plus guère de surprise. La pénombre favorisera un départ discret, dont madame Berlancourt ne saurait lui tenir grief.

Il passe dans le vaste hall, aux extrémités duquel les ogives vitrées renvoient sur les dalles l'imperceptible lueur de la nuit, les éclairs qui l'entrecouperent étincellent sur les armures dressées et les épées accrochées aux murs. Devant à sa gauche, les brusques reflets parcourent la rampe polie du grand escalier.

Jacques s'arrête : au haut de l'escalier, des lumières vacillantes repoussent l'ombre. Entre les barreaux, il voit se coucher des flammes de bougies, quelqu'un descend... c'est une femme. Le candélabre qu'elle brandit l'éclaire, haute et forte, et dans leur lenteur attentive ses mouvements rejoignent en lui des impressions enfouies. Émergeant au-dessus de la rampe, elle va atteindre le bas des marches lorsqu'un éclair violent l'immobilise, statue assaillant dans sa mémoire un souvenir toujours lancinant.

... Ainsi la voyait-il parfois, à contre-jour, se dirigeant vers le patio. Par une chaleur lourde, elle ramassait ainsi ses cheveux en torsades nouées. La ligne des épaules, larges et fortes, le torse vigoureux, la taille qui se creusait... C'était elle !

— Myriam !...

Étouffé à moitié, le cri s'échappe, comme un ordre qui serait une prière. Sur la dernière marche, la forme arrêtée tourne à demi la tête, tout le buste dans sa surprise. Les flammes du candélabre jettent des reflets dorés sur les cheveux noirs, éclairent un plateau qu'elle tient dans l'autre main.

...Parfois elle dansait, elle jouait avec un plateau...

« Myriam ! » A la voix plus sûre d'elle, qui répète le nom, la jeune femme se retourne tout à fait, face à l'appel qui vient de l'ombre. Et Jacques distingue les traits tout différents, le tablier dont la blancheur troue le noir, tandis que la voix, aux intonations étonnées, achève de rompre le charme :

— Ce n'est pas Myriam, Monsieur... C'est Irène...

Elle se détourne, traverse le hall et disparaît derrière la porte vers l'office.

Jacques n'a pas bougé. Les lueurs qui traversent le hall ne font plus reparaître l'illusion. Cette ressemblance, tout de même... Il hausse les épaules, évidemment c'était impossible ! Reprenant sa marche, il gagne le perron, dans la cour sa deux chevaux toute proche sur l'emplacement réservé aux derniers arrivants. Bientôt les pétarades retentissent dans l'enceinte, dans la course cahotante les pinceaux se braquent sur le sol comme des regards de myope.

* * *

A Trièverie, les éclairs s'espacent, le tonnerre s'allonge en grondement comme s'il voulait en recouvrir la terre. La pluie s'est mise à tomber, assagissant le vent qui commençait d'en battre les vitres. Maintenant, c'est une averse dense qui abreuve la campagne, des invités qui ont rouvert une fenêtre hument avec la fraîcheur revenue l'odeur de terre mouillée qui s'élève de la terrasse. Dans les encadrements, l'éclairage réduit aux lampes et bougies, projeté sur la nuit, transforme la chute des gouttes en baguettes d'argent.

57

D'un seul coup, la lumière jaillit des lustres, des lampes maintenues allumées pour ne pas manquer le retour de l'électricité. Étienne Berlancourt retire sa main, pour achever de rompre le charme de l'heure indécise madame Berlancourt s'exclame, du fond du salon :

— Ah !... Enfin !

Irène s'est ressaisie. Affrontant le maître de céans, dont le regard est toujours fixé sur elle, elle répond à la fois à la permission de cesser son travail, qu'elle accepte, et aux avances à peine déguisées qu'elle va refuser :

— Je vous remercie, Monsieur. La route jusque chez moi n'est pas longue, la pluie a cessé. Je ne veux pas vous déranger, inutilement.

Monsieur Berlancourt ne se trompe pas au ton détaché avec lequel elle a ajouté le petit adverbe, il n'insiste pas :

— Eh bien, rentrez vite vous reposer.

Il n'est pas vraiment dépité, bien qu'un instant il ait cru à sa chance : sous sa caresse, Irène n'avait pas bougé...

Madame Largois est repartie, Irène redevient la femme de ménage... Mais il lui reste son page, dans la maison, il l'a un peu négligé ces jours-ci. Et il se dirige vers le salon, d'un pas encore guilleret.

Avant de partir, Irène va saluer madame Berlancourt et souhaiter bonne nuit à Josiane. Bientôt, sur la route en pente douce, elle ne pédale plus, elle se laisse glisser entre les arbres qu'elle devine plutôt que ne les éclaire le mince pinceau de son phare. Comme elle a bien fait d'éconduire Étienne Berlancourt ! Comment une aventure aussi ridicule, avec un de ses patrons, se serait-elle terminée ?

Lorsqu'elle allume la lumière en rentrant chez elle, Olive soule

La pluie ralentit à son tour, au château la soirée survit dans la lassitude des invités encore présents. Alanguis dans leurs fauteuils, entretenant des conversations intermittentes, ils cherchent dans l'orage passé et la pluie qui s'en va une excuse à leur inertie. L'un après l'autre, ils se décident à rentrer chez eux, dans la perspective du repos plus confortable encore qui les attend. Il n'est plus question de s'esquiver, avant de quitter leurs hôtes ils les remercient pour la soirée réussie.

Monsieur Berlancourt a reconduit le dernier invité, après l'avoir persuadé de terminer avec lui une bouteille de champagne entamée. Il rejoint au billard Irène en train d'empiler les plats et les assiettes. Au salon, Josiane vide les cendriers sous la surveillance de madame Berlancourt qui déteste l'odeur de tabac refroidi.

Monsieur Berlancourt affiche une tache rosée, presque rouge sur ses joues pâles. Son regard sur Irène doit sa fixité tant aux coupes vidées qu'à la promenade au jardin tout à l'heure, écourtée par madame Largois. Lançant un coup d'œil en direction du salon, il dit à Irène, enjôleur :

— Laissez ce rangement, Josiane le reprendra demain ! Il est temps de songer à vous reposer...

Par surcroît de précaution, il se déplace pour cacher de la vue du salon sa main saisissant le bras de la jeune femme tournée vers la table.

— Bien entendu, murmure-t-il, vous ne repartez pas à bicyclette, l'orage et la pluie peuvent reprendre. Je vous reconduis.

La main blanche accentue sa pression, glisse de la peau sombre vers la hanche où elle s'appuie.

Irène est lasse, c'est volontiers qu'elle met fin à la longue journée de travail. Le retour en vélo ne la préoccupe pas, la route descend presque tout le temps et l'air de la nuit la rafraîchira. Mais les paroles bienveillantes d'Étienne Berlancourt, sa main soignée qui amorce une caresse à travers sa mince robe l'immobilisent. Troublée, elle n'ose encore se retourner, affronter les yeux clairs qui interpréteront trop bien un refus qui ne serait plus que de forme...

Elle lui sert une pâtée qu'il attaque avec précaution, sans paraître s'étonner de l'heure inaccoutumée.

En faisant une brève toilette, Irène songe que son attention n'est pas tout à fait désintéressée. Dès qu'Olive aura terminé son festin, elle le mettra dehors, après sa longue station enfermée il ne demandera pas mieux. Elle veut faire la grasse matinée, le chat ne la réveillera pas au petit matin.

Maintenant, étendue dans son lit où le sommeil va la saisir, elle vagabonde en pensée à travers les salles du château. Un instant, elle s'arrête dans le grand escalier qu'elle descendait, lorsque la voix l'a interpellée, par deux fois. Tandis que ses yeux se ferment, elle murmure encore, déjà endormie :

— Ce n'est pas Myriam... c'est Irène...

Chapitre III

Des passés affleurent

Un jour maussade accueille Irène, lorsqu'elle ouvre les volets. Il est près de midi, elle s'octroie pourtant un petit retour au creux de son lit : elle a le temps, elle a prévenu madame Garraud, au café-hôtel, qu'elle n'arriverait qu'à deux heures.

Revenant sur la réception qui s'est terminée si tard, elle évoque les péripéties de l'orage, sa descente du grand escalier pendant la panne d'électricité. Auparavant, elle avait rendu visite à Édith et Didier, elle revoit leur chambre dans son éclairage étrange, le petit couple dansant, ensuite la mine appliquée de Didier lorsqu'il la conduisait, et le baiser affectueux des deux enfants.

Irène les aime bien aussi, ils sont si gentils avec elle ! Du reste, elle aime tous les enfants, elle aime les voir heureux. Elle aussi a connu des années d'enfance heureuse, même si elle ne les a pas passés dans un château entouré d'un parc. Dans sa petite chambre à côté de celle de celle de ses parents, comme elle se sentait bien !

Lorsque sa mère entrait le matin, elle faisait semblant de dormir, plissant les paupières. Sa mère n'était pas dupe, elle tirait les rideaux et Irène sentait l'agression de la lumière sur ses yeux fermés. Lorsqu'elle les rouvrait, elle apercevait près de son lit sa belle pou-

pée Dorothée, et son ours au pelage fatigué. Sa mère se penchait pour l'embrasser de ses lèvres douces, sa voix était une caresse de plus lorsqu'elle murmurait : « On fait encore la paresseuse, ce matin ? »

Quelques instants encore, Irène demeure dans son enchantement. Mais elle est révolue, la période sombre où elle tentait, dans son désespoir, de se réfugier dans un passé disparu ! Elle ne s'apitoie plus sur son sort, en retournant à ses sources elle y puise de nouvelles forces de vie.

Entre la toilette, un peu de ménage, le déjeuner sans oublier Olive, le temps passe vite, elle doit repartir. Au « Drap d'Or », deux heures sonnent à l'horloge au cadran de chiffres romains. Madame Garraud tient à elle, elle a sonné les heures de son enfance au village dans la montagne, où son mari est venu la chercher un jour. Elle la remonte elle-même tous les quinze jours, avançant à peine les aiguilles, de loin en loin.

Satisfaite de voir arriver à l'heure sa femme de ménage, elle répond à son salut :

— Bonjour, Irène.

Elle referme son livre de compte, le fourre dans le tiroir dont elle glisse la clef dans la poche de son sarrau, sans cesser de la fixer.

Ce n'est pas qu'elle se méfie d'elle, mais c'est une domestique qui ne doit pas oublier sa condition. Cette fille travaille, il n'y a rien à redire de ce côté-là. « Pourtant, songe-t-elle, elle doit bien tenter de faire oublier qu'un jour elle a débarqué dans le bourg, venant d'on ne sait trop où et divorcée, à ce qu'il paraîtrait ! Si c'est pour moi, c'est raté, on ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes... »

A haute voix, elle reprend :

— Il faut nettoyer l'arrière-salle à fond, les maquignons y ont mangé hier. Thérèse arrivera plus tard, on a gardé la vaisselle pour vous !

A cette fine plaisanterie, madame Garraud lance à Irène un regard en forçant un sourire sur ses lèvres minces.

Pendant le discours de sa patronne, Irène regarde son visage

allongé sous les cheveux aplatis, les joues creuses de la pâleur jaune du front, l'expression pincée malgré l'amorce du sourire. Elle songe : « Thérèse a peut-être raison, lorsqu'elle prétend qu'elle ne rit que quand elle se brûle... Heureusement qu'elle sert rarement les clients ! »

Madame Garraud sait ce qu'elle se doit, elle évite la familiarité avec ses inférieurs. Tout de même, elle ne peut réfréner davantage sa curiosité. Feignant l'indifférence, elle demande :

— Avez-vous bien travaillé hier soir, au château ?

Irène n'évite pas toujours ses astuces, elle répond avec conviction :

— Oui, Madame... Il paraît qu'il y avait quatre-vingts invités ! On a fini vers quatre heures, ce matin...

Les yeux vitreux s'éclairent brièvement : tant de beau monde, une soirée si longue... Il a dû s'en passer, des choses, dans ce château qu'on dit immense, dans ces luxueux salons... Une question encore, son devoir le lui dicte :

— Qu'a-t-on bu à côté de notre bergerac, notre Perrier et notre Coca ?

Irène énumère, à plaisir :

— Des apéritifs, du whisky, des alcools, du champagne millésimé et en quantités... tout ça du livreur !

Madame Garraud soupire : comme si « ils » n'avaient pu tout commander au « Drap d'Or », pour le commerce local !... Enfin, la facture du bergerac et de la limonade ne sera pas négligeable. Mais elle ne posera plus de questions, elle ne mène pas une conversation. Un coup d'œil à son horloge lui rappelle qu'elle paie sa femme de ménage pour travailler. Elle lui dit, majestueuse :

— C'est bien, ma fille...

Cette forme de congé convient, pour madame Garraud, dans cette ambiance de château. Elle ajoute :

— Je monte « aux appartements », vous m'appellerez s'il vient des clients. Et prévenez-moi quand vous aurez fini.

Regardant toujours Irène, elle tire sur le tiroir, s'assure que la caisse est verrouillée. Puis elle quitte la salle, traînant ses savates sur le dallage.

* * *

Jacques Sauriel descend de sa deux chevaux, aperçoit l'église sur la place. Il passe rarement par ici, il l'avait oubliée, ramassée sous son couvercle d'ardoise et son clocher trapu qui en bourgeonne. Longeant les platanes taillés en chandeliers, il se dit que les nuances trop vives, à l'enseigne du « Drap d'Or », desservent son nom orgueilleux. Il la peindrait plus sobre, en vieil or sur fond gris des ardoises.

La salle du café est vide. Un bruit étouffé de frottements coupés de miaulements parvient de l'arrière-salle vers laquelle il se dirige de son pas de Sioux — la vision le saisit sur le seuil. Sur une table contre la fenêtre, une grande jeune femme frotte les carreaux. Elle est si nette, si droite dans la lumière, qu'effaçant la blouse et le chiffon Jacques ne voit plus que le geste ample étirant le dos, la peau sombre sur les mollets tendus, les jambes s'élançant sous la robe.

... Parfois, se sachant observée, elle se tendait ainsi, de dos.

S'arrachant à l'évocation, il toussote et la jeune femme surprise se retourne. Troublé, il lui semble reconnaître le visage entrevu la veille dans la nuit, à la lueur du candélabre. C'est la deuxième fois qu'elle rend à la vie des souvenirs qu'il étouffe. Se ressaisissant, il demande :

— Excusez-moi. Êtes-vous de la maison ? Je cherche monsieur Garraud.

Le visiteur paraît plus ramassé encore à Irène, dans sa position élevée. Il porte un pantalon de velours beige, une chemise de sport assortie aux manches retroussées et un foulard rouge autour du cou. Dans le visage levé, en pleine lumière, elle note les profondes rides

sur la peau hâlée, les cheveux gris et le regard étonnamment jeune des yeux bleus derrière les lunettes.

Elle saute à terre et répond :

— Je suis la femme de ménage, je crois que monsieur Garraud est sorti. Je vais chercher madame Garraud, qui...

Jacques l'interrompt, dans une impulsion irraisonnée :

— Un instant... Faites-vous des ménages ?

— Oui, c'est mon métier.

Il demande encore :

— Vous reste-t-il des journées libres ?

— Il me reste le jeudi, peut-être le vendredi.

Face à lui, la silhouette droite, plus grande que lui, le renforce dans son intention irraisonnée :

— Viendriez-vous mettre un peu d'ordre chez le vieux célibataire que je suis ? J'habite à six kilomètres, je vous prendrais en voiture et je vous ramènerais.

Irène a pu examiner son interlocuteur, pendant qu'il lui proposait ce qu'aucun patron ne ferait normalement, dans un but avouable — Étienne Berlancourt l'a fait à plusieurs reprises. Célibataire, il doit vivre seul.

Face aux yeux plongeant dans les siens, c'est pourtant sans même l'amorce d'une arrière-pensée qu'elle répond à cet inconnu :

— J'irai volontiers chez vous, Monsieur, vous n'aurez pas à venir me chercher, je me déplace à bicyclette.

Le souci très relatif de l'entretien de son intérieur ne justifie pas toute la satisfaction de Jacques. Il demande :

— Demain matin, j'aimerais être à la maison pour vous montrer l'ouvrage. A quelle heure pourrai-je vous attendre ?

Irène réfléchit tout haut :

— Je commence à huit heures, d'habitude. Avec le trajet, voulez-vous huit heures et demie ? Mais il faut me dire où vous habitez.

Jacques répond :

— Bien sûr. Je m'appelle Jacques Sauriel, j'habite sur la route

qui relie la nationale à Orleclair en longeant l'aérodrome, dans la maison après le calvaire.

Irène observe :

— Je vois, je connais ce calvaire, avec trois ifs derrière.

— C'est ça, approuve Jacques. Donc, je vous attendrai demain, vers huit heures et demie.

De l'étage, madame Garraud a perçu le bruit des voix. Descendue sur ses semelles de feutre, elle a entendu la fin de la conversation, elle y prend la part qu'elle estime lui revenir :

— Bonjour, Monsieur. Irène a dû vous dire qu'elle était ma femme de ménage. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Jacques considère la nouvelle arrivante. Posément, il répond :

— Bonjour, Madame. J'expliquais à Mademoiselle que je désirais voir monsieur Garraud.

— Mon mari, dit madame Garraud appuyant sur ces mots, est absent, pourrais-je le remplacer ?

Jacques explique :

— Voilà : Hier, j'ai bu un excellent bergerac à Trièverie, Paul Berlancourt m'a dit qu'il se fournissait chez vous. Pouvez-vous m'en céder ?

Un invité au « Château », qui se réfère familièrement au maître du logis, mérite toutes les attentions de madame Garraud, dont les traits prennent la douceur de fruits conservés dans du vinaigre.

— Certainement, répond-elle. Mon mari l'achète au récoltant, qu'il a connu au régiment. Combien de bouteilles en voulez-vous ?

Amadoué tout de même, Jacques indique :

— Je suis Jacques Sauriel, presque votre voisin, j'habite à six kilomètres. Je prendrais douze bouteilles, pour commencer.

— A un voisin, dit madame Garraud allant jusqu'à sourire, je ne consignerai pas les bouteilles, vous les rapporterez vidées.

Son achat réglé, Jacques Sauriel se penche sur le cageot garni, que madame Garraud a tiré de derrière le comptoir. D'un mouvement de bras suivi d'un coup de reins que lui envierait un livreur,

il soulève le cageot et le cale au creux de l'épaule. Il salue la patronne et se tourne vers Irène :

— Alors, Mademoiselle, à demain, comme convenu !

Vers cinq heures, Irène finit la vaisselle, lorsque Thérèse rentre à la cuisine. Irène lui dit :

— Tu vas m'aider à essuyer. J'aimerais finir pour six heures !

En riant, Thérèse répond :

— J'aurais dû faire durer les courses !

Côte à côte, les amies s'acquittent de la corvée, le temps passera vite en bavardant.

Petite, d'allure fluette, Thérèse est à peu près de l'âge d'Irène. Ses cheveux châtain frisent autour de son visage piqueté de taches de rousseur, où se nichent la bouche rieuse et un petit nez retroussé. Malheureusement, une tache lie de vin dépare depuis sa naissance une partie de sa figure, la mèche qu'elle fait retomber sur l'œil gauche ne la recouvre qu'en partie. A l'école, on l'appelait « La Masquée », et si désormais on la dénomme bien Thérèse, les garçons ne s'empresent pas vraiment autour d'elle.

Pourtant elle ne manque pas de charme, avec son humeur gaie et ses remarques souvent cocasses.

— Avec ma demi-lune à l'ombre, dit-elle parfois avec un rire un peu forcé, du moins suis-je à l'abri des voyous !

La sympathie qu'elle a été seule à témoigner à Irène dès son arrivée il y a deux ans a été amplement payée de retour, depuis cette amitié n'a fait que se renforcer entre les deux jeunes femmes.

En enfant du pays, Thérèse demande à son amie quelques échos de la fête au château. Irène s'exclame :

— Heureusement que tu m'en parles !

Elle prend dans son sac derrière elle un petit paquet qu'elle ouvre et place à un endroit sec, à portée de Thérèse. Celle-ci pousse une exclamation de surprise, devant le carton rempli de petits fours. Monsieur Ernest les a répartis entre elle et Josiane, « selon les instructions de madame Berlancourt, a-t-il déclaré, s'il devait en rester et si j'étais content de vous ».

Thérèse ne mange pas tous les jours des petits fours, elle picore dans le carton avec ses doigts humides qui sentent peut-être un peu le torchon, en murmurant :

— Ce que c'est bon !

Et Irène lui décrit les salles illuminées, les invités dans leurs vêtements de soirée, le buffet somptueux. Elle parle de tout le travail qu'elle a eu, de la panne d'électricité due à l'orage... et même de sa descente d'escalier lorsqu'un inconnu l'a interpellée, la prenant pour une autre.

Le sujet paraît inépuisable. Mais elle a encore une autre nouvelle :

— Aujourd'hui, j'ai gagné un patron !

Elle raconte sa rencontre de l'après-midi :

— ... et lorsque je me retournai je le vis me regarder comme...
comme un monument dans un musée !

— Qui est-ce, demande Thérèse, est-il du bourg ?

— Non, il habite sur la route d'Orleclair, il s'appelle Jacques Sauriel...

Thérèse s'exclame :

— Mais c'est un peintre réputé !

Irène reste songeuse : un peintre... est-ce pour cela qu'il la regardait ainsi ?...

Elle interroge, à son tour :

— Est-il d'ici ?

— Pas du tout ! il a débarqué un an ou deux avant toi, on ne sait trop d'où, peut-être d'Afrique du Nord... Il vit seul, personne ne semble le connaître vraiment. Il ne parle guère, envoie promener les journalistes... On le rencontre parfois, installé en train de peindre... On dit qu'il vend ses tableaux à Paris, dans une galerie... Pour moi, c'est un original, une sorte d'ermite. Il doit y avoir du désordre, chez lui, pour qu'il t'ait demandé de venir !

Irène reste pensive. Il n'était venu au « Drap d'Or » que pour chercher du vin, qu'est-ce qui l'a décidé, brusquement ? Elle observe :

— On verra bien. Pour l'instant, ça me fait un patron de plus !

— On va se battre pour t'avoir, dit Thérèse. Tu pourras monter tes tarifs, choisir tes clients !

* * *

Jeudi matin, un peu avant huit heures, Irène pédale en longeant l'aérodrome. Quelques petits appareils sont déjà sortis, des hommes s'affairent autour. Irène vient parfois par ici, l'ambiance l'attire et l'angoisse à la fois. Le manchon à air rouge et blanc pend le long du mât, les pilotes décolleront sans arrière-pensée.

... Dans son enfance, le premier regard de son père, approchant l'aérodrome le dimanche matin, était pour le manchon à air. Il ne l'emmenait pas toujours avec lui. Passionné d'aviation, il passait là-bas tous ses loisirs, s'y rendant en toute saison à bicyclette et à peu près par tous les temps. Ce n'était pas toujours pour prendre l'air, ses revenus d'ouvrier tourneur ne le permettaient pas, parfois le temps l'interdisait, mais il aimait ce milieu.

Là-bas, tous étaient des mordus, certains tournaient encore leur casquette pour dégager les grosses lunettes vissées sur le front. Chez ces promeneurs du ciel tout le monde se connaissait, parfois il échangeait des propos, à la fois techniques et amicaux, avec son patron heureux propriétaire d'un petit pur-sang aux ailes surbaisées. Tous plus ou moins mécanos, ils entretenaient eux-mêmes les appareils du club.

Assez en avance, Irène s'est arrêtée. Parcourant le vaste pré, ses yeux avertis distinguent aux traînées plus râpées les lignes d'envol plus fréquentées. Elle revit ses heures d'attente, petite fille sur une couverture à côté de sa mère. Son père était dans le ciel, emporté dans la machine tout à l'heure, d'abord brinquebalante puis glissant de plus en plus vite sur l'herbe. Le cercle de l'hélice miroitant devant, elle l'identifiait aux auréoles qui permettaient aux saints de voler.

Quand sa mère lui désignait au loin l'avion qui revenait, elle avait peine à imaginer son père dans la minuscule machine accrochée au

ciel. Revenu sur terre, il racontait sa promenade avec un enthousiasme qui palliait largement pour elle sa méconnaissance de termes souvent inconnus. Ses yeux clairs brillaient tellement qu'au début elle avait cru qu'ils contenaient un peu du ciel dont il revenait.

A ses demandes de l'emmenner, son père lui répétait qu'elle était trop jeune, du reste il acceptait rarement que sa femme l'accompagne. Encore aujourd'hui, Irène se demande s'il préférerait goûter ses vols dans la solitude ou s'il évitait d'emmenner les siens dans cet exercice dangereux.

Elle n'a rien oublié de son premier vol, que les récits de son père avaient d'avance magnifié. Au démarrage crachotant du moteur, elle porta les mains aux oreilles par-dessus le casque dans l'appréhension du tonnerre à venir. Amarrée à son siège, elle tendait le cou pour voir les pauvres pâquerettes qu'on allait raser. Mais le vent de l'hélice dans sa figure les lui fit oublier.

Les cahots plus secs, plus rapprochés s'effacèrent bientôt, avant qu'elle ait su que le miracle s'était produit l'avion avait pris de la hauteur. Le champ rapetissait, basculait dans la courbe au-dessus du hangar qui n'était plus qu'un rectangle aplati. Elle ne reconnaissait plus sa mère à côté, réduite comme les piétons autour à des têtes et bras sans jambes, l'avion montait toujours plus haut dans le ciel.

Au-dessous défilait, après un village de maisons de poupées et le tapis vert des champs de vignes, le ruban de sable jaune et enfin le bleu de la mer. Loin, très loin devant, il rejoignait le bleu plus clair dans lequel elle volait.

Dans la musique sauvage du moteur et le vent qui la cinglait, arrachant même de son casque quelques mèches qui fouettaient ses joues, elle oubliait la terre, elle était un morceau du ciel. Était-ce là l'évasion, le dépaysement que cherchait son père, dont il conservait l'émerveillement dans les yeux, revenu au sol?...

Mais à peine comprenait-elle qu'en bas les fuseaux suivis d'un plumet blanc étaient des bateaux, cette fois c'était toute la mer qui basculait. L'horizon s'inclinait, se cachait derrière l'avion. Celui-ci

perdait de la hauteur tandis que le rivage grossissait. Là-bas, le hangar reprenait corps, le terrain se ruait vers eux. L'adresse du pilote amortissait le premier choc, les cahots sur le pré reprenaient. L'avion ralentissait, le moteur se remettait à crachoter, l'hélice cessait de tourner juste après l'arrêt de l'appareil à côté du hangar.

Son père l'avait encore emmenée, d'autres visions s'ajoutaient, long survol de l'étroite frontière jaune entre le vert et le bleu, ou celui de leur petite ville dont elle reconnaissait l'église, mais non leur maison que son père lui désignait. Impatiente, elle attendait d'une sortie à l'autre extorquée à son père. Mais aucune n'effaçait le bleu de son souvenir, celui du ciel qui voulait se mêler à celui de la mer.

Jusqu'au jour où son père était parti pour la journée, emmenant cette fois sa mère pour un rallye aérien. Ils devaient atterrir pour le déjeuner, à plus de cent cinquante kilomètres, malgré ses supplications son père avait refusé de l'emmener aussi.

Elle avait passé la journée avec sa tante, qui avait paru s'intéresser au passe-temps de son beau-frère. Mais après une ou deux questions sur les impressions de vol de sa nièce, elle avait abordé le seul sujet qui importait pour elle. Que coûtaient la cotisation au club, et une heure de vol sur ces avions ? Irène n'en savait rien, malgré ses douze ans elle ne connaissait, en fait d'argent, que les menues sommes que ses parents lui donnaient à l'occasion. Tante Émilie haussait les épaules, devant tout autant la candeur de sa nièce que la prodigalité de son beau-frère.

Vers le soir, le secrétaire du club était venu, il lui avait serré la main l'air contraint et il avait demandé à parler à sa tante en particulier. Quelques instants plus tard, celle-ci l'appelait au salon, cette pièce confinée où l'on ne pénétrait autant dire jamais. Elle avait le même air que son visiteur, Irène commença à avoir peur.

Sa tante lui dit, d'un ton plus doux que d'habitude :

— Irène, il est arrivé un accident...

Son cœur cessa de battre, le temps de sentir que l'irréparable s'était produit. Interdite, ses yeux affolés allaient de sa

tante au secrétaire du club. Les explications parvenaient étouffées, comme à travers un mur de ouate, mais leur signification la pénétrait, la glaçait toute.

— ... L'avion s'est écrasé, sur des rochers...

— Le moteur a eu une panne, l'appareil s'est mis en vrille...

— Ton père n'a rien pu faire...

— Sur place, on les a trouvés morts, tués sur le coup...

— ... Ils n'ont pas dû souffrir...

... Juste derrière Irène, sur la petite route normande, passe une camionnette qui la tire de son évocation. Ses souvenirs, toujours vifs, ont perdu le tranchant qui la faisait hurler, comme découpée de l'intérieur. Ils sont devenus les compagnons de sa vie, expliquant la fin de son enfance, son adolescence manquée. Irène se ressaisit, il est presque huit heures et demie elle ne doit pas arriver en retard !

Poussant fort ses pédales, elle dépasse l'aérodrome, puis la grande croix de bois. Au bout d'une allée à gauche, la maison est là, quelques arbres en touffe cachent une partie des murs crépis de blanc. L'étage et le toit, tout en vitres, lui donnent l'air bizarre d'une serre pour très hautes plantes.

Le peintre lui fait des signes du pas de sa porte, elle appuie son vélo à un arbre. L'accueil est chaleureux :

— Bonjour, Mademoiselle ! Je vous guettais... entrez !

Irène gravit les deux marches, ils pénètrent dans l'aile droite, percée de fenêtres des trois côtés.

Les murs sont revêtus du même gros crépi blanc, les fortes poutres dans leur ton naturel se détachent sur le plafond bleu ciel, des dalles brique délavée recouvrent le sol. Ils sont entrés par la cuisine, à l'opposé le séjour occupe le fond. Entre les deux, devant une énorme cheminée à la hotte d'acier bleui s'étend une table de l'épaisseur presque d'une poutre. Deux bancs l'encadrent, toujours en ton naturel, Irène ébahie songe que de chaque côté, dix convives tiendraient à l'aise. Monsieur Sauriel lit-il dans ses pensées ? Bonhomme, il observe :

— C'est bien trop grand, je ne reçois jamais personne !

Il désigne une épaisse poutre montant en oblique, les marches qu'elle supporte forment une séparation aérienne avec la cuisine :

— L'atelier est là-haut, je vous le montrerai plus tard. Venez donc déjeuner !

— Monsieur, dit Irène intimidée, j'ai pris mon café tout à l'heure...

— Bah, répond-il, vous venez de faire de la route... Et moi, j'ai faim, je vous ai attendu !

Sous une fenêtre proche, une petite table est toute dressée, avec deux bols, deux assiettes, du beurre, des fromages, du pain, des confitures, une cafetière...

— Dépêchons-nous, ajoute-t-il, le café refroidit.

Hésitante, Irène s'assied. Aucun de ses patrons ne l'a invitée ainsi, aucun non plus ne lui a parlé aussi simplement, sans condescendance. La voici traitée en égale, comme une relation... Déjà, il lui semble que son embarras diminue devant cette cordialité.

Monsieur Sauriel poursuit :

— Je vous verse le café, vous vous servirez de lait, de sucre... Restaurez-vous, je vais vous donner beaucoup de travail !

Tout en veillant à ce qu'Irène prenne du pain, du beurre, de la confiture, il ne s'oublie pas : il s'est mis un quart de camembert dans son assiette, il attaque à belles dents une grosse tartine beurrée.

Il lui demande :

— Êtes-vous dans le pays depuis longtemps ?

Elle répond, hésitante :

— Depuis un peu plus de deux ans...

— Alors, remarque-t-il, je suis votre ancien, j'ai débarqué il y a quatre ans, mais je n'ai pas vraiment fait mon trou. Je vois très peu de monde, je dois passer pour un sauvage...

Il lui lance un éclair bleu sous la broussaille grise des sourcils et ajoute en souriant :

— Je ne le regrette pas vraiment, je suis plus libre...

Ils finissent de déjeuner, il l'entraîne à la cuisine :

— Je vais vous montrer où tout se trouve, dans ces tiroirs et placards... Dans le réfrigérateur là, il y a deux beefsteaks pour le déjeuner – vous déjeunez ici, vous aurez encore du travail l'après-midi! Préparez le repas pour midi et demi : de la salade, des pommes sautées...

Acquiesçant, Irène s'efforce de retenir les emplacements. Il termine :

— Je m'absente pour la matinée, vous ferez le ménage dans toute la pièce, cuisine, salle à manger, séjour... Balai, aspirateur, chiffons, tout est dans le grand placard à côté de l'évier. Je me sauve, mon fourniment est dans la voiture... A tout à l'heure!

Il gagne la porte en trois pas silencieux, saute les deux marches. Irène entend pétarader les deux chevaux, elle la voit qui enfile l'allée et tourne sur la route.

Elle débarrasse la table, fait la vaisselle et celle qui attend sur l'évier, il y en a moins qu'elle ne pensait. Puis elle passe l'aspirateur, le balai, les chiffons. Il y a de la poussière par terre et sur les meubles, aux fenêtres les carreaux ne brillent plus... pourtant la maison n'a pas un air négligé, elle doit être nettoyée périodiquement. Est-ce monsieur Sauriel qui le fait?

Côté salon, un pare-feu grillagé devant la cheminée protège des carpettes bariolées. En retrait, des coussins informes évoquant des ballons dégonflés avec leurs côtes orange et bleues voisinent avec des fauteuils plus classiques, dans les mêmes tons. Un sofa bleu, profond comme un lit et parsemé de coussins orange, s'adosse au mur du fond.

En essayant l'escalier qui s'envole, comme suspendu, Irène contemple la porte blanche au-dessus au plafond, au fond d'une niche. L'atelier doit être là, elle est curieuse de le connaître, chez ce peintre qui n'affiche sur les murs aucun tableau.

Irène termine son ménage vers onze heures et demie, elle va préparer le déjeuner, elle désire montrer à monsieur Sauriel qu'elle sait

aussi faire la cuisine. En pelant les pommes de terre pour les couper en petits dés, elle songe que la cuisine constitue la séparation avec l'autre partie de la maison, qu'elle connaîtra sans doute un jour.

Les pommes de terre rissent, Irène assaisonne la salade, met le couvert de monsieur Sauriel au milieu de la grande table, regardant vers le salon. A travers la fenêtre elle aperçoit un massif où foisonnent des marguerites blanches. Elle va en cueillir une brassée qu'elle dispose dans un vase, au verre épais renfermant des bulles d'air. Elle le pose sur la table, contemple son œuvre un instant.

Le bruit de la voiture la fait sursauter : midi et demie, quelle ponctualité ! Elle n'a que le temps de regagner l'espace de la cuisine, déjà sur le seuil monsieur Sauriel regarde autour de lui, observe d'un ton satisfait :

— A la bonne heure, tout est plus net ! Plus clair aussi, je vois briller les vitres... Vous n'avez pas perdu votre temps !

De l'évier où il se lave les mains, il hume l'air :

— Ça sent bon, je parie qu'il y a de l'ail dans les pommes de terre ?

Souriant à demi, Irène acquiesce, le regard aigu accroche aussi la table mise à travers l'envolée des marches le regard aigu accroche aussi la table mise :

— Bravo pour les fleurs, je n'y pense jamais !

Il marche vers la table, ajoute :

— J'ai faim !... Et vous ?

Sur le point d'arriver, il s'arrête net, il s'exclame tourné vers Irène restée devant ses fourneaux :

— Il n'y a qu'un couvert ! Où allez-vous manger ?

Très surprise, Irène répond :

— Mais, Monsieur... je...

Il l'interrompt, la menaçant du doigt :

— N'allez pas vous imaginer que je vais mettre votre couvert chaque fois !... Dépêchez-vous de compléter la table ici, je n'ai pas envie de crier pour que vous m'entendiez de la cuisine si j'ai quelque chose à vous dire !

Irène s'exécute, confuse : son nouveau patron veut-il la recevoir à sa table, une fois pour toutes ? Pour la remettre à son aise, il la rejoint devant le placard dont il tire un moulin de bois poli en disant :

— Ce que vous ne saviez pas, c'est qu'il me faut du poivre frais sur la table, j'en mets partout !

Jacques Sauriel s'est assis, il la regarde par-dessus ses lunettes, encore debout. Elle demande :

— Par quoi voulez-vous commencer, Monsieur ? Par la viande et les pommes de terre, ou par la salade ?

Il lui retourne la question :

— Comment l'avez-vous prévu ?

— On peut faire comme on veut, je ferai griller les beefsteaks au dernier moment. Pour moi, j'aime bien commencer par la salade.

— Allons-y comme ça, alors. Asseyez-vous, elle est sur la table !

Après avoir approuvé l'assaisonnement – auquel il n'ajoute pas de poivre – Jacques Sauriel se tait quelques instants.

Il observe ensuite :

— Je m'aperçois que j'ai oublié de vous demander votre nom ! Vous connaissez le mien, il est juste que vous me disiez le vôtre !

Irène dit, le regardant :

— Je m'appelle Irène Marsis.

Lentement, il répète, puis il ajoute :

— Vous avez un joli prénom.

Après quelques instants, il reprend :

— Si vous voulez, je vous appellerai Irène, comme pour une jeune fille ou une jeune femme de mes amies, Mademoiselle est bien cérémonieux.

Il se dépêche d'ajouter :

— Bien sûr, si vous me le demandiez, je cesserais.

Irène ne sait quoi répondre, elle n'ose remercier monsieur Sauriel pour sa délicatesse. Elle se donne une contenance en se levant et demande :

— Comment désirez-vous votre viande, Monsieur ?

— Je la préfère saignante, répond-il.

Il ajoute :

— Et vous ?

Déjà loin, Irène se retourne pour répondre :

— Pour moi, c'est pareil !

Un instant, elle demeure captée par le regard du peintre rivé sur elle, à la fois aigu et comme perdu au-delà.

La suite du repas montre à Irène qu'il sait apprécier la qualité de sa préparation. En reprenant de l'oignon haché servi à part, dont il saupoudre son beefsteak, il demande :

— Où avez-vous appris à faire la cuisine ?

Elle répond :

— Il y a bien longtemps ! Ma mère était excellente cuisinière, enfant je l'aidais de mon mieux.

Le peintre ne s'attarde pas à table. Sa pêche mangée, il se lève.

— Aujourd'hui, je n'ai pas le temps de goûter à votre café. Pour ma toile en cours, il me faut un éclairage vertical, le vent est en train de chasser les nuages. Mais vous, prenez d'abord un peu de repos ! Dans l'après-midi, vous voudrez bien faire ma chambre et donner un coup de balai aux autres pièces, je vais vous montrer.

Il la précède, ouvre les portes qui donnent sur le couloir.

— Au fond, ajoute-t-il, c'est une resserre, ne vous en occupez pas.

Il va partir, mais il s'arrête, comme tout à l'heure il la couve de son regard étrange. Gênée, Irène va se détourner quand il ajoute comme s'arrachant à un rêve :

— Ne m'attendez pas ce soir. Mais demain matin, vous revenez, comme convenu !

Irène veut montrer son empressement :

— Voulez-vous que je prépare votre dîner, Monsieur ?

— Ce n'est pas la peine, répond-il, je me ferai une bricole en rentrant. Au fait, faites-moi donc un potage de légumes.

— J'en ferai pour plusieurs fois, dit Irène, vous n'aurez qu'à le réchauffer.

— Très bien, approuve-t-il. Alors, à demain, Irène !
Elle n'a que le temps de le saluer, il se sauve déjà.

* * *

Après son trajet en voiture, Jacques gagne à pied le bas de la falaise par le petit sentier, installe son chevalet, y place la toile commencée. Il a son soleil, qui plaque droit ses rayons sur les galets, la souche blanchie aux racines crochues, les coquilles ouvertes jonchant le sable. Une brise assez forte fait éclater en écume les vagues de la marée haute, mais de la lumière verticale ne naît aucune ombre au creux des lames ou derrière les déchets sur la grève.

A travers ses yeux plissés, Jacques voit une platitude froide, un paysage sans vie. Il se met à peindre, furieusement, pour fixer glacé sur sa toile ce vide désespéré.

Lorsque le quitte sa frénésie, il examine l'ébauche de son œuvre, renforce de pointes plus sombres les couleurs déjà contrastées. Satisfait, il se dit que sa toile sera réussie. Terminée, elle restituera sa contemplation, dans l'absence de sentiment – en quelque sorte, une nuit en plein jour...

Son esprit libéré glisse sur la vision devant lui, une image y surgit. Transparente et floue d'abord, en prenant corps elle fait s'estomper devant ses yeux la réalité.

... Elle lui était apparue droite, nette comme Irène ici, mais éblaboussée par le soleil de là-bas. Le jeune frère à ses côtés, l'homme en retrait devant la limousine, il les avait tout juste entrevus. A l'époque, elle n'avait pas dix-huit ans, elle s'épanouissait pourtant déjà dans sa stature élancée. Sur sa robe blanche ressortait l'ambre de ses bras fermes, de ses jambes vigoureuses dont il suivait le prolongement sous l'étoffe. Sa main gauche jouait le long de sa poitrine dans les mèches noires qui coulaient de sa tête à peine inclinée.

Quittant la statue de bronze drapée de blanc, ses yeux gagnaient

le visage, les yeux qui ne cillaient pas dans le soleil. Sous le nez fin, les lèvres pleines amorçaient un sourire, comme si un restant de timidité le disputait à l'orgueil de la jeunesse.

Figé, comme incapable de détacher d'elle son regard, il lui sembla voir passer un éclair dans ses prunelles noires, son sourire s'affirmant dégager ses dents. Ses paroles d'accueil, d'une voix un peu voilée, ne brisèrent pas le charme qui l'envoûtait :

— Monsieur Sauriel ? Je suis Myriam Hernandez... mon père n'a pu se libérer, il vous prie de l'excuser. C'est moi qui accompagne Enrico pour vous accueillir.

Sous la main brune tendue vers lui, il imaginait la paume rosée, déjà il s'inclinait pour baiser les longs doigts aux ongles laqués blancs. Mais il se reprit, serra la main qu'il trouva ferme, fraîche en dépit de la chaleur du jour.

Son âge, son expérience l'avaient fait se retrouver, précepteur prenant contact avec son futur élève, débarquant à Casablanca où demeurait cette famille aisée. Passant devant l'homme empressé qui tenait la portière, elle était montée la première, suivie du jeune garçon qu'il poussait doucement devant lui pour la rejoindre. Après son passage dans les bureaux portuaires et sa station en plein soleil sur le quai, l'intérieur climatisé lui semblait un bain de fraîcheur. Presque silencieux, le véhicule glissait dans les rues blanches que la chaleur de midi avait vidées de toute vie.

Ensuite... L'espace de près de trois ans, l'aventure l'avait bousculé, plongé dans le tourbillon balayant son passé. Il y avait vécu en fièvre permanente, à peu près incapable d'une pensée dont aurait été exclue cette statue, cette déesse qu'il aimait.

... Et voici que l'avant-veille, dans l'escalier de Trièverie, cette silhouette lui était apparue. Dans la nuit, entourée du halo des bougies fugitivement avivé par la lueur des éclairs au dehors, la statue était si semblable que l'appel insensé lui avait échappé. Pourquoi, dès le lendemain, la vision l'a-t-elle à nouveau assailli ? Pourquoi surtout cette pulsion, cette invitation faite à la jeune

femme de venir chez lui ? Il hausse les épaules, dans sa lassitude devant le vide de son existence, depuis le drame. Quatre ans. Mais la rupture demeure aussi vive, ses arêtes saignent encore.

Toujours assis sur son tabouret, il contemple ses mains, au soleil sur ses genoux, il y relève les taches de rousseur, en plaques révélatrices, il détaille les plis aux jointures. Des mains de vieillard ? Les muscles saillent sur le poing qu'il serre, ses doigts carrés parcourent la chair dure. Non : pas davantage qu'il y a sept ans, ses mains n'ont perdu leur vigueur, leur efficacité. En témoignent la toile ici, celles qu'il accumule dans son atelier, celles qui s'écoulent dans la galerie parisienne. Au cours des trois dernières années, sa sensibilité écorchée lui a même apporté plus de sûreté, de profondeur à son art.

... A Casablanca, dans la grande demeure de style colonial Myriam et son jeune frère vivaient en pratique livrés à eux-mêmes par leur père, qui ne trouvait que dans ses affaires un dérivatif à son veuvage prématuré. Sauf au service des repas ou au cours de rencontres fortuites dans les couloirs, le personnel demeurait invisible. Il avait tenté de lier conversation avec la femme de chambre rencontrée occupée à faire son lit, ou avec la cuisinière lorsqu'il s'aventurait à l'office sous quelque prétexte. Mais ses avances étaient mal reçues. Ses interlocutrices cherchaient à s'éclipser, comme sur une consigne visant à marquer les distances entre serveurs et maîtres, si bien qu'il lui arrivait de s'imaginer seul, avec les jeunes maîtres de cette maison patricienne.

A l'époque, peintre déjà reconnu à Paris, il avait accepté ce poste de précepteur du jeune Enrico, par l'intermédiaire d'un client de sa galerie. Ainsi réalisait-il son vieux désir de connaître les luminosités de l'Afrique du Nord, au cours d'un séjour suffisant, espérait-il, pour marquer sa peinture.

A la jeune fille, il ne devait en principe donner que quelques leçons de dessin, mais elle ne lui en avait demandé qu'à deux reprises, lui montrant alors son absence de disposition, et aussi avec

une belle franchise le peu d'intérêt qu'elle portait à l'art de la peinture en général.

Aussi ses fréquentes rencontres avec elle, dans leur apparence fortuite, l'avaient-elles d'autant plus frappé. Si sa notoriété de peintre n'impressionnait pas Myriam, pourquoi ces interventions, ces attentions plus ou moins discrètes ? A l'improviste, alors qu'il se morfondait dans la salle d'étude avec son élève médiocre, elle apparaissait sur le seuil. De son allure souveraine, elle allait aux fenêtres pour tirer les stores, elle venait poser un vase de fleurs sur la table basse, ou encore des verres de jus d'orange glacé.

Elle ne parlait pas, affectant la confusion de troubler le cours des études de son frère. Cette réserve ne l'empêchait pas de planter dans ses yeux son regard hardi, l'accompagnant de son sourire ambigu. Et elle l'accentuait comme le jour de son arrivée, découvrant ses dents blanches.

Et pourquoi la croisait-il si souvent dans le couloir désert, lorsqu'il quittait ou regagnait sa chambre à l'opposé de la sienne ? Elle s'approchait de sa démarche à la fois féline et altièrre, lorsqu'il se retournait pour suivre encore le balancement de ses hanches il la voyait parfois ralentir, se retourner à demi.

Sa propre attitude, son regard sur elle ne pouvaient la tromper. Devait-il risquer d'interpréter ce sourire, cette lueur qu'il avait vue dans ses yeux déjà sur le quai de Casablanca ?

... Jacques revit ses hésitations, ses appréhensions : il se trouvait vieux, la conscience de son âge était peut-être plus aiguë alors que maintenant. Le soir, devant la glace de sa salle de bain, il dépistait la marque des ans sur son visage. Tendait sa peau tannée, il aplanissait les rides qui la ravinaient, mais une ligne blanche apparaissait, indélébile, au fond des rigoles effacées, et lorsqu'il relâchait sa pression les sillons revenaient, encore plus marqués. Derrière la grimace qu'il se lançait se cachait le sourire sardonique du temps enfui.

Il s'astreignait à entretenir sa vigueur, sa souplesse – comme encore

aujourd'hui – mais il mesurait ce qui le séparait de sa silhouette de jeune homme. Ne rebutait-il pas un cœur de dix-huit ans, comme un pied de vigne rebuterait une tige de roseau ?

Son esprit, son caractère, le temps avait dû les malmener, eux aussi. Il se sentait toujours enthousiaste, portant sur la vie des regards toujours vifs. Mais aux yeux de la jeunesse, le poids de son expérience ne paraîtrait-il pas écrasant ?

C'est ainsi qu'il se sermonnait, essayant de mettre au compte d'une innocente coquetterie, presque d'un enfantillage les sourires, les regards discrets ou appuyés de Myriam.

La versatilité de la jeune fille achevait de le subjugué, tout en le torturant. Dans la même journée, ses amabilités pouvaient se transformer en complète indifférence. Elle le croisait alors, dans sa démarche altière, ses traits figés, son regard hautain et vide lui signifiaient qu'il avait cessé d'exister pour elle.

A ce jeu inexplicable, Jacques se sentait pris davantage chaque jour. Il feignait de se prétendre amusé par les sautes d'humeur de sa jeune hôtesse, et d'attribuer à son œil d'artiste son plaisir de la détailler et d'observer ses mouvements.

Au cours des premiers mois, des relations ambiguës s'étaient ainsi développées entre Myriam et lui. Dans ses bons jours, elle venait interrompre ses leçons à Enrico sous des prétextes futiles, comme d'avoir son avis au sujet d'un menu. Fréquemment, elle lui demandait de l'accompagner en ville. A ses côtés à l'arrière de la limousine conduite par le chauffeur, elle lui désignait les magasins, les monuments de la ville. Elle l'emmenait aussi dans sa petite voiture découverte, à vive allure pour qu'à défaut de climatisation le vent les rafraîchisse. Elle s'était même fait conduire par lui, dans la voiture mise à sa disposition, un modèle ancien dont elle se moquait.

Un beau jour, monsieur Hernandez avait accepté d'emmener Enrico en déplacement. Jacques comptait en profiter pour mettre à jour une correspondance bien négligée, et peut-être rechercher des paysages qu'il aurait envie de peindre, essayant de refouler sa

fièvre à l'idée qu'il se trouverait seul ou presque dans la maison, face à Myriam.

La première journée ne s'était pas présentée sous des auspices favorables. La jeune fille s'était montrée particulièrement distante au déjeuner, faisant pour ainsi dire disparaître son vis-à-vis dans son affectation de l'ignorer.

Dépité par la banalité des propos échangés et les réponses presque monosyllabiques de la jeune fille, Jacques avait prétexté une correspondance en retard pour s'éclipser dès qu'il eut avalé son café brûlant.

Elle n'avait paru ni surprise, ni intéressée par son départ. L'après-midi, ses lettres s'amoncelaient sur son bureau, aussi vides et impersonnelles les unes que les autres. A plusieurs reprises, il s'était aventuré dans le couloir. Il y avait bien rencontré Myriam, à ces sortes de rendez-vous fortuits qu'il s'expliquait moins que jamais, mais distante au point qu'en le croisant elle l'obligeait presque à se plaquer contre le mur.

Jacques était furieux : trop, c'était trop. Il avait sonné pour demander à dîner dans sa chambre, mais personne ne répondait à ses appels, si bien qu'il se résignait à communiquer directement à la cuisinière sa demande.

Alors, dans le couloir, il avait vu Myriam venir vers lui, une nouvelle fois. Il songeait, dans son irritation, qu'il ne la laisserait pas passer encore devant lui comme devant un être invisible. Il lui saisirait le bras au passage, exigerait des explications... En même temps il la détaillait, dans son long peignoir de soie jaune qui à chacun de ses pas découvrait ses jambes brunes.

Mais elle s'arrêta d'elle-même en face de lui, à moins d'un mètre, le stoppant brusquement.

— Monsieur Sauriel, lui dit-elle, je suis contente de vous rencontrer, j'avais omis de vous prévenir... Nous dînerons plus tard, ce soir, à huit heures, mais j'ai tout juste le temps de m'habiller... à tout à l'heure !

Elle le fixait en lui parlant, le laissant ensuite planté là, ses velléités de révolte envolées.

Mais comment se trouvait-elle ainsi sur son passage, dans le couloir ? Plus tard, riant de son rire de gorge, elle avait avoué : lorsqu'il ouvrait la porte de sa chambre, bien ajustée, l'appel d'air se transmettait et agitait sa propre porte, derrière laquelle elle guettait. De plus, ce vendredi-là elle avait donné congé au personnel, personne ne répondrait à ses appels...

Il l'aperçut de loin, debout au milieu du salon illuminé comme pour une réception. Dans la maison, on s'habillait pour le soir, il se félicita d'avoir soigné sa tenue. Et il se laissa submerger par les pensées qui tourbillonnaient autour de sa vision.

Elle le fixait de ses prunelles noires, avec son sourire indéfinissable. La Dame en Noir... Sa chevelure cascadaït sur un côté, coulait par-dessus l'épaule entre bras et poitrine, se perdaït à la taille sur la robe du même noir soyeux. Agrafée sur une épaule, elle s'enroulaït autour d'elle jusqu'à terre, la moulant plus qu'elle ne l'habillaït.

Elle portait cinq bijoux, rien que d'or : un anneau pendaït à son oreille gauche, un autre entourait son cou, une chaîne attachait son poignet droit, une autre s'appuyaït sur ses hanches. La dernière scintilla à sa cheville gauche lorsque sa jambe fendit haut l'étroite gaine dans son pas vers lui. Sur ses cheveux, sur sa robe noire son visage, ses bras, sa gorge, sa cuisse entrevue ressortaient comme un bronze patiné.

Il la fixait fasciné, il détaillaït encore son regard sombre que le cerne autour des yeux faisait plus insondable, ses lèvres à la teinte de certaines figues éclatées. La laque noire aux ongles des mains nues de tout bijou et des pieds serts de lanières vernies étaient un rappel de la robe, de la chevelure surtout à laquelle tout s'accordait.

Basse, un peu moqueuse, sa voix le tira de son immobilité :

— Bonsoir, monsieur Sauriel...

Avançant vers elle, il nota dans son trouble qu'elle était plus grande que lui, droite sur ses hauts talons. Il saisit sa main, la retourna

pour trouver la paume rosée et il y appuya ses lèvres, comme dans un calice. Se redressant, il ne sut que murmurer :

— Myriam... vous êtes... unique !

... Prostré face au chevalet qu'il ne voit plus, Jacques émet un soupir, un gémissement plutôt. A ses oreilles résonne encore le rire de gorge de la jeune fille, sa réponse ironique :

— Merci... comme c'est original !

... Le ton de son imprévisible hôtesse l'avait fait hésiter à nouveau : voulait-elle démolir une fois encore ce qu'elle avait paru construire ? Mais en le regardant, elle avait accentué son sourire, ajoutant :

— Monsieur Sauriel, ce soir les domestiques sont sortis, si bien que je me donne une tâche, une seule : vous servir. En échange j'ai tous les droits, à commencer par celui de vous appeler Jacques.

L'initiative l'enchantait, comme comblant en partie leur différence d'âge dont il s'était autorisé, lui, pour l'appeler Myriam. Il tenta de l'interroger sur ses revirements au cours de la journée :

— ... Myriam... voulez-vous me dire pourquoi, tout aujourd'hui...

Elle l'interrompit, encore par cette sorte de roucoulade dans laquelle il commençait de discerner sa vive satisfaction. Elle murmura :

— Je ne veux pas de questions ! N'ai-je pas tous les droits ?

Elle glissa un bras sous le sien, ajoutant du même ton :

— Conduisez-moi plutôt à table...

Les quelques pas qui les séparaient de la salle à manger lui faisaient frôler les hanches de la jeune fille, respirer le parfum qui émanait d'elle – le parfum même de sa nuit.

L'attitude de Myriam troublait Jacques au point de lui faire chercher ses mots dans la conversation. L'extraordinaire soirée scellerait-elle un bonheur qui lui avait paru inaccessible ? Le bonheur, il le savait trop, n'était fait que de moments, voire d'instant de joie... De toutes ses forces, à tout le moins, il goûterait les présents, déjà si précieux.

Sur la table qu'éclairaient seules quelques bougies, Myriam avait disposé à portée de main tous les mets délicats de ce repas. Il l'avait vécu dans l'enchantement, comblé de prévenances qu'il s'efforçait de rendre. Pourtant elle marqua la fin de leur tête à tête en se levant, reprenant son air absent pour annoncer :

— La journée a été longue, je vais me retirer...

Levé derrière elle, Jacques la regardait, comme privé de parole. Mais son jeu dura quelques secondes seulement. Elle retrouva son rire, son regard appuyé et elle ajouta, d'un ton de prière :

— Jacques... ne vous attardez pas trop, je veux vous savoir plus près, dans la maison vide... Je veux que vous m'attendiez...

Les derniers mots, elle les murmura si bas que durant son attente il devait se demander s'il les avait entendus vraiment.

Monté derrière elle, il se coucha très vite, dans l'espérance de voir se réaliser une promesse qu'il avait lue plus sûrement dans les yeux de Myriam que dans l'interprétation de ses paroles. Sa lampe de chevet restait allumée, il voulait au moins l'apercevoir, lorsqu'elle pénétrerait dans la pièce. Songeant pourtant qu'elle pourrait préférer la discrétion de l'obscurité, il se résigna à l'éteindre aussi.

Myriam était entrée sans bruit. En refermant la porte, elle s'exclama dans un éclat de rire :

— Bravo, Jacques, vous dormez déjà !

Elle tourna le commutateur, inondant la chambre de la lumière du lustre. De ses yeux éblouis, Jacques la considérait.

Drapée dans son peignoir jaune, elle le fixait, ses traits à nouveau figés dans leur hautaine impassibilité. Lâchant les revers du vêtement serré contre elle, elle remua les épaules d'un lent mouvement, la soie glissa à ses pieds.

Un long instant, immobile, elle offrit sa sombre nudité dans la lumière. Et elle tourna à nouveau le commutateur, avant de se diriger vers lui, vers leur nuit qui commençait.

Le matin, elle le quitta très vite, abrégeant les effusions pour reprendre, avant même de quitter la pièce, l'attitude hautaine qu'il ne savait toujours pas interpréter.

Ainsi avait commencé son aventure, à laquelle il n'avait jamais osé croire tout à fait. Tour à tour comblé et meurtri, sans que lui soient jamais apparues les raisons des revirements de Myriam, il avait vécu les trois années de son séjour avec une telle intensité que la brutale interruption de ce qu'il persistait à appeler son bonheur l'avait laissé pantelant.

Ses tableaux éclatants peints là-bas restituaient, comme il l'avait espéré, l'intensité de la lumière qui inondait les paysages, au point que les critiques les classaient dans l'appellation commune de « sa période jaune ». Mais il n'avait fait aucun portrait. Myriam n'en voulait pas d'elle, et il ne voulait peindre personne d'autre.

Depuis son retour en France, Jacques peint des tableaux différents, on les situe dans sa « période noire ». Malgré la violence qui l'agite lorsqu'il les peint, il se refuse à abandonner cette rage désespérée. Le temps s'écoulant, il a essayé d'aborder l'évocation de l'époque disparue. Mais il la ressent trop vive encore, il n'a pu mener sa tentative à son aboutissement. En outre, certaines menaces insistantes, avant son départ, demeurent dans sa mémoire.

A ce stade de ses réflexions, Jacques se repose la question de tout à l'heure : sous quelle pulsion, hier après-midi, a-t-il invité cette inconnue à venir travailler chez lui ? Au fond, il sait qu'il ne cherche pas de réponse à la question posée ainsi – du reste il ne regrette nullement sa décision.

Pourtant, alors qu'il vient d'évoquer un passé qui prend toujours le pas sur le présent, il ne rentrera pas chez lui avant que l'heure lui ait assuré qu'il y sera seul.

Demain, quand la jeune femme reviendra, il affrontera la ressemblance, le rappel vivant d'une époque perdue.

* * *

Pendant ce temps, travaillant dans la maison du peintre, Irène laisse aller ses pensées autour du comportement de son nouveau

patron. Elle demeure surprise de se voir traitée en égale, davantage encore de constater que la simplicité de monsieur Sauriel fait fondre sa timidité.

Pourtant, comme elle a senti ses regards sur elle ! Leur poids, leur acuité sont-ils habituels, de la part d'un artiste qui observe les personnes autour de lui ? Elle a bien perçu en même temps, dans ce regard de peintre, une sorte d'absence, comme s'il regardait à travers elle. Ses yeux étaient fixés ailleurs... mais où ?

Monsieur Sauriel ne l'a pas surchargée : le potage aux légumes est cuit, les chambres sont faites bien avant six heures. Ainsi qu'il le lui a dit, elle ne l'a pas attendu, rentrée plus tôt elle va aller prendre l'air dans son jardin.

Comme presque toujours, elle passe la frontière invisible et gagne sa forêt, déserte là comme d'habitude. Un étroit sentier va la conduire à un carrefour en étoile un peu plus loin. En marchant, évoquant encore l'attitude de son nouveau patron, elle songe que depuis la disparition de ses parents, personne – mise à part Thérèse, heureusement – non, personne ne l'a traitée comme il le fait.

Au carrefour, Irène s'assied sur un tronc d'arbre face à une échappée sur une longue charmille. Elle a tout son temps. Ses pensées ont lancé un pont vers un passé sur lequel elle n'aime pas revenir, mais ce soir c'est différent. Il lui semble reprendre confiance en elle-même, elle aborde avec davantage de détachement l'évocation d'une période qui a été pour elle une longue humiliation.

A la mort de ses parents, sa tante, seule parente, prit en charge la jeune orpheline. Pour donner à l'enfant jugée trop gâtée le sens des réalités, elle prit vis-à-vis de sa nièce une attitude autoritaire dont elle ne se départit plus.

Dès qu'Irène eut son certificat d'études, elle la retira de l'école où elle se plaisait tant, en dépit des remontrances de son institutrice qui aurait voulu voir l'élève douée poursuivre ses études.

Elle commença par l'emmener avec elle, pour pouvoir la surveiller pendant qu'elle faisait ses ménages, bientôt pour « l'aider »

à les faire. Mais elle ne donnait pas un sou à sa nièce sur le supplément que ses patrons lui payaient pour elle, lui disant qu'elle lui coûtait bien davantage, en nourriture et en vêtements, qu'elle ne lui rapportait par son travail.

Lorsqu'elle eut quinze ans, Irène fit des ménages de son côté, sur les salaires desquels la tante prélevait la part du lion, encore insuffisante, prétendait-elle, pour couvrir les frais que sa nièce lui occasionnait. Elle la surveillait de très près, n'autorisant que de rares sorties en dehors des déplacements pour aller à son travail, sujétion approuvée par ses patrons ainsi encouragés à traiter avec fermeté la jeune employée.

La triste et morne période s'était écoulée lentement. Après avoir dû cesser d'être une enfant, Irène adolescente puis jeune fille dissimulait ses moindres joies ou plaisirs sous peine de les voir détruits ou supprimés au prétexte que la vie n'était pas une réjouissance.

A dix-sept ans, elle avait été embauchée à plein temps par la Société Roqueyre et Fils, entreprise familiale de moyenne importance pour la confection de bleus de travail, pour nettoyer les ateliers et véhiculer les chariots des pièces à fabriquer. C'est là que l'avait remarquée Paul, jeune homme efflanqué de vingt ans qui se promenait entre les travées, chronomètre à la main, s'arrêtant inopinément devant les ouvrières en train de coudre. Fils unique du patron, il était très surveillé par ce dernier qui cherchait vainement à lui insuffler un peu de son acharnement au travail.

Envoûté par la beauté qu'il découvrait à portée de sa main, il se montrait beaucoup plus pressant qu'empressé. Ses assiduités trop directes troublaient la jeune fille qui se réfugiait derrière les sévères consignes de sa tutrice. Devait-elle être reconnaissante à cette dernière d'avoir su imposer le mariage à l'arrogante famille Roqueyre ? Dépourvue de dot, elle ruinait des projets qui devaient apporter de l'argent frais à l'affaire.

En effet, Paul avait obligé ses parents de consentir à cette union désastreuse, sous la menace de quitter la maison paternelle en enlevant celle qu'il convoitait !

Irène comprenait aujourd'hui que jamais elle n'aurait suivi ce garçon dans l'aventure. Mais les Roqueyre la croyant comblée par le choix de leur fils s'inclinèrent, ignorant que Paul n'aurait pas mis sa menace à exécution.

Un peu éblouie par sa promotion sociale inattendue, Irène avait traversé comme dans un brouillard les quelques semaines précédant le mariage que Paul avait hâté autant qu'il avait pu. Flattée de ce qu'elle prenait pour l'amour du jeune homme, elle s'imaginait que sa propre considération teintée de respect pour la famille Roqueyre lui tiendrait lieu de sentiments plus personnels pour son fiancé.

La cérémonie s'était déroulée dans l'intimité, si l'on excepte la séance chez le notaire où se régla la question capitale de la séparation des biens. Dans l'ambiance guindée du repas de mariage auquel sa tante avait exigé de pouvoir assister, Irène eut déjà à subir sous la bienveillance de façade des membres de sa belle-famille leurs mimiques méprisantes à peine voilées.

Elle avait cru que son jeune époux, en écourtant pour eux deux le repas, voulait lui épargner des moments déplaisants. En la faisant se lever, il lui souriait du rictus contraint qu'il adoptait souvent en la regardant, dont elle n'avait compris la signification que plus tard. Ils étaient partis pour un court voyage de noces dans « leur » voiture, un cadeau de mariage qui enchantait Irène.

Bien avant l'heure du dîner, Paul avait arrêté la voiture devant une auberge, arborant à nouveau son sourire en la contemplant de son regard fixe. Il la conduisit à la chambre qu'il avait retenue, la porte à peine refermée il la saisit dans ses bras, la pressant avec violence.

Jusque-là, les embrassades qu'Irène avait autorisées à Paul avaient suscité en elle un émoi fugitif. Il se développa rapidement, au contact des mains impatientes qui palpaient sa chair, l'aidant sans ménagement à ôter ses vêtements. Elle se trouva ainsi nue sous le regard fixe de Paul qui la détaillait, fou de désir. Comme sous le charme de cette admiration, si évidente, elle se laissa entraîner

vers le lit, cependant que Paul achevant de se dévêtir aussi lui révélait sa virilité qui l'effrayait et l'attirait tout à la fois.

Les premiers temps avaient été vécus dans le rêve d'une jeune épousee troublée par des assiduités auxquelles elle tentait d'accrocher des sentiments pour achever d'y prendre goût. Mais Paul ignorait les passions durables, cette fringale grisante pour elle se calma rapidement. Dans le logement assez éloigné de la maison paternelle où avait été installé le jeune ménage, Paul ne tarda pas à trouver à cette émancipation de fait les attraits de la liberté. De plus en plus fréquemment, il délaissa sa jeune épousee pour des escapades d'une soirée, d'une nuit.

Bien entendu, la femme du futur propriétaire de l'entreprise ne pouvait continuer à balayer les ateliers. Mais ni la belle-famille ni même Paul, imbus de fausses hiérarchies, n'imaginaient la jeune femme au-dessus de cet emploi subalterne. Aussi Irène se morfondait-elle à la maison, dans l'attente problématique du retour de son seigneur et maître.

Cela n'empêchait pas Paul d'assister, accompagné de sa femme, aux repas de famille de dimanches ou de fêtes. Irène y affrontait la froideur générale, dont faisait preuve particulièrement sa belle-mère. Celle-ci tirait une immense vanité d'un séjour dans une coûteuse institution, où elle avait poursuivi d'insignifiantes études. Un monde la séparait de sa bru à ses yeux, elle s'ingéniait à le lui faire sentir.

Auprès de sa tante, Irène ne pouvait trouver la compréhension qui lui aurait rendu l'existence plus supportable. Par sa nièce interposée, Mathilde Marsis réalisait le rêve de sa vie, tout en s'en voyant elle-même exclue par le mépris que lui témoignait cette belle-famille tant admirée. Sa rancœur s'en transformait en jalousie, enviant à sa nièce la position qu'elle lui avait permis d'atteindre. Elle voyait bien qu'Irène ne se sentait pas satisfaite de son sort, mais il était au-dessus de ses moyens de comprendre, voire d'essayer de comprendre des raisons aussi déraisonnables.

Paul s'était vite lassé d'une épouse qui n'avait attiré que ses

sens. Libéré par son mariage des frustrations imposées par la fêrule paternelle, il jetait sa gourme en quelque sorte après coup dans des passades successives.

Voilà qu'il semblait plus accroché par sa dernière conquête, Nadine Bernajou qui avait figuré, avant son mariage, en tête de la liste des héritières où sa mère répertoriait des brus convenables pour lui et la famille. Toujours célibataire, elle conservait son prestige d'autant plus qu'elle reconnaissait les mérites de Paul même marié. Et on se reprenait à évaluer la trésorerie, toujours disponible, dont l'affaire bénéficierait si Nadine se trouvait à la place usurpée par Irène... Désormais, aux occasions où Irène était reçue en compagnie de son mari, les beaux-parents, cousins et autres membres de la tribu ne lui épargnaient aucune allusion à la générosité l'ayant élevée elle, sans contrepartie, à leur niveau.

Irène n'avait pu supporter son isolement croissant. Acculée presque au désespoir, elle avait tenté de se révolter, à sa manière directe. Elle n'avait visé que l'instant, le remède fugitif à sa solitude, son geste irréflecti la plongeait dans un abandon plus grand encore, en fait absolu.

Aujourd'hui, Irène a pris le dessus depuis longtemps, elle se félicite des conséquences de cette décision : elle a rendu inévitable la rupture avec sa belle-famille, lui faisant acquérir ainsi le bien qu'elle a appris à juger le plus précieux : l'indépendance.

Le jour baissait sous le feuillage, Irène est rentrée chez elle. Un moment plus tard, en allant se coucher, elle songe à sa journée du lendemain. Elle reverra son nouveau patron, si différent des autres, peut-être accédera-t-elle à son atelier où doivent se trouver de ses œuvres.

* * *

Le lendemain matin, Irène trouve déserte la grande salle chez monsieur Sauriel. Ce dernier est-il déjà sorti ? Perplexe, elle se dirige

vers l'évier où l'attend le peu de vaisselle qu'il a dû utiliser pour son repas du soir.

Mais de derrière elle, sa voix l'interpelle, cordiale :

— Bonjour, Irène !

Elle se retourne, il se tient dans l'embrasement de la porte du couloir en train de la contempler, encore en pyjama avec des traces de savon à barbe sur la figure.

— J'ai mal dormi, explique-t-il, j'ai profité d'un peu de sommeil ce matin... J'ai faim, maintenant, avant de partir pour la journée j'aimerais deux œufs frits sur du jambon... Tout peut-il être prêt d'ici un quart d'heure ?

— Certainement, Monsieur, répond Irène, je m'en occupe tout de suite !

Irène s'active, mais il ouvre à nouveau la porte, ne laisse passer que la tête pour proférer, menaçant : « Attention, couvert pour deux ! » Il rit, déjà la porte se referme.

Pendant leur déjeuner, monsieur Sauriel interroge Irène sur son existence actuelle :

— Est-ce dur, d'aller faire le ménage chez des étrangers ?

— J'ai commencé presque enfant, réplique-t-elle, je m'y suis faite. J'aime bien rendre propre une maison, l'ouvrage n'est pas tellement pénible... Et puis, je suis forte !

— Je vois bien, répond-il, avec un regard appréciateur. Il demande encore qui sont ses autres patrons, il s'intéresse à son logis, à la manière dont elle organise son existence. Son ton est bienveillant, amical, Irène lui répond volontiers.

Vers la fin du repas, Jacques lui dit :

— Aujourd'hui, vous aurez à faire l'atelier, nous allons y monter. Pour ici, au rez-de-chaussée, je faisais venir quelqu'un une fois par semaine. Mais vous serez la première à pénétrer là-haut – et je ne fais pas le ménage comme vous !... Bien, allons-y maintenant.

Irène le suit, au haut de l'escalier il ouvre la porte au fond de la niche.

Ici c'est le règne de la lumière. De grandes vitres serties dans des poutrelles de fer, en double épaisseur, constituent les murs où les fenêtres sont reconnaissables à leur plus grande largeur. Il en est de même pour le toit. Bien qu'il n'y ait pas de soleil ce matin, l'œil est frappé par la clarté qui pénètre de tous côtés, soulignant les poutres entrecroisées de la charpente.

Irène observe :

— On se croirait dehors !... Mais il doit faire chaud, quand le soleil donne !

— C'est supportable, réplique le peintre. Je tire les rideaux enroulés là, sur les murs comme sous le toit.

Cherchant les tableaux du regard, Irène distingue des toiles tendues sur leurs cadres et adossées aux murs. Elle en aperçoit aussi quelques-unes sur des chevalets, de loin elle voit seulement des couleurs.

Monsieur Sauriel a bien fait de la prévenir... Dans la clarté si vive, la poussière paraît blanche sur le plancher, comme un tapis qui garderait la marque des pas. Un coup de balai a dû la repousser de temps à autre vers les faux combles, elle s'y amasse en vagues-lettes, elle recouvre de duvet le dessus des poutres. De plus près, Irène discerne le voile sur les vitres du toit et des murs, elle songe qu'elle y dessinerait bien de l'index un point d'exclamation...

Le peintre a suivi son regard, il observe, comme une circonstance atténuante :

— L'extérieur, lorsqu'il n'a pas plu depuis longtemps, je le passe au jet d'arrosage depuis le jardin, ça nettoie toujours une moitié !

Plus sérieux, il murmure comme pour lui-même :

— Je ne pouvais laisser monter ici n'importe qui...

Pour Irène, l'observation est une sorte de compliment que lui fait monsieur Sauriel indirectement.

Jacques reprend :

— Vous aurez beaucoup à faire, Irène : tout l'atelier à l'aspirateur... Après, j'aimerais que vous passiez un chiffon, sans appuyer,

sur les toiles terminées sur les chevalets – mais ne touchez pas à la dernière, la peinture n'est pas sèche !

Acquiesçant et comme pour vérifier, Irène avance de quelques pas vers le tableau.

— Un instant, dit subitement le peintre, arrêtez !

Elle obéit, surprise, il ajoute :

— Marchez devant moi, aller et retour sur la largeur de la pièce...

Elle s'exécute, son regard ne la quitte pas, ancré sur elle et si pénétrant qu'il lui semble le sentir encore dans son dos.

Le va-et-vient devant son patron silencieux la trouble, sa marche pour elle dénuée de sens finit par lui sembler irréaliste. Elle s' imagine arrêtée, observant sa propre démarche d'automate.

— Merci...

La voix la stoppe, à peine surprise dans sa demi-hypnose de se trouver le dos tourné, le regard perdu dans le ciel à travers la vitre sale. La voix poursuit, comme la tirant d'un songe :

— Commencez votre travail, je vous verrai avant mon départ...

Lorsqu'elle se retourne, son patron est en train de gagner la cloison qui coupe en deux la maison, ici aussi. Il ouvre une porte avec la clef qu'il tient à la main, disparaît de l'autre côté.

Encore surprise, Irène descend chercher l'aspirateur, le balai, le chiffon. Remontée, elle trouve Jacques Sauriel revenu, ayant repris son air habituel. Il lui sourit, elle demande :

— Dois-je faire aussi l'autre côté ?

Le visage du peintre se ferme subitement, comme si elle touchait un terrain interdit.

Mais il se ressaisit très vite pour répondre, avec une indifférence peut-être appuyée :

— Non... la pièce est condamnée pour l'instant.

Irène est tout près du chevalet portant la toile dont la peinture sèche, un pas lui suffit pour pouvoir y jeter un coup d'œil. C'est le tableau qu'elle a vu au bord de la falaise, quelques jours plus tôt, cela ne la surprend pas vraiment. Elle observe :

— Dimanche dernier, j'ai vu ce tableau, face au sujet représenté...

— Ah oui ? J'avais dû m'absenter...

La voix du peintre est redevenue neutre, indifférente, dissuadant Irène de passer par-dessus son ignorance et tenter d'exprimer son admiration devant l'œuvre de l'artiste.

Assez brusquement, celui-ci enchaîne :

— Je vous laisse travailler... Ne m'attendez pas pour le déjeuner, vous trouverez au réfrigérateur ce qu'il vous faut. Et je rentrerai tard, partez dès que vous aurez terminé... Je compte sur vous la semaine prochaine ?

Irène acquiesce, le peintre s'approche d'elle, lui serre la main en ajoutant :

— Eh bien, je vous remercie, Irène... A jeudi !

— A jeudi, monsieur, répond-elle, au revoir !

Mais il est déjà dans l'escalier.

La voiture pétarade dans la cour, Jacques Sauriel est parti. Elle a tout son temps, la matinée devrait suffire pour nettoyer l'atelier de sa poussière. L'après-midi elle préparera et mettra à cuire le ragoût de bœuf et de légumes, monsieur Sauriel pourra le réchauffer en rentrant. Pendant qu'il mijotera, elle lavera les vitres intérieures, murs et toit, un escabeau qu'elle a vu, adossé à la cloison de séparation, lui permettra d'accéder aux parties les plus élevées.

Toutefois, avant de commencer, elle ne résiste pas à son envie de regarder les trois autres toiles sur les chevalets.

La première montre un orage sur la mer dans la tempête. L'eau, le ciel semblent mêlés dans des verts salis de jaune, de gris et même de noir, un blanc souillé de traînées ourle les vagues et cerne les nuages amoncelés. Au premier plan, saisie en vue à fleur d'eau par l'avant, une barque de pêche penche tellement que la vague suivante déferlant sur tout le tableau devrait la submerger. A droite de la barque, un éclair cisaille le ciel, la flaque blanche de son impact sur l'océan fait pendant au jaillissement de la lumière dans les nuages. Ce n'est plus qu'un esquif en perdition, faisant ressortir le déchaînement dans la tempête de la guerre que se livrent le ciel et la mer.

Encore sous le choc, Irène va contempler la deuxième toile. Dans une vue plongeante, une plage s'étend sur toute la largeur. Au premier plan, des touffes de varech croupissent dans des flaques, parmi des débris de planches rejetées et des éclats de briques que les vagues ont commencé de polir. La marée est basse, au loin l'océan s'estompe en trait gris-vert sous le ciel sombre. Rasant le sable, des goélands affrontent le vent, d'autres glissent sur lui comme des fétus. L'un des oiseaux vole tout proche, Irène imagine la plainte stridente qui doit s'échapper de son bec grand ouvert. Et ce cri, aussi, la fait frissonner.

A côté, des toiles neuves amoncelées reposent sur le sol, un peu plus loin d'autres toiles sont ficelées en paquet adossé au mur. Irène ne songe pas à le défaire, mais elle veut encore examiner la dernière toile sur chevalet.

Il s'agit d'une marine, sous le soleil. Coupée d'ombres, la lumière fait surgir les objets, comme en relief. Au premier plan, sur une balustrade rongée par le sel, des plaques de rouille sont à moitié détachées, elles doivent s'effriter sous les doigts. En dessous apparaît un bateau de pêche, sa proue comme neuve peinte en vert et blanc arbore le nom « L'Espérance ». Sur les flancs de la barque la peinture s'écaille, les planches se disjoignent. Derrière le mât déchiqueté la cabine jaunâtre est défoncée, à la poupe les poutres de la membrure sont brisées. La quille s'enfouit dans le sable, ce n'est plus qu'une épave dans une flaque d'eau salie.

Avec effort, Irène s'arrache à sa contemplation. Cachée ou ostensible, la violence de ces toiles la fascine, autant que le désespoir qui s'en dégage. Pourquoi monsieur Sauriel peint-il de tels tableaux ?

Maintenant, la jeune femme va essayer de s'absorber dans sa tâche. Mais il se passera un bon moment avant que la quitte la tristesse qui l'a gagnée. Dans l'après-midi, lorsqu'elle remonte à l'atelier pour faire les vitres, elle préfère ne plus contempler cette beauté désespérée.

* * *

Chapitre IV

La pièce rouge

Pour Irène, la vie est transformée.

Certes, le train-train continue avec ses autres patrons, elle subit leur humeur du moment, reçoit leurs observations qu'elle les juge justifiées ou non. En compensation, elle s'amuse avec Thérèse des petits travers que toutes deux leur trouvent.

— Madame Garraud, lui raconte son amie, a cru constater que nous consommions davantage de liquide lave-vaisselle... Je lui ai dit que cela signifiait qu'il venait davantage de clients au « Drap d'Or », elle en est restée songeuse !

Irène cite un compliment délicat que lui a fait Justin, le commis du boucher :

— ...Dans la boutique, m'a-t-il déclaré, vous êtes le meilleur morceau !

En riant, Thérèse observe se moquant elle-même de son défaut au visage :

— Tu pourrais lui signaler qu'au café du « Drap d'Or », il trouverait une gentille appellation contrôlée lie-de-vin !

Irène se demande ce qui résulterait d'une rencontre entre le commis et Thérèse : parfois, les opposés s'attirent... Il faudra

qu'elle suggère à Justin d'aller boire un verre au « Drap d'Or », un soir de service pour Thérèse.

— Désormais, raconte Irène, une fois par semaine, je fais le ménage à la mairie. C'est monsieur Berlancourt qui m'y a conduite, il s'est même disputé avec sa femme à ce sujet !

Thérèse pouffe :

— On la comprend, quand sous son nez son mari emmène une autre femme à la mairie !

Irène rétorque :

— Ce n'est pas d'une bigamie officielle qu'elle a peur... Je ne peux pourtant pas lui dire qu'elle ne risque rien !

Elle se dit que voici peu de temps son assurance n'était pas aussi forte, face à l'élégance du châtelain, ses manières doucereuses, et surtout ses belles mains, si soignées... « C'est monsieur Sauriel, se dit-elle, qui a tout changé... J'ai l'impression d'avoir en lui un soutien, qui me rend plus forte. »

A plusieurs reprises, la hautaine Évelyne Berlancourt a interrogé Irène au sujet de son travail chez monsieur Sauriel. Elle lui a répondu avec beaucoup de réserve, mais elle s'étonne de cette curiosité. Elle ne sait pas que la châtelaine brûle d'être reçue chez le peintre, ce solitaire qui s'est fait une réputation de Barbe Bleue. Sa belle patronne rêve d'avoir un portrait que ferait d'elle cet artiste réputé, mais ses avances qui cachaient à peine le prix qu'elle serait disposée à payer sont demeurées vaines.

L'autre soir, madame Belloche a fait à Irène un reproche immérité :

— Il est à peine six heures, vous voilà prête à partir... Maintenant que vous travaillez tous les jours, vous devenez négligente...

Monsieur Belloche est intervenu :

— Tu n'es pas juste, Irène n'a aucune raison de travailler après l'heure !

Madame Garraud s'est montrée la plus fielleuse, quand Irène a dû lui refuser de revenir le lendemain parce qu'elle allait chez monsieur Sauriel :

— Vous allez bientôt prendre pension chez ce peintre... N'est-ce que sa maison, qui demande tant de soins ?

Irène a haussé les épaules, elle n'a pas insisté.

C'est un fait que monsieur Sauriel a placé dès le début ses relations avec elle sur un plan pour elle inconcevable dans ses rapports avec ses patrons, celui de l'amitié. Certes, elle le voit peu pendant qu'il travaille chez lui, mais il lui semble que ce n'est pas uniquement à ses talents culinaires qu'elle doit sa présence croissante aux petits déjeuners et surtout aux repas de midi. Ces moments de détente, qu'il arrive à monsieur Sauriel de prolonger en prenant le café avec elle au salon, sont pour elle les meilleurs de la semaine, même en incluant les loisirs.

Il lui arrive bien de se sentir troublée, inquiète même lorsqu'elle sent que le regard du peintre sur elle se fait insistant, lorsqu'ensuite elle voit ses traits se figer dans un air absent. Comme si, après l'avoir scrutée dans les moindres détails, son regard désormais vide ne la traverse que parce qu'elle lui permet de se perdre dans sa vision intérieure. A ces moments-là, immobile et muette, Irène est comme hypnotisée.

Il arrive que cette sorte de songe éveillé où semble plongé le peintre ne veuille pas l'abandonner. Quittant un instant leur fixité, ses regards errent sur les objets autour de lui, il marmonne quelque brève excuse et il monte brusquement à l'atelier pour y peindre, ou encore il quitte la maison en trois enjambées pour aller chercher quelque inspiration. Heureusement, la plupart du temps, il met bientôt fin lui-même à ces moments de gêne, par quelque boutade ou en entamant quelque sujet de conversation.

Depuis quelque temps, il s'est mis à l'entretenir d'une grave question à laquelle il semble porter un grand intérêt. Depuis la mort de ses parents Irène n'a entendu personne en parler avec quelqu'un, maintenant le sujet la passionne aussi.

Un jour, après qu'il ait témoigné d'un bel appétit au cours du déjeuner, Jacques Sauriel prit une expression préoccupée.

— J'ai souvent du remords, observa-t-il, en pensant aux millions de pauvres gens qui ont faim, de par le monde...

Les entretiens qui ont suivi, tout en instruisant Irène sur un sujet qu'elle connaissait à peine et qui est au cœur de l'avenir de l'humanité, lui dévoilent également la hauteur de vue et l'esprit généreux de Jacques Sauriel, mais aussi l'enthousiasme communicatif, quasiment juvénile, avec lequel il propose ses solutions.

— Dans ces pays, expliquait-il, où sévissent misère et famine, beaucoup ne voient pour survivre que la solution d'aller chercher du travail dans des pays plus favorisés. Ce faisant, en acceptant des salaires inférieurs, ils prennent des places qui devraient revenir aux travailleurs du pays. On devrait les renvoyer chez eux – ce qu'on fait du reste, en partie.

Choquée, Irène observait :

— Pour qu'ils y meurent de faim !

— Cela paraît dur, répliquait Jacques Sauriel, mais que faites-vous de ceux dont ils ont pris la place ?...

Devant la misère où se trouvent dans tant de pays de pauvres gens dont Jacques Sauriel évaluait le nombre en centaines de millions, Irène se sentait gagnée par le désespoir : y avait-il une solution à ce problème immense ?...

— A immense problème, répondait le peintre reprenant l'adjectif, solution immense : d'abord nourrir ceux qui ont faim, ensuite leur apprendre à subvenir eux-mêmes à leurs besoins !

— Le dire, observait Irène, ce n'est pas le faire... Ne sont-ils pas trop nombreux ?

A ce moment, Jacques se fâchait presque :

— Ils ne le sont pas, c'est nous qui sommes trop pingres !

Il affirmait que les pays riches, s'ils le voulaient, produiraient aisément suffisamment de nourriture – il en voyait pour preuve les énormes quantités que l'on gâchait, que l'on détruisait même pour n'en distribuer qu'une faible partie, et tous les champs fertiles mis obligatoirement en friche pour éviter la « surproduction ».

Quoique perdue devant cet amoncellement de production, Irène conservait le sens pratique :

— Mais qui paiera, demandait-elle, puisque ces pays démunis ne peuvent le faire ?

Le peintre s'exclama :

— Voilà une bonne question !... Mais je vais y répondre : on paiera... avec les armes qu'on ne fabriquera plus !

Irène était déconcertée :

— ...Comment cela... ?

Jacques Sauriel s'animait, toujours davantage :

— Irène, à travers le monde il se dépense des centaines et des centaines de milliards, pour payer de quoi tuer les hommes... des fusils, des canons, des avions et des bateaux de guerre...

— C'est vrai, observa Irène frappée, et tous ces soldats...

— Non, coupa vivement Jacques, les hommes je les garde, en partie du moins, je vous expliquerai... Mais rien qu'avec les armes, il y a de quoi en payer, du riz, de la farine... et même des biftecks !

Irène, gagnée par l'enthousiasme de Jacques, commençait à entrer dans son jeu :

— Et du même coup, en supprimant les armes, on supprime les guerres...

— Très juste, Irène, vous me suivez très bien !

— Mais les soldats, reprenait-elle, pourquoi les gardez-vous ?

— Une partie seulement, Irène, j'ai besoin d'une armée, pour faire la guerre à la faim !

Elle répéta, fascinée :

— La guerre à la faim... Et comment la mènerez-vous ?

— Eh bien, reprenait Jacques de plus en plus enthousiaste, il faudra du monde, pour aller partout distribuer cette nourriture que les armes auront payée, il faudra des bateaux, des camions pour la transporter... La distribution de la nourriture, ce sera la première grande étape...

Il se taisait, comme pour reprendre haleine, mais Irène voulait tout savoir, de ce projet grandiose, elle le pressait :

— Et après... ?

— La seconde étape, certainement plus longue et plus difficile, ce sera d'apprendre à tous ces braves gens, à travers le monde, à subvenir eux-mêmes à leurs besoins, à produire, à s'industrialiser... La tâche sera immense, pour l'exécuter il faudra des centaines de milliers de spécialistes, en tous genres, qui iront enseigner à ces populations ce que nous avons appris...

Subjuguée, Irène se taisait, songeant à cette armée en marche, contre la faim et la misère. Soudain, il lui venait une objection, redoutable :

— Mais les pays, les États... jamais ils ne renonceront à leur armée, à leurs armes...

— Vous avez raison, c'est peut-être le principal obstacle ! Il faudra un exemple...

— Comment cela ?

— Un pays se décidera, j'espère que ce sera la France... Elle fera une annonce solennelle de renoncement à l'usage de la force armée, s'engageant à affecter tout son budget militaire à la lutte contre la misère et la faim dans le monde !

Irène était souflée. En une phrase, Jacques Sauriel amenait un grand pays, qui était le sien, à renoncer à un élément important de sa tradition nationale, de son orgueil même... Elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Jamais un Français n'acceptera cela !

La considérant l'air amusé, il interrogea :

— Vraiment si cocardière que ça ?

Elle rougit, cherchant ses mots pour se défendre, mais il posa sa main sur son bras et lui dit doucement :

— Irène, je comprends votre attachement à nos traditions, je les respecte aussi... Mais dites-moi, du fond de vous-même, si vous ne partagez pas l'aversion qu'éprouvent aujourd'hui la plupart des jeunes pour un principe inhérent à la chose militaire, la reconnaissance du droit de tuer ?

Sur ce terrain, elle n'avait pas d'argument à opposer, mais elle observa :

— Et si on nous attaque ?

Il s'exclama :

— Bravo, Irène, vous ne lâchez pas ! Vous avez tout à fait raison... sauf qu'on ne nous attaquera plus ! Quel État, en effet, oserait s'en prendre au pays qui non seulement s'engagerait à ne plus attaquer personne, mais qui consacrerait de surcroît une grosse partie de son budget à des fins vraiment humanitaires ? Je pense qu'au contraire cet exemple, auquel la France saurait donner toute la publicité nécessaire, ferait rapidement école et trouverait des émules autour d'elle... Alors, ce serait gagné !

Quelle merveilleuse perspective ! Irène était conquise – en vérité, elle voulait l'être, même s'il lui restait du scepticisme, de l'appréhension plutôt que des adversaires décidés de la France ne cherchent à profiter de sa faiblesse... Mais Jacques Sauriel lui semblait si convaincant, si admirable dans son enthousiasme ! Elle se dit également que son père, s'il était encore en vie, partagerait sûrement ces vues généreuses.

* * *

C'est samedi, en début d'après-midi, Irène vient d'appuyer son vélo contre un arbre devant la maison du peintre. Pourtant elle ne vient pas travailler, elle vient lui rendre visite ! C'est la première fois qu'elle s'y décide, après que le peintre le lui ait suggéré à plusieurs reprises, elle monte les deux marches avec un peu d'appréhension.

La porte est fermée, le peintre est sorti... Mais il ne comptait pas s'absenter longtemps ce samedi, il lui avait dit que si elle venait le voir et trouvait porte close, elle pourrait l'attendre chez lui, elle savait où se trouvait la clef.

Irène va prendre la clef, au creux d'une fourche au milieu du bosquet, elle se trouve bientôt au milieu du séjour. Les murs vides de tableaux l'avaient frappée, le peintre lui avait expliqué en riant :

— Je ne veux pas voir tout le temps mes propres tableaux, je voudrais sans cesse les retoucher... Et que ferait un peintre de tableaux des autres chez lui ? Les fenêtres sont mes tableaux ici, ils ont l'avantage de changer avec l'heure, le temps, la saison...

Le peintre ne revient pas... Il y a de la vaisselle à faire sur l'évier, ce serait la sagesse. Mais au-dessus d'elle, derrière la porte dans la cloison, il y a la pièce condamnée... Elle a si envie d'y jeter un coup d'œil !

La curiosité l'a emporté, dans l'atelier Irène se décide à prendre la clef, pas vraiment cachée mais suspendue derrière une poutre. Dans la porte la serrure est dure, Irène peine pour tourner la clef, quand une main se pose sur son épaule, une voix derrière elle l'interpelle, pas tellement aimable :

— Vous cherchez quelque chose ?

Interdite, elle se retourne, croise le regard aigu de monsieur Sauriel : que va-t-il penser de son indélicatesse ? Atterrée, elle se demande si son geste inconsidéré ne va pas lui coûter l'amitié de Jacques Sauriel, qu'elle espérait avoir commencé de gagner... Mais le peintre desserre ses lèvres, son expression s'adoucit pour dire :

— Après tout, vous avez bien fait, je vous aurais ouvert cette porte tôt ou tard... Mais vous paierez, pour votre curiosité : ça vous fera une pièce de plus à nettoyer, dorénavant !

Irène est toujours immobile, regardant monsieur Sauriel, elle ne sait comment présenter des excuses... Elle cherche une phrase, le peintre la prévient :

— Avec tout ça, je ne vous ai pas remercié, pour être venue me rendre visite ! Mais laissez-moi vous ouvrir cette porte moi-même !

Avec un sourire encore contraint, elle suit le peintre dans la pièce, pour s'arrêter après quelques pas, déconcertée par une impression étrange, qu'elle n'a pas connue jusque-là. La pièce n'a pas la froideur impersonnelle de l'atelier, elle pourrait être habitée, en même temps son habitant – son habitante plutôt, elle le pressent – elle ne saurait dire pourquoi, cette inconnue doit être morte !

De son côté, Jacques Sauriel combat son embarras. Il a surpris Irène sur le point de pénétrer, pour ainsi dire par effraction, dans ce qu'il a de plus intime, de plus précieux, de plus secret aussi... Devant cette jeune femme qui lui témoigne ensuite son remords, il se sent lui-même déshabillé, mis à nu.

Il a une réaction impulsive, comme un reste de défense dont la puérité le ferait presque sourire :

— Puisque vous voilà ici, Irène, faites-moi une grande faveur... Cette pièce a grand besoin d'être nettoyée, vous le voyez...

Il agite une étoffe accrochée à une poutre, il s'en échappe un petit nuage.

— Alors, bien que nous soyons samedi et que vous ne soyez pas venue pour ça, voulez-vous vous y mettre maintenant, pour enlever le plus gros? J'ai... j'ai besoin de prendre l'air, je reviendrai dans un moment, je vous expliquerai...

Encore confuse, Irène se sent aussi troublée par cette attitude embarrassée de Jacques Sauriel. On dirait un enfant se croyant pris en défaut par un adulte, obligé de lui dévoiler son grand secret. Au moins, dans ce cas, pourrait-elle essayer de consoler, réconforter cet enfant... Mais il s'agit d'un artiste, d'un homme qu'elle admire et en face de qui elle se sent insignifiante! Ne sachant comment réagir, elle demeure silencieuse, espérant qu'il lira dans son regard fixé sur lui son désir de lui être agréable. Mais le peintre réagit de lui-même... Il se détourne, gagne la porte en quelques enjambées, il est parti.

Elle devrait descendre chercher ses ustensiles et se mettre au nettoyage... Au lieu de cela, elle regarde autour d'elle, sa curiosité encore aiguisée par le comportement du peintre.

La pièce est agencée comme l'atelier adossé, mais ici les rideaux sont tirés entre les cloisons de verre des murs et du toit. La grande salle baigne dans une pénombre douce, un peu comme pour une chambre de malade. Toute la charpente a été décolorée, les nœuds et les fissures du bois apparaissent en rides profondes. Des

brocards drapés autour de nombreuses poutres pendent vers le sol, leurs motifs sont différents mais tous en harmonie de couleurs allant du pourpre au bordeaux et parcourus de fils d'or.

Disséminés sur le plancher également décoloré, des tapis de laine dans les mêmes tonalités rouges complètent la décoration, qui confère à la pièce l'apparence, plutôt que d'un atelier ou même d'une pièce d'habitation, celle d'une sorte de réceptacle pour un contenu précieux.

Répartis sur le plancher entre les tapis, des chevalets tiennent lieu de meubles, voire d'éventuels habitants car ils supportent des toiles de grande taille, des tableaux qui paraissent à la fois terminés et inachevés. Irène y distingue des intérieurs d'une même maison, son style mauresque se révèle par les tapis jetés sur les larges dalles, les ouvertures cintrées entre les pièces ou vers un patio, les fenêtres étroites derrière des barreaux en encorbellement. En outre, de grands plateaux de cuivre repoussé, à même le sol ou sur des tables basses, reflètent la lumière en flaques dorées.

Sur tous ces tableaux, Irène retrouve avec les mêmes dessins et dans les mêmes harmonies les étoffes précieuses de la pièce, lesquelles prolongent ainsi le décor planté sur les toiles. Elle observe toutefois, sur ces dernières, que les couleurs sont rabattues, assourdis comme si un voile les recouvrait.

A ces tableaux, Irène trouve d'autres similitudes. Il n'y a pas de personnages, on peut s'interroger sur l'opportunité de détailler ainsi tout un intérieur assez simple. Il est vrai que çà et là, une rose qui se fane dans un vase, un vêtement jeté sur une chaise, une babouche qui traîne devant le lit défait dénoncent une présence, un personnage féminin qui vivrait dans ce décor.

Mais ces toiles présentent un autre point commun, à vrai dire le plus important et qui frappe l'œil au premier regard. Irène a essayé d'en retarder l'analyse parce que dès le premier abord cette caractéristique lui a inspiré une sorte de répulsion, dont elle ne peut se défaire. Il s'agit d'un espace réservé, d'importance variable

selon les toiles, qui ne comporte aucune peinture. Dans l'atelier que sa décoration apparente aux tableaux, ces taches blanches cristallisent l'impression que dégage la salle dans son ensemble, en dépit de son habillage chaleureux : une impression de vide, et même de mort...

Réprimant un frisson, Irène se ressaisit, elle n'a pas à s'interroger sur la destination de la pièce que monsieur Sauriel voulait garder secrète, du reste c'est lui qui, tout à l'heure, lui donnera les explications qu'il jugera utiles. En attendant, elle doit se mettre à la tâche qu'il lui a demandé d'accomplir, que penserait-il si à son retour il la trouvait encore là-haut, toujours à ne rien faire ?

L'ouvrage ne manque pas, même si pour l'instant elle se limite au dépoussiérage, sans entreprendre encore le nettoyage des parois vitrées. Elle s'absorbe ainsi dans son travail, ce n'est qu'en s'approchant des tableaux que lui revient l'impression troublante qu'elle doit se trouver au cœur d'un secret.

Elle termine sa besogne, lorsqu'elle entend la porte d'entrée claquer en bas. Monsieur Sauriel doit être de retour, sans doute préférerait-il ne pas la trouver ici. Ôtant sa blouse, elle se hâte de quitter l'atelier et de descendre l'escalier, dans l'intention d'aller se laver les mains à l'évier.

Elle trouve le peintre à la cuisine, fourrageant dans un tiroir. D'une voix timide, elle dit :

— J'ai fait le plus gros là-haut, j'allais partir... Une autre fois, je laverai aussi les vitres...

— Mais non, l'interrompt le peintre, vous ne partez pas ! Vous venez me rendre visite, je vous fais travailler, un samedi encore...

Elle observe :

— Monsieur, j'ai été heureuse, de travailler pour vous...

Il l'interrompt de nouveau :

— Justement ! j'avais encore quelque chose à vous demander ! Je n'ai pas pris mon café, après le déjeuner, vous allez en faire et nous le boirons sur le canapé, en bavardant...

C'est exactement ce qu'espérait faire Irène, en venant lui rendre visite... Maintenant, l'occasion lui permettra en outre d'entrer un peu dans le secret de la pièce rouge.

En posant son plateau sur la table basse, elle trouve Jacques Sauriel le dos tourné, contemplant par la fenêtre vers l'Est l'ombre qui s'allonge. Sans bouger encore, il dit à mi-voix :

— Versez le café, Irène...

Tandis qu'elle obéit, il ajoute du même ton absent :

— Vous avez vu l'atelier condamné, la pièce rouge... Elle renferme trois années de ma vie, je ne peux les oublier.

Il se retourne, plonge son regard dans les yeux de la jeune femme qui le fixe également, attentive à ses paroles, à ses gestes. Il s'assied à côté d'elle, il se met à parler, à mi-voix :

— Irène, tout à l'heure je vous dirai peut-être pourquoi je vous ai demandé de venir travailler chez moi. Vous êtes devenue une amie, à qui je suis heureux de me confier, de parler de ce que j'ai tenu secret jusqu'ici...

Irène se sent comblée : Jacques Sauriel fait d'elle son amie, ce qui pour l'instant lui importe le plus au monde.

— Les tableaux là-haut, reprend-il, représentent l'intérieur d'une petite maison où je passais mes fins de semaine, à Casablanca. J'ai vécu là-bas trois ans, comme précepteur du fils de riches bourgeois. Je logeais chez eux, mais en week-end j'allais dans cette maison pour y être mon maître. Une femme m'y rejoignait, à vrai dire surtout les deux premières années, la sœur de mon jeune élève. Elle avait dix-sept ans, elle était... je la trouvais extraordinairement belle, et je l'aimais...

Sa voix se brise, l'émotion le submerge. Il poursuit pourtant :

— ... Oui, je l'aimais, passionnément... Je l'avais admirée, aimée peut-être dès le premier instant de mon arrivée. Mais je refusais de me bercer d'espoirs fous, de risquer de me couvrir de ridicule : cette jeune fille, Myriam... elle aurait pu être ma fille, ma petite-fille même !

Le prénom fait sursauter Irène, lui remettant à l'esprit un incident récent. Pendant l'orage, la nuit de la réception à Trièverie, un inconnu avait appelé par deux fois, alors qu'elle descendait l'escalier :

— Myriam !... Myriam !

Il ne pouvait s'adresser qu'à elle, il n'y avait personne d'autre dans le hall. Ainsi, cet inconnu était Jacques Sauriel !

Mais celui-ci poursuit :

— Nous étions pourtant devenus amis, — un peu, Irène, comme nous le devenons maintenant. Myriam savait être une compagne incomparable. Nous avons ensemble de longues conversations, à vrai dire bien différentes des nôtres. Elle aimait parler de choses futiles, discuter de ses toilettes, évoquer des réceptions et le succès qu'elle y remportait.

Elle était aussi très moqueuse. Elle repérait les travers, les manières des gens qu'elle rencontrait, elle les imitait avec une justesse qui contenait souvent de la cruauté. Je la lui pardonnais — je lui aurais pardonné n'importe quoi pour son rire, encore davantage pour le regard qu'elle m'adressait parfois.

Elle était de tempérament changeant. Dès le début de nos relations il lui arrivait de faire succéder à une camaraderie amicale, chaleureuse même, une froideur quasiment hostile, sans que j'aie jamais pu m'expliquer ces revirements.

Ce fut elle, pourtant, qui modifia la nature de nos rapports. Elle commença à me faire des avances, avec une coquetterie croissante que je n'osais interpréter, dans la crainte qu'un changement d'humeur définitif de Myriam à mon égard me fasse regretter amèrement ma méprise.

Finalement, au cours d'une soirée inoubliable, elle mit le comble à ma félicité. Cette soirée, cette nuit a marqué le début d'une période exceptionnelle de mon existence. A mesure que le temps m'écarte d'elle, je parviens de moins en moins à croire à sa réalité.

Jacques s'arrête, poursuivant en lui-même ce morceau de vie enfui. A travers ses confidences, Irène essaie de se représenter

Myriam. De son apparence, elle sait seulement qu'elle était très belle – très jeune aussi. Son caractère lui apparaissait moins flou, elle ne le voit pas à travers le même prisme – d'où lui vient ce singulier esprit critique ? Elle imagine la jeune fille se complaisant dans les sujets futiles ou flattant sa coquetterie, ne les abandonnant que pour s'amuser avec malignité des travers qu'elle voit chez les autres. « Faut-il qu'elle ait été belle, songe Irène comme malgré elle, pour qu'un homme comme Jacques Sauriel lui ait succombé ! »

Ce dernier tente de se ressaisir. Moins pour l'estime dans laquelle il tient sa jeune auditrice que pour la liaison étrange qu'en partie à son propre insu il fait entre elle et l'aimée disparue, il répugne à lui avouer à quel point sa passion l'avait asservi. Il va s'efforcer, par un ton plus neutre, de faire apparaître plus banale son aventure. Mais il ne voit pas, prenant pour avertie celle que ses propres malheurs ont en fait rendue plus sensible à l'évocation de sentiments dont elle a été frustrée, que ses confidences, même atténuées, vont soulever en elle de profondes émotions.

— Elle acceptait de m'appartenir, reprend-il, je la voulais toute à moi. Je la poussai à me retrouver dans cette petite maison, dans mes moments de loisirs. Elle y avait apporté les vêtements que je préférais, par prudence elle y laissait ceux que je choisissais pour elle, ainsi que les quelques bijoux que je lui offrais. De sorte que, lorsqu'elle venait chez moi, je l'imaginai m'appartenir davantage encore. Mais cette jeunesse qui me transportait, cette fougue qui l'avait poussée vers moi bouillonnaient trop, sans doute. Même après que Myriam m'ait prouvé son attachement, elle conservait son humeur changeante. A mon égard, elle continua de se montrer, sans transition ni motif apparent, tantôt aimante et enjouée, tantôt indifférente et même froide.

J'essayais de m'accommoder de ses sautes d'humeur, ce n'est qu'insensiblement que me vint un sentiment de doute. Elle espaçait ses visites à notre maison, se montrant agressive plus fréquemment. Bientôt elle refusa de s'expliquer, non seulement sur ses changements

d'attitude, mais surtout sur ses absences, sur l'emploi qu'elle en faisait. Pourtant, après m'avoir battu froid, elle me revenait, du moins chez elle après ses fugues. Et si elle se refusait à tout contrôle de son emploi du temps, elle savait me montrer qu'elle tenait à moi — quand elle voulait y penser.

Bouleversée, Irène se sent envahie de tendresse pour cet homme dont elle admire la personnalité, qui dans sa passion pour une fille trop belle transformait en amour jusqu'à ses ressentiments. Elle n'ose s'avouer qu'elle aimerait pouvoir le reconforter, caresser ses cheveux gris, appuyer sa tête contre sa poitrine.

Dans les grands yeux qui le fixent, Jacques lit surtout la compassion. Jugeant s'être confié suffisamment, il veut terminer plus froidement son récit.

— C'est ainsi que, ne pouvant me passer de ce que Myriam m'accordait, je fermais les yeux sur des aventures que je soupçonnais, des écarts que je portais au compte d'une jeunesse trop exubérante. Notre liaison s'est poursuivie, de rebuffades en rapprochements, d'escapades en retrouvailles... jusqu'à ce qu'un tragique incident mette fin brutalement à la vie de Myriam. J'ai dû rentrer en France. Mais j'ai pu emporter ce qui me restait de plus précieux. Dans la maison que j'ai fait construire ici, j'ai aménagé la pièce rouge dans une partie de l'atelier. J'y ai peint les tableaux que vous connaissez, lorsque j'y retourne je retrouve le décor de la maison où j'ai vécu en sa compagnie.

Jacques se tait. Dehors, le crépuscule a fait place à la nuit, dans la faible lueur pénétrant par les fenêtres l'escalade des marches conduisant à l'atelier se perd comme un chemin vers les ténèbres. Maintenant, il s'y rendrait bien en solitaire, pour revivre des souvenirs qu'il n'a pas tous dévoilés.

Mais l'allusion de Jacques aux tableaux là-haut a attisé la curiosité d'Irène, qui ne veut pas trop analyser son côté morbide.

— Justement, demande-t-elle, pourquoi ces espaces sans peinture sur ces tableaux ?

Ramené à la réalité, Jacques regarde Irène, s'efforce de lui sourire.

— C'est juste, dit-il. Je vous dois une explication. Mais allons sur place, vous comprendrez mieux. Il est bien tard, je sais, mais je vous reconduirai en voiture et demain, dimanche, vous ferez la grasse matinée !

Là-haut, Jacques allume des rampes sur les encadrements du toit, en expliquant :

— Elles restituent la lumière du jour, je peux peindre même la nuit.

Gagnant le centre de la pièce, il invite Irène à le rejoindre.

— Vous ai-je dit, commence-t-il, que Myriam n'appréciait guère ma peinture ? Elle n'aimait pas en parler, jugeant peut-être que c'était une occupation masculine. Elle n'a jamais accepté, non plus, de poser pour moi : elle ne s'imaginait pas, figée sur un portrait. « Devant ma glace, observait-elle, quand je bouge mon image bouge aussi ! » Ici, maintenant qu'elle a disparu, j'ai voulu restituer le décor, reproduire des scènes gravées en moi. Mais je ne sais pas rendre un personnage de mémoire, comme une pièce ou un meuble ! Contrairement à ce que pensait Myriam, une personne continue de vivre, sur son tableau. Et je n'avais plus de modèle !

Irène garde pour elle ses réserves, tant pour l'opinion de Myriam sur la peinture que pour la déduction qu'en tirait Jacques, selon laquelle les femmes y seraient moins intéressées. Mais il poursuit :

— C'est vrai, alors je n'avais pas de modèle, mais maintenant...

Il fixe Irène, les yeux plissés, elle se sent jaugée, soupesée... « Comme le serait une génisse, se dit-elle, par un maquignon au marché. »

Sans transition, Jacques Sauriel reprend :

— A Trièverie, la nuit de l'orage, vous descendiez l'escalier, éclairée par votre candélabre... j'ai cru voir un fantôme !... Le lendemain, dans la salle du « Drap d'Or », j'ai retrouvé sur vous la stature, le port de tête... jusqu'à la carnation que je ne peux oublier !

Le récit de Jacques avive en Irène le souvenir de son appel à

Trièverie, perçu comme une prière venue de la nuit, suivi le lendemain de son passage au « Drap d'Or », où l'inconnu qu'il était encore la figeait sur la table, à demi tournée vers lui, de son regard fasciné. Aussi les paroles que lui adresse le peintre maintenant la surprennent-elles à peine :

— J'ai attendu, j'ai voulu que d'abord nous devenions amis. Irène... Voulez-vous poser pour moi ? Voulez-vous me permettre de terminer mes tableaux ?

Irène sait qu'elle va acquiescer, sans démêler si elle se sent honorée d'être choisie pour modèle, si elle accepte de lui faire revivre son passé, ou si elle aime sentir sur elle ses regards de possession. Dans ses yeux, le peintre lit sa soumission, il saisit sa main et il l'entraîne vers une grosse armoire adossée à la cloison.

Tirée brutalement, la porte découvre des vêtements sur des cintres. Jacques la plante devant une grande glace sur son envers, tandis qu'il fait glisser d'une poutre proche une des étoffes accrochées. En gestes précis, il la drape autour d'Irène, appliquant ses mains sur son corps. Impatients, ses doigts retirent les épingles de ses cheveux relevés, les font couler le long de sa poitrine.

Irène se voit dans la glace, un bras prisonnier de l'étoffe qui se plaque à sa taille et sur ses hanches, tombant ramenée vers l'avant comme une traîne. Ses cheveux défaits cachent en partie son visage où brillent ses yeux écartés. La glace lui renvoie encore l'image de Jacques à ses côtés qui la contemple silencieux, et un peu en retrait l'espace blanc sur un des tableaux – c'est elle qui va le remplir ! Le modèle déjà obéissant, l'artiste qui voit en pensée son œuvre future, tous deux demeurent un instant immobiles.

C'est Jacques qui rompt le charme :

— Irène, il est tard... Je vous reconduis, votre bicyclette tiendra à l'arrière de ma voiture, la banquette arrière est enlevée. Demain c'est dimanche, vous ferez la grasse matinée. L'après-midi, viendrez-vous poser ?

Irène quitte sa vision dans la glace, rencontre le regard de Jacques, timide et impérieux à la fois. Elle murmure :

— Oui, je viendrai...

Un moment plus tard, Jacques rentré chez lui est retourné dans la pièce rouge, il y contemple ses toiles inachevées. En pensée, il remplit les taches blanches des portraits prêts dans sa tête depuis longtemps : ... elle s'assied devant sa coiffeuse, s'agenouille pour poser un plateau, traverse le patio vers la salle de bain... Myriam va occuper sa place, enfin, elle reprendra vie dans son décor, en dehors de lui-même où il la tenait enfermée.

La touche finale, authentifiant les tableaux, ce sera son visage... En attendant, grâce à Irène, il placera partout son corps splendide, sa chaude carnation, son port qu'il croyait uniques. Elle a accepté, tout de suite... Pourquoi a-t-il hésité si longtemps ?

* * *

Dimanche, malgré sa grasse matinée, Irène ne s'est pas reposée : elle a posé pour le peintre, dès le début de l'après-midi parce que la lumière du jour est la meilleure, malgré tout. Dans son désir d'achever ses œuvres, il n'a pas songé à l'effort qu'il imposait à son modèle ignorant tout de ce métier. Il a peint dans la fièvre, quand sa propre fatigue l'a arrêté, il a pris conscience de celle d'Irène. La voyant redresser avec peine ses reins ankylosés, il s'est montré tout confus, il lui a massé le dos avec d'ailleurs une certaine efficacité.

Lundi, Irène se ressent de ses efforts, mais elle oublie sa fatigue en songeant à l'évolution favorable de ses relations avec Jacques Sauriel. Voici qu'il la met à contribution pour la réalisation de son œuvre, si modeste qu'elle juge son rôle il revêt pour elle une grande importance.

Elle a accepté avec l'accord de madame Berlancourt de venir au « Drap d'Or » ce lundi au lieu du mercredi pour remplacer Thérèse grippée. La voici occupée à laver à grande eau le plancher de la salle, tandis que monsieur Garraud s'affaire derrière son comptoir. Lorsque sa femme le rejoint, Irène ne laisse pas altérer son optimisme et sa

bonne humeur par l'air tout spécialement pincé de sa patronne. Mais son mari lève les yeux, surpris, lorsque sa femme lâche l'observation fielleuse qu'elle rumine depuis la veille :

— On vous a vue, Irène, entrant chez monsieur Sauriel avant-hier, et encore hier... Avez-vous changé d'adresse ?

Irène se redresse, tout de même interloquée. Qu'elle ait été aperçue n'a pas de quoi la surprendre, à la campagne des regards traînent partout, surtout aux endroits où on les attend le moins. Mais elle n'a aucun compte à rendre à madame Garraud, qui lui lance sa question perfide devant son mari ! Elle répond, assez vivement :

— Ceux qui vous ont si bien renseignés, Madame, auraient dû vous signaler que j'étais rentrée chez moi !

Le lavage du plancher a approché Irène du comptoir. Devant son balai elle aperçoit sa patronne, ses maigres mollets dans leurs bas de coton noir, ses pieds plats dans ses savates éculées. D'un geste impulsif, Irène déverse sur le plancher une partie de l'eau du seau qu'elle pousse vivement de sa serpillière, la petite vague atteint les pantoufles en minuscule raz-de-marée. Madame Garraud sursaute en poussant un petit cri, se retourne en grommelant, mécontente :

— Ne pouvez-vous faire attention ? Vous voyez bien que je suis en chaussons !

Irène répond, avec une feinte confusion :

— Excusez-moi, plongée dans mon travail je n'avais pas pris garde à vous !

Madame Garraud pince les lèvres encore davantage : elle mettrait bien Irène à la porte, mais son mari ne l'accepterait pas, le café a besoin d'elle.

Les jours suivants, le colportage des nouvelles fonctionne bien. Mardi, madame Belloche observe, sans méchanceté mais ne pouvant retenir sa curiosité :

— Dites-moi, Irène, il doit y avoir beaucoup à faire, chez ce peintre, que vous deviez y travailler même le dimanche !

Mercredi, à Trièverie, elle a affronté des remarques variées. A

la cuisine, se référant au repos dominical, Irma a observé qu'on ne devrait pas travailler ce jour-là, ou encore se livrer à des occupations qui... que... Comme elle s'embrouille, son mari coupe court, croyant venir au secours d'Irène :

— Ne parle donc pas de ce que tu ne connais pas !

Madame Berlancourt montre sa curiosité, mais dans la limite de ce qu'elle se doit en parlant à sa femme de ménage :

— Dites-moi, vous qui allez chez monsieur Sauriel, comment est l'intérieur de sa grande maison ?

Feignant la naïveté, Irène se perd dans le vague :

— C'est moins grand qu'au château... C'est bien agencé, l'atelier au-dessus du salon et des chambres... Les meubles ne sont pas anciens comme ici...

Évelyne Berlancourt peste contre le défaut d'esprit d'observation de cette fille trop simple. Comment a-t-elle pu séduire le fils de son amie ? L'expérience, il est vrai, lui a appris l'effet d'un simple jupon sur un homme... « Tout de même, se dit-elle, peut-on être bécasse à ce point ? »

Même les enfants Berlancourt manifestent leur curiosité, car ils admirent les peintres, ils ont souvent rêvé devant certains tableaux du salon. Édith demande : « Est-ce que votre peintre peint des paysages, avec des arbres, des chemins où on aimerait se promener ? » Didier aimerait savoir comment on fait, pour peindre un tableau. Là, Irène ne peut lui être d'un grand secours...

— C'est très difficile, dit-elle, il doit falloir travailler longtemps, pour apprendre... Mais avant tout, il faut être un artiste...

Elle ne parle à Jacques que des questions posées par les enfants. Il observe :

— Si vous me les amenez, je leur ferais visiter l'atelier... Mais leur mère voudrait les accompagner, mieux vaut renoncer à ce projet !... Ont-ils un chien, un animal qu'ils préfèrent ?

Irène répond :

— Ils ont chacun un poney, qu'ils aiment beaucoup.

— Des poneys, répète Jacques... décrivez-les moi !

— Eh bien, dit Irène rassemblant ses souvenirs, l'un est brun, il s'appelle Bob, l'autre est blanc, c'est Dick. Le brun est un peu plus grand, mais tous deux sont assez courts sur pattes, avec un petit ventre, une queue touchant presque terre, une partie de leur crinière s'ébouriffe sur leur front...

Le peintre apprécie :

— Ce n'est pas mal, Irène, je vais voir ce que je peux en faire...

Un moment, il s'absorbe dans une sanguine, puis il la montre à Irène. Dans un pré, les deux poneys sont tout près l'un de l'autre. Dick le blanc est en train de brouter, Bob le brun a passé la tête par-dessus le cou de son camarade, il fixe le spectateur avec des yeux étonnés. Jacques déclare :

— Je la fixerai tout à l'heure, vous pourrez l'apporter aux enfants, mais tâchez de la leur donner hors la présence de leur mère. Dites-leur que c'est un secret, entre eux, vous et moi !

La semaine suivante, Irène rapporte à Jacques :

— Les enfants sont ravis ! Mais ils voudraient faire encadrer leur sanguine, pour la suspendre dans leur chambre... Ils vous demandent la permission d'en parler à leur père...

Jacques répond :

— Je ne peux leur refuser cela...

Et il ajoute, malicieux :

— Je connais quelqu'un que ça fera bisquer...

Irène prend de moins en moins garde aux observations de ses patrons ou aux remarques entendues au café. Elle n'empêchera pas les gens de parler, elle est même fière qu'on sache qu'elle est occupée chez ce grand artiste. Elle n'en continue pas moins de faire son travail de son mieux, chez les autres aussi. Du reste, elle est contente d'avoir à s'employer, ainsi reviennent plus vite les jours où elle va retrouver Jacques – car c'est ainsi qu'il lui a dit de l'appeler désormais :

— Vous me donnez du « Monsieur », gros comme le bras, quand je vous appelle Irène... Je ne peux vous demander de m'appeler

« Oncle Jacques », je n'en ai pas tellement envie... appelez-moi Jacques, tout simplement!... C'est d'accord?

Irène a rougi, avant de répondre, ravie :

— C'est d'accord, Mons... Jacques, c'est entendu!

Depuis plusieurs semaines, elle passe le plus clair des quatre derniers jours de la semaine chez lui. Le ménage ne lui prend plus trop de temps, maintenant que la maison est bien entretenue. Elle prépare les repas, elle va même faire les courses au village voisin ou à Trouville. Ainsi Jacques peut-il peindre à son gré, dehors si le temps le permet dans l'automne maintenant avancé.

L'après-midi, elle pose pour lui dans la chambre rouge. Pour chaque tableau, il lui fait prendre une position différente, il sait exactement laquelle. Sur un tableau il l'a peinte drapée dans l'étoffe, comme lorsqu'il lui avait demandé de poser pour lui. Mais il lui a demandé de tout enlever dessous. C'est lui qui a arrangé et serré le tissu autour d'elle, heureusement qu'il ne s'est pas rendu compte combien ses gestes la troublaient. Il ne manque plus que la tête sur le tableau, au-dessus du corps tendu. L'étoffe qui tombe à terre en petites vagues gaine sa poitrine, son ventre et ses hanches comme le maillot le plus ajusté.

Il lui a fait mettre des vêtements de Myriam, qu'il choisissait dans l'armoire, il l'a même peinte dans une djellaba transparente, le dos tourné vers l'ouverture sur le patio. Au contact de sa propre chaleur, ces vêtements dégageaient la senteur de celle qui les avait portés. Une odeur lourde, capiteuse, qu'Irène respirait le soir sur sa peau nue lorsqu'elle se glissait dans son lit. Myriam... cette femme morte qu'elle aidait à faire revivre, prétendait-elle la supplanter, jusque chez elle?

Elle songe alors que ces temps de pose, pour exaltants qu'ils soient, ont également un effet déprimant. Lorsque le peintre la regarde, avec une intensité et une acuité qui l'ont gênée au début, il ne voit pas un être humain. Femme-objet, elle visualise son impression intime – comme il lui a ordonné de le faire...

Parfois, lorsqu'il s'est laissé absorber longtemps dans sa concentration, quelque chose change tout à coup dans son regard sur elle, comme s'il reconnaissait vraiment la personne cachée derrière le modèle... Mais alors, pour Irène c'est plus pénible encore. Car il ne la voit plus du tout, il voit Myriam, toujours Myriam !... S'il sort alors du songe où l'a entraîné son travail, il demeure pour de longues secondes silencieux. Lentement, ses yeux égarés parcourent la pièce, lorsqu'ils effleurent Irène il se force à un sourire crispé.

Depuis quelque temps, Irène pose nue. Elle s'y attendait, vu l'intimité du décor et la manière dont le peintre laissait deviner le corps de Myriam sous ses vêtements. Et pourtant, tout en admettant que l'artiste ne voit dans son modèle que l'évocation de son personnage, l'idée de se présenter déshabillée devant lui la gênait. Était-ce parce qu'à travers cet artiste, c'était Jacques qu'elle voyait ?

Enfin, la transition s'est faite sans qu'elle en ait éprouvé vraiment de l'embarras, tant l'attitude de Jacques a été tout à la fois délicate, et impersonnelle.

— Maintenant, lui a-t-il dit, mes lubies de peintre ne vous étonnent plus. Aujourd'hui, vous poserez sur ces tapis — j'ai mis plusieurs épaisseurs pour que vous vous sentiez bien. Agenouillée sur les talons, vous vous pencherez, dos ployé, comme si vous caressiez un chat devant vous — à propos, il n'y a pas de chat ici, c'est ennuyeux...

— Moi, observa Irène, j'en ai un, je pense qu'il s'habituerait. Demain, je pourrais venir avec Olive ?

Le peintre approuva :

— Olive sera le bienvenu ! En attendant, prenez la position, faites semblant de le caresser... Oui, c'est très bien !

Il l'aida à se relever en ajoutant :

— Allez derrière le paravent, pour vous déshabiller complètement. Et vous reprendrez la pose, vous ferez comme si je n'existais pas !

Tout s'est très bien passé. Devant l'air absorbé de Jacques, Irène oubliait qu'elle était nue, elle s'efforçait de conserver sa position qui se révélait fatigante. Le lendemain, Olive sembla apprécier la douceur du tapis sur lequel sa maîtresse l'allongea devant elle.

Une autre fois, Jacques l'a fait se coucher à demi sur des cousins, comme si elle était sur son lit. Appuyée derrière elle sur ses bras tendus, une jambe repliée, la tête rejetée en arrière, sa position cambrait son dos, faisait saillir ses seins et elle se sentait plutôt bien ainsi.

A diverses reprises, Jacques émergeant de sa création a paru prendre une conscience physique de son corps. Mais à nouveau, au plus profond d'elle-même, l'a saisie la sensation d'être volée. Comme si ce désir pour Myriam qu'elle lisait trop bien dans les yeux de Jacques aurait dû lui revenir.

Mais il y a les moments de loisir, en compagnie de Jacques, les repas et surtout les conversations en prenant le café à côté de lui sur le canapé du salon. A ces entretiens, elle essaie de prendre une part active par ses questions.

Pour aménager l'existence sur terre de l'humanité, Jacques a une conception globale, à vrai dire mondiale. Dans sa solution, la déclaration de guerre à la faim dans le monde serait le catalyseur qui sensibiliserait le monde aux notions de solidarité et d'interdépendance universelles.

— Si nous voulons survivre, dit-il, sur notre terre aux ressources limitées et où nous devenons trop nombreux, il est temps de sortir de notre état sauvage. Dans la loi de la jungle où les plus forts l'emportent sur les plus faibles, individus ou nations, il y a toujours au bout de la chaîne des perdants qui ne trouvent plus personne sur qui se décharger. Or, ils deviennent de plus en plus nombreux...

Irène objecte :

— Mais que faire, si la terre ne peut les nourrir tous ? On ne peut tout de même pas...

— Non, Irène... et on ne devrait pas !... Pourtant, pensez à ceux qu'on appelle maintenant « exclus », même dans notre pays, pensez aux millions d'hommes et de femmes, de par le monde, à qui nous ne donnons pas de quoi manger !

Irène observe :

— Mais si nous les nourrissons, cela ne réduira pas leur nombre !

— C'est vrai, répond Jacques, mais ce ne sera que la première étape ! Au cours de la seconde, l'armée de la lutte contre la faim leur apprendra à subvenir eux-mêmes à leurs besoins, à s'équiper et à s'industrialiser. Progressivement, en acquérant leur véritable indépendance, ils prendront conscience de leur place dans le monde. Jouissant d'un plus grand bien-être et de leur propre assurance sur leur avenir, ils ne croiront plus nécessaire de se fier — bien fallacieusement du reste — à une descendance aussi nombreuse que possible pour garantir leurs vieux jours.

Jacques achevait alors sa belle démonstration, selon laquelle dans toutes les parties du monde, tous les pays détermineraient le niveau de population permettant d'assurer à tous le plus grand bien-être. Un grand organisme international dispenserait à tous toute la documentation, toute l'information leur permettant d'orienter leur politique.

Parvenu à ce stade de l'évolution des mentalités que la mise en œuvre de ses conceptions assurerait, le peintre gagné par son propre enthousiasme brossait le tableau du monde enfin devenu adulte :

— ... Alors, tous les hommes vivraient heureux, satisfaits de leur sort. L'âge d'or commencerait vraiment, pour toute l'humanité ! ... Irène, imaginez-vous la gloire qui reviendra au pays qui aura mis en marche le processus ? Ce pays qui, le premier, aura su dire non à la guerre et aux armes, oui à la fraternité et la solidarité, ce pourrait être le nôtre !

Au fond d'elle-même, Irène se pose bien quelques questions, à propos de ces belles conceptions : sa propre expérience, dans ses relations avec des proches, avec ses différents patrons également, la fait s'interroger sur la possibilité de gagner tout le monde à un tel esprit de solidarité. Elle-même, du reste, comment réagirait-elle si le sacrifice qui lui serait demandé lui paraissait trop élevé ? ... Elle craint également que le pays qui renoncerait à assurer sa propre

protection paraisse à d'autres une proie trop tentante, si élevées que soient ses intentions... Presque à regret, elle exprime ses réserves.

Mais Jacques se montre si convaincant ! Avec la fougue d'un adolescent, il renverse les objections, balaie les critiques. Irène se laisse gagner à cette foi en l'humanité, elle se met à croire qu'il est possible de transformer les rapports entre les hommes. Dans son enthousiasme, elle ne distingue pas bien entre son admiration pour le grand dessein et celle qu'elle voue à l'homme qui le lui dépeint, qui est devenu son ami.

L'automne s'étire, bientôt s'annoncera la période des fêtes. Pour Noël, Irène aidera au « Drap d'Or », remplaçant Thérèse qui devra s'absenter. C'est monsieur Garraud qui l'en a priée, il a dû sentir qu'Irène l'aurait refusé à sa femme. Jacques a regretté qu'elle ne puisse venir chez lui pour Noël.

— Surtout pour vous, Irène, a-t-il ajouté, pour moi c'est fête tous les jours tant que je peux peindre... mais doublement fête quand vous venez me voir ! Aussi viendrez-vous pour la Saint Sylvestre, j'y tiens absolument. Ce soir-là, pas de pose pour vous, ni de ménage ou de cuisine !

Un vendredi soir, un peu avant la mi-décembre, Irène s'apprête à partir. Jacques la retient un instant, elle sent la pression de ses doigts à travers la manche de sa blouse.

— Irène, dit-il, demain j'ai rendez-vous à Deauville, avec le directeur de ma galerie à Paris. Je rentrerai pour le dîner... et j'aurai faim ! Venez comme d'habitude, le soir nous pourrons travailler un peu ?

Irène acquiesce, elle aime venir chez lui, elle aime faire ce qu'il lui demande.

Rentrée chez elle, elle décide de se coucher tôt. Avant le dîner, elle reste assise un moment, caressant Olive repu étendu sur ses genoux. Presque immobile, elle ne sent plus rien que sous ses doigts la tiédeur soyeuse du petit corps qui s'abandonne à elle. Mais Olive se redresse bientôt, arquant le dos et sortant furtivement ses

griffes qui égratignent les cuisses de sa maîtresse. Elle proteste et il saute à terre pour se diriger à petits pas vers la porte, la queue dressée et la tête tournée vers elle. En se levant pour le faire sortir, elle lui dit :

— Alors, tu m'abandonnes, ce soir ?

Elle le regarde quitter la zone éclairée et s'enfoncer dans la nuit.

Lorsqu'elle se glisse entre les draps, elle se pelotonne, frileuse, attendant que sa propre chaleur l'enveloppe doucement. Demain soir, elle posera encore pour Jacques, elle verra peut-être son visage changer d'expression en se tournant vers elle avant de fixer sa toile à nouveau, une onde de chaleur la parcourra, comme maintenant entre ses draps réchauffés.

Étendue sur le dos, Irène fixe la nuit, elle y fait défiler des images lointaines. Celle de son mari au début, qui la dévêtait impatient de triturer sa chair. Cette autre vision violente, qu'elle chasse aussitôt, où l'homme à qui elle s'était offerte assouvissait son désir. Était-ce le scandale, après, qui l'avait laissée engourdie, ou plutôt cette brutalité l'avait-elle déçue, endolorie et insatisfaite ? Depuis lors, malgré parfois cette envie, comme ce soir, elle s'était refusée aux avances plus ou moins discrètes.

Lorsque Jacques la trouble avec son regard insistant, songe-t-il à elle, dans son désir ? Elle imagine les fortes mains de l'artiste, si précises, courant douces et fermes sur son corps.

* * *

Le lendemain après-midi, dans la pièce rouge, Irène encore seule traque désenchantée la poussière sur les meubles et les tableaux. Ceux pour lesquels Irène a prêté son corps ne comportent encore, en fait de tête, que les coiffures dont la chevelure noire entoure un triangle tracé au fusain. Tout au plus, sur celui-ci, des traits presque invisibles ébauchent-ils un regard, une expression ne laissant rien deviner de ce visage, qu'elle brûle autant de découvrir qu'elle appréhende de le connaître.

Lorsque Jacques se décidera à le porter sur ses tableaux, il s'inspirera sans doute de photographies – il doit bien y en avoir quelque part ? Irène avise le grand secrétaire à côté de la porte, qui fait pendant à l'armoire aux vêtements. Jacques range ses crayons dans les tiroirs du haut, mais ceux du bas sont fermés... Elle trouve la clef parmi les crayons dans un tiroir du haut.

Celui de gauche, en bas, contient des feuillets qu'entoure un ruban noir. Elle déchiffre pas tout à fait malgré elle quelques mots tracés en caractères immenses sur les lignes barrées par le ruban, montant presque en diagonale :

— ... je te l'ai répété, pourtant...

Elle repousse le tiroir, honteuse. Ce ne sont pas des lettres qu'elle recherche !... Le tiroir du milieu renferme un dossier, bien fermé par une sangle, elle se hâte de le repousser aussi. Dans le tiroir de droite, elle trouve les photos désirées, une dizaine peut-être de différentes dimensions.

Jacques ne rentrera guère avant un bon moment, pour le dîner... Elle étale les photos sur le secrétaire, des instantanés de petit format pour la plupart. Myriam y figure seule, sauf sur deux où Jacques lui tient le bras en souriant. Myriam est un peu plus grande que lui, Irène relève le port de tête, les épaules rejetées en arrière, toute l'attitude qu'elle a souvent surprise dans son propre miroir et qui lui a été reprochée maintes fois avec aigreur. Le visage a la forme ébauchée sur les toiles, elle y distingue des yeux écartés, une large bouche gourmande.

Il reste quatre photos d'identité prises par un appareil automatique, encore en bande. Irène sait que ce genre n'est pas flatteur, qu'il souligne au contraire les imperfections. Mais comme cette femme était belle !

Coulant le long du visage, la chevelure cache l'oreille droite et une partie de la joue – Jacques aime coiffer Irène ainsi, notamment pour ses nus. Les yeux relevés vers les tempes, le large pont du nez et les pommettes hautes dans le visage en triangle accentuent son

expression féline, les fortes lèvres et les narines ouvertes lui apportent leur touche sensuelle.

— Ce n'est pas un chat, songe Irène, c'est une panthère !

Myriam a dû se tourner juste avant la dernière prise de vue, chassant ses cheveux. De profil, le front un peu bas prolonge la courbe harmonieuse de la tête. Sous l'arcade le nez est droit, la narine ourlée semble frémir. Un peu forte, la lèvre inférieure découvre la pointe des dents : veut-elle embrasser ? Va-t-elle mordre ?... Dessous la ligne se creuse, vers le menton ferme prolongeant tout droit le maxillaire.

Les photos ont retrouvé leur place, bien rangées dans le tiroir. Mais Irène demeure hantée par l'image de la disparue, après le retour de Jacques et jusque pendant le dîner. Cette femme trop belle, à l'attitude orgueilleuse, l'emplit à la fois d'admiration et de découragement. Elle comprend maintenant que Jacques ne puisse, ni ne veuille, se défaire de son souvenir ! Elle mesure la distance, à ses yeux infranchissable, entre l'original disparu et le modèle chez qui l'artiste retrouve des formes, des attitudes qu'il veut faire revivre.

Tout à coup, elle décide d'avouer à Jacques qu'elle a cherché – et trouvé – les photos. Elle lui doit cela, en remerciement pour son amitié. De fait, il prend très bien la nouvelle. Après un instant de silence, il lui dit :

— Je suis content que vous les ayez vues, je désirais vous en parler. Maintenant je vais pouvoir terminer mes toiles.

Il se montre d'excellente humeur pendant le dîner. Après les hors-d'œuvre, il se lève en observant :

— Ce soir il fait frais, je vais mettre en route les radiateurs là-haut, je ne veux pas que vous attrapiez froid !

De retour, il lui confie sa satisfaction après son entretien avec le directeur de sa galerie.

— Je lui ai annoncé l'envoi prochain de toiles qui seront les dernières de ma « période noire ». Il l'a un peu regretté, ces tableaux se vendaient bien... Mais je lui ai annoncé aussi une série

de portraits – les nôtres, Irène. Depuis près de dix ans, je n'en faisais plus, cela fera quelque bruit à Paris. Et puis, je lui ai dit que j'entamais une nouvelle période... je n'en connais pas vraiment le caractère, mais j'ai grand-hâte de l'entreprendre !

Ils prennent leur café encore à table, après quoi Jacques se lève en disant :

— Laissez tout en plan, Irène ! J'aimerais que vous posiez tout de suite... vous voulez bien ?

Elle acquiesce en souriant, après tout la vaisselle ne figure pas parmi ses occupations favorites. Elle le précède dans l'escalier, une bouffée d'air tiède l'accueille lorsqu'elle franchit la porte de l'atelier : Jacques s'est-il trompé de commutateur ? Mais il l'arrête, lorsqu'elle se dirige vers la pièce rouge :

— Non ! Ce soir, nous restons de ce côté, j'y ai tout préparé.

Il complète l'éclairage, Irène aperçoit une grande feuille blanche sur un chevalet.

— Ce soir, ajoute-t-il, je veux faire une aquarelle. Ça me changera, je n'en fais presque jamais. Et puis, ça va plus vite, vous allez voir !

Après qu'Irène se soit déshabillée, il la conduit par la main pour la placer devant le chevalet entre deux paravents blancs, les rampes au-dessus d'elle l'éclairant de dos. Il la fait s'orienter de trois-quarts, s'appuyant sur la jambe droite, la gauche à peine avancée, et il dit :

— Tenez-vous comme d'habitude, levez simplement la main comme pour faire signe à quelqu'un.

Il lui faudra tenir la pose un bon moment, mais Irène est habituée, elle atténue sa lassitude par d'imperceptibles mouvements. Elle meuble le silence dans lequel s'est enfermé le peintre en songeant aux photos découvertes. Dans quel décor Jacques placera-t-il ce portrait ? Il ne semble pas le situer dans le cadre de la petite maison...

Le temps semble long à Irène, depuis un bon moment, lorsque Jacques rompt enfin le silence :

— C'est fini, vous pouvez bouger !

En franchissant les trois pas qui le séparent d'elle, il ramasse au passage la couverture jetée à terre. Il en enveloppe son modèle, pesant des mains sur ses épaules, il tapote sa hanche et il dit :

— Venez voir, nous avons fait du bon travail !

Il l'arrête devant l'aquarelle, se postant juste derrière elle. Irène a sous les yeux un lavis translucide, une marine dans les tons sable, ciel, turquoise et émeraude. Au second plan, noyés dans la brume, des bruns qu'adoucissent des mauves suggèrent un paysage vallonné. Les mêmes tons dessinent une rangée de cocotiers le long du rivage et esquissent une chaîne de montagnes sur la ligne d'horizon.

Au tout premier plan en surimpression, une grande femme nue se tient droite, dans l'attitude coutumière à Irène. A part la coulée noire de sa chevelure et son rappel duveté au bas du ventre, elle est une statue transparente teintée d'ambre, au travers de laquelle le paysage se poursuit dans des nuances rabattues d'un ton.

Irène redoute de voir sur le visage de cette femme, dont le corps est le sien, les traits découverts tout à l'heure sur les photos... Lorsqu'elle s'y décide, elle reconnaît son front plus élevé, ses yeux au regard lointain, sa bouche qui amorce un sourire – C'est son propre visage, c'est elle cette fois que Jacques a voulu peindre... elle seule !

Impulsive, elle tourne vers lui son visage que rosissent la confusion et la joie. Elle le fixe avec intensité et elle murmure :

— Merci, Jacques... merci !

De ses fortes mains, il la retourne tout à fait vers lui et il la serre dans ses bras.

* * *

Jacques dort encore, lorsqu'Irène se réveille à ses côtés. La veille, c'est vêtue de sa seule couverture qu'il l'a conduite dans sa chambre, elle n'imaginait pas meilleure place pour elle. Ne s'était-elle pas retrouvée toute, sur l'aquarelle qu'il venait d'achever ?

On est dimanche, mais avec son habitude de se lever tôt elle se sent bien réveillée. Pour laisser dormir encore son grand homme elle bouge le moins possible, songeant à sa situation actuelle.

Elle se sent heureuse. L'homme qu'elle admire pour son talent, pour l'ampleur de sa vision du monde lui a accordé son estime. Il n'y a pas de commune mesure, entre lui et les esprits étroits qui la traitent en inférieure. Et la veille et cette nuit, il lui a prouvé qu'elle existe pour lui, en tant que femme, autrement que pour le rappel d'une disparue. Il lui a rendu la confiance physique en elle-même, que ses expériences précédentes lui avaient fait perdre.

A-t-elle trouvé, entre les bras forts de Jacques qui a su la bercer et la couvrir de caresses, toutes les satisfactions d'un amour-passion dont elle soupçonne seulement l'existence ? Elle ne s'interroge pas vraiment à ce sujet, elle se sent trop bien, allongée sous les draps avec la certitude de cette présence proche que quelques mouvements feraient revenir vers elle.

Pour l'heure, satisfaite et reposée, elle a faim. Elle rêve au petit déjeuner qu'elle préparera, aux tartines avec du beurre et de la confiture dans lesquelles elle mordra. Quand Jacques se réveillera, elle lui préparera des œufs au jambon...

Cette anticipation gourmande attise son envie de se lever. Avec d'infinies précautions, elle se glisse de côté pour s'extraire du lit. Elle a réussi à poser ses pieds à terre, elle se penche pour ramasser la couverture blanche, le seul vêtement dont elle dispose ici, puisque sa jupe, son chemisier et le reste sont restés là-haut...

* * *

Tout à l'heure, Jacques s'est réveillé presque avec Irène, à son premier mouvement encore incontrôlé. D'abord surpris par cette présence à ses côtés, il se rappelle en un éclair les événements récents. Les images de la soirée, celles plus suggestives encore de la nuit emplissent son esprit. Pour rester sous leur emprise, il se garde d'un

mouvement qui trahirait son réveil à Irène. Car hier soir, la nuit qui accueillait la jeune femme l'a transformée pour lui.

Arrivant dans sa chambre non chauffée, il avait enlevé Irène dans ses bras et l'avait fourrée sous l'épaisse couette, encore enveloppée dans sa couverture. Penché sur elle, il avait effleuré ses lèvres et murmuré :

— Vous l'enlèverez quand vous serez réchauffée !

Tandis qu'il se hâtait de se dévêtir, il ne savait déjà plus qui il allait retrouver.

L'esprit empli de l'image limpide que son modèle lui avait inspiré, il revoyait son paysage prolongé dans l'ombre de la silhouette transparente. Alors, pressant contre lui le corps convoité, il cherchait sur la peau si douce l'odeur des rivages de là-bas, lorsque le sable frais coulait entre ses doigts, dans une aube laiteuse, au-dessus d'une mer pâle.

Mais ce corps s'échauffait, ses bras se faisaient plus pressants, des soupirs lui soufflaient leur chaude haleine. Explorant des régions plus secrètes, il respirait dans le cou, au creux des seins un parfum plus fort. Sa propre fièvre oblitérait son portrait translucide, il imaginait la lumière jouant sur la chair sombre, sur le visage que le désir devait transformer. Les ténèbres lui évitaient la vue de traits qu'il redoutait de reconnaître, il se retenait de murmurer le prénom auquel on ne répondait plus.

... Et puis... ne se contentant plus de la violence de son souvenir, Jacques ouvre les yeux sur le matin, sur la réalité qu'il sait si proche de sa vision. A ses côtés, sa proie lui apparaît, mais prête à ramasser la couverture et à quitter le lit. Alors il tend le bras, enserre la taille ployée pour attirer vers lui le corps nu qui ne résiste, sous l'effet de la surprise, que pour mieux s'abandonner.

* * *

Irène traverse les jours qui suivent comme si elle rêvait. Chez

ses autres patrons, qui doivent parfois lui répéter leurs instructions, elle paraît elle-même surprise de leurs remarques étonnées. Chez elle, il arrive qu'Olive doive ajouter des miaulements impatients à ses airs offensés, parce que sa maîtresse ne pense pas à temps à sa pâtée. Sans être au loin, elle vit à l'écart de son existence quotidienne, aux portes de son monde nouveau vers lequel elle se précipite sitôt achevées ses corvées de la semaine.

Elle y retrouve son peintre, son ami... semblable et pourtant changé depuis qu'il est son amant. Il l'accueille avec la même gentillesse, il la laisse accomplir son travail, s'il s'absente il la retrouve aux repas, il poursuit avec elle les entretiens qu'elle aime. C'est souvent l'après-midi qu'ils travaillent ensemble, il met à terminer les tableaux de la chambre rouge un acharnement intense.

Presque toujours, il demande à Irène de poser nue, et il se plonge dans son œuvre. A ces moments, son expression absorbée, son regard impersonnel sur elle la feraient douter de sa propre existence si des coups d'œil ne venaient s'y substituer souvent, très différents et dont l'intensité continue de la faire rougir.

L'obscurité tombe vite en cette saison. Lorsqu'elle commence à investir la maison, souvent l'agitation gagne le peintre, il ne tient plus en place. Il finit par prétexter quelque course pour fuir la maison, après s'être assuré qu'Irène sera toujours là à son retour.

Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'il rentre alors. D'excellente humeur, il plaisante tout au long du repas. Mais son agitation le reprend, tandis que des bâillements ostensibles doivent révéler une fatigue soudaine. Irène devine qu'il attend d'elle un mot, voire la simple consultation de sa montre.

Soulagé, il remarque alors que le travail les attend le lendemain, qu'elle a l'air fatiguée et qu'elle a l'habitude de se coucher tôt.

Heureuse de son empressement, Irène lui sourit lorsqu'il lui prend la main pour la faire lever. Elle se laisse emmener, regrettant toutefois qu'il ait éteint toutes les lumières, la privant de la vue de son regard rivé à elle.

Ensuite, c'est un autre reproche qu'elle fait à la nuit mais elle ose à peine se l'avouer : elle l'empêche, lorsque Jacques la couvre de caresses, de voir son visage transfiguré par son désir pour elle, tout tanné et ridé qu'il soit. Elle voudrait aussi voir s'affronter leurs corps si dissemblables, lorsque ses bras noueux ensèrent sa chair lisse, quand ses membres velus et blancs se mêlent aux siens, doux et ambrés...

Pour Jacques, la main qu'il a saisie à table était encore celle d'Irène. Mais maintenant, il rejoint par elle son domaine, celui de la nuit. Il traverse les pièces obscures, ouvre les portes en tâtonnant, parcourant en esprit un autre chemin. Il a laissé ouvert le radiateur dans sa chambre, pour qu'elle la trouve tiède en arrivant – là-bas, ne faisait-il pas toujours chaud ?

Lorsqu'il ferme la porte derrière eux, il refuse toujours l'éclairage qui le ramènerait à la réalité. Ce n'est plus Irène qui se tait immobile devant lui, gagnée par son mutisme. Mais ce n'est pas vraiment Myriam qui est demeurée là-bas, au cimetière où il n'a pu se rendre qu'une fois. Cette femme si proche de lui a pourtant son corps, sa stature et jusqu'à sa démarche. Elle est vivante, prête à l'aimer, à prendre la place du fantôme qu'il croyait disparu.

Ses gestes demeurent précis dans le noir. Ils libèrent sa chevelure pour la faire couler sur sa poitrine, ses mains trouvent les boutons et les agrafes, libèrent le corps de tous ses vêtements.

Avec une extrême douceur, il caresse ces formes qu'il vient de peindre, qu'il a aimées jadis. Et il entraîne vers le lit cette proie qu'il ne sait plus comment nommer.

* * *

Aujourd'hui, trente et un décembre, est un beau jour de fête pour Irène, doublement. Retrouver Jacques chez lui est déjà une fête, lui faire la cuisine, nettoyer sa maison et poser pour lui ce n'est pas travailler – et que dire de dormir auprès de lui ? Mais il l'a invitée tout spécialement, ils iront se promener, il n'y aura ni ménage, ni cuisine, ni même de pose.

Elle songe avec curiosité à cette fin d'après-midi suivie de la soirée qui l'attendent, tandis qu'elle pédale sur la route. Par un revirement fréquent sur le littoral, la température s'est bien adoucie depuis la veille, au ciel des nuages sombres filent poussés par un vent du sud dont l'haleine, au sol, caresse presque tiède les joues d'Irène. Pourvu qu'il ne pleuve pas pour leur promenade !

Jacques l'accueille, un peu avant quatre heures, il approuve sa tenue très semblable à la sienne, inspirée de ses recommandations : des jeans que ses formes emplissent joliment, un pull sous son anorak de nylon, et des baskets aux semelles de caoutchouc.

Il l'a entraînée vers le garage en observant :

— Nous avons le temps, pendant qu'il fait encore clair je veux te montrer quelque chose...

Soulevant le vantail, il désigne sur l'emplacement libre à côté de la 2 CV un vélomoteur tout neuf, encore dans sa housse transparente, et il dit :

— Je ne veux pas que tu puisses invoquer la fatigue pour ne pas venir... faire le ménage !

Après un instant de surprise Irène balbutie, ravie :

— Jacques... Je ne peux accepter... Il n'y a pas de raison...

Il répond :

— Il y en a beaucoup, au contraire, tu devrais le savoir !

Elle se jette à son cou, murmure à son oreille :

— Tu es trop gentil... Comment pourrais-je te remercier ?

— Nous verrons ça plus tard, répond-il en lui caressant la hanche.

Reprenant son sérieux, il ajoute :

— Irène, ce vélomoteur est à toi. Je veux que tu me promettes de ne jamais me le rendre, même... même si un jour tu t'éloignes de moi. Si tu me le rendais, je le jetterais à la mer !

Irène proteste :

— Mais je ne veux pas m'éloigner de toi !

— Je l'espère bien, approuve Jacques, mais promets quand même !

Elle répond :

— Je te le promets, pour deux raisons : La première, c'est que je ne veux pas m'en aller, tu devrais le savoir !

Jacques interroge :

— Et la seconde ?

Elle dit, malicieuse :

— C'est que ton cadeau me fait bien trop plaisir !

Irène passe un moment avec Jacques à se familiariser avec son vélomoteur. Après l'avoir déballé, redressé son guidon et réglé la selle en hauteur, elle peut même l'essayer car Jacques a acheté aussi tout un jerrican d'essence spéciale. Après deux tours de pédale, le moteur démarre, Irène part sur la route en pétaradant doucement :

Jacques lui crie :

— Dis donc, je ne t'ai pas dit de t'en aller tout de suite !

— Je reviens, crie Irène. C'est merveilleux, d'avancer sans pédaler !

Lorsqu'elle s'arrête devant lui, Jacques constate :

— Et voilà comment on devient paresseux !

La nuit est tombée, lorsque la 2 CV emmène Jacques et Irène sur la route en direction de Deauville, un moment plus tard.

— Nous n'allons pas faire de lèche-vitrines, déclare-t-il, du reste presque tous les magasins sont fermés. La marée est basse, nous nous promènerons sur la plage.

Irène s'étonne :

— Mais il fait nuit.

— Justement, répond Jacques. La plage sera toute à nous !

Le grand parking au dos de l'enfilade des cabines est désert, ainsi que la route le prolongeant au nord. Jacques la suit et va se garer bien après la fin de la célèbre allée de planches. Lorsqu'il éteint les phares, les ténèbres paraissent un peu moins noires.

— Il ne fait pas froid, observe-t-il, enlevons nos chaussures pour marcher plus aisément sur le sable.

Humide, il paraît plutôt frais à Irène, mais elle s'y habitue en

quelques pas et elle apprécie la douceur de l'immense tapis. Au début, elle s'accroche à la main de Jacques, craignant de trébucher sur un obstacle qu'elle ne verrait pas, en l'absence de tout éclairage et sans même la plus petite étoile brillant au ciel. Derrière elle, les maisons se découpent plus noires encore sur le ciel, trouvées çà et là par les fenêtres éclairées.

Mais elle s'habitue très vite à cette opacité grise qui vire au noir en s'éloignant, où les regards portent tout de même à une vingtaine de mètres. Toujours doux, le vent lui souffle au visage des mèches de ses cheveux dénoués.

Après une centaine de pas, Jacques s'arrête avec Irène sur une sorte de long dos d'âne à peine marqué, formé au gré des courants de la marée. Sous les pieds, le sable moins dur semble plus sec. Jacques murmure :

— Écoute respirer la mer...

Un faible mugissement parvient de là-bas, où se devine une frange blanchâtre, étirée à perte de vue. La rumeur croît et décroît, Irène s'étonne de l'avoir ignorée jusque-là. Tout bas, pour ne pas troubler la grande paix nocturne, elle murmure :

— On dirait qu'elle dort...

— Aimes-tu courir ?

Abrupte, la question fait resurgir les poursuites dans la cour de l'école, les cris qu'échangeaient poursuivants et poursuivis. Elle répond, vivement :

— Oui !

Jacques jette sur le sable la musette de toile pendue à son épaule, il saisit la main d'Irène en disant :

— Alors, viens !

Il la précède, d'une foulée allongée un peu lourde, elle suit facilement son allure. Bientôt elle lâche sa main et vient courir à sa hauteur. Jacques l'entraîne dans un vaste cercle qui arrive en bordure de la mer, les faibles vagues meurent à quelques pas sur le sable mouillé. Jacques ne s'arrête pas, il poursuit son périple et

vient s'arrêter à côté de sa musette. Caressant la joue échauffée d'Irène, il interroge, entre deux inspirations :

— Alors... fatiguée ?

Irène aussi est essoufflée. Mais elle a retrouvé un plaisir oublié et elle dément très vite, s'apprêtant à repartir :

— Oh mais non !

Jacques la retient par le bras, disant :

— Attends ! Sur la plage, il n'y a que nous, il fait nuit... et l'air est si doux ! Déshabillons-nous pour courir, tu n'auras pas froid !

Elle le regarde, hésitante, mais il a déjà ôté son blouson, il saisit le bas de son pull. Elle ne veut pas être en retard, en quelques mouvements elle se trouve en slip, elle voit que Jacques s'apprête à quitter le sien.

Un sourire excité aux lèvres, elle lance autour d'elle un dernier regard. Dans un éclat de rire mi-timide, mi-provocant, elle fait glisser le vêtement léger sur ses cuisses, elle le jette sur les autres habits et elle s'enfuit dans la nuit, en direction du rivage comme Jacques l'a fait tout à l'heure.

Elle est partie plus vite, Jacques suit d'abord assez loin tandis qu'elle court vers le bruit de la mer. Ses cheveux volent dans l'air de la nuit, son corps tout entier est sous sa caresse. Elle se sent des ailes, elle voudrait courir ainsi toute la nuit, le long de la mer ! Elle l'a rejointe, parfois elle piétine une vaguelette et l'eau gicle tout autour d'elle.

Mais voici qu'elle perçoit dans son dos une foulée plus lourde, plus espacée aussi, accompagnée d'un halètement puissant qui se mêle au bruit de la mer : Jacques la rejoint. Côte à côte désormais, ils courent en riant et en se jetant des regards de côté. Ils respirent à fond l'air vif, ils passent une langue gourmande sur leurs lèvres salées.

Mais Jacques stoppe Irène, leurs pieds au bord d'une vague venue mourir en flaque fugitive. Le souffle court, il hache ses paroles :

— Un bain... le trente-et-un... ça porte bonheur... pour l'année!... Viens !

Elle n'a pas le choix, il l'entraîne vers les vagues qui déferlent devant eux, déjà leurs éclaboussures giclent sur leurs mollets. Jacques continue d'avancer, lorsque la mer atteint leurs genoux il doit la tirer plus fort derrière lui à la rencontre de l'écume qui roule, qui précède les montagnes glacées arrivant là-bas...

Ainsi entraînée, elle est prise sur le côté par une première vague traîtresse qui gifle ses genoux et remonte sur ses jambes. Elle n'en a pas vraiment ressenti la fraîcheur dans sa surprise, Jacques la fait avancer encore, presque à son insu. La mer atteint le haut de ses cuisses quand arrive la vague suivante, frappant son ventre et remontant sur sa poitrine, lui crispant les doigts sur ceux de Jacques.

Mais il avance toujours... Irène sent danser l'eau autour de sa taille, sa fraîcheur glisse autour de ses hanches, la baigne délicieusement. Ses exclamations de joie se transforment en cri d'appréhension lorsque la vague suivante arrive sur elle, monstrueuse. Elle lui bat la poitrine, elle la submerge, après son passage elle a le souffle coupé...

Le jeu grisant se prolonge pour quelques vagues encore. Mais Jacques ne veut pas qu'elle prenne froid, il l'entraîne en direction de la grève :

— Viens, nos habits sont encore loin !

Il repart en diagonale, pour les rejoindre plus vite. Mais les jambes d'Irène sont de plomb après son bain, elle se laisse tirer par Jacques dont elle serre toujours la main. Dès qu'ils arrivent, il tire une épaisse serviette de sa musette, disant en riant :

— Ça va être ta fête !

Et il l'en frotte sur tout le corps, longuement et si fort qu'elle en ressent partout la brûlure. Alors elle arrache la serviette de ses mains en s'exclamant :

— A ton tour, tu vas voir !

Et elle le frotte, sans pitié, jusqu'à ce qu'il demande grâce.

Quelques minutes plus tard, Irène marche vers la voiture, bras dessus bras dessous avec Jacques. Jamais elle ne s'est sentie aussi

bien. Même à travers ses vêtements, sa peau respire encore l'air à la fois vif et doux qui la baignait tout à l'heure, lorsqu'elle courait devant Jacques en secouant ses cheveux dans le vent. La vague glacée claque encore sur son ventre, le corps lui brûle de partout, il doit être tout rouge !

Lorsqu'ils arrivent à la voiture, Jacques se tourne vers elle :

— J'espère que notre balade t'aura donné faim ?

Elle lui serre le bras, acquiesce les yeux brillants. Il se pourrait qu'en rentrant elle chaparde une tartine à la cuisine, pour attendre le dîner que Jacques a préparé.

* * *

Chapitre V

Il parle aux oiseaux

Dimanche, Jacques se réveille maussade. Il veut mettre son sommeil intermittent et agité sur le compte du vin, dont il a dû abuser la veille, et du foie gras après les huîtres. Dans son agacement, il se retourne d'un bloc, faisant grincer les ressorts du sommier. Il n'a plus d'égards à prendre, ce matin où il s'agite tout seul ! Il comptait commencer mieux l'année, et même finir la précédente...

Pourtant, l'après-midi avait bien débuté. La surprise, la joie d'Irène à la vue du vélomoteur avaient été une fête. Et que dire de la promenade qui avait suivi ? La brise presque tiède lui avait soufflé l'idée de courir dévêtus sur la plage déserte dans les ténèbres grises. Vite acquise, Irène s'était échappée sitôt nue...

Parti à sa poursuite, il l'avait vue sortir de l'ombre, fuyant devant lui. Elle courait aussi bien que celle qu'elle évoque pour lui, qui se superpose à elle dès que la nuit tombe. En la rattrapant, de son allure puissante que l'âge alourdit, hélas, il se revoyait sur la plage infinie de là-bas, bordée de dunes ou de palmiers rabougris par le vent de la mer. Dans la nuit plus claire où la lune projetait souvent sa lumière blanche, il découvrait de beaucoup plus loin la jeune femme qui courait devant lui.

Myriam s'était échappée par jeu, ses éclats de rire le défiaient. En s'en rapprochant le long de la mer bruissant à ses oreilles, il admirait la même foulée légère, détaillait ses formes, il voyait la sueur sillonner son dos jusqu'au bas de ses reins, entre ses hanches qui roulaient.

Lorsqu'il la rejoignait, il la prenait dans ses bras, haletant comme lui-même. Elle riait, feignait de se débattre. Il la serrait plus fort, il l'enlevait pour l'étendre sur le sable dans les vagues mourant à leurs pieds. Il se couchait sur elle dans cette eau qui allait et venait, qui les caressait...

Seul dans son lit, Jacques soupire encore : il a fallu ce parfum!... Sur la table à quelques pas, son or liquide scintille dans le cristal taillé, le nom s'étale, gravé en orgueilleuses lettres noires : « ... Habanera... »

* * *

... Au même moment, Irène agacée répète ce nom. Elle a mal dormi, elle aussi, à son réveil elle retrouve sur elle l'odeur lourde et capiteuse du parfum qui la veille l'avait enivrée – comme lui!...

Le souvenir l'envahit, brutal. Rejetant drap et couvertures elle bondit hors du lit, court ouvrir la fenêtre toute grande et veille à faire pénétrer l'air neuf jusque dans les recoins du lit. Elle va sous la douche, se savonne longuement, frotte son cou, ses aisselles, ses jambes, les parties parfumées la veille où persiste la senteur. Dans son agitation, elle heurte de ses membres les parois de sa cabine, dont la tôle résonne comme un tonnerre de théâtre.

En faisant sortir Olive, elle constate qu'il fait le même temps que la veille, un faible vent humide charrie des nuages gris au-dessus des arbres dénudés. Rentrée à la cuisine, elle aperçoit par la fenêtre de l'autre côté, derrière son vieux vélo le vélomoteur tout neuf. Jacques a dû les charger dans la 2 CV pendant qu'elle se changeait, il les a rapportés en la reconduisant.

En avalanche, des péripéties reviennent : leur sortie sur la

plage, la course dans la nuit, le bain dans les vagues... Elle se hâte de déjeuner pour partir, maintenant solitaire, se retremper dans cette autre mer qu'est pour elle la forêt.

Dans le jardin, les vieux pommiers enchevêtrent au-dessus d'elle leurs ramifications crochues, immobiles dans le léger souffle qui parcourt le ciel gris. Derrière eux, elle retrouve le sentier qui s'enfonce dans la forêt, elle s'y engage à pas lents. Elle a tout son temps, de plus ses jambes, ses reins se ressentent de la course de la veille.

« ... Habanera... » Au retour de leur promenade, Jacques lui avait suggéré de quitter ses jeans et de choisir pour leur dîner parmi les vêtements de là-haut, dont elle avait déjà porté certains pour poser. Avant même d'ouvrir l'armoire dans la pièce rouge, son choix était fait : la robe longue, de soie noire, que Jacques lui a fait mettre pour poser. Il l'a représentée à moitié de dos, appuyée à la fenêtre ouverte sur la nuit, la lumière jette des reflets dorés sur sa chevelure et ses reins.

En fourrageant dans les sous-vêtements sur l'étagère, elle avait aperçu le flacon au fond, son nom se détachait sur la liqueur dorée : Habanera... Elle avait réussi à tourner le cabochon, coincé depuis le temps, la senteur avait balayé jusqu'au souvenir du vent dans ses cheveux sur la plage, rendu fade le goût salé qu'elle avait encore sur les lèvres. D'un geste irréfléchi, elle avait emporté dans la chambre le flacon avec les vêtements choisis.

Jacques était déjà prêt, elle l'avait admiré dans sa tenue de velours noir sur l'ample chemise blanche et la grande lavallière. Avec un rien de fatuité, il avait déclaré :

— Moi, je m'habille comme ça !... Mais prends ton temps, je prépare le dîner !

Habillée et parfumée, elle l'avait rejoint près de la petite table, dressée au milieu du salon. Les flammes dansaient dans l'âtre de la cheminée, complétant celles des longues bougies sur la table où scintillaient l'argenterie et les cristaux.

Après l'avoir contemplée, il s'était incliné et lui avait baisé le creux de la paume. Se redressant, il avait murmuré :

— Comme tu es belle, ce soir !

L'ayant fait asseoir, il avait pris place en face d'elle. Le feu les éclairait sur le côté, elle en sentait la chaleur sur sa joie, son bras nu. Jacques avait empli leurs flûtes, et plongeant encore son regard dans le sien, il avait dit :

— Avant tout, je bois à ta beauté !

Empressé, il prévenait ses moindres désirs, mais il s'opposait à ses propres tentatives de le servir, disant :

— Ce soir, tu es mon invitée !

Il lui parlait d'un ton enjoué, animé même, mais sa conversation, inhabituelle, ne faisait aucune allusion à leur sortie de l'après-midi, ou même à quelque événement vécu avec elle.

Vers le milieu du repas, après être resté silencieux quelques instants, il se remit à parler, en la fixant :

— Nous nous étions levés très tôt, il faisait encore nuit...

Elle le regardait, surprise par cette sorte de préambule, mais il continuait de parler, elle comprit qu'il s'agissait d'une excursion faite là-bas, aux portes du désert, à dos de chameau. Il parlait à mi-voix, parfois il fermait les yeux, comme inspiré, avant de replonger son regard dans le sien. Le récit était vivant, coloré, en l'écoutant Irène éprouvait l'étrange impression que Jacques l'entretenait de ce qu'elle connaissait déjà.

Comme dans le récit, elle se sentait balancée sur la haute selle de son méhari, un pied nu enfoui dans la broussaille raide de son cou. A sa droite la monture de Jacques cheminait de la même allure décomposée, elle trouvait un air de reptile à sa tête allongée qui bougeait à peine. A sa gauche leur guide avançait de même, muet et enseveli dans ses draperies blanches. Elle ne voyait de son profil que le nez basané, en bec d'aigle, et un œil enfoncé dans l'orbite sombre.

Parfois, tournant à peine la tête, il la perçait d'un bref regard qui la déshabillait, reprenant aussitôt sa fixité tendue vers un but invisible.

Irène était prise dans le récit de Jacques. Dans les flammes de la cheminée miroitait la fata morgana, une cité mystérieuse surgissant au-dessus des sables, alors qu'elle se savait assise à une table de fête, à peine vêtue d'une robe que des mois de ses gains ne paieraient pas. En elle luttait son éblouissement de se voir traitée en princesse, avec l'impression étrange que ces égards lui étaient témoignés depuis toujours. Vers la fin du repas seulement, le doute, ensuite l'appréhension se mirent à grignoter son enchantement.

Les quelques gorgées de champagne qu'elle avait bues n'avaient qu'accru son bien-être. Jacques par contre avait fait une entorse à ses habitudes de sobriété. Il avait pratiquement vidé la bouteille, ses gestes, ses paroles gagnaient en vivacité. Irène voyait pétiller dans les yeux bleus qui ne la quittaient pas un peu des étincelles que les flammes allumaient dans sa flûte.

Lorsqu'Irène émergeait par instants des évocations de Jacques, elle se sentait mêlée à celles-ci, de façon tout à fait irréaliste :

— ... Pour nous donner un peu d'air dans le petit hôtel, un serveur agitait avec une corde un large éventail au-dessus de nos têtes. Une rosée perlait sur la gargoulette de terre, dont l'eau nous semblait si fraîche...

Les regards de Jacques constamment posés sur elle lui semblaient l'inclure dans ce « nous » insistant, auquel elle était étrangère.

« Depuis le début du repas, songeait-elle, pas une fois Jacques n'a prononcé mon nom... »

Comme elle portait à sa bouche une cuillère de sorbet au casis, il tendit la main pour la détourner vers lui, lui baisant les doigts en échange. Relevant les yeux en riant, il s'exclama :

— Ton sorbet a le goût de Habanera, Myriam !

Il continuait de plaisanter, mais Irène ne l'entendait plus. A son insu, elle s'était mise hors de portée de prévenances que Jacques destinait à une autre. Après quelques instants, Jacques s'était bien avisé que son interlocutrice ne le suivait plus – mais avait-il pleine conscience de cette attitude de défense ? Tendait la

main vers elle, il lui avait serré l'avant-bras, comme pour la réveiller, en l'interrogeant :

— Mais où es-tu partie... Irène ?

Ce matin, l'esprit dégagé du trouble où il l'avait mise, elle essaie d'interpréter ce temps d'arrêt, avant de prononcer enfin son nom. Était-ce difficulté à sortir de son rêve, ou voulait-il même souligner l'ambiguïté ?

De toute manière, la conscience d'occuper la place d'une autre interdisait à Irène de poursuivre leur tête-à-tête. Ce prénom dont Jacques l'avait affublée, elle en avait déjà redouté la seule mention dans la conversation. Ses souvenirs qui se précipitaient pêle-mêle lui suggéraient, avec une force croissante, que dès l'après-midi, ensuite pendant toute l'inoubliable soirée, elle avait tenu un rôle à son insu. Son apparence avait remplacé une morte, dont la personnalité avait été autrement présente...

Pour sortir d'une situation devenue intenable, elle avait balbutié le premier prétexte venu :

— Je me sens seulement très fatiguée... La promenade, sans doute le bain... Je voudrais rentrer !

Elle s'était levée, elle allait s'enfuir, comme elle était.

Les traits décomposés, Jacques l'avait imitée. Ses yeux avaient perdu l'éclat qu'ils devaient sans doute au champagne, mais plus encore à son envoûtement. Maintenant, leur regard était empreint de tristesse, il semblait à Irène lui être vraiment destiné comme ses paroles :

— Irène... ne pars pas ainsi... Tu vas te changer, je te reconduirai... Je vais sortir la voiture...

En automate, elle était allée à la chambre, s'était dé faite des chaussures, de la robe et du slip noirs. Elle avait remis ses affaires, rejoint la voiture qui pétaradait devant la porte...

Le trajet s'était effectué en silence. Des instantanés de l'après-midi, de la soirée traversaient sa tête vide : l'éclatement de la vague sur sa poitrine, l'apparition du vélomoteur sous l'emballage

transparent, la danse des flammes dans la cheminée... Jacques aussi se taisait, avait-il quelque chose à dire – ou bien ne savait-il comment l'exprimer ?

Comme elle s'apprêtait à quitter la voiture, il avait posé la main sur son bras en murmurant, sur un ton de prière :

— Irène... une minute encore...

Il cherchait ses mots, parlait avec effort :

— Tu feras comme tu voudras... Si tu décides de revenir, n'importe quand... pour ce que tu voudras, pour le ménage... Tu seras la bienvenue, toujours !... Maintenant, va te reposer... bonne nuit !

Remontant le long de son bras, sa main avait caressé sa joue, furtive. Elle avait tourné la tête, leurs regards s'étaient croisés. Tout de suite après, elle avait ouvert la portière, elle avait couru vers sa maison.

Cette nuit, l'amertume de la sortie brutale de son rêve a hanté ses heures d'insomnie. Elle refusait encore d'explorer le doute, plus terrible encore, qui plane sur l'ensemble de ses relations avec Jacques. Elle songe maintenant à la bicyclette et au vélomoteur adossés au mur de sa maison : il ne s'est écoulé que quelques heures entre le moment où Jacques lui faisait promettre de ne jamais lui rendre son beau cadeau, quoi qu'il arrive, et celui où il a dû le lui rapporter !

Depuis son retour chez elle, elle essaie d'accepter de n'avoir été qu'une image fausse. Cet après-midi, le calme de la forêt, la lueur froide jouant dans ses branches dénudées lui ouvrent d'autres perspectives. D'abord, en dépit de griefs qu'elle a ressassés, au moins un de ses sentiments pour Jacques demeure intact : il est malheureux, d'un passé qui l'a trop marqué, si elle le lui fait évoquer avec moins d'amertume, peut-elle lui refuser ce réconfort ? En outre, jamais elle ne lui témoignera assez sa reconnaissance, même en dehors du bonheur qu'il lui a fait éprouver, simplement pour l'avoir traitée en égale, avec sa générosité, dès le début de leurs relations.

A ces deux titres, sa tendresse lui demeure acquise. Et au fond d'elle-même, sa vanité n'est-elle pas flattée, de l'estime dont l'honore

cet homme remarquable, ainsi que de l'admiration dont il témoigne pour sa beauté ?

La promenade a conduit Irène assez loin. En revenant, elle attribue ses conclusions plus positives au calme, à la sérénité qu'exhale pour elle sa forêt. Néanmoins, de retour chez elle, elle songe avec soulagement que plusieurs jours la séparent de son retour habituel chez Jacques. Elle n'a pas encore à décider vraiment si elle y retournera, de toute manière l'embarras de leur rencontre après leur séparation de la veille se trouve différé.

* * *

En reprenant son travail lundi, Irène n'a pas recouvré toute sa sérénité pour affronter le dédain ou l'indifférence de certains. Mais si elle ignore comment vont évoluer ses relations avec Jacques, elle admet par là même qu'elle retournera le voir jeudi.

Au château, madame Berlancourt accueille ses vœux avec condescendance :

— Je vous remercie... Je souhaite que l'année vous soit profitable.

— Je vous remercie, Madame... nous verrons bien...

La réponse désabusée intrigue la châtelaine, toujours jalouse en secret des relations peut-être particulières de sa femme de ménage avec le peintre réputé. La mine innocente, elle demande :

— Faites-vous toujours le ménage chez monsieur Sauriel ?

Irène répond, avec une indifférence forcée :

— Oui, Madame...

La brièveté, le ton de la réplique inclinent madame Berlancourt à soupçonner quelque changement dans ces relations incertaines. « Toi, ma fille, se dit-elle satisfaite, ta jeunesse n'aura pas suffi longtemps... Te voilà remise à ta place ! » Elle se sent prise, du coup, d'un accès de générosité :

— Pour vos étrennes, je vous donne à choisir, entre cent francs

et la commode qui est dans l'Orangerie, dont vous m'aviez parlé...

Irène avait demandé un jour à sa patronne si elle acceptait de lui vendre ce meuble laissé là à l'abandon. Mais madame Berlancourt avait refusé, son ton indiquait qu'elle ne commerçait pas avec ses domestiques. Aujourd'hui, elle songe que cette solution lui permettrait peut-être de garder pour elle ces cent francs prévus pour les étrennes d'Irène.

En remerciant, Irène déclare qu'elle opte pour la commode.

— C'est entendu, dit madame Berlancourt, vous pourrez emporter le meuble, ou le faire prendre, quand vous voudrez.

— Je l'emporterai ce soir, Madame, répond Irène, si vous me permettez d'emprunter la brouette de Pierre... Je la ramènerai demain, avant huit heures...

Irène est contente, son armoire est trop remplie, ce meuble sera bien utile, il constituera même un ornement lorsqu'elle l'aura bien nettoyé et ciré.

Vers quatre heures, madame Berlancourt apparaît à l'office, où Irène cire un régiment de paires de souliers sous l'œil satisfait d'Irma elle-même occupée à éplucher des légumes.

— Irène, dit la châtelaine, Pierre n'est pas rentré du bourg, le jour tombe vite en ce moment... Allez donc voir du côté des chevaux, pour ramener les enfants!

— Oui, Madame, dit Irène se levant aussitôt, à la satisfaction de la châtelaine devant son empressement à lui obéir (Irène préfère parler aux enfants plutôt que faire reluire les bottes du maître de céans). Décidément en veine de bonté, Évelyne Berlancourt ajoute :

— Vous pourrez partir ensuite, puisque vous rentrez à pied avec votre commode... Irma finira de cirer les souliers...

Irène remercie encore, étonnée tout de même – elle ignore que sa patronne a eu dans la matinée une explication à propos d'un menu avec la fidèle domestique, dont elle voit le nez s'allonger de deux centimètres.

En approchant de l'enclos des chevaux au-delà de la grande

prairie, Irène perçoit les voix haut-perchées des enfants répondant à celle d'un adulte, dont les accents chantants suggèrent une origine méridionale.

Ayant contourné l'écurie, elle s'arrête à la vue du groupe devant elle. Les quatre chevaux sont près de la porte ouverte, à quelques pas d'eux Édith et Didier suivent les manœuvres d'un inconnu, au comportement à la fois étrange et empreint de naturel. Tout en conversant avec les enfants, il va d'un cheval à l'autre, sa démarche est si souple qu'il semble à peine effleurer le sol.

Le voici en train de parler à l'oreille d'Ardent, le bel alezan que monsieur Berlancourt est seul à monter en raison de sa nervosité. Baissées d'un ton, ses paroles parviennent à Irène comme enveloppées de velours :

— Je te demande un dernier service, mon vieux... Bientôt, tu verras quelle belle botte de foin je te servirai dans ta stalle !

L'inconnu flatte la ganache et les naseaux de l'animal qui l'écoute sans broncher, qui vient loger sa tête sur son épaule et contre sa joue.

Des deux mains, l'homme caresse la tête, le cou du cheval figé. Il se place contre son flanc, les mains sur son dos, son mouvement est si rapide qu'Irène devine plutôt l'élan, l'envolée de longues jambes qui s'écartent, enfourchent le dos nu. Il se penche, murmure encore quelques mots aux oreilles dressées. Et la monture s'élanche dans le pré, emportant au galop son cavalier soudé à lui.

Captivée comme les enfants, Irène a contemplé la scène. Suivant ensuite des yeux le cheval et son cavalier amorçant une longue courbe, elle interroge :

— Qui est cet homme ? Que fait-il là ?

Didier répond :

— On ne l'a jamais vu. Il est venu par le petit bois pour nous rejoindre près des chevaux.

Édith ajoute, excitée :

— Et tu sais... vous savez, Irène, il parle aux oiseaux ! Des moineaux, des rouges-gorges volaient autour de lui, d'un arbre à l'autre...

Didier renchérit :

— Il leur sifflait qu'il ne fait pas froid aujourd'hui, qu'ils trouveront ici des vers dans la terre, des grains d'avoine près de l'écurie...

Irène proteste :

— Mais il n'a rien à faire chez vous ! Vous auriez dû le renvoyer, ou courir nous prévenir...

Édith demande :

— Pourquoi ? Il est si gentil ! Du reste il revient, tu vas... vous allez voir !

En se rapprochant, Ardent ralentit. L'inconnu tapote son cou, murmure encore à ses oreilles. Irène doit bien admirer l'élégance, la souplesse surtout du cavalier. Il lui est arrivé de regarder, du peron où elle secoue un torchon, monsieur Berlancourt traverser la cour à cheval. Il s'aperçoit qu'elle le contemple, il a belle allure, bien droit, à peine cambré, sur Ardent qui obéit docilement. Mais ici c'est tout autre chose.

Ardent a adopté le cavalier inconnu, il forme avec lui un véritable couple. Sans selle, étriers, mors ou le moindre licou, il avance assuré, comme devinant ce que veut son cavalier. Et celui-ci, comme soudé à lui, prolonge dans son propre corps les mouvements de sa monture.

Lorsqu'il saute à terre, Irène est surprise de le voir si grand, tant il faisait corps avec son cheval. Mince et droit, il la toise en souriant, dégageant des dents si éblouissantes qu'elle en oublie l'impudence de son regard. Cet homme lui paraît si beau qu'elle néglige la chemise douteuse sous le blouson râpé, les jeans délavés et les « baskets » sales, la musette élimée qu'il porte en bandoulière.

Elle voit les hautes jambes, les longues cuisses sur lesquelles se tendent les jeans, les hanches étroites. Elle devine, sous le blouson qui serre la taille, le torse s'évasant vers les larges épaules. D'épaisses mèches noires, un peu huileuses, ondulent autour du visage aux traits accusés. Sa peau est sombre, mais tirant davantage sur le jaune que celle d'Irène. Les hautes pommettes, les yeux écartés, les

joues creuses et le menton pointu renforcent son allure de fauve. Lorsqu'il tourne la tête vers les enfants, son sourire adoucit l'air de rapace que lui confèrent le front un peu fuyant, le nez en bec d'aigle aux narines ouvertes, le menton volontaire.

L'homme la contemple aussi, avant de plonger les yeux dans les siens, le jour déclinant accroche des reflets bleus dans les prunelles sombres.

S'arrachant au regard insistant, Irène s'apprête à apostropher l'intrus. Mais celui-ci la devance, sans cesser de lui sourire :

— Rassurez-vous, belle demoiselle. Je ne vais pas me sauver, avec ces chevaux qui ne demandent qu'à me suivre, pour aller les vendre à la foire...

Agacée tout de même par l'assurance ironique, Irène rétorque vivement :

— Mais que faites-vous ici ? C'est une propriété privée !

Il élargit encore son sourire – c'est comme s'il mordait une pêche, imagine Irène – il répond :

— Mademoiselle, j'aime les animaux. Surtout quand ils sont beaux, qu'ils se tiennent droits dans leur allure fière, comme une statue antique...

Irène se sent rougir, jusqu'à ce qu'il la quitte des yeux. Tourné vers Ardent, il continue en caressant le poil lustré :

— ... Comme lui, aussi, cette belle bête... Je désire montrer aux enfants ce qu'on obtient d'eux, quand on sait leur parler.

Didier intervient :

— Oh oui, Irène, je voudrais savoir si j'ai compris !

L'inconnu semble oublier Irène momentanément.

— Eh bien dit-il, montre ce que tu sais faire... Tiens, avec la jument noire, elle doit être plus douce...

Didier fixe l'inconnu, après un bref regard à Irène et Édith il se décide, il s'approche de Sara. Il lui parle doucement en lui caressant la tête, petit à petit la jument l'incline vers lui :

— Sara, tu ne me sentiras presque pas, sur ton dos... A notre retour, je te caresserai pour te remercier, je t'embrasserai le museau...

La flattant toujours, il dit à mi-voix à l'inconnu :

— Je suis trop petit, Monsieur, voulez-vous m'aider ?

Irène veut intervenir. L'inconnu la prévient encore, murmure en s'approchant :

— Laissez donc, ce garçon sait déjà monter.

Il saisit Didier à la taille, l'enlève comme une plume et l'installe sur le dos de la jument.

— Vas-y, dit-il. N'oublie pas de tenir tes jambes serrées !

Didier se penche sur sa monture, il l'encourage gentiment. Docile, elle obéit, elle part au petit galop. La curiosité fait surmonter sa timidité à Édith :

— Monsieur, est-ce que Sara a compris ce que lui a dit Didier ?

L'inconnu sourit, mais il reprend son sérieux pour répondre :

— Sara a compris que Didier l'aimait bien, qu'il se fiait à elle comme elle pouvait se fier à lui... C'était ce qu'elle voulait entendre !

Tout fier, Didier revient sur Sara qui s'arrête devant le groupe. Il se laisse glisser à terre, une nouvelle fois l'inconnu devance Irène :

— Les enfants, je crois bien qu'on vous attend à la maison ! Mais avant, il faut rentrer les chevaux et les poneys, surtout il faut tenir nos promesses !

Aidé par le frère et la sœur, il installe les animaux dans leurs boxes, il veille à leur faire garnir leurs ateliers et à les faire caresser une dernière fois. Ensuite il emboîte le pas à Irène, tandis que devant eux Didier et Édith parlent avec animation de l'expérience qu'ils viennent de vivre.

L'inconnu avance assuré et tranquille, jetant des regards curieux autour de lui. Il ne pose pas de questions, comme s'il n'avait nul besoin de se voir expliqué ce qu'il voyait. Irène a du mal à se rappeler qu'elle marche aux côtés d'un étranger, d'un vagabond somme toute qui s'est introduit dans la propriété, il a plutôt l'allure d'un invité qui ferait quelques pas dans le parc. « C'est tout juste, songe-t-elle, si je ne m'étonne pas qu'il condescende à me parler ! »

Dans la cour d'entrée du château, il s'arrête à quelques pas du perron. Contemplant la façade imposante, il interroge :

— C'est là que vous habitez ?

Irène n'aimerait pas voir apparaître sa patronne, à qui elle devrait peut-être expliquer, devant cet inconnu, pourquoi elle a été tardée dans l'exécution de sa mission. Regardant furtivement vers le perron, elle répond :

— Je ne fais que travailler ici, je vais rentrer chez moi...

L'inconnu lui dit, moqueur :

— Je n'ai pas l'intention d'entrer au château... Mais si vous voulez bien, je vous attendrai au débouché de l'allée sur la route, je ferai volontiers quelques pas avec vous... Au fait, comment vous appelle-t-on ?

— Irène, répond-elle, heureuse d'éviter de prendre position sur les intentions du jeune homme. Celui-ci répète :

— Irène... ça rime avec sirène... Êtes-vous dangereuse ? Moi, c'est Gilles... Alors, à tout à l'heure, belle sirène !

Il prend congé également des enfants, qui lui serrent la main avec effusion. Édith l'interroge :

— Vous reviendrez ?

Souriant, il regarde tour à tour les enfants et Irène, et il répond :

— Je ne sais pas encore si mon chemin repassera par ici...

Depuis quelques instants, Évelyne Berlancourt est apparue sur le perron. Gilles a levé les yeux, sous son regard insistant elle se redresse, tire les épaules en arrière. Elle le sent apprécier ses formes sous la jupe droite et le pull ajusté, remonter vers le casque blond de ses cheveux. De sa position surélevée, elle contemple la haute silhouette, imagine le corps musclé sous les vêtements râpés, se mesure au regard insolent des yeux sombres. Elle attend un salut, une inclinaison de tête, un signe de l'inconnu.

Mais Gilles se détourne, se dirige en longues enjambées vers l'allée. Feignant d'ignorer Irène, madame Berlancourt s'adresse aux enfants, assez fort pour que l'inconnu là-bas sache qui il a eu devant les yeux :

— Il est l'heure de rentrer, mes enfants... Je vous attends au petit salon.

Avant de rejoindre leur mère, Didier et Édith aident Irène à charger la commode sur la brouette, où elle l'arrime avec une corde. Calée vers l'avant, elle ne semble pas lourde aux bras robustes d'Irène. Enfilant l'allée à son tour, elle contourne le bosquet et trouve Gilles assis sur la palissade blanche, ses longues jambes ballantes.

Il saute à terre et lui emboîte le pas, silencieux. Soudain il s'arrête, la regardant il part d'un éclat de rire qui découvre à nouveau ses dents, si blanches dans son visage que le crépuscule assombrit encore.

— Je me demandais, dit-il, quel prix je demanderais, pour pousser la brouette à votre place !

Ce n'est pas l'idée qu'Irène se fait de la galanterie. Elle dit, d'un ton pincé :

— Je vous ferai remarquer que je ne vous ai rien demandé !

Il part d'un nouvel éclat de rire, comme Irène se baisse pour reprendre les poignées qu'elle a lâchées lorsqu'il s'est arrêté, il saisit son avant-bras au vol. La prise est ferme, Irène ne saurait comment s'en défaire, du reste son bras suit le chemin que Gilles lui imprime.

— Vous avez de belles mains, commente-t-il en examinant celle qu'il retient, je m'y attendais...

Lâchant le bras, il saisit Irène à la taille, il la déplace comme il ferait d'un objet gênant. Il attrape les manches de la brouette et se remettant en route il répond à sa propre question, ignorant l'interruption :

— Mais reportons la décision, jusqu'à ce que l'ouvrage soit terminé !

Comme ils traversent la place déserte du village, Irène observe :

— Arrêtez-vous donc ici... Chez moi, c'est plus loin...

Gilles répond :

— J'ai tout mon temps !... Et j'aime bien marcher à côté de vous !

Pendant la longue descente, ils font succinctement connaissance. D'un ton plus sérieux, Gilles indique qu'il vient du Midi, qu'il traverse seulement la région pour une destination plus éloignée. Il glisse sur sa situation actuelle – elle ne paraît pas florissante,

ce qui expliquerait qu'il ne se soit pas arrêté au bourg. Il pense poursuivre sa route dans la soirée, il avisera le moment venu pour passer la nuit.

Ce garçon ne sait trop où aller, Irène le retiendrait bien pour dîner, elle a rempli son réfrigérateur l'avant-veille. Elle songe même aux pièces vides, derrière la cuisine, elle y aménagerait peut-être un coin où il passerait la nuit. Mais comment le lui proposer, sans que... ?

Elle hésite encore, lorsqu'elle s'arrête devant sa maison. Gilles l'imite en la regardant, il se baisse pour faire reposer la brouette sur ses pieds, il observe :

— C'est donc là que vous vivez...

Dans la nuit presque complète, elle voit luire ses dents blanches, il ajoute :

— J'ai réfléchi, je connais mon prix !

Trop prompt pour qu'elle réagisse, il la prend dans ses bras, applique un bref baiser sur sa bouche et la relâche aussitôt. Souriant encore, il dit :

— N'ayez crainte, Irène... je m'en vais, maintenant je suis payé !

Irène ne s'avoue pas que ce baiser si court l'a décidée, avec les bras musclés qui la pressaient contre le corps ferme et dur. Elle ne peut laisser partir, dans la nuit hostile, ce jeune homme qui fait preuve de réserve et de retenue... Elle murmure :

— Attendez... Où allez-vous dîner ?

Gilles hausse les épaules, signifiant qu'il connaît de ces jeûnes occasionnels, qu'il se rattrapera une autre fois...

Mais Irène insiste :

— Gilles... si vous me promettez...

Gilles la fixe un instant – il ne comptait pas sur l'invitation, ce n'est qu'à la fin qu'il abandonne son ton moqueur :

— Moi, je promets tout ce qu'on veut !... Mais j'accepte, parce que j'ai faim !

Il ajoute :

— Mais alors, je continue à vous aider !

Tout en détachant la commode, il dit :

— Vous me montrerez où je dois la porter...

Irène répond :

— Dans ma chambre... je vais vous aider.

Il s'exclame :

— Pensez-vous ! Je me débrouillerai mieux tout seul !

Entre les bras de Gilles la commode paraît presque petite. Elle le précède, allume les lumières.

Avec précaution, il dépose le meuble à l'endroit désigné, deux pas à droite de l'armoire. Il dit, appréciateur :

— Elle complète bien le panneau... Est-ce votre chambre ?

Irène acquiesce, il dit :

— Vous êtes bien installée... Et où mène cette porte ?

Fièrement, elle répond :

— Vers la salle de bain – à vrai dire, la salle de douche...

Sur les traits de Gilles, l'hésitation, l'embarras alternent avec un air d'envie tandis qu'il répète :

— Votre salle de douche... Je vais vous faire un aveu : je me sens sale... trop sale pour dîner avec vous !... Me permettez-vous... ?

Irène est soulagée. Elle avait remarqué, sur l'inconnu qui bavardait avec les enfants, la chemise douteuse, la barbe qui creusait ses joues, les cheveux en mèches grasses... Maintenant, si elle doit le loger tout à l'heure dans la pièce derrière la cuisine, elle préférerait le savoir propre, entre ses draps de rechange.

— Bien sûr, dit-elle. Je vais vous donner un gant, une serviette. Le savon est sur place.

Il se dirige vers la porte, elle ajoute encore :

— Attendez... votre chemise... je vais vous la laver, elle séchera vite, devant le radiateur !

Gilles la regarde, il rougit sous sa peau foncée, murmure :

— Irène, vous êtes trop gentille, je ne le mérite pas !

Ôtant son blouson, il déboutonne la chemise, découvre son

torse musclé et nerveux où court un duvet noir. Elle saisit la chemise qu'il lui tend, disant :

— Prenez votre temps, je prépare aussi notre dîner !

Ce n'est pas du luxe... Elle refrotte le col, les manchettes dans la cuvette sur l'évier. Le pauvre... s'il avait dû la remettre dans cet état en sortant de la douche... Mais elle s'interroge à son sujet : a-t-elle bien fait d'accueillir chez elle ce garçon ? Elle ne le connaissait pas encore il y a moins de deux heures !

Son assurance l'a frappée d'abord, son aisance dans une propriété où il s'était introduit. Il sait parler aux enfants, on sent qu'il les aime. Il doit raisonner comme eux, sans complications. Mais il s'adressait à Édith et Didier comme un parent ou un ami de la famille, il caressait, montait les chevaux comme s'ils étaient les siens... Irène ne l'a pas troublé en arrivant, il a senti sa dépendance tout de suite, lui qui était bien autrement intrus...

Elle ferait mieux, pour l'instant, de glisser sur son outrageuse beauté... Ses traits, son corps, son allure même... Et sa jeunesse ! Les traits fermes, l'absence de rides, la vivacité des mouvements, tout indique que Gilles ne doit guère dépasser vingt-cinq ans.

Mais d'où lui vient cette seconde vue, qui découvre les pensées des autres, pressent leurs réactions ? A plusieurs reprises, devant un reproche, il a désamorcé son attaque... Et elle ne lui en veut pas, elle l'en trouve même plus sympathique... Mais enfin, Gilles ne fait que passer ! Peut-être tout à l'heure, en tout cas demain il disparaîtra dans l'inconnu d'où il vient !... Pourtant, elle se félicite de l'avoir chez elle...

La chemise sèche, suspendue devant le radiateur. Elle l'a réglé au maximum, il ne faut pas que ce garçon prenne froid, au sortir de sa douche ! Il doit avoir plus faim qu'il n'avoue, elle lui prépare un dîner copieux : salade, purée et côtelettes de porc, du fromage, des fruits.

Irène achève ses préparatifs, elle finit de mettre le couvert lorsqu'un léger bruit provenant de sa chambre lui indique que Gilles doit avoir terminé sa toilette. Elle va ouvrir la porte et aperçoit le

jeune homme debout, devant la grande glace fixée au dos de la porte de son armoire. Son irruption le fait se retourner vers elle.

Elle lui demande :

— Vous vous admirez, maintenant que vous voilà tout beau ?

Il lui sourit, irrésistible. Observant ses joues, son menton lisses, elle ajoute :

— Vous vous êtes aussi rasé, à ce que je vois !

Gilles répond :

— Oui... mais vous savez que ça s'étrénne... !

Il tend la joue, après un instant d'hésitation Irène y dépose un baiser en riant.

— Votre chemise n'est pas sèche, dit-elle, vous allez prendre froid, torse nu... Mettez mon peignoir, il est très large !

D'un joli rose, il donne à Gilles l'allure d'un pacha. « Je me demande, se dit Irène, quel vêtement l'enlaidirait ! »

Mais elle ne va pas passer la soirée à l'admirer ! Avec un entrain forcé, elle dit :

— A table, prouvez-moi votre bon appétit !

Gilles ne se fait pas prier. Il la suit des yeux lorsqu'elle va chercher les plats, regarnit son assiette, il doit éprouver davantage qu'un simple appétit. Mais il se contrôle, Irène doit insister pour lui faire accepter une seconde côtelette – encore une discrète attention de monsieur Belloche.

Tout en mangeant, Gilles bavarde, plaisante :

— Comment se fait-il qu'on vous abandonne, ici ? Il n'y a pas d'homme, dans ce pays, pour s'aviser que vous existez ?

Elle entre dans le jeu :

— Il faut croire qu'ils ont mieux à faire...

— Pourtant, reprend-il, ils devraient rêver aux beaux enfants que vous leur feriez !

Son regard souligne l'allusion, Irène y trouve autant de plaisir qu'aux compliments de Jacques, par exemple lorsqu'elle pose pour lui.

Elle revient sur la scène lors de leur rencontre :

— Comment vous gagnez-vous l'estime des enfants ? Et des animaux, qui semblent comprendre ce que vous leur dites ?

Gilles réfléchit, avant de répondre :

— Ce doit être plus simple qu'il n'y paraît... Du reste, j'agis de même avec les adultes, bien qu'ils soient plus compliqués. A tous, je dis ce qu'ils voudraient entendre, en le pensant vraiment, et ils sentent que je suis sincère. Pour les animaux, c'est le ton qui compte. Les enfants retrouvent leurs propres pensées, je suis un des leurs. Et les adultes sont désarmés, en entendant des idées, des opinions qu'ils s'apprêtaient à exprimer.

— Si vous pensez tout ce que vous dites, vous êtes toujours de l'avis de tout le monde ?

Gilles rit :

— Bien sûr que non ! Là commence la difficulté, c'est vrai... Mais on peut changer d'avis – et je ne m'en prive pas ! Je suis sincère au moment où je parle, ça se sent. Qu'est-ce que ça fait si je change d'avis plus tard, par exemple quand j'ai eu ce que je voulais ? Pendant que je parlais à mes interlocuteurs, ils sentaient que je ne leur mentais pas !

Cette sincérité fugace, changeante, ne convainc pas Irène. Elle dit :

— Vous devez avoir du mal à vous y retrouver... Et eux ne peuvent pas s'y tromper toujours ! Vous devez vous faire prendre à votre propre piège...

Il a le même éclat de rire que sur la route, lorsqu'elle attendait qu'il lui offre de pousser sa brouette :

— Ça m'arrive ! Alors... Je n'ai plus qu'à m'en aller...

Redevenu sérieux à la fin de la phrase, il ajoute songeur :

— La plupart du temps, ça m'est égal de partir, de quitter des gens qui ne m'intéressent plus, dont j'ai obtenu ce que je voulais...

Du même ton de reproche, Irène observe :

— Avec ça, vous ne devez pas avoir beaucoup d'amis !

Il répond :

— C'est vrai... et je ne m'en porte pas plus mal ! Mais j'en ai quelques-uns, qui pensent tout droit, comme les enfants...

— Les enfants, dit Irène vivement, ne sont pas plus bêtes que les autres ! Tôt ou tard, ils doivent se rendre compte que vous leur racontez des histoires...

Gilles proteste :

— Mais je ne leur en raconte pas !... Et qu'aurais-je à leur demander, outre leur amitié ?

Il demeure sérieux, fixant Irène en poursuivant :

— Je ne dis pas, je ne demande pas n'importe quoi, à n'importe qui... Mais c'est un fait que souvent je sens ce que pensent les autres – et bien des fois mieux qu'eux-mêmes...

Il se détend, éclate encore de rire avant d'ajouter :

— Tenez... Tout à l'heure, sur le perron, c'était bien votre patronne ?

Irène acquiesce, étonnée de l'évocation.

— Eh bien, reprend-il, elle croyait vouloir que je la salue... alors qu'elle est contente que je me sois détourné brusquement, après l'avoir regardée !

Irène se tait. Madame Berlancourt, avec ses manières de ne pas y toucher, n'a rien à voir dans leur entretien !... Gilles se met à rire, il dit :

— Irène, ne soyez pas fâchée ! Je vous parie que je vous fais sourire... Sur la route, quand je vous ai écartée pour pousser la brouette, vous auriez aimé que je vous embrasse !

Irène rougit, forcée de sourire. Pour retrouver son aplomb, elle change de sujet :

— Dites-moi, Gilles, d'où venez-vous comme ça ?

Subitement, Gilles est moins loquace. Il prend un air détaché pour donner des explications brèves, imprécises, donnant à entendre que le sujet n'a pas grande importance :

— Je suis du Midi, des environs de Toulouse. Mais je voyage constamment, moins par ici il est vrai...

— Vous voyagez... pour votre métier ?

Irène ne sait pourquoi elle a hésité à poser cette question banale.

— C'est ça, répond Gilles. Je suis un peu commerçant, un peu représentant... Pour l'instant, je change de secteur, je vais peut-être aller vers le nord...

— Et... qu'est-ce que vous vendez ?

Irène voudrait davantage de précision, situer ce garçon qui lui glisse entre les doigts. Pourquoi... ? En quoi cela la regarde-t-il... ? Mais il répond, d'un ton léger :

— Vous savez, un représentant vend de tout... J'ai vendu des livres... « La médecine pour tous », par exemple. J'ai fait de l'assurance, de la vente sur catalogue... Pour l'avenir, je n'ai pas vraiment décidé...

Irène n'insiste pas. La soirée s'avance, il faut qu'elle offre à ce garçon de l'héberger... ou bien qu'elle lui dise de partir. Elle se lance :

— Gilles... je n'ai que ma chambre d'aménagée... Mais derrière cette porte, il y a des pièces inoccupées, presque vides. Je pourrais essayer de vous arranger un coin, pour la nuit... ?

Gilles refuse d'abord, après l'excellent repas il se sent en forme pour poursuivre encore sa route. Irène objecte :

— Où irez-vous ? A cette heure, les auberges sont fermées !

Il répond :

— Bah ! je trouverai un coin, une grange...

Irène l'interrompt :

— Ça m'ennuie, de vous imaginer dehors, dans la nuit...

J'insiste pour que vous restiez !

— Irène, vous êtes trop gentille !... Je ne peux accepter que si je suis assuré de ne pas être une gêne pour vous !

Soudain affairée, Irène saisit la main de Gilles, l'entraîne vers la pièce. Une faible ampoule l'éclaire mal, on n'y aperçoit guère qu'une chaise cassée, dans un coin un canapé défoncé. Elle dit, elle-même déçue :

— C'est bien poussiéreux... Mais je vais balayer, nettoyer tout ça ! Avec des draps, des couvertures, vous serez mieux que dehors... ?

Elle se tourne vers lui, dans son agitation elle n'a pas lâché sa main.

Gilles promène son regard dans la pièce. Même le faible éclairage ne cache pas son état délabré, le rembourrage défoncé du sofa, les épaisses toiles d'araignées pendant du plafond... Recouvrant de l'autre main celle d'Irène qui serre toujours la sienne, Gilles murmure :

— Irène... ne vous donnez pas tout ce mal pour moi !

Irène regarde le grand garçon, si beau. Elle le retient encore... mais il va repartir, la laissant toute seule... Elle s'entend lui murmurer :

— Je... je ne veux pas que vous partiez !

Gilles sourit. Doucement, il dégage sa main prisonnière pour enserrer Irène dans ses deux bras, il dit à son oreille, tout bas :

— Irène... ne vous ai-je pas dit que vous êtes trop gentille avec moi ?

Après le long baiser que Gilles lui donne, pour de bon cette fois, Irène s'agite encore, ravie mais embarrassée par la situation qu'elle-même a créée. Elle se dégage, referme vite pour de bon la porte sur le taudis où elle voulait reléguer Gilles. Devant sa chambre où elle le conduit, elle parle très vite en lui jetant des regards qu'elle détourne aussitôt :

— Gilles... je vais au cabinet de toilette... Couchez-vous, avant, vous éteindrez la lumière, le commutateur est à la porte. Je reviens, dès que je suis prête...

Avant qu'elle se sauve Gilles l'a emprisonnée à nouveau pour l'embrasser. Maintenant, en se frottant dans l'eau tiède, elle songe au grand garçon qui se déshabille derrière la porte. Dès qu'elle l'a aperçu, sa silhouette mince et vigoureuse, sa peau sombre, ses longues mains et ses yeux qui hésitent entre le bleu et le noir l'ont troublée. Depuis son esprit ne cesse de s'occuper de lui.

Et lui ? Que pense-t-il d'elle ? Que cache-t-il derrière ses plaisanteries, son sourire éclatant, son regard qui la détaille ? Elle croit qu'il la désire, mais saura-t-elle lui plaire, autant qu'elle le voudrait ?

Est-ce vrai, au moins, ce qu'elle a entendu si souvent au cours du passé récent, est-elle belle, elle aussi ? Devant sa glace, elle retire le bonnet mis pour passer sous la douche. Ses cheveux cascadenent sur ses épaules, sa poitrine, elle y passe le peigne, la brosse pour les lisser.

Elle est prête. Elle n'a pas besoin de chemise de nuit, pour le rejoindre – en semblant d'excuse, elle se dit qu'à côté, il doit faire nuit... Une dernière fois, elle se contemple, fait glisser ses mains le long de son corps. Une pensée lui vient, qu'elle voudrait chasser. Mais elle est tenace, ancrée comme cette odeur vénéneuse elle-même, dont on ne sait plus comment se débarrasser... Cette liqueur ambrée, dont le nom s'inscrit en lettres noires sur le flacon de cristal, elle en voudrait le parfum sur elle à nouveau, maintenant : « Habanera... »

* * *

Tout à l'heure, Irène a sombré dans le sommeil. Brutal, le réveil l'en tire à six heures et demie, et tout lui revient, de la soirée, de leur nuit. Elle arrête la sonnerie, ses regards effleurent les draps froissés, les couvertures chiffonnées, pour retrouver cette présence qui a empli ses dernières heures.

Mais personne n'est à ses côtés. Un vide se creuse en elle, remonte en angoisse vers son cœur. Mais Gilles n'est ni dans le cabinet de toilette, ni à la cuisine. Comment a-t-il pu la quitter ainsi ?

La veille, à travers les réponses évasives de Gilles à ses questions, elle avait bien eu l'impression qu'il était pressé, moins peut-être d'arriver à une destination incertaine que de quitter la région. Mais disparaître ainsi, sans même le moindre adieu, après la nuit passée auprès d'elle, voilà ce qu'elle ne parvient pas à comprendre...

Ces réflexions désenchantées ne font pas oublier à Irène que son travail l'attend à huit heures à la boucherie Belloche. Elle met un semblant d'ordre à son lit – elle le fera à fond ce soir, il en a besoin ! A la cuisine, un grattement insistant l'accueille, venant de derrière

la porte. Hier soir, il y avait Gilles, elle avait oublié tout le reste ! Pleine de remords, elle ouvre à Olive, tandis qu'elle lui prépare sa pâtée il se frotte à ses mollets en miaulant ses reproches indignés.

Ses yeux tombent soudain sur un papier, si bien à plat sur le meuble à côté de l'évier qu'il lui a échappé jusque-là. C'est une feuille arrachée à son pense-bête du mur... un message de Gilles. Il a pensé à elle avant de partir !

Fébrilement, elle parcourt les lignes écrites d'une main malhabile. Leur sens ne pénètre pas vraiment son cerveau, à part les mots de la fin où elle trouve ce qu'elle cherchait : « ... j'ai été heureux avec toi... Je t'embrasse, Gilles. »

Il y a autre chose... Cette fois, elle s'oblige à se concentrer sur sa lecture :

« Irène,

Pardonne-moi, j'ai besoin de cet argent. J'en laisse un peu, je te rembourserai dès que je pourrai.

Hier soir, je t'ai dit que je promettais tout ce qu'on voulait... Si je n'ai pas été sage, après, je n'étais pas tout seul ! Et je t'ai répété que tu étais trop gentille !

Je dois partir. Mais je veux te dire que j'ai été heureux, avec toi. Je t'embrasse.

Gilles. »

Irène relit le message, plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle le froisse et le jette à terre. Elle s'en repent aussitôt, ramasse la feuille et la lisse avant de la fourrer dans la poche de sa blouse. C'est contre elle-même qu'elle est furieuse, elle n'arrive pas à en vouloir à ce Gilles !

Avant de partir, elle vérifie son portefeuille sous la pile de linge, dans l'armoire – Gilles a eu tôt fait de le dénicher ! – Il lui a laissé mille francs...

Son regard effleure le réveil. Elle se secoue, elle méditera sa mésaventure plus tard ! Elle se brûle en avalant son café, dépose dehors Olivier tout surpris. Ce matin, la route est plus longue, à faire à pied en passant par le château où elle doit ramener la brouette.

La pente n'est pas bien raide, la brouette est vide, Irène l'oublie en marchant. Les souvenirs l'assaillent, d'abord l'amertume du réveil solitaire, puis l'indélicatesse de Gilles – son vol, faudrait-il dire!

L'argent... elle s'en moque, dans l'armoire il ne servait à rien. Mais comme elle a bien fait d'avoir refusé d'abandonner son travail chez ses autres patrons!

— Il n'y aura rien de changé, lui disait Jacques, tu resteras libre. Je paierai seulement mon modèle un peu plus cher...

Après ce refus, il y avait eu la soirée de la Saint-Sylvestre... Par-dessus vient s'ajouter maintenant Gilles, sa nuit avec lui... Comment ses relations avec Jacques vont-elles évoluer? Vis-à-vis de lui, elle ne peut se trouver en situation de dépendance, même si elle espère qu'il restera son ami.

En tout cas, c'est heureux qu'elle ne se trouve pas privée des revenus de ses autres ménages, car dans ce cas la perte de ses économies aurait été bien plus sensible.

Se sent-elle blessée, parce que Gilles a abusé de sa confiance? Elle ne le connaissait que depuis quelques heures! Il ne s'agit pas de cela. Ce qui la met hors d'elle, c'est de se dire qu'elle a payé – à son insu, mais elle a payé! – pour que ce garçon s'intéresse à elle!...

Au château, elle ne rencontre personne, heureusement car elle est toujours aussi pressée. Elle va arriver en retard, de derrière sa caisse madame Belloche jettera des regards éloquentes sur la pendule... Elle dépose la brouette à la remise, enfourche le vélomoteur garé à côté. Il démarre au quart de tour, transporte Irène à destination en quelques minutes.

Sur le mur, l'horloge-gendarme affiche huit heures sept. Justin le commis se signale par ses raclements du dressoir, si discordants que monsieur Belloche lui dit de tempérer son ardeur. D'un ton enjoué, il répond au salut d'Irène qui se dépêche d'accrocher ses affaires dans le couloir et de commencer à balayer la boutique. Miracle, madame Belloche n'est pas encore descendue...

Lorsqu'elle fait son apparition, après une brève inspection de

ses yeux fureteurs elle envoie Irène à l'appartement. Occupée aux tâches familières dans une solitude propice, elle peut poursuivre ses réflexions.

Elle pense toujours à Gilles... Le déplaisir d'avoir peut-être acheté sa présence chez elle n'explique pas vraiment l'abattement qu'elle éprouve, qu'elle analyse mal. Car en même temps, elle se sent des forces toutes neuves. Machinalement, elle les emploie à frotter carrelages, glaces et meubles, si fort que madame Belloche se verra obligée de lui faire des compliments.

Sa déception d'avoir été abusée par un garçon dénué de scrupules n'entame pas ses regrets de ne pouvoir lui témoigner sa tendresse. Mais ces sentiments mêlés sont noyés dans une sensation autrement lancinante qui l'atteint dans sa chair. Ce soir, dans son lit, elle sera seule pour affronter les souvenirs de sa nuit avec Gilles...

En sortant du cabinet de toilette, elle était venue se glisser entre les draps. D'être restée longtemps dévêtue, elle avait froid, elle attendait, retenant sa respiration. Il ne bougeait pas, elle l'imaginait fixant comme elle le plafond invisible. Puis il avait remué, il avait dû se tourner vers elle. Sa main glissait sur sa poitrine, son ventre, ses cuisses.

— Tu es fraîche, avait-il murmuré, comme une source dans la montagne !

Elle s'était tournée vers lui, elle avait noué ses bras autour de ce corps dur, qu'elle désirait tant. Alors il s'était animé, la serrant dans ses bras, entre ses jambes, elle ne s'y débattait que pour qu'il la saisisse plus fort. Elle n'avait pas dû rester fraîche longtemps... Elle brûlait d'un feu qui la consumait de l'intérieur, intolérable mais dont elle retardait l'extinction comme lui, parce que cette brûlure était exquise.

Lorsqu'il l'avait prise, elle avait vraiment oublié tout. Elle n'était plus dans sa chambre, du reste il n'y avait plus d'Irène. Il n'y avait même plus de Gilles, il n'y avait pas place en elle pour la représentation d'un être. Peut-être aurait-elle su crier, dans ses gémissements,

qu'elle était une vague... Faite d'eau et de feu, elle était emportée par la force qui battait en elle.

Ils étaient restés enlacés, contre son oreille elle avait entendu s'apaiser la respiration haletante qui avait accompagné la sienne. Elle s'était endormie ainsi, d'un sommeil qui avait dû être bref. Mais la conscience qu'elle avait ensuite recouvrée de se trouver aux côtés d'un garçon à qui elle venait d'appartenir, elle l'avait perdue dans un nouveau sommeil...

Le dé clic du vieux commutateur l'avait réveillée. Ses paupières avaient cillé, dans son éblouissement elle avait entrevu le corps nu qui bondissait vers le lit, l'ombre qui jouait sur son ventre.

L'instant d'après, Gilles lui murmurait, entre deux baisers au creux du cou :

— Je veux te voir, plus belle encore peut-être quand nous faisons l'amour...

Irène aussi voulait voir. Elle comparait à la sienne la peau à peine plus claire, un peu plus jaune de Gilles, elle regardait jouer ses muscles sur ses cuisses tendues qu'elle pressait contre elle.

Mais le tourbillon l'entraînait à nouveau, elle ne connaissait plus de son être même que la pulsion qui l'emportait.

Ce matin, la sonnerie du réveil l'a sortie brutalement de la nuit bienheureuse qu'elle continuait dans son sommeil : Gilles était parti, et avec lui la révélation du bonheur. Depuis, la journée d'Irène s'étire dans son travail qui n'accapare pas ses pensées et où les souvenirs aiguissent son regret.

En fin de matinée, les compliments de madame Belloche l'ont à peine déridée. Mais dans l'après-midi l'amorce d'une confiance de Justin l'a tout de même intéressée. Quelques jours auparavant, après les timides allusions de Thérèse, elle avait tenté de dévier sur elle les attentions du commis :

— Ne perdez donc pas votre temps avec une fille comme moi... Je connais quelqu'un, au « Drap d'Or », qui vous écouterait peut-être... Allez donc y goûter le vin de Bergerac, il paraît qu'il est excellent !

Et voilà qu'aujourd'hui Justin lui a glissé, fiérot :

— Je suis allé au « Drap d'Or »... Samedi, je vais au cinéma, avec votre amie Thérèse !

Un moment, Irène oublie ses soucis, demain elle demandera des précisions à son amie.

La journée a fini par passer, Irène est rentrée. Si la nuit n'était pas si noire, accompagnée d'une pluie de janvier qui n'a rien de tiède, elle serait retournée dans sa forêt, rien que pour retarder le moment du coucher.

Elle a refait son lit, rendu même à toute sa chambre son aspect coquet. Elle range du linge dans sa commode lorsqu'elle entend grincer les gonds de la porte d'entrée – elle a encore oublié de les graisser. Elle perçoit un bruit de pas, une voix d'homme :

— Il y a quelqu'un ?

Surprise, elle répond :

— Voilà...

A l'entrée de la cuisine, deux gendarmes la saluent, referment la porte et se rapprochent. Elle répond :

— Bonsoir, Messieurs... Qu'est-ce que vous...

— Un simple renseignement, Mademoiselle, dit le brigadier. Nous cherchons un homme, il aurait traversé le village hier soir. Peut-être était-ce lui qui vous accompagnait vers cinq heures et demie, avec votre brouette ?

Dans ce Liancourt désert, il y avait encore eu des regards qui traînaient... Irène a un pincement dans la poitrine : Est-ce ainsi qu'elle va apprendre quelque chose, au sujet de Gilles ? D'instinct, elle prend une attitude indifférente :

— C'est possible, Messieurs... Pourriez-vous le décrire ?

Le brigadier ouvre son carnet :

— Voyons... Un homme jeune, grand et mince, très brun de cheveux et de peau...

Elle réfléchit très vite, trop peut-être pour prendre garde à la tournure de ses pensées. Gilles est recherché, elle va essayer d'en savoir davantage, elle-même en dira le moins possible :

— C'était bien lui... Mais il m'a quittée devant chez moi, il a poursuivi sa route.

Le brigadier interroge encore :

— Pouvez-vous nous indiquer la direction qu'il comptait prendre, au croisement ?

Gilles disait qu'il allait vers le nord. Par conséquent... Toujours d'un ton indifférent, elle répond :

— Je crois me souvenir qu'il pensait se diriger vers le sud... Il n'avait pas l'air très fixé... Vous le recherchez ?

Le brigadier explique :

— Plusieurs personnes ont déposé une plainte, pour escroquerie, abus de confiance...

Irène prend l'air étonné :

— A le voir, on n'aurait pas dit qu'il aurait pu être malhonnête...

L'autre gendarme parle pour la première fois, sentencieux :

— L'honnêteté ne se lit pas non plus toujours, sur le visage...

Le brigadier doit connaître les vérités premières de son second. Il conclut :

— Eh bien, tant pis... Excusez-nous de vous avoir dérangée...

Les deux hommes saluent, Irène leur souhaite bonne nuit en refermant la porte derrière eux.

Cette visite vient confirmer à Irène l'impression fâcheuse que lui a laissé le geste indélicat de Gilles. Quelle foi peut-elle accorder maintenant à ses professions d'être sincère, de penser ce qu'il dit à ses interlocuteurs ? Gilles se disait un peu représentant, le gendarme parlait d'escroqueries... Elle songe à sa force de persuasion, lorsqu'il parlait aux animaux, aux enfants, à sa façon de deviner ses pensées pendant le dîner...

Certes, il doit se montrer convaincant, pour promettre à ses clients ce qu'il ne pourra pas fournir ! Et à propos de ses promesses... Cette fois, Irène sourit : Elle n'en veut certes pas à Gilles de ne pas avoir tenu celle d'être sage... Mais ne lui a-t-elle pas pardonné même de l'avoir volée ?

Au fait, quand a-t-il commis son larcin ? Pendant qu'elle dormait ? Elle le juge capable de trouver à tâtons le chemin de l'armoire, de fouiller sous les piles de linge... Du reste, il avait allumé à un moment, il lui avait dit, après, qu'il voulait la voir... il avait pu agir aussi bien en début de soirée, il avait paru surpris, devant la glace de l'armoire ouverte...

Irène est couchée, ses réflexions la ramènent sur le terrain qu'elle redoute autant qu'elle désire le retrouver... Après la seconde fois, sa tête reposait sur l'épaule de Gilles, il avait un bras autour d'elle, ses doigts jouaient dans ses cheveux. Il observa :

— Ce n'est que pour la décence qu'il te faudrait un slip pour aller dans la rue, avec tes cheveux autour de toi tu es habillée !

Il ajouta, découvrant ses dents :

— Évidemment, si je passe par là...

Ils avaient changé de position. Appuyée sur un coude, elle suivait de l'index la ligne de son profil, au passage sur ses lèvres, il l'avait happé de ses dents. Elle lui avait dit :

— Gilles, parle-moi un peu de toi...

Libérant son doigt, il avait souri, cette fois sans apparence de moquerie.

— Tu sais, avait-il répondu, ce n'est pas très intéressant... Que veux-tu savoir ?

Elle avait dit :

— Tout !... ton nom complet, d'où tu viens, ce que fait ta famille, si tu as des frères, des sœurs...

Gilles avait dit :

— Rien que ça !... Mais ce que femme veut... Je m'appelle Gildas – je n'aime pas ce prénom – Gildas Arroya. Mes parents sont gitans – des bohémiens comme vous dites – venus d'Espagne lorsque j'étais tout petit. Dans les foires, ils vendaient des bonbons, du nougat, de la barbe à papa... Ma mère disait aussi la bonne aventure, elle lisait les lignes de la main.

Mon père avait passé son permis poids lourd quand la France

lui avait fait faire son service militaire. Il se fixa avec les siens à Toulouse où il avait trouvé un emploi de chauffeur routier. Il l'exerce toujours, ce qui lui donne l'impression de continuer le voyage... Moi, je n'ai pas su rester en place. Je suis parti dès que j'ai pu, tu sais comment je vis maintenant.

Il se taisait, elle le relança :

— Dis-moi, Gildas...

Il fronçait le sourcil, elle se reprit :

— Gilles, as-tu des frères, des sœurs ?

Il répondit :

— J'ai deux sœurs, Consuela et Mercèdes, plus âgées que moi.

Elles sont mariées à des gitans, je ne les vois pour ainsi dire plus.

Irène demanda encore :

— A l'école, travaillais-tu bien ?

Il répondit, embarrassé :

— Pas tellement... Et puis, on changeait souvent de coin...

J'aimais surtout la musique !

Elle répéta, intéressée :

— La musique ?

Il répondit :

— Oh, pas celle des livres et des professeurs, je n'ai jamais appris. Je joue de la guitare, je m'invente des airs... Un vieux tzigane m'a montré. Je restais devant lui, je ne bougeais pas... Il s'est intéressé à moi. Un jour il est mort, le lendemain sa fille a apporté sa guitare. « C'est pour le petit, a-t-elle dit à ma mère. Le vieux l'a dédicé, avant de mourir... » Cette guitare, je l'ai toujours !

Gilles n'interrogeait pas Irène, il ne semblait pas curieux de son passé. Mais les questions qu'elle posait, les réponses de Gilles lui faisaient revivre en parallèle des bribes de sa propre enfance. Son père aussi jouait de la guitare. Il était un assez bon joueur, s'il n'improvisait guère il avait beaucoup d'oreille, et il adorait le rythme. Il retrouvait les airs en vogue dès qu'il les entendait plusieurs fois, surtout il leur imprimait un mouvement, une allure qui transportaient Irène.

Brusquement, elle se souvenait : elle adorait danser... Ce n'était pas la danse des petits bals, dont les écolières parlaient avec envie, en récréation. Irène méprisait cette danse, on y répétait les mêmes pas et surtout les filles y suivaient les garçons comme si elles ne savaient pas marcher toutes seules.

Parfois, elle voyait des photos, dans les journaux, où des jeunes femmes piquées sur leurs pointes dans leur tutu avaient l'air de libellules. Elle imaginait des arabesques, des figures qu'elles traceraient, inspirées par la musique. Mais elle savait qu'elles exécutaient des mouvements appris, c'était un autre qui les avait conçus. Elle admirait ces ballerines, pour leur grâce, leur maîtrise, il lui semblait pourtant que sa propre danse était différente.

A côté d'elle, Gilles se taisait, dans sa tête chantaient peut-être des mélodies qu'il confiait à sa guitare, Irène l'avait oublié un moment, elle se revoyait dansant pour son père. A vrai dire, c'est pour elle qu'elle dansait. Tout comme son père transcrivait ses rêves dans ses rythmes, Irène en s'en emparant dessinait dans l'air, de ses jambes et de tout son corps, des figures d'autant plus belles qu'elles disparaissaient dans leur création : chacune de ses danses était unique.

Après la disparition de ses parents, Mathilde Marsis, la tante qui avait recueilli Irène, jugeait la danse aussi étrange, incongrue même dans la vie, qu'un jeu de quilles l'aurait été devant un tribunal. Le chagrin, le désarroi avaient chassé de l'esprit d'Irène l'envie de se mettre à danser. Plus tard, seule, il lui était arrivé d'esquisser quelques pas. Mais l'image qui surgissait, où son père se penchait sur sa guitare comme pour écouter ses confidences, lui enlevait vite toute envie de danser. Peu à peu, l'idée de la danse avait perdu son attrait magique, elle y pensait de moins en moins... Et voici que Gilles, en parlant de sa musique sur sa guitare, réveillait en elle cette passion oubliée.

Une fois encore, le sommeil s'était emparé d'Irène. Gilles l'en avait tiré avec ses caresses, comblant si bien ensuite son attente. Mais lorsque la sonnerie du réveil avait retenti, il était parti !

La nuit précédente, précisément, Irène n'avait pas dormi assez,

à beaucoup près. De sorte qu'en évoquant sa conversation avec Gilles et ses rêveries autour de la musique et de la danse elle est passée insensiblement dans l'inconscience du sommeil.

Ce matin, il y a branle-bas de combat au « Drap d'Or ». Le surlendemain, un gros marché se prolongera sur le week-end, on attend de nombreux clients qui viendront parler affaires en buvant et mangeant ensemble.

Madame Garraud veut un établissement propre pour les accueillir, elle met Thérèse et Irène au grand nettoyage de la salle. Elle espère même qu'elles pourront s'attaquer au lessivage des murs, leur teinte beige a baissé d'un ton ce qui n'empêche pas qu'on y voit des taches de vin ou d'autres provenances.

Concluant ses instructions, elle dit à ses employées :

— J'ai fermé le café, sacrifiant ce que me rapporteraient les clients pour que vous puissiez tout nettoyer. Alors je compte sur vous, d'ailleurs je viendrai m'assurer que vous travaillez.

Madame Garraud sait qu'Irène et Thérèse sont travailleuses, elle leur parle ainsi parce qu'elle le doit à sa qualité de patronne. Au cours de la matinée qui verra se transformer la salle sous l'action des balais, des serpillières et surtout de l'énergie des deux amies, elle ne fera qu'une seule apparition.

A cette occasion, elle fera même l'effort de dire sa satisfaction lorsqu'elle verra que le lessivage aussi a été entrepris.

Sans se retarder vraiment dans leur travail, Thérèse et Irène trouvent cependant le temps de se parler.

Aujourd'hui, vingt-quatre heures après le passage en météore de Gilles, Irène a appréhendé sa rencontre avec Thérèse. Celle-ci devait bien se douter que ses relations avec le peintre Jacques Sauriel dépassaient le stade « très amical », comme elle les avait discrètement présentées. Pourra-t-elle taire maintenant l'entrée de Gilles dans le jeu et ses conséquences ?

Mais elle se rend compte très vite que Thérèse est enchantée de poursuivre la conversation amorcée par sa question malicieuse :

— Thérèse, quelqu'un est-il venu te voir ici, de ma part ?

Elle répond, excitée :

— Mais oui, c'est Justin ! Il m'a demandé du vin rouge du patron, que tu lui avais recommandé... Tu t'intéresses au bergerac ?

Irène répond, évasive :

— J'en avais entendu parler...

(Elle ne va pas lui dire que Jacques en a fait son ordinaire !)

Thérèse reprend :

— Il m'a dit qu'il te considérait comme une amie...

Hésitante, elle ajoute, regardant Irène :

— Il m'a dit aussi qu'il te trouvait très belle...

Irène n'a pas de mal afficher de l'indifférence :

— Il disait cela sachant que tu étais mon amie...

Apparemment rassurée, Thérèse poursuit :

— Avant-hier, Justin s'est montré très gentil. J'étais ici, près de sa table, éclairée de côté par l'ampoule. Il m'a dit qu'il voyait dans mes yeux des reflets dorés de mes cheveux !

— Joli compliment, dit Irène songeant aux appréciations autrement directes dont Justin la gratifie. Thérèse termine, triomphante :

— Et ce n'est pas tout ! Samedi prochain, il m'emmène au cinéma. Il y a un western, je n'aime pas ça mais ça m'est bien égal !

Irène observe :

— Il y en a qui sont très bien... Mais tu as raison : l'important est que vous sortiez ensemble. Je suis bien contente pour toi !

— Merci, murmure Thérèse. Moi, je suis heureuse !

Après un moment, Irène demande, taquine :

— N'es-tu pas un peu petite, pour Justin ?

Thérèse se redresse, de toute sa hauteur :

— Je ne suis pas si petite que ça !

Elle éclate de rire, avant d'ajouter :

— Et puis, il est si fort, il saura bien me soulever, quand il aura envie de m'embrasser !

Rentrée chez elle le soir, Irène songe aux deux amoureux. Elle

ne soupçonnait pas, chez Justin, la délicatesse dont il fait preuve vis-à-vis de Thérèse. A côté, ses propres aventures sont autrement mouvementées : sur un coup de tête, elle quitte son grand ami pour se jeter dans les bras d'un inconnu, qui n'a rien de plus pressé que de se sauver en la dépouillant de ses économies !

* * *

Chapitre VI

Après l'hiver, le printemps

Ce jeudi matin, il fait froid sur la route. Irène s'arrête un instant, resserre le capuchon de son anorak pour se protéger contre l'aigre bise qui lui pince les oreilles. Elle est partie de bonne heure, levée tôt pour tenter de fuir les pensées qu'elle tournait et retournait dans son lit. Mais elles la poursuivent, l'accompagnent sur son vélomoteur qui la transporte vers la maison de Jacques Sauriel – elle a décidé de retourner travailler chez lui. Comment va se passer leur reprise de contact ?

Subitement, à quelques centaines de mètres de sa destination, elle enfile la petite route à gauche, devant le calvaire. Elle ne sait pas où elle va, elle fuit simplement, elle ne peut pas revoir Jacques ainsi.

Le chemin débouche sur un autre croisement, elle reconnaît la route, que lui confirme le panneau « Deauville 6 km ». « Va pour Deauville », se dit-elle avec un vague dédain pour elle-même : elle serait plus économe de kilomètres, s'il fallait les gagner à coups de pédales !

Elle n'entre pas dans la ville, longe le port de plaisance où les

bateaux alignés attendent tristement leurs propriétaires, dépasse ensuite sur la longue artère, au-delà des villas à gauche le bâtiment blanc du Casino... Quelques instants plus tard, elle arrête son vélomoteur à peu près à l'endroit où Jacques avait garé sa 2 CV. Aujourd'hui il fait bien plus froid, elle n'a nulle envie de se déchausser pour fouler le sable !

La mer doit descendre, sur la plage à demi découverte se meuvent de rares silhouettes, certaines accroupies cherchent des coquillages en train de s'enterrer. De derrière les maisons, le soleil commence à percer la brume, jette ses rayons froids sur la mer encore grise de la nuit. Irène marche lentement, suivant à peu près le parcours de leur dernière promenade à la Saint-Sylvestre.

Pendant quatre jours, elle a repoussé les pensées qui la ramenaient à Jacques. Lorsqu'elle avait cru comprendre que pour lui elle n'existait pas vraiment, elle n'avait pas vu d'autre issue que celle de le quitter. Pourtant une assurance couvait en elle, que même l'irruption de Gilles n'oblitérait pas vraiment, mais qu'elle se refusait à analyser : elle savait que le jeudi arriverait, elle savait qu'elle retournerait travailler chez Jacques.

Néanmoins, presque en vue de sa maison, elle s'est demandée tout à coup ce qu'elle allait lui dire... Maintenant, tandis qu'elle marche sur la plage dans leurs pas précédents, elle se répète qu'elle s'est montrée bien égoïste, en abandonnant Jacques ce soir de fête !

N'avait-elle pas compris d'abord, à travers ses confidences émouvantes, à quel point la passion dramatique qu'il avait vécue à Casablanca l'avait marqué ? Ensuite, toute son attitude à son égard, si éloquente et confirmant si bien sa réaction, lorsqu'il l'avait aperçue descendant l'escalier de Trièverie, ne lui avait-elle pas ouvert les yeux ?

En contrepartie de cette substitution à demi consciente, du peintre pour le modèle puis, pourquoi ne pas le reconnaître, de l'amant pour la maîtresse, Jacques lui avait prodigué son amitié, avec sa générosité de cœur il l'avait traitée d'égal à égale, lui le

grand artiste vis-à-vis d'une femme de ménage... Personne, depuis son enfance, ne l'avait traitée ainsi !

En vérité, tout simplement, Jacques l'a rendue heureuse...

Revivant leur promenade, elle aimerait se mettre à courir, elle voudrait entendre à ses côtés la foulée un peu lourde de Jacques, son souffle court qui couvrirait presque le bruit de la mer... Elle a besoin de lui, de sa force pour s'appuyer sur elle !

Plus détendue, Irène poursuit sa promenade. Dégagé de la brume, le soleil relève de ses rayons obliques les infimes vallonnements, frappe les quelques promeneurs et ramasseurs de coquillages. Là-bas, la mer est si calme dans son lent reflux qu'elle semble figée au-delà des minces vagues. Tout à l'heure, Irène retournera chez Jacques. Que va-t-elle lui dire?... Après tout, qu'importe ! Dans les yeux de son ami, elle trouvera le courage de lui parler.

* * *

A ce même instant, Jacques ferme sa porte, place la clef dans sa cachette. Ce matin, il ne s'en va pas « barbouiller », comme il dit parfois. Il part en balade dans sa 2 CV, s'il rencontre un paysage qui l'inspire, il s'arrêtera pour s'y promener. Mais il rentrera pour déjeuner, la maison ne restera pas vide, comme abandonnée.

Voici quatre jours – et même cinq nuits ! – que Jacques attendait ce matin. Il n'a pas relancé Irène chez elle, il fallait lui laisser ce répit, prendre un peu de recul. De son côté, il a médité tout à loisir, tant sur la réaction brutale d'Irène que sur l'évolution de sa propre aventure.

Irène connaissait sa ressemblance avec Myriam, pour laquelle il lui avait demandé de poser dans ses tableaux. Mais il ne pouvait attendre d'elle de jouer sciemment le rôle d'une morte entre ses bras !... Lorsque les flammes de la cheminée et des bougies, le pétilllement du champagne dans les coupes, la robe noire qui déshabillait Irène et la senteur capiteuse qu'elle dégagait avaient achevé

de le troubler, elle s'était cabrée. Ce prénom murmuré l'avait fouettée, au plus vif de son amour-propre, de son amour peut-être.

Pour sa part, Jacques demeure partagé, entre le plaisir trouble de sa confusion à demi consciente et le remords de l'avoir entre-tenu. Il a vécu ces quatre jours dans l'attente du retour d'Irène, dans l'espoir aussi qu'elle comprenne d'elle-même combien son existence est pour lui réelle, même si le passé lui suggère des associations qu'il ne sait pas refouler.

Car chez Irène, il apprécie autre chose que la ressemblance de son corps superbe, de son port altier. Il a reconnu sa droiture, sa générosité, sa capacité d'enthousiasme, il tire un parallèle avec les réactions de Myriam lorsqu'il lui exposait ses idées. Elle lui disait, du ton moqueur qu'il aimait et redoutait tout à la fois :

— Ta place n'est pas parmi nous, mais en statue dans une église, avec une auréole !

Si elle se sentait d'humeur à le troubler, elle ajoutait avec un long regard sous ses cils recourbés :

— Saint Jacques, ta servante saura-t-elle détourner sur elle tes nobles pensées ?

Elle y parvenait sans mal... Mais si elle préférait la conversation, elle la rabaissait avec des observations ironiques :

— Je veux bien que tu fasses gagner un peu d'argent à ces pauvres. Ils achèteront plus de conserves à mon père, il pourra même augmenter ses prix !

Jacques arrête sa voiture en bordure d'une forêt, s'engage à pied sur un chemin entre les arbres. Dans le ciel qui transparaît entre les branchages dénudés, il imagine la brise, qui jouera aux beaux jours dans les feuillages, avec l'infinité des verts miroitant dans la lumière.

Mais sa pensée revient vite à son souci du moment. Lui qui ne désirait plus que la solitude et l'amertume des souvenirs, le voilà rattaché à la vie, à cette jeune femme pour qui ses sentiments se développent en un bouquet complexe. S'il voit Myriam à travers elle, il la désire aussi pour sa propre beauté. Et il commence à se

dire qu'il l'apprécie au moins autant pour ses qualités morales. En outre, il la sent vulnérable, blessée par un destin qui l'a reléguée, jusqu'ici, à une place indigne d'elle.

Cette attirance, cet intérêt que Jacques éprouve pour cette jeune femme, jusqu'à lui redonner goût à la vie, a de quoi le surprendre. Avec des apparences de raison, il attribue à l'avancement de son âge une pensée qui lui vient parfois : peut-être aurait-il tout autant d'affection pour Irène, si elle n'était « que » sa fille...

L'heure s'avance, Jacques veut être rentré, pour l'heure du déjeuner... A tout le moins, le facteur serait passé, il y aurait peut-être quelque message.

* * *

Revenant en milieu de matinée de son détour inopiné, Irène trouve fermée la porte de Jacques. S'est-il absenté, pour son premier jour de ménage chez lui, parce qu'il lui en veut ? Elle entrera pourtant – la clef est à sa place dans sa cachette.

Sitôt entrée, elle aperçoit un paquet sur la table de la cuisine, sous l'emballage transparent elle distingue de la verdure autour d'une nappe bleue, un flot de rubans... Au pied de la plante, une enveloppe avec pour toute adresse, un « I » tracé de l'écriture impatiente de Jacques. Elle n'est pas cachetée, Irène se dépêche d'en lire le message qu'elle contient :

« Irène, je pensais te voir ce matin, moi qui attends depuis quatre jours... Je vais attendre encore, mais je ne tiens plus à la maison, où tu n'es pas. Si tu arrives à temps, prépare-nous à déjeuner. J'ai faim... de ta cuisine ! J. »

Irène écarte l'emballage crissant, dégage la grande cinéraire. Ses innombrables petites fleurs font une flaque bleu vif, entourée du vert lumineux des feuilles grasses. Jacques pense à elle... Irène se penche, plonge le visage dans les fleurs.

Elle dispose de deux bonnes heures pour remettre un peu

d'ordre dans la maison, préparer le déjeuner... Machinalement, elle part déposer ses habits dans la chambre de Jacques.

Devant la porte du couloir, elle s'arrête, interdite : dans sa tête a surgi une haute silhouette, un visage sombre dont le sourire découvre des dents, si blanches... Gilles est parti, mais elle en conserve l'empreinte, encore si chaude !

Troublée, elle se détourne. Il n'y a pas de porte-manteau ici... Sur le dossier d'une chaise, elle dépose son anorak, ses mouffes et par-dessus son long cache-nez rouge. En travaillant, elle passe devant la chaise, la cinéraire : tache rouge, flaque bleue, Gilles et Jacques...

En rentrant tout à l'heure, lorsque Jacques apercevra les vêtements qui devraient être dans la chambre, commencera-t-il à saisir ce qu'elle ne sait comment lui dire ? Il l'admettra, sûrement. La nuit fatidique, il l'a retenue un instant dans la voiture, devant chez elle, pour l'assurer qu'elle serait toujours la bienvenue :

— ... N'importe quand, pour ce que tu voudras, pour le ménage...

Ce que veut Irène, ce dont elle ne peut plus se passer, c'est son amitié. Jacques la lui conservera.

Le temps s'écoule trop vite. Les endives braisent dans le faitout, le rôti de porc grésille dans le four, où le remplacera tout à l'heure le plat couvert. Mais la table n'est pas mise, Irène compte y transporter la cinéraire, lorsqu'elle entend la 2 CV toussoter devant la porte.

Elle dénoue son tablier pour le jeter sur une chaise, se précipite sur le seuil. Elle lui saisit la main, l'attire à l'intérieur pour se jeter dans ses bras. Jacques serre le don précieux, parcourt des lèvres les joues d'Irène. Le recul imperceptible de la jeune femme ne le surprend pas vraiment, lorsqu'elle détourne à peine la bouche pour murmurer à son oreille :

— Jacques... j'ai eu peur, devant la porte fermée... J'avais tant besoin de te revoir !

Lorsque deux êtres se retrouvent après une discorde, de longues explications ne sont pas indispensables, il n'est que de reprendre les gestes interrompus. Vite, ils deviennent moins gauches, sauf

aux abords de la cicatrice récente, qu'ils évitent d'effleurer. Jacques parle d'autant moins de la soirée interrompue par son « Myriam » malencontreux qu'il a perçu tout à l'heure le recul des lèvres d'Irène. Quant à celle-ci, elle aimerait mettre en parenthèses, vis-à-vis de Jacques, les quatre derniers jours trop marqués par l'empreinte d'un autre.

Achevant de mettre le couvert, elle observe :

— Tout est prêt, on mange dans deux minutes !

— Ça sent bon, dit Jacques, on dirait que mes achats ont convenu à la cuisinière !

Irène s'exclame, posant le grand pot fleuri à côté des deux couverts :

— Voilà qui m'a convenu bien davantage !

Penchée vers lui déjà assis, elle applique un gros baiser sur sa joue et lui murmure :

— Merci, mon grand ami !

Mais en se redressant, elle ne peut retenir sa main, elle veut retrouver le contact rêche des cheveux, durs comme une brosse. Après tout, ce n'est qu'un geste amical !

La conversation demeure anodine pendant le repas. Tous deux ont conscience d'avoir été séparés, et de s'être retrouvés, ils sentent que la gêne qu'ils éprouvent encore s'estompera petit à petit. C'est lorsqu'ils sont installés côte à côte à leur place favorite sous la fenêtre au bout du salon, que leurs propos prennent une tournure plus personnelle.

Irène demande :

— As-tu fait de la peinture, ces jours-ci ?

Il répond, évasif :

— Pas vraiment, je n'avais rien de précis en vue... Et puis, je n'avais pas trop envie de barbouiller... Mais parlons de toi, Irène, pour changer. Ici, il n'est question que de moi !

Déjà sur la défensive, Irène observe :

— C'est naturel, c'est autrement intéressant !

Jacques proteste :

— Irène, tout ce qui te concerne m'intéresse ! De ton passé, je connais ton enfance heureuse, le drame de l'accident de tes parents, ta tante qui ne te comprend pas... Je sais que tu as été mariée, très mal... Mais comment as-tu cessé de l'être, comment ai-je pu faire ta connaissance ici ?

Irène sent l'assurance la regagner, Jacques ne l'interroge pas sur les derniers jours. Elle le regarde, avant de répondre :

— Je ne t'en ai rien dit, je le jugeais sans intérêt, pour toi !

Elle se tait encore, cherchant comment commencer. Au début, ses propos sont hésitants, mais bientôt elle oublie presque qu'elle parle à quelqu'un, toute entière à l'évocation du passé qui l'a marquée.

— J'étais mal mariée, tu viens de le dire. Mon mari ne m'aimait – elle jette un regard à Jacques – ne me désirait plus. Il me trompait, me laissait seule tout le temps. Ma belle-famille s'en est aperçue, comme elle ne m'aimait pas elle faisait tout pour m'ignorer. Vers la fin, je n'étais plus reçue chez elle. Lorsque mon mari s'est entiché de sa dernière maîtresse, mes beaux-parents l'ont reçue, c'est elle qu'ils auraient voulue comme bru... Elle avait de l'argent, alors que j'étais venue sans un sou !

Irène ne sait comment reprendre le fil. Elle répugne à détailler certains événements, moins peut-être parce qu'ils l'ont meurtrie que parce qu'elle les croit sordides. « Le mieux, songe-t-elle, est de les taire, de ne parler que de leurs conséquences. » Elle reprend, hésitante :

— ... Seule, abandonnée de tous, même de ma tante qui ne jurait que par ma belle-famille, j'étais désespérée... Alors, ce que j'ai fait a provoqué mon divorce, j'ai dû quitter Béziers, on m'a envoyée ici, à Liancourt...

Jacques saisit la main d'Irène. Elle a dû traverser de bien dures épreuves... Mais il ne peut se contenter de ces simples constatations, il sait que par la suite, Irène lui sera reconnaissante de lui avoir permis de s'ouvrir à lui. Doucement, il dit :

— Irène, ne veux-tu pas me confier cette péripétie, à moi qui suis ton ami ?

Irène fixe Jacques. Ces sentiments qu'elle avait voulu enfouir parce qu'elle les croyait honteux, ils se sont réveillés en elle. Elle va se confier à Jacques, avec l'avancement de son récit grandit en elle une satisfaction irraisonnée, celle de dévoiler des secrets qui la mettent à nu.

Il y avait autre chose que sa détresse morale. Avant de connaître son mari, elle était comme un de ces étangs qu'on rencontre dans la forêt. Les arbres cernent l'eau, par temps calme lisse comme un miroir, si on se penche sur elle on la trouve noire comme la nuit. Comme elle, sous sa surface tranquille, Irène dormait.

A l'atelier, les regards de Paul, ses compliments l'avaient surprise, lui révélant sa poitrine, ses hanches comme autre chose que de simples parties de son corps : il les désirait. La satisfaction un peu béate de son amour-propre avait été vite complétée par le trouble où la jetaient ses attouchements d'abord timides, bientôt plus audacieux et plus précis, lorsqu'il la rencontrait dans quelque recoin. Pour lui, le fils du patron, elle n'était qu'une manutentionnaire, guère plus que rien en somme : pourquoi se serait-il gêné ?

Mais cette fille lui résistait, exaspérant le désir qu'il éprouvait pour elle, jeune et belle et constamment offerte à ses regards et littéralement à portée de ses mains. Il ne savait pas ce qu'il en coûtait à Irène de ne pas s'abandonner à ses caresses, qu'elle aurait voulues plus poussées encore...

Alors, pour l'avoir il l'avait épousée. Et il l'avait eue, avec une brutalité qu'elle prenait pour de l'empressement. Durant les premières semaines de son mariage, l'assouvissement du désir de son mari la laissait dans une sorte de torpeur satisfaite. Elle regardait la vie s'écouler autour d'elle, dans l'attente du nouvel accès qui s'emparerait de son seigneur et maître.

Mais cette passion sensuelle n'avait pas duré, chez Paul. Sa nature avide mais vite lassée le détournait d'un corps ne présentant

plus l'attrait de la nouveauté. Dans la liberté où le plaçait son nouveau statut de chef de famille, il se lança à de nouvelles conquêtes. Après de fréquents écarts, il s'absenta plus longuement du foyer conjugal, s'étant lié de façon durable cette fois avec cette autre jeune femme. Seule maintenant, Irène se sentait plus isolée qu'auparavant, parce que sous sa surface lisse, elle ne dormait plus...

Irène a interrompu sa confession, Jacques respecte son silence, elle reprendra son récit si elle le désire. Pour l'instant, elle évoque pour elle seule ce qu'elle n'ose détailler, qu'à l'intention de Jacques, tout à l'heure, elle résumera seulement : en quelque sorte, sa chasse à l'homme.

Elle n'en pouvait plus de rester seule, nuit après nuit, contemplant dans sa glace son corps inutile, se tournant et retournant dans son lit. Un soir, elle sortit.

C'était l'été, elle ne portait qu'une légère robe, dessous un slip. Elle se hâtait, martelant le trottoir de ses hauts talons, vers le centre de la ville où les terrasses des cafés prolongeaient sous les platanes leurs lumières à l'assaut de la nuit. L'air jouait dans ses cheveux libérés, caressait ses bras, ses jambes nues, glissant jusque sous sa robe.

Elle l'avait remarqué tout de suite, un peu à l'écart. Deux fois, elle était passée devant lui comme en flânant, pour se repaître de son image. Il devait être grand, à en juger par ses jambes dont elle remontait le chevauchement jusqu'à le perdre sous sa table. Il avait jeté son blouson sur une chaise, sa chemise s'échancrait sur sa poitrine, ses manches retroussées découvraient ses avant-bras appuyés sur la table. Sous ses cheveux bruns, ses yeux semblaient deux trous sans fond, il n'avait pas paru la remarquer, voir son manège.

Ce qui l'avait décidée, croyait-elle, c'était son foulard rouge, froissé et noué à même le cou : elle avait désiré le desserrer, l'enlever... Elle s'était assise à une table proche, elle avait glissé une cigarette entre ses lèvres, fourragé dans son sac. Avec un geste d'impatience, elle s'était levée, approchée. Ses jambes tremblaient

sous elle, sa gorge était nouée tandis qu'elle se penchait vers lui, sa cigarette à la main. Elle avait réussi à murmurer :

— Avez-vous du feu, s'il vous plaît ?

Jusque-là, l'homme n'avait pas bougé. Il ne regardait rien, fixant seulement le noir de la nuit. Aux paroles d'Irène, il avait levé la tête, lui révélant son visage, lui laissant plonger son regard dans ses yeux sombres. Cet homme était jeune, comme elle. D'un geste preste, il s'était emparé de sa cigarette, lui répondant d'une voix un peu rocailleuse :

— Bien sûr, ma poulette. Mais tu as bien une autre pipe, pour toi ?

Irène était gênée, autant par le tutoiement de l'inconnu que par le dévoiement de son intérêt sur sa cigarette. Mais elle obéissait, ouvrait son sac, retirait du paquet une autre cigarette qu'elle mettait à la bouche. L'homme tendait le bras vers son blouson, trouvait son briquet et allumait sa cigarette d'abord, ensuite celle d'Irène en l'obligeant à se pencher davantage vers lui.

Elle faisait mine d'amorcer son repli, murmurant un vague remerciement. Mais l'homme saisissait son avant-bras d'une poigne dure, disant :

— Attends, poulette, tu ne vas pas retourner t'asseoir toute seule ? J'ai fini mon demi, tu vois, pas la peine de perdre notre temps. Tu m'emmènes ?

Irène regardait cet homme qui comprenait trop vite, qui la mettait à nu — elle n'allait tout de même pas acquiescer ! Il n'en demandait pas tant. Levé, il lâchait son avant-bras pour la saisir plus doucement, tout près de l'aisselle.

— Pendant que tu es là, dit-il, paye donc mon demi. Ça fait cinq francs, avec le pourboire...

Elle le regardait, interdite. Et elle avait encore obéi, déposée une pièce sur la table en songeant vaguement :

« Au point où j'en suis... »

Ils étaient partis, elle lui montrait le chemin mais avec l'impression qu'il la conduisait, de sa main qui la tenait.

Irène regarde Jacques : combien de temps s'est-elle tue ? Lui n'a pas bougé, son sourire l'encourage à reprendre son récit. Elle ne peut pas, ne veut pas dévoiler ces détails... Elle va abrégé tout cela :

— Alors, je suis allée vers un inconnu, un jour, je l'ai conduit chez moi...

A nouveau, elle regarde Jacques, tout aussi incapable de raconter la suite dont elle revit en elle-même les péripéties sordides.

En route, ils avaient à peine échangé quelques mots. Elle s'étonnait qu'il veuille en savoir si peu sur elle, pour sa part elle n'osait rien lui demander.

— Tu habites loin ?

— Non, maintenant, c'est au bout de la rue...

— Tu vis seule ?

— Non, je suis mariée...

— Il n'y a personne chez toi, au moins ?

— Non, personne...

Mais il n'avait prêté aucune attention au ton amer de sa dénégation.

Dans sa chambre, il avait dit :

— Déshabille-toi, je ne veux pas salir ta robe...

C'était vite fait... Son regard l'avait enveloppée, nue devant lui, il avait dit tout de même :

— Tu es une belle môme...

Amorçant un sourire, elle avait voulu saisir le nœud de son foulard rouge. Il avait repoussé ses doigts en disant :

— Ce n'est pas la peine ! C'est même tout à fait inutile...

Et il s'était mis à rire. Tandis qu'il l'entraînait vers le lit, elle songeait qu'elle serait privée même de cela, du plaisir de dénouer son foulard rouge, qui sentait la sueur.

Pour Jacques, elle enchaîne à nouveau :

— ... Et justement, ce soir-là Paul est rentré !... L'homme s'en allait, ils se sont croisés dans le jardin. L'homme était bien plus fort, surtout bien plus décidé. Paul l'a laissé partir, sans rien dire.

Du reste, il ne s'est même pas fâché avec moi. Il a dit que tout était fini entre nous, que nous allions divorcer. J'ai pris tous les torts, accepté de quitter la ville. Ils m'ont aidée à trouver du travail ici, ils continuent de me verser une petite pension...

Voilà. Jacques connaît le passé d'Irène. Elle tourne vers lui ses yeux un peu trop brillants, mais elle lui sourit pour lui dire :

— C'est ainsi que je suis devenue libre. J'ai pu te rencontrer, tu es devenu mon ami !

Jacques se penche vers elle, mais les lèvres qu'il cherche glissent, à peine effleurées. Il lui donne un tendre baiser sur la joue avant de répondre :

— Et je le reste, Irène, tu peux compter sur moi !

Le restant de café est refroidi depuis longtemps. Irène se lève, déclare :

— J'ai encore beaucoup à faire, ici... Je voudrais éviter de te déranger, que comptes-tu faire, cet après-midi ?

Jacques n'a pas envie de monter à l'atelier, ni de tourner en rond en regardant Irène travailler.

— Je sors, dit-il, je rapporterai les provisions dont tu m'as parlé. Il se lève à son tour, ajoute, le ton à peine interrogatif :

— Je rentrerai pour le dîner... ?

Irène sait qu'elle ne peut pas rester, aussi sûrement qu'elle savait qu'elle retournerait chez Jacques. Marchant à ses côtés vers la cuisine, elle s'arrête et le fixe bravement :

— Je... je ne peux pas rester... A la maison, du travail m'attend aussi... Avant de partir, je préparerai ton dîner, et si tu veux, Jacques, je reviendrai demain matin ? Il restera encore à faire...

Jacques est déçu, comment ne le serait-il pas sachant que tout à l'heure il ne retrouvera pas cette femme splendide ? Mais le soir de la fête, son brusque départ avait témoigné de l'intensité de son émotion. Aujourd'hui, en dépit de son comportement si affectueux, si tendre même, sa réserve à peine perceptible ne lui a pas échappé. Et ses confidences, tout à l'heure... se confesse-t-on ainsi à son amant ?

S'efforçant de sourire, il répond :

— Très bien, Irène. Alors, je t'attendrai... pour le petit déjeuner !

* * *

Le lendemain, Jacques accueille Irène à la porte :

— Viens voir, je fais ton travail !

Dans la cuisine règne une bonne odeur de café, mais il lui fait traverser la pièce et lui montre, derrière l'escalier, la grande table où leurs couverts sont mis.

— J'espère que mon café sera bon, commente-t-il, je t'ai bien regardé faire !

— Ce n'est pas juste, dit Irène, je ne pourrai jamais te rendre la politesse !

Jacques s'exclame :

— Comment ? Et les toiles que tu m'as permis de terminer, là-haut ?

En bonne place sur la table trône la cinéraire, sa floraison semble réfléchir le ciel. Jacques observe :

— Tu ne peux la transporter sur ton porte-bagages, je te l'apporterai en voiture.

— Je te remercie, répond Irène, mais je ne suis pas longtemps chez moi... je préférerais que tu la gardes, si tu veux la soigner pendant mes absences. Je me réjouirai en pensant que lorsque je viendrai, nous la regarderons ensemble !

Jacques s'empresse d'abonder, sur ce qu'il pense augurer un retour à leurs relations antérieures :

— Oui... tiens : pour le prochain week-end !

Irène se mord les lèvres. Chez elle, la veille, se remémorant la gentillesse de Jacques, son affectueuse compréhension pour ses malheurs passés, elle aurait voulu être près de lui, poser la tête sur son épaule et se sentir serrée dans ses bras. Mais le soir, sur le point de s'endormir, ce n'était pas le souvenir de Jacques qui l'avait envahie.

Dans son lit, sur elle-même elle avait recherché l'empreinte toujours vivace du corps vigoureux qui l'avait étreinte, l'espace d'une nuit.

Bravement, elle décide d'aborder le sujet qui les préoccupe tous deux :

— Jacques, je t'en prie, ne m'en veuille pas... Auprès de toi, je suis heureuse, je me sens en confiance. Mais je te demande d'accepter, pour le moment peut-être, que nous soyons... simplement amis ?

Jacques ne soupçonne pas quelle réaction intime pousse Irène à cette demande. Il songe à lui, obligé de renoncer à la poursuite de sa chimère à travers l'incroyable ressemblance. Comme par un rappel, l'incident tragique lui revient, qui mit fin à ce qu'il prenait pour son bonheur : un coup violent à sa porte, un corps sanglant sur le seuil, un bruit de pas en fuite...

Mais d'autres pensées lui reviennent, de ces quatre jours pendant lesquels il a attendu Irène. Il lui a reconnu une personnalité qui vaut mieux, beaucoup mieux que la psyché à laquelle elle croit qu'il la réduit. Lui sent bien, maintenant, qu'il tient à elle d'abord pour elle-même. Par-dessus le double désir qu'il ressentira toujours, cet étrange sentiment lui revient encore... Est-ce cette vieillesse, qu'il maudit mais qui l'investirait pourtant, qui lui apporterait un commencement de sérénité ? Il aimerait Irène tout autant, si elle était « seulement » sa fille...

Il ne s'étonne qu'à demi, alors, de ce que sa réponse à Irène tiende davantage de la mélancolie que de la tristesse :

— C'est ton amitié, justement, qui m'importe d'abord. La mienne, tu sais que tu l'as !

Après quelques instants, sous l'impulsion d'une idée qu'il sent naître, d'une intention encore imprécise, il ajoute :

— Puisque je serai seul, ce week-end, j'irai à Paris, discuter avec mon associé. Il me tarabuste, pour que je lui envoie mes portraits... et moi j'aimerais les garder !... Ils me semblent comme inachevés...

A peine Irène s'étonne-t-elle de se sentir jalouse, parce que Jacques voudrait conserver les portraits de Myriam – alors qu'elle-même prétend se refuser à lui ! – que Jacques lui en ôte la raison en

invoquant son scrupule d'artiste. A cet égard, quant à elle, après de timides tentatives, elle a renoncé à exprimer au peintre à quel point ses œuvres la touchent. Elle a craint qu'à bon droit il la juge insuffisamment avertie, que peut-être il lui prête le manque d'intérêt dont témoignait Myriam. Aussi n'a-t-elle pas osé faire état d'une impression – elle la ressentait du reste beaucoup plus qu'elle ne se sentait capable de l'exprimer.

Les dernières paroles de Jacques l'incitent à surmonter sa timidité. Encore hésitante, elle dit :

— Jacques... songes-tu à... retoucher ces toiles?... Est-ce que tu me permets... ?

Si elle n'a pas terminé sa phrase, la surprise qu'elle lit sur les traits, dans le regard du peintre la forcent pour ainsi dire à le faire :

— Me permets-tu de te faire part d'une... simple impression ?

Il conserve son air surpris, peut-être même sceptique. Mais elle ne peut plus reculer...

— Dans ces tableaux, je sens comme une contradiction – non ! un contraste – entre le décor, et le personnage. Dans cette femme – Irène lance à Jacques un regard – dans ses habits, dans tout son corps il y a tant de vie, de lumière... alors que tout ce qui l'entoure, les murs, les meubles... tout paraît assombri... Jusqu'aux rouges des brocards, si somptueux, on les dirait recouverts d'un voile de tristesse...

Ça y est, elle a osé... Si Jacques se fâche, elle lui demandera pardon, elle lui rappellera qu'il est son ami. Mais le peintre se tait. Par la fenêtre, il fixe le bouquet d'arbres qui masque la route, mais il ne le voit pas. Les derniers mots d'Irène résonnent en lui : « ... Un voile de tristesse... »

Et c'est bien cela ! Elle a mis le doigt sur ce qui le chiffonne, qu'il n'a pas su analyser : le défaut de ses tableaux tient aux époques différentes de leur exécution. Les décors, il les a plantés en plein dans sa période noire, où ses marines aussi reflétaient son désespoir. Mais pour le personnage, pour Myriam à travers Irène qui la lui a restituée, il a trempé son pinceau dans la joie. Ses toiles manquent d'unité, Irène l'a vu mieux que lui !

Maintenant Jacques ne tient plus en place. Il se lève, s'exclame :

— Irène, tu es le plus grand critique que j'ai rencontré ! Tu as su voir ce qui m'échappait, et tu me l'as montré... Je veux arranger ça tout de suite, sur un des tableaux, et tu seras la première à juger du résultat !

La matinée s'étire pour Irène, tandis qu'elle essaie de se concentrer sur la préparation d'une brandade. Et si elle s'était trompée ? Si elle avait mal orienté Jacques ? Que penserait-il alors, s'il devait être trop tard pour remédier à des défauts qu'elle aurait provoqués ? Au fond, elle pense qu'elle a raison, Jacques en a paru convaincu. Mais c'est avec autant d'anxiété que de curiosité qu'elle attend de voir comment Jacques va tenir compte de son observation. Sur les toiles, qui va l'emporter, du désespoir, ou de la joie ?... La mort de Myriam... ou la vie d'Irène ?

Le temps n'existe plus pour Jacques, tout à ses retouches. Elles ne doivent pas apparaître en traits de pinceau rajoutés, l'éclaircissement du décor doit sembler sourdre de l'intérieur même, comme c'est déjà le cas pour le corps magnifique à qui il sert d'écrin... car il n'est pas question d'assourdir celui-ci !

Il est l'heure de déjeuner lorsqu'il jette un dernier regard sur son œuvre, paupières plissées. Il sourit, se précipite vers l'escalier du haut duquel il appelle :

— Irène ! Viens voir un instant, s'il te plaît !

A la hâte, Irène le rejoint devant la toile — c'est le portrait où la femme nue, agenouillée et penchée en avant, joue avec le chat sur un tapis.

Irène perçoit la lumière, tout de suite. D'entre les barreaux de l'ouverture, elle allume de la braise dans les plis de la nappe pourpre qui tombe de la table, jette du feu sur les motifs orange et fauve du tapis. Et Irène ressent comme une caresse sur elle la touche dorée rajoutée sur sa hanche.

— Alors, dit Jacques, qu'en pense mon critique ?

Pleine d'admiration, Irène répond :

— C'est parfait, absolument parfait ! Le tableau est transformé... Comment as-tu fait ?

— Irène, répond Jacques, si je l'ai fait c'est grâce à toi, à toi seulement !... Me voilà plus pressé encore de voir mon associé. Je vais lui téléphoner, je pense que je prendrai le train cet après-midi.

Au déjeuner, un peu du Midi est venu percer la grisaille de l'hiver normand. Le fumet de la morue pilée avec l'ail dans l'huile d'olive emplît les narines de Jacques qui s'exclame :

— Rien d'étonnant à ce que tu m'apprennes à illuminer mes toiles, tu mets du soleil dans ta cuisine !

Au cours du repas, Irène interroge Jacques :

— Tu parles de ton associé, d'autres fois de ton directeur... De qui s'agit-il ?

— C'est Van der Pleek, répond Jacques, un ami de longue date, mais bien plus jeune que moi. Il a une galerie d'art à Paris, je me suis associé avec lui et j'expose chez lui tous mes tableaux. D'autres artistes, peintres, sculpteurs y exposent aussi, mais je les choisis avec lui, et j'ai toujours priorité.

* * *

Irène n'a pas retiré de son week-end solitaire la satisfaction escomptée. Elle a mis de l'ordre chez elle, écouté de la musique, fait la grasse matinée, elle s'est promenée... Le temps a passé vite, mais plutôt que de l'occuper, elle cherchait à fuir avec lui – vers quel but ?

Elle a aimé repasser sa jupe écossaise. Elle s'applique bien sur ses hanches, ses plis dansent autour d'elle quand elle marche, elle met ses mollets en valeur. Et elle s'harmonise très bien avec son pull cerise. Sous son tablier, elle n'abîmera pas sa jolie tenue, elle la mettra jeudi prochain.

Le dimanche après-midi, elle s'est promenée dans sa forêt, malgré la pluie qui tombait dru, qui l'a obligée à relever sa capuche. Elle a emprunté un chemin évité jusque-là, croyant que l'éclaircie

distinguée au loin était la sortie de la forêt. Mais c'était une grande clairière, barrée en retrait par une sapinière dont les arbres serrés et vigoureux, de trois mètres environ, barraient la vue de leur masse vert sombre. Des fougères jaunies s'enchevêtraient devant, à la belle saison elles foisonneront bien vertes.

Protégée par son anorak et ses jeans, Irène s'est faufilée dans un étroit passage tapissé d'herbe, accrochant au passage les branches chargées de pluie. Baissée pour percer l'ombre entre les troncs, elle a vu une ligne de verdure, toute proche, qu'elle n'a atteinte qu'au prix des piqûres des aiguilles sur ses mains, ses joues.

Elle s'est redressée au seuil d'une clairière presque ronde, de six à huit mètres de diamètre au plus. Dans le silence qui l'entourait, elle percevait la chute des gouttes alourdies qui perlaient aux tiges de l'herbe jaunie. Cette clairière secrète, ne doivent la fréquenter que les lapins et les farfadets !

Irène aurait aimé s'étendre dans cette herbe détremmée, y cacher son visage et respirer l'odeur de la terre... Mais il faisait trop froid. Il fallait repérer l'endroit, pour y revenir à la belle saison. En revenant par le passage étroit, elle trouva en bordure un petit hêtre, providentiel. Avec sa lime à ongles elle traça sur le mince tronc une barre droite, comme l'« I » de son prénom. « J'espère que je ne t'ai pas fait trop mal, murmura-t-elle. Comme ça, je te reconnaîtrai ! »

Il ne s'est rien passé de saillant, les trois premiers jours. A la boucherie, lorsqu'elle a demandé à Justin s'il avait aimé le western, il a pris un air détaché :

— Il y avait de belles bagarres...

Un ton plus bas, il a ajouté :

— Je n'ai pas remarqué la scène du saloon, placardée dehors, j'ai dû penser à autre chose...

Mais le lendemain, au « Drap d'Or », Thérèse rayonnait de la moitié de son visage. Elle a fini par confier à Irène que Justin l'avait embrassée, et elle a ajouté :

— Nous sortons encore, dimanche prochain. S'il fait mauvais, nous irons peut-être chez lui...

Le mercredi, au château, madame Berlancourt a demandé perfidement à Irène si elle avait rencontré des modèles en train de poser, chez le peintre Sauriel.

— Non, Madame, a-t-elle répondu. Mais l'atelier est bien chauffé, je sais qu'elles n'ont pas froid !

Le soir, lorsqu'elle a encore évoqué Gilles, le grand garçon qui la serrait si bien dans ses bras, ses regrets n'étaient plus si lancinants. Dans sa mémoire les images défilaient, plutôt comme sur les feuillets d'un album.

Avant de s'endormir, elle était revenue à sa conversation avec madame Berlancourt, à la soif qu'elle distinguait dans son regard, malgré l'ironie de sa question. A-t-elle imaginé la scène en s'endormant, l'a-t-elle vraiment rêvée ? Arrivant chez Jacques pour faire le ménage, elle trouvait trois modèles à l'atelier, trois femmes nues qui se moquaient d'elle. Lorsqu'elle les avait chassées à coups de balai, elle avait croisé Jacques, dans l'escalier. Et il s'était mis à rire.

* * *

— Alors, es-tu satisfait de ton voyage ?

Irène et Jacques dégustent le poulet qu'elle a fait rôtir, une volaille qui a gambadé dans les prés. Sa chair est ferme, savoureuse, sa peau est dorée, croustillante à souhait. Irène a servi pour l'accompagner des pommes rissolées, presque translucides, qui craquent avant de fondre dans la bouche.

Tout en mangeant, Jacques répond :

— Enchanté, même ! Van der Kleef est très content, mes toiles sont toujours demandées. Il craignait que je renonce à présenter des portraits, j'ai pu le rassurer, comme tu sais. Nous les présenterons début mai.

Irène est surprise :

— Si tard ? Je croyais...

— C'est vrai, dit Jacques, je les terminerai bien plus tôt. Mais nous avons un projet d'ensemble...

Intriguée, Irène interroge :

— Ah oui ?

— C'est encore un secret... Mais tu seras la première informée.

Irène a beau se dire qu'elle n'est qu'une femme de ménage, qui ignorait il y a quelques mois encore jusqu'à l'existence du peintre Sauriel, elle se sent vexée. Jacques s'en aperçoit, il paraît même s'en amuser lorsqu'il ajoute :

— Nous avons parlé de toi...

Irène rougit :

— De moi ? Tu ne lui as pas dit...

Jacques presse sa main :

— Je ne lui ai rien dit, Irène, dont tu puisses rougir – il n'y a rien à dire de ce genre ! Je lui ai dit que tu étais un modèle exceptionnel, et que je devais beaucoup à tes qualités de critique.

Il ajouta, comme s'il parlait du temps qu'il fait :

— Il se réjouit de te rencontrer à Paris, au printemps...

Stupéfaite, Irène demande :

— Tu veux m'emmener à Paris ?

— Cela fait partie, répond Jacques, de ce projet d'ensemble, dont je t'entretiendrai bientôt... Mais si nous allions prendre notre café ?

Jacques n'en dira pas plus pour l'instant, Irène n'insiste pas. Quelques minutes plus tard, assis côte à côte à leur place favorite, ils contemplent les lueurs violettes, orangées, rouges dans le flamboiement des bûches dans la cheminée, hument l'odeur du bois en ignition, écoutent son crépitement chuintant.

Jacques observe :

— On ne se lasse pas de ce spectacle... En province, on se l'offre à bon compte, à Paris c'est autre chose. Mais les gens ingurgitent leur télévision, dont ils tournent le bouton comme ils ouvriraient une boîte de petits pois...

Irène objecte :

— L'idée n'est pas déplaisante, de regarder un bon film chez soi, d'écouter un beau concert quand la pluie ou la neige battent les vitres...

— C'est vrai, répond Jacques. Mais quand j'ai pu admirer un voilier fendant les vagues, quand j'imagine les embruns sur mon visage, une voix douce vient me parler du « change de Bébé » qu'accompagne des fesses humides qui me donnent la nausée !

Irène rit :

— Jacques, tu ferais un mauvais grand-père !

— J'en dirais autant, continue de bougonner Jacques, de la pâtée du chien ou du papier hygiénique !

Irène observe :

— Est-ce le procès de la publicité ?

Il répond, véhément :

— Mais oui ! Pire qu'un matraquage, elle est un viol collectif !

Irène plaisante :

— Que sais-tu d'un viol ? Mais qui t'empêche, toi ou n'importe qui, de tourner le bouton ?

Jacques rétorque, véhément :

— Le voilà, l'argument massue ! Mais la pression de l'image inhibe notre sens critique, voire notre volonté. Ça bouge devant nos yeux, notre nature exige que nous regardions, même n'importe quoi.

Irène dit :

— Mais la publicité est un bien, elle nous fait désirer ce qu'elle nous montre. Nous achèterons davantage, il y aura plus de travail pour tous...

Jacques se tait un instant, Irène le pousse dans ses retranchements. Il reprend, d'abord sur un ton de reproche :

— Voyons, Irène... n'est-il pas immoral d'inciter ces nantis que nous sommes à nous gaver, à entasser des biens superflus, alors qu'il y a tant d'affamés et de démunis ? Le travail ne manquerait pour personne, si nous tentions de pourvoir ces malheureux simplement du nécessaire... Je sais, du reste, que tu partages mes idées à ce sujet. Mais il y a peut-être plus grave encore. Inciter quelqu'un qui a déjà plus qu'il ne lui faut à acheter, consommer encore davantage, c'est porter atteinte à sa dignité. Depuis la nuit des temps, c'est vrai,

l'instinct commande à l'homme de se nourrir, se vêtir, se mettre à l'abri. Qu'il cherche à le faire toujours mieux, il n'y a là rien de répréhensible. Ce qui l'est, c'est de faire un outil de cet instinct, en l'exacerbant. C'est de viser les pulsions les plus basses, de supprimer tout sens critique en ne laissant pas de choix véritable. C'est le principe même de la publicité, je ne l'aime pas. Il est de bonne guerre, dans notre société organisée autour de la production et de la vente... Mais les dés sont pipés, l'arme n'a aucun mal à nous vaincre.

Irène objecte :

— Pardon ! Tout le monde va à l'école, avec ses connaissances chacun peut juger si un argument est mensonger, si...

Jacques l'interrompt :

— C'est là où tu te trompes ! Dès l'enfance, on nous désapprend à réfléchir. Au lieu de nous soumettre des idées, des théories et d'en discuter avec nous, l'instruction nous bourre le crâne d'axiomes, de postulats que nous n'avons pas à discuter, que nous trouverions dans n'importe quel manuel si on nous apprenait à le consulter. Mais le fin du fin, pour un examen, c'est de nous faire répondre par oui ou par non – c'est la forme même de l'intelligence électronique, qui ne connaît que deux signes !

La démonstration est difficile à suivre, pour Irène. Elle observe :

— Jacques, tu parlais de publicité. Maintenant tu critiques l'instruction, qui justement nous priverait de sens critique...

Jacques répond :

— Mais c'est vrai ! L'image est utilisée de plus en plus, souvent de préférence au texte. Mais alors qu'un texte demande réflexion, qu'il peut même donner matière à controverse, l'image apporte une notion immédiatement perceptible, mais figée, limitée à elle-même. Dans sa concision achevée, elle est si séduisante qu'elle peut nous tenir lieu de pensée. Et nous voilà emplis d'idées toutes faites, délimitées, que notre esprit a désappris de discuter.

Irène objecte :

— Tout de même... Considère-moi, par exemple. Autant

dire que je n'ai rien appris du tout. Pourtant je porte un jugement sur ce que je vois – souvent faux peut-être, mais un jugement tout de même !

Jacques ne répond pas tout de suite. Il fixe d'abord Irène, puis il dit :

— Toi, si tu n'as pu bénéficier suffisamment de l'instruction, du moins celle-ci n'a-t-elle pu te gêner ! De plus, dans ton enfance, tu as eu sous les yeux l'exemple de tes parents.

Or, dans cette formation de l'intellect qu'est l'instruction – cette malformation pourrait-on dire – on n'apprécie les valeurs qu'en termes de rentabilité. L'instruction, même l'éducation n'ont qu'une finalité : faire de l'argent, le seul critère de leur intérêt. Et nous voilà prêts pour recevoir un message publicitaire. Tiens : regarde cette somptueuse voiture, qui nous emporte dans le silence, sur une autoroute à la fois déserte et attrayante, vers un palace où nous accueillent des serviteurs empressés. Avons-nous besoin de cette auto ? Son entretien grève nos ressources, son coût amputera nos fins de mois des années durant. Lorsque nous partirons avec elle, nous connaissons les files du week-end ou des vacances, nos seules routes d'évasion. Dans le bruit et les vapeurs de pétrole, nous roulerons sur une autoroute encombrée de nos pareils. Elle nous conduira vers ces usines à touristes, bien différentes du palais de notre mirage, où le personnel salarié comme nous, mécontent comme nous, fournira un service qu'il jugera trop bon pour sa paye ! Mais le doute ne nous gagnera pas, ni la remise en question des données reçues. Certes, nous garderons les yeux ouverts – nous ne savons plus les fermer pour rêver. Mais ils resteront braqués sur cette image, qu'on nous aura imposée. Dans cet aveuglement où nous nous complaisons, nous plaquons les miroitements qu'on nous promet sur la morne réalité que nous vivons. Et comme nous ne savons plus – ou ne voulons pas – remettre en cause nos concepts, nous n'imaginerons pas que nombre de ces avantages pourraient être à notre portée. Car il faudrait y mettre le prix de

l'effort, physique par exemple. Il faudrait laisser chez le constructeur la sacro-sainte voiture, partir à l'aventure sur les chemins...

Jacques se tait. Quel vieux bavard il fait ! En ressassant ses propres vérités, il oublie jusqu'à la présence à ses côtés de cette jeune femme qu'il serait plus avisé de chercher à reconquérir ! Mais Irène continue de regarder les flammes courir autour des bûches. Elle demande, comme à un vendeur dans une agence de voyages :

— Dans l'auberge où nous nous arrêterons, trouverons-nous une douche, pour nous rafraîchir ? Et le lendemain, si nous demeurons fatigués de notre marche de la veille, nous apportera-t-on notre petit déjeuner au lit ?

Jacques se met à rire.

— Il faudra, dit-il, que je revoie mon plan d'aménagement !

* * *

La semaine suivante, Irène se cherche des explications pour son comportement le samedi soir. Mais le reproche qu'elle se fait de s'abandonner à ses élans contradictoires ne trouble pas sa satisfaction de se sentir à nouveau heureuse.

Jacques avait décrété dès la veille jour de repos complet ce samedi. Il l'a cueillie à son arrivée, tard dans la matinée, pour l'emmener déjeuner à Trouville, « dans un bistro où les fruits de mer sont servis correctement ». De fait, le plateau énorme que le patron leur a apporté les a occupés un bon moment, accompagné par un muscadet bien frais. Une balade en voiture coupée par une promenade dans une forêt des environs a empli l'après-midi.

Jacques ne lui a toujours pas donné de précisions, relatives à ses projets pour le printemps. Par contre, il lui a confié qu'il allait se remettre aux paysages et aux marines, mais dans un style différent. Comme réfléchissant tout haut, il observa :

— Je n'en vois pas encore clairement le genre, en tous cas ces œuvres seront moins austères.

Irène aussi sera mise à contribution, elle posera à nouveau, « au moins la moitié du temps, a-t-il précisé, que tu passeras à la maison. »

Ils sont rentrés à la nuit, Jacques a laissé Irène allumer le feu, devant lequel ils sont restés assis un moment. La soirée commençait, Irène parlait de rentrer mais Jacques a proposé de faire des crêpes. Ensuite, devant l'heure avancée, il lui a dit :

— Si tu veux, tu t'installeras dans ma chambre, je me débrouillerai sur le sofa...

Se rapprochant, il a murmuré, si près que son souffle lui chatouillait l'oreille :

— A moins que tu aies pitié, Irène, que tu aies peur que j'attrape froid... ?

Cette fois, Irène a inversé son manège. Écartant l'oreille pour fuir l'agacerie, elle a offert ses lèvres en échange. Ensuite... eh bien, elle a suivi Jacques dans sa chambre, elle ne l'en a pas laissé repartir.

* * *

Les semaines ont repris le cours qu'Irène avait commencé à apprécier avant... la coupure, puis l'intermède. A ce dernier, elle commence à songer comme à un joyau, inaccessible derrière sa vitrine.

Jacques s'est rendu à ses arguments, il ne lui demande plus de renoncer à son travail chez ses autres patrons. Bien que sous l'autorité de personnes qui se croient supérieures à elle, ce sont des journées lui appartenant, en dehors de liens certes précieux, qui risquent pourtant de la priver de son indépendance.

Liancourt ne manque pas de reporters qui alimentent les comérages. Nul ne doit plus ignorer où Irène passe ses fins de semaine... Seule peut varier l'interprétation des heures supplémentaires qu'elle s'octroie.

Madame Belloche apprécie le travail de sa femme de ménage. Elle lui dit, lorsqu'elle se sent d'humeur bienveillante :

— Pensez à vous reposer, Irène, n'allez pas me tomber malade !

A son boucher de mari, il arrive d'imaginer des séances de pose, chez ce peintre, auxquelles il n'assistera pas... Son travail l'accapare, et son épouse n'entend pas lui laisser oublier ses charmes opulents.

Justin, pour l'instant, est fort occupé par son idylle avec Thérèse, dont il découvre étonné le petit corps fort bien fait, et surtout un tempérament qui secoue son inertie un peu balourde. S'il continue de désirer Irène en secret, Thérèse s'entend fort bien à le consoler.

Cette dernière, justement, se réjouit du bonheur de son amie, elle n'oublie pas qu'elle lui doit d'avoir attiré sur elle l'attention de Justin. Elle se contente de lui dire :

— Je suis comme toi, Irène, j'attends les fins de semaine. Mais toi, tu les vois venir plus tôt !

Car Justin ne mélange pas le travail et les loisirs, même privilégiés. Pour l'instant il concentre sur les samedis et les dimanches ses attentions à sa nouvelle amie.

Le péché mignon de monsieur Garraud, le patron du « Drap d'Or », c'est la recherche de vins de pays pour son restaurant. Il les goûte abondamment, ce qui l'éloigne de préoccupations sentimentales. Tout au plus suppute-t-il, dans la quantité de vin de Bergerac que le peintre Sauriel lui achète, celle qu'il peut porter au crédit de cette mâtine d'Irène.

Madame Garraud par contre, sa femme, avec une avidité de frustrée, recueille chez l'épicière les ragots qui traînent parmi les odeurs rancies. En échange, elle rapporte les propos de certains soif-fards qui lorgnent dans la salle les formes d'Irène sous ses vêtements tendus dans son travail. Certains ont aperçu la jeune femme sur son vélomoteur, le long de l'aérodrome, et la patronne lance à sa femme de ménage, d'un ton où la menace voilée recouvre mal son dépit :

— Le lundi matin, je n'accepte aucun retard. Il y a trop de travail chez moi, pour que je m'occupe de ce qui a pu vous fatiguer le dimanche...

Au château, les échos relatifs aux déplacements d'Irène suscitent des remous très diversifiés. Le jardinier Pierre voit d'un assez bon œil que la belle femme, qu'il désire bien un peu, se conforme aux lois de la nature qu'il observe dans son travail. Josiane, la femme de chambre, a l'esprit tout occupé par le prochain retour de son fiancé et son mariage qui s'ensuivra.

Irma, la fidèle cuisinière, continue d'oublier qu'elle-même n'est qu'un serviteur. A l'office, elle lance à la cantonade ses sortes d'avertissements :

— Il vaut mieux, peut-être, ne pas savoir tout ce qui peut se passer ailleurs... Mais qu'on n'oublie pas de se tenir tranquille, ici. On est là pour travailler !

Elle se garde de mélanger les torchons et les serviettes, car elle pardonne les yeux fermés les écarts à son châtelain de patron. Ce dernier croyant comprendre que la belle Irène céderait à un homme bien plus âgé que lui, sent renaître ses espérances. Lorsqu'il la croise dans son travail, il se pavane en bombant le torse, au risque d'attirer le regard de sa femme.

Mais celle-ci pense ne plus avoir à redouter de voir Irène succomber sous ses yeux aux manœuvres de son époux. Par contre, les rumeurs courant autour de ses séjours prolongés chez le peintre l'emplissent de dépit et de convoitise. A ses questions auxquelles sa position impose la réserve, sa femme de ménage se plaît à répondre avec une apparente naïveté qui l'horripile.

Dans le grand salon du château, une niche pourvue d'un éclairage spécial présente une statuette d'argent, assez ancienne, un adolescent nu. Feignant la confusion, il cache d'un linge ce qui pourrait heurter le regard. Sa chevelure bouclée encadrant ses traits juvéniles, son mince corps lisse et comme abandonné dans une pose gracieuse entretiennent l'ambiguïté.

Evelyne Berlancourt tient beaucoup à cette statuette. Devant le miroir de sa chambre, elle se plaît à lui comparer son corps élancé, ses hanches étroites. Si Jacques Sauriel acceptait qu'elle

pose pour lui – elle sait bien ce qu'elle offrirait en échange – elle placerait ensuite le portrait au salon, en pendant à la statue.

Tandis que ses doigts glissent sur ses formes d'amazone, elle songe que depuis longtemps nul ne s'est avisé de leur charme acide. Personne ? Elle sourit évoquant un échange de regards récent, intense comme une passe d'armes. Ce jeune homme se tenait dans la cour à quelques pas d'elle, étonnamment beau dans ses guenilles. A ses côtés, Irène a bien dû voir comme il la toisait, sur le perron. L'insolence de ce garçon avait fini par la ravir.

Mais pour Irène, au château, c'est devant les enfants qu'elle se sent le moins à l'aise, eux qu'elle estime pourtant le plus. Et c'est à cause de Gilles. Il a fait sur eux une forte impression lors de son bref passage, et à ce moment quelque chose dans l'attitude d'Irène leur a suggéré, surtout à Didier qui admire Irène en secret, qu'elle pourrait leur en dire davantage sur l'étrange visiteur.

Lorsqu'ils peuvent approcher Irène, ils la harcèlent de questions. Mais dans la crainte d'alerter les enfants sur son aventure sans lendemain, elle se refuse le plaisir d'évoquer un garçon qui tout de même l'a bafouée. Elle trouve malséant aussi de parler de lui, alors qu'elle s'en est gardée vis-à-vis de Jacques. Et comment expliquer à ces enfants qu'elle ne sait comment demeurer loyale à la fois à Gilles et à Jacques, deux êtres qu'ils admirent à des titres différents ?

En fin de compte, qu'importent à Irène les racontars, de gens qu'elle n'estime pas ? Dans les premières moitiés de ses semaines, elle trouve dans son travail la sauvegarde de son indépendance, mais elle ne cesse guère de songer aux quatre jours de ses longs week-ends. Elle les vit avec Jacques, dans l'épanouissement de tous ses sens.

Elle se plaît à entretenir sa maison, à varier pour lui sa cuisine. Pendant les séances de pose, elle se plie à ses désirs d'artiste, elle suit la progression de ses œuvres. Avec Jacques, elle connaît la joie de l'échange, au cours de leurs entretiens en promenade, pendant les repas, surtout sur leur divan face à la cheminée. Les sujets sont variés, embrassés par l'esprit ouvert de Jacques qu'aiguisent la jeunesse et l'enthousiasme de son interlocutrice.

Elle partage ses nuits, déployant sa tendresse pour cet homme mûri. Elle doute qu'il s'affranchisse tout à fait du mirage de l'autre, mais il lui plaît aussi de ne savoir séparer ce que ses élans doivent à cette chimère de ce qui revient à ses propres charmes.

Parfois, de même que Jacques s'en va chercher dans la nature ou au bord de l'océan des sources à son inspiration, Irène éprouve l'envie de mesurer son bonheur avec quelque recul. C'est dans sa forêt, par le jardin sauvage qui y mène, qu'elle s'enfonce dans sa solitude.

La poussée du printemps la fascine. Elle observe les bourgeons grossissant sous leur robe engluée, éclatant pour libérer les pousses vertes. Sous l'apparente immobilité de cette mer végétale, la vie surgit partout. Hors du sentier, elle avise un géant, ses ramifications qui éclatent dans le ciel. Pressée contre le tronc puissant, elle imagine la sève qui monte sous l'écorce, ses yeux suivent la fuite des nuages, là-haut, à travers l'immense résille que le renouveau piquette de vert.

Gagnée par cette force mystérieuse, Irène se sent capable d'affronter le monde. Emplie de tendresse pour les êtres auxquels l'attachent ses passions, franchissant les frontières qu'elle assigne d'ordinaire à ses sentiments, elle voudrait étreindre également ses deux amours.

* * *

Jacques vit sa période de lumière. Récemment encore, il attribuait ses réticences à l'équivoque qu'il entretenait autour de ses relations avec Irène. C'est qu'il oubliait ses phases dépressives précédentes, lorsque la forme d'expression qu'il avait choisie pour son art le lassait.

Or c'est Irène qui a mis fin à ce comportement négatif, lui désignant sur ses toiles l'opposition entre les décors assombrés de sa période noire et la luminosité nouvelle de ses personnages. Son intuition lui a fait prendre conscience de ce qu'il a entrepris en

tâtonnant : restituer dans sa peinture l'aura qui émane de ce que contemplent des yeux emplis de lumière intérieure.

Sa période jaune, précédant sa période noire, lui avait été inspirée autant par le début de son aventure avec Myriam que par la violence de la lumière là-bas. Maintenant, la plénitude de ses relations avec Irène et l'assurance qu'elles se poursuivront au-delà de leur présente intimité le conduisent à la peinture de ce rayonnement.

Pour les portraits, il le saisit tel qu'il s'échappe pour lui de son modèle exceptionnel. Mais il ambitionne le même résultat pour les paysages, par exemple une campagne embuée de brume et de pluie, mais telle que la verra ou plutôt la ressentira un amant comblé.

Pour saisir cette sensibilité rentrée dans la nature, il lui faut sa complicité. Les instants ne manquent pas, dans l'hiver que va supplanter le printemps, où un éclat de lumière transforme soudain un paysage : dans les nuages sombres d'une giboulée, une percée bleue éveille la campagne mouillée... C'est à lui de fixer sur sa toile, en touches tout aussi hâtives, ces brefs éclaircissements.

Jacques se partage ainsi, entre ses deux catégories de portraits comme il aime à s'exprimer : ceux d'Irène, ceux de la nature. Il parlerait aussi bien de portraits tout court, leur sujet véritable est le même : un instant de bonheur.

Durant ses loisirs, il poursuit ses conversations avec Irène, développant pour elle de vastes perspectives à base d'individualisme et de respect de l'humanité. Son interlocutrice le suit d'enthousiasme, comblant aussi une partie des lacunes de son instruction. La richesse intérieure de la jeune femme, que dégagent leurs causeries, le confirme dans les projets qu'il forme pour elle, et il pousse la préparation de son exposition à Paris au printemps.

Son bonheur présent, en effet, n'est pas de nature à lui faire oublier celle dont l'empreinte a marqué son origine. Pas plus qu'il ne peut ignorer, hélas, les risques que lui fait encore courir la fin tragique de Myriam. A intervalles irréguliers lui parviennent toujours des messages anonymes, avec leur menace à peine voilée.

Tout récemment, après avoir lu la lettre, il l'a froissée, jetée à terre. Mais il s'est ravisé, il a lu et relu le message avant de le classer avec les autres, dans son dossier secret. A peu de choses près, son contenu ne varie pas :

— On ne vous oublie pas, vous avez fait trop de mal ! Elle est morte par votre faute, on n'aura pas de repos tant que vous vivrez !

Jacques n'a nul besoin de signature, pour désigner l'auteur de ces messages. Il ne peut s'agir que de Manuêlo Hernandez, un cousin éloigné de Myriam. Plus âgé qu'elle, il lui faisait une cour assidue, que n'avaient découragée ni les rebuffades de la jeune fille, ni sa conscience que Jacques avait pris la place qu'il brigait.

Il savait que Myriam rejoignait Jacques dans la petite maison qu'il avait louée. Il épiait ses faits et gestes, s'était rendu compte du changement que le tempérament insatiable de Myriam donnait aux relations entre les deux amants. Jusque dans les milieux fermés que fréquentait Manuêlo, la rumeur circulait que la jeune fille ne se satisfaisait plus de sa liaison avec le précepteur de son frère. On lui prêtait des aventures passagères, toujours plus nombreuses, avec des partenaires qu'elle ne prenait pour ainsi dire plus la peine de choisir.

Il rendait Jacques responsable de la dégradation des mœurs de sa cousine, mais en évoquant ses propos violents, Jacques se voyait lui-même le premier à souffrir de ses écarts. C'est ouvertement même qu'elle lui lançait au visage l'aveu de ses passades...

Jusqu'à la tragique dernière. Ouvrant la porte et recevant dans ses bras le corps sanglant qui y avait été appuyé, Jacques comprit que l'irréparable s'était produit. Refoulant l'horreur qui lui montait aux lèvres, il se précipita dehors. Mais déjà se perdait dans le lointain le bruit de la fuite qui avait suivi le heurt à la porte.

Jacques n'avait pu élucider le drame. L'assassin pouvait être un homme abordé par Myriam qui ensuite se serait refusée à lui... ou encore, une sorte de spadassin stipendié par des femmes ayant eu à souffrir des incartades de Myriam.

Jacques avait dû informer lui-même du drame Felipe Hernandez.

Ce père qui avait fermé les yeux sur la liaison de sa fille avec le précepteur de son fils était sorti brutalement de l'indifférence dont il témoignait à l'égard de ses enfants depuis la mort de sa femme. Il avait sans doute été poussé, de surcroît, par son neveu Manuêlo, lequel ne s'était pas privé d'invectiver lui-même Jacques violemment :

— Vieux vicieux ! Vous êtes responsable de sa mort ! Non content de l'avoir séduite, vous lui avez inoculé votre perversité !

Là-bas déjà, il l'avait menacé, il vengerait la mort de Myriam.

Les événements s'étaient précipités. Le père n'avait pas voulu porter plainte, pour éviter un scandale qui aurait rejailli sur toute sa famille.

— Vous êtes sous mon toit, avait-il dit à Jacques, je n'entreprendrai rien contre vous. Mais j'obtiendrai le retrait de votre permis de séjour. Si vous ne voulez pas être expulsé, vous quitterez le Maroc immédiatement après les obsèques !

Jacques avait occupé les deux jours précédant la cérémonie à rassembler les souvenirs de son aventure, épars dans la maison où il avait vécu tant d'heures passionnées. A l'enterrement, il contemplait la caisse de bois précieux qui contenait Myriam, cette femme à la beauté radieuse qui l'avait aimé, malgré tout.

Ce n'est que dans l'avion le ramenant en France qu'il avait éclaté en sanglots. Il se forçait à tousser, ne voulant pas donner aux passagers le spectacle d'un vieillard en pleurs. Et l'hôtesse, spontanément, lui avait apporté un verre d'eau.

Retiré à Orleclaire, Jacques n'avait vécu que dans le souvenir de son bonheur disparu. Au reste, les rappels de Manuêlo Hernandez qui se refusait à lâcher sa proie l'auraient empêché d'oublier sa fin tragique. Mais il continuait de mépriser celui qui le poursuivait de ses menaces, dont l'exécution fort hypothétique était désormais sans importance pour lui.

C'est lorsqu'il a rencontré Irène qu'il a commencé de changer d'opinion.

D'une part, il n'est plus assuré que l'essentiel de son existence

est derrière lui. En lui des forces bouillonnent à nouveau, il veut les mettre au service de son art, pendant le temps dont il disposera encore.

D'autre part, son désir de témoigner à Irène sa reconnaissance croît toujours davantage. Irène a transformé le cauchemar qu'était devenue sa vie, d'abord en un rêve qui ne le quitte pas tout à fait, désormais en découverte d'une réalité plus belle encore. De surcroît, ce bonheur qu'elle lui apporte lui permet de rénover son art.

Jamais il ne pourra s'acquitter vraiment de sa dette.

* * *

Chapitre VII

La Femme au Masque

Vendredi, quatre mai 1966.

— Vous allez chez Van der Pleek ?

La quarantaine, élané mais légèrement voûté, le journaliste Fauvert remue distraitement sa cuiller dans sa tasse sur le comptoir, tandis qu'il confirme son interrogation en jetant par-dessus ses lunettes un regard de côté à son voisin.

— Sûr, répond ce dernier, on ne rate pas une exposition de Sauriel !

Critique d'art également, Denis Vieulin est plus jeune, de taille moyenne, sa corpulence naissante engoncée dans son costume gris. Tirant de sa poche le bristol crème, il observe :

— On dirait un faire-part de mariage...

Fauvert entre à demi dans le jeu :

— Ne nous plaignons pas que la mariée soit trop belle ! Il ne devrait pas s'agir seulement de quelques toiles, pour lesquelles Van der Pleek aurait simplement téléphoné à la Rédaction.

— Il paraît, dit Fauvert, qu'on a envoyé une centaine d'invitations. Il n'y aura pas que des journalistes, d'autres artistes, des personnalités ont également été conviées...

— Sûrement aussi de jolies femmes, ajoute Vieulin avec un sourire gourmand.

— Nous en verrons toujours en portrait, observe Fauvert, quand Sauriel en présentait encore, il y a des années, il avait toujours de beaux modèles !

L'associé de Jacques s'était inspiré de ses recommandations, pour l'invitation :

— Je veux beaucoup d'invités, mais je veux qu'ils viennent ! Informe-les, mais intrigue-les surtout !

Par-dessus l'épaule de Vieulin, Fauvert relit le texte avec lui :

« Robert Van der Pleek vous prie de lui faire l'honneur d'assister au vernissage des œuvres de son associé Jacques Sauriel.

Le peintre en fera lui-même la présentation, à quinze heures précises, le vendredi 4 mai 1966, dans ses salons, 93 avenue Matignon.

L'exposition comportera deux galeries de portraits et une galerie de paysages et de marines, toutes œuvres inédites. »

— Chez Van der Pleek, remarque Vieulin, on est à l'heure. Mon cher, à bientôt chez lui !

Au même moment, il y a branle-bas de combat dans ces salons, où Jacques et Irène ont retrouvé le directeur de la galerie après un saut à l'hôtel pour se changer. Pendant une longue matinée, tous trois ont accroché les œuvres aux cimaises des trois salles, sur les indications de Jacques qui a même rectifié à plusieurs reprises l'ordre des présentations. Derrière les portes encore fermées, tous trois prennent un bref repos dans la grande entrée, où des tentures masquent les accès aux galeries et où trois maîtres d'hôtel montent la garde devant le buffet dressé le long du mur.

A Irène qui pianote nerveusement sur le bras de son fauteuil, Robert Van der Pleek dit d'un ton rassurant :

— Irène, tout se passera le mieux du monde !

Elle se force à sourire, avant de répondre :

— Je voudrais vous y voir ! Ce n'est pas vous, que tout ce monde va lorgner tout à l'heure !

Il riposte, taquin :

— Ne s'intéressera-t-on pas au directeur de la galerie ?

Mais il ajoute aussitôt :

— Irène, tout à l'heure, songez que vous aussi, vous avez des yeux, et qu'ils seront moins à la fête que ceux qui vous regarderont !

Le compliment déguisé fait sourire Irène, mais Jacques prend l'air inquiet pour demander :

— Croyez-vous que personne ne regardera mes tableaux ? C'est pourtant un peu pour ça que j'ai invité les gens !

Ces temps-ci, Irène n'a guère eu le temps de souffler. Jacques mettait les bouchées doubles pour achever ses œuvres, elle continuait pourtant ses ménages. Elle n'a même demandé qu'une demi-journée à madame Berlancourt pour quitter le château à midi, elle se réserve le mois de juin pendant lequel elle doit partir en vacances avec Jacques. C'est ainsi qu'elle a débarqué à Paris dans l'après-midi de mercredi.

Elle y avait déjà fait un saut en avril, avec Jacques qui voulait la faire connaître à son associé. D'emblée, elle s'est entendue avec lui. Il est beaucoup plus jeune que Jacques, elle lui donne moins de quarante ans. Grand et mince, il est peut-être d'aspect un peu frêle, mais d'allure distinguée en dépit de ses traits assez ordinaires sous ses cheveux roux. Épais et à demi disciplinés par une raie à gauche, ils font ressortir sa peau claire et ses yeux verts.

Tout de suite, il l'a traitée en camarade, sans airs de supériorité ou de déférence. Il s'est intéressé à ses goûts, à ses préférences, elle a l'impression de s'être gagné un ami.

Ce premier voyage avait un autre objet. Jacques l'a conduite chez le couturier Sartilla, un amateur de ses tableaux. Il a drapé sur elle les tissus que Jacques avait choisis, en premier essayage de la robe créée toujours sur les indications très précises de Jacques. Ils avaient tout juste eu le temps de choisir les chaussures, le sac et les accessoires que Jacques devait connaître d'avance.

A son second voyage, à peine arrivée ce mercredi, elle a fait le

dernier essai, ensuite elle a couru les boutiques en compagnie de Jacques. C'était pour constituer sa garde-robe. Selon Jacques elle avait un rang à tenir, en sa qualité de modèle en quelque sorte officiel. Il l'invitait d'autre part à considérer cette période comme une parenthèse dans sa vie habituelle, de plus ces vêtements lui seraient nécessaires pour leurs prochaines vacances. Ainsi, elle accepte plus facilement des libéralités dont elle craint toujours qu'elles portent atteinte à son indépendance.

Néanmoins, elle a obtenu de Jacques qu'il lui laisse faire des économies raisonnables sur ces achats, afin d'en verser le montant, augmenté d'un prélèvement sur le pécule qu'elle a commencé à reconstituer, à une fondation pour la lutte contre la faim. Jacques s'est empressé de s'associer à ce geste. Il versera de son côté l'équivalent des achats pour la garde-robe d'Irène.

— Afin, dit-il, qu'elle ne se montre pas trop parcimonieuse.

Songeant que les mille francs que Gilles lui avait laissés feront peut-être partie de son versement, Irène se demande ce qu'il penserait de cet emploi.

L'heure s'avance, on va ouvrir les portes pour accueillir les invités. Jacques engage Irène à gagner le petit bureau attendant, où elle attendra qu'il vienne la chercher.

— Ce ne sera pas long, ajoute-t-il. Mes invités savent qu'ils doivent venir à l'heure, et Robert qui leur parlera d'abord a horreur des discours !

Les deux hommes la regardent s'éloigner, de son allure de statue animée.

— A ta place, dit Robert à son associé, j'aurais peur que la présence d'un tel modèle éclipse les tableaux !

Jacques sourit :

— Il faut prendre quelques risques... Je tiens à ce qu'Irène soit remarquée !

— A cet égard, observe Robert, tu n'as pas de soucis à te faire !

— Quant à mes tableaux, poursuit Jacques, ils n'ont pas à

craindre la concurrence d'Irène : eux sont à vendre... et personne n'achètera jamais Irène !

Voici Irène seule, pour les quelques minutes de ce faux répit, appréhendant son prochain affrontement de la foule. Elle s'est préparée à ce qui lui arrive, mais les impressions que lui donne la réalité l'empêchent de réfléchir posément. Songeant à sa vie à Liancourt, elle imagine madame Garraud lui demandant, en la voyant ici, où elle a laissé sa serpillière, et madame Berlancourt oubliant dans son étonnement de lui donner du « ma fille »... Et que penserait d'elle Gilles ? Voudrait-il s'assurer qu'elle n'a pas changé, sous ses vêtements d'apparat ?

Le brouhaha qui lui parvient soudain à travers la cloison la fait sursauter : les invités arrivent ! Le silence se fait à nouveau, derrière la porte, lorsque Robert Van der Pleek prononce ses mots d'accueil, évoque l'œuvre de Jacques Sauriel et annonce que le peintre présentera ses œuvres lui-même.

Lorsque Jacques ouvre la porte, la rumeur redoublant d'intensité fait sursauter Irène. Il lui sourit, tend la main en disant :

— Irène, c'est le moment de faire comprendre à tous ce que je te dois.

Elle s'était levée, il saisit la main qui pend inerte au bout de son bras, la porte à ses lèvres. Il l'entraîne, elle s'avance vers la foule un peu comme une somnambule.

Après quelques exclamations à leur arrivée coupant la curiosité de l'attente, les regards expriment seuls la surprise dans le silence retombé. Tenant toujours la main d'Irène, Jacques la conduit devant une sorte d'écran, un tapis crème strié en biais de rouges dégradés.

Çà et là, des spectateurs plus démonstratifs murmurent leur admiration. A voix basse, Fauvert glisse à son collègue Vieulin :

— Vous espériez voir des femmes... vous ne vous attendiez pas à en voir une masquée, comme à Carnaval !

Sur le même ton, Vieulin répond :

— J'en espérais de jolies... pour celle-ci c'est autre chose : on dirait une déesse...

Le silence s'est rétabli, dans l'attente de la présentation de ses œuvres par le peintre, comme annoncé. Il se tient devant les invités, à peine en retrait d'une femme masquée, dont la chevelure coule sur sa poitrine en cascade noire. La tenue de velours noir du peintre fait ressortir sa robe chatoyante, dans laquelle elle se dresse comme une haute flamme.

Jacques s'écarte, tire un rideau masquant le mur. Les exclamations fusent à nouveau, à l'apparition d'un portrait en pied, grandeur nature. Fauvert murmure à Vieulin, ironique :

— Enfin, voici au moins une des toiles annoncées !

Vieulin, qui a tout de même quitté des yeux la femme masquée, répond de même :

— Mais quelle toile !

Il s'agit de la réplique, en tous points mais transcendée par l'artiste, de la femme masquée. Celle-ci, aux côtés du peintre, bouge tout juste la tête pour parcourir l'assistance de son regard camouflé. Comme pour lui rendre sa liberté, Jacques Sauriel lâche sa main et déclare, désignant le tableau :

— Cette toile, « La Femme au Masque », résume sur elle tous les portraits de mon exposition.

C'est bien la même femme, dans la même position, mais dans un décor tout différent. L'absence de murs, et même de sol semble la faire flotter dans l'espace, plus altière encore. De chaque côté d'elle, des esquisses de tableaux superposés montent à l'infini, tous en écarlate à gauche et en rose éclatant à droite. Les deux tons se rejoignent au sommet, fondus en incendie sur lequel se détache la chevelure noire de la Femme au Masque.

C'est dans ces instants de contemplation que se joue au cœur des spectateurs le combat que prévoyait Van der Pleek : qui va l'emporter, de la femme vivante, si proche qu'ils la toucheraient s'ils osaient, ou de l'image qu'en a rendue l'artiste sur son tableau ? Presque de face, avec la même noblesse d'attitude, laissant errer par les meurtrières de son loup rouge le même regard lointain, elle est revêtue de la même tenue d'apparat qui souligne ses formes.

Soyeux, le tissu écarlate en recouvre une bonne moitié. C'est une seconde peau sur un bras et une épaule, sur la gorge et un sein. Le moule brillant descend gagner la taille et le ventre, se plaque le long d'une jambe qu'il abandonne sous le genou pour tomber en plis.

L'autre tissu, voile translucide en rose éclatant, assourdit l'écarlate lorsqu'il le recouvre, tombe ailleurs en cascade écumeuse qui laisse deviner les mêmes formes.

Mais tout le corps est couvert. De sa chaude carnation n'apparaissent que la partie hors du masque du visage, le cou et les mains que l'absence de bijoux dénude davantage, ainsi qu'au bas des plis, les pieds pris dans les minces lanières des chaussures. Pour tout ornement, une agrafe brillante retient le flot de la chevelure noire. Les joues sont à peine rosies, les lèvres foncées au violet s'entrouvrent sur la blancheur des dents.

Entre les deux couleurs de la robe l'opposition, presque l'hostilité ressortent davantage sur le tableau, où l'envolée des esquisses, de part et d'autre, trouve néanmoins au sommet sa fusion harmonieuse. Ce qui retient le regard des spectateurs, c'est moins un sentiment précis que peut-être une impression que dégage l'œuvre : une sorte de plénitude.

Des regards plus aigus, plus avertis peut-être fouillent davantage pour arracher à la toile une partie de son secret. Excité, Vieulin murmure soudain :

— Fauvert... regardez le rose sur la robe ! De la lumière en émane... comme si le corps l'éclairait !

Fauvert approuve, également intrigué :

— Comme si le tableau s'illuminait là, de sa propre lumière !

Derrière le masque dont elle apprécie la protection, Irène voit les regards refluer sur elle, l'un après l'autre, reportant peut-être sur le modèle cette clarté qu'ils viennent d'emmagasiner. Avant eux, elle en a subi l'attirance magique, elle a même pu la voir naître sous les pinces de ce sorcier de Jacques.

Mais tout a une fin, même cette admiration double renforcée

par l'effet de surprise. Les apartés reprennent, l'attention trop concentrée cherche à s'évader. Jacques le sent, il relance l'intérêt de ses invités.

— Mes amis, leur dit-il, j'ai voulu vous montrer, avant que la voie le public, la peinture que j'essaie de faire maintenant. Mais j'ai voulu aussi vous présenter celle à qui je dois l'aboutissement de mes recherches. Vous comprendrez bientôt pourquoi elle vous cache encore son visage. Tout à l'heure, elle le découvrira pour vous.

Les applaudissements crépitent. Irène voit les regards des invités errer du peintre au portrait, revenir à elle-même, comme les associant tous trois dans leur appréciation. Elle ne se sent aucun mérite — ce qui ne l'empêche pas d'en être satisfaite.

Mais le plus difficile l'attend encore, la minute de vérité tout à l'heure... Car elle n'accompagne pas les invités dans leur visite. Jacques la reconduit dans le coin de l'entrée où elle se tenait avec lui et Robert avant l'ouverture.

— Repose-toi, lui dit-il. Regarde ces journaux, je viendrai te chercher lorsqu'ils auront vu tous les tableaux.

Irène feuillette un illustré, elle ne saisit pas le texte qu'elle lit, ne sait pas quelles photos elle regarde. Sa pensée suit les invités dans leur visite. Pour avoir contemplé, admiré les portraits que Jacques a faits d'elle, elle sait trop bien qu'il n'en a rien caché. Tout à l'heure, ils n'ignoreront plus rien de ce que, confusément, elle avait cru au début réserver à Jacques. Amère, elle médite la loi cruelle du sacrifice total à la création. Pour son œuvre, l'artiste exploite sans hésiter son bonheur, ses malheurs, ses sentiments, ses amours... et ceux des autres en même temps.

Elle se souvient des longues heures de pose, pendant lesquelles elle se disait pour se donner du courage que Jacques et elle réalisaient une œuvre qui témoignerait pour eux-mêmes de leurs rapports privilégiés. Elle ne songeait pas alors que Jacques allait se l'approprier. Elle ne voyait pas qu'aux yeux de l'artiste, c'est la présentation de son œuvre au public qui confère à son œuvre, par-delà son propre verdict, une existence objective.

Maintenant, ne serait-ce que pour sa propre satisfaction, elle n'en cherche pas moins à justifier la part qui devrait lui revenir dans cette réalisation commune. Non seulement sa personne, son corps qui fait l'admiration de Jacques, mais aussi la personnalité qu'il lui reconnaît, ont alimenté son inspiration. Ne peut-elle compter en outre son propre travail de modèle, ses efforts pour se plier à toutes les demandes, les fantaisies aussi de l'artiste ?

Et pourtant... Irène revoit ces regards, tout à l'heure. Après l'avoir admirée, ils se détournent d'elle, sous l'attraction irrésistible de son portrait. Ils y appréciaient bien un peu d'elle-même, mais c'est tout autre chose qui les retenait. C'est la vision que l'artiste a eue d'elle, les rêves, les fantasmes dont il l'a chargée. En les projetant sur la toile avec son talent, il les a rendus accessibles à ceux qui la contemplent. Sur le portrait, Irène s'en rend compte maintenant, elle n'existe plus pour elle-même. Elle est le matériau dont s'est servi le peintre pour créer son œuvre.

* * *

Pénétrant derrière Jacques avec les invités dans la première salle, Vieulin murmure :

— Je l'avais oublié : Sauriel ne présente pas que des portraits...

Il était prêt à enrichir, par de nouvelles visions, celle qu'il conserve si vivace du portrait de l'entrée, mais la première salle lui offre des paysages et des marines. Fauvert lui glisse, moqueur :

— Ne soyez pas exclusif ! Toutes ces années où Sauriel ne nous a donné que des paysages, nous nous en sommes contentés...

La première toile, en largeur, est plus grande encore que « La Femme au Masque ». D'abord, c'est la brume qui accroche la vue, traversée de lueurs çà et là, mystérieuse. Et puis, sous le regard, le paysage affleure, s'affirme. En forêt, l'hiver, une eau sombre est cernée de roseaux. Autour d'elle, les arbres dénudés filtrent une lumière grise, parsemée de traînées annonçant l'éclaircie. Des reflets

glauques luisent sur la surface noire, invitant à se pencher sur elle. Alors l'œil entrevoit, dans ces chatoiements, une forêt enfouie où des feuillages verts répondent aux branchages nus au-dessus de l'eau. Mieux qu'un reflet, une clarté surgit de cette verdure imaginaire, s'élève en stries obliques dans la brume verdie. Plein d'admiration, Vieulin dit à Fauvert :

— Vous avez raison... Avec un pareil artiste, il faut être éclectique !

Plus loin, une autre toile montre la pluie s'abattant sur un ensemble entre des rochers. Au premier plan, ses gouttes rejaillissent sur une flaque, gerbes minuscules qu'irisent des traces de naphte. Au delà, un arc-en-ciel s'amorce de l'océan que flagelle l'averse et moutonne le vent. La lumière y reprend les lueurs fragmentées dans les gouttes, cherchant à l'horizon dans le ciel d'encre l'écho blanchâtre de l'éclaircie.

Dans toute la galerie, les toiles reflètent l'annonce du printemps dans la mort de l'hiver. Aucune n'est triste, ni les mers sombres sous des ciels gris, ni les forêts déplumées aux troncs dégoulinants ou les prairies avachies sous la brume. Car toutes laissent deviner une vie intérieure. Une eau vive qui sourd d'elles, une clarté plutôt, davantage suggérée que montrée, qui irradie l'ensemble.

Fauvert observe :

— Nous voilà loin de ses dernières toiles, dont la beauté désespérée me donnait le cafard !

Vieulin ne répond pas tout de suite, ses yeux pris dans le balancement des hanches d'une jeune femme qui le précède dans le flot des visiteurs. Un jeune homme l'accompagne, l'air satisfait. Portant la main à son énorme nœud de cravate, il observe en gloussant :

— Tous ces paysages, c'est de la pluie et du brouillard qui s'en vont... J'ai bien fait de laisser mon parapluie chez moi !

Vieulin hausse les épaules, avant de se tourner vers Fauvert pour lui répondre :

— C'est vrai ! En regardant ces toiles, c'est la sérénité qu'on

éprouve. On se sent à l'abri... Je les perçois comme un chemin, que le peintre nous montre, qui nous mène au bonheur intérieur...

Arrêté au-delà de l'entrée de la salle suivante, Fauvert jette un premier regard sur les toiles accrochées. Il remarque :

— Mon cher, vous allez oublier votre sérénité !

Vieulin sourit, mais bientôt tous deux s'oublient dans leur contemplation. Il s'agit des portraits de Myriam, peints dans la pièce rouge. La salle semble teintée, elle aussi, par l'écarlate que tous comportent, nuancée par les jeux de la lumière.

L'apparement fait du décor un écrin commun pour l'unique personnage, dans la diversité de ses attitudes. Les visiteurs reconnaissent l'allure altière, le port orgueilleux de La Femme au Masque. Ses formes qu'ils devinaient sous la robe d'apparat, ils les contemplent à loisir, tant soulignées par les vêtements dont le peintre les a parées que montrées sur les nus véritables.

Les poses du personnage, familières ou provocantes dans ce même décor d'intérieur, font de la réunion de ces toiles un album précieux où se dévoile l'intimité d'une jeune femme. La beauté de ses formes est rehaussée par celle de son visage, en triangle comme celui d'un félin. Son expression tour à tour gourmande, sensuelle, ironique ou même cruelle est soulignée par le regard sombre des yeux écartés.

Les exclamations fusent :

— Le visage découvert, elle est encore plus belle !

— Elle ne doit pas être commode tous les jours !

— Quelle chance, tout de même, d'avoir pour modèle une pareille femme !...

Pour partager une opinion que ne déterminent pas de seules considérations artistiques, Vieulin demeure sensible à l'apport du peintre, qui donne une vie si intense au personnage. Il observe :

— On emplit les vides, dans l'existence de cette femme, entre chaque tableau. Je la vois évoluant de l'un à l'autre, de son allure souveraine...

Fauvert ironise :

— ... Et vous vous voyez très bien l'accompagnant !

Mais Vieulin se défend d'une appréciation purement sensuelle. Il rétorque, avec modestie :

— Je ne forme que des rêves, comme vous probablement, comme l'a voulu l'artiste. Il nous fait pénétrer dans ses tableaux... Nous, les hommes, devenons le compagnon de cette femme, elle nous appartient. Quant aux femmes, elles s'identifient à elle !

Fauvert approuve ces appréciations, mais il reste songeur. L'envoûtante beauté de ces tableaux ne renferme-t-elle pas un message, qui demande à être déchiffré ? Si la fin de l'exposition ne lui en fournit pas la clef, il retournera à cette galerie pour y réfléchir. En attendant, il observe, sur le mode plaisant :

— Quelle mine nous fera La Femme au Masque, lorsqu'elle se découvrira ? Nous toisera-t-elle du haut de son orgueil, ou nous caressera-t-elle de son sourire, chacun séparément ?

Fauvert sourit. Lui aussi a hâte de revoir le modèle.

Cependant, une nouvelle surprise accueille les visiteurs, à leur entrée dans la troisième salle, où Jacques expose la quinzaine de portraits qu'il a eue le temps de faire d'Irène. Leur tonalité claire ressort sur la tenture de jute, Fauvert murmure à son collègue :

— Rien que des aquarelles ! Sauriel n'a jamais dû en exposer, du moins ces quinze dernières années... Il ne cessera pas de m'étonner !

Jacques lève la main, demandant un instant d'attention aux visiteurs dont les murmures expriment la surprise.

— Mes amis, une rengaine courait les boulevards, au début du siècle : « La peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau, que la peinture à l'eau... » Alors, avec l'âge, le goût de la facilité me viendrait-il ? Pour ce qui est de l'esthétique, je dois m'en remettre à votre jugement !

Des murmures, des rires accueillent la boutade. Vieulin observe, son regard parcourant les murs :

— Après les peintures aux couleurs appuyées, ces lavis sont rafraîchissants !

La présentation s'ouvre sur des jeux de lumière au soleil couchant. En robe blanche, une femme est assise sur un talus, un pré parsemé de pâquerettes et de boutons d'or le prolonge devant elle. A sa gauche le ciel déjà se nuance d'ardoise, sans assombrir encore le verdoisement qui déteint sur les ombres dans sa robe. Par sa droite, le soleil très bas rosit son corsage, cuivre son visage et met des escarboucles dans ses yeux.

Les visiteurs découvrent un autre visage, sur lequel une expression d'étonnement se substitue à celle de l'arrogance. On imaginait tout à l'heure les traits de l'autre animés par la passion, on pense ici que ces narines palpitent, ces lèvres frémissent sous l'emprise de l'émotion. Vieulin murmure, surpris comme nombre d'invités :

— En nous présentant son modèle, tout à l'heure, Sauriel n'en a pas annoncé d'autres... ?

Sur l'aquarelle suivante, cette même femme se tient debout, de profil, lèvres entrouvertes, à l'avant d'un voilier. Le vent chasse en arrière ses cheveux noirs, plaque un voile de rose éclatant sur sa poitrine, ses hanches et ses jambes. Sa tête se découpe sur l'écarlate de l'écharpe que déploient ses bras, et passant au rose, elle va se noyer dans le ciel, dont le bleu-vert à l'horizon rejoint le vert-bleu de l'océan.

Sur les aquarelles suivantes, le visage de cette même femme confirme son opposition au précédent. Avec des traits peut-être moins fins, dépourvus de l'impérieuse arrogance de l'autre, sa beauté s'impose peu à peu, aux yeux du spectateur, qui recouvre de son image celle que l'autre lui a laissée. Du reste son port de tête, son maintien ont l'aisance superbe admirée sur les portraits de la première salle, perçus même dès l'entrée sur le modèle. Et comme ces portraits, les aquarelles tantôt suggèrent, tantôt dévoilent et même soulignent la fière plastique, dont on ne doute pas qu'elle est encore celle de La Femme au Masque.

Enfin, le spectateur se fige devant la dernière aquarelle, où la plage et la mer avec les montagnes derrière, paysage imaginaire,

s'esquissent jusqu'à travers une grande femme au premier plan, nue. Chacun se prend à rêver – peut-être même ce jeune homme qui gloussait tout à l'heure en caressant son nœud de cravate. On répondrait au salut, à l'invite de cette femme transparente et si belle, on tendrait les bras vers elle, sa fraîcheur qu'on tâterait serait douce, infiniment...

L'admiration s'est faite silencieuse, durant ces secondes dont l'artiste apprécie le prix. Puis les applaudissements crépitent, ponctués de bravos. Souriant, Jacques laisse s'exprimer l'enthousiasme, tandis que Fauvert murmure à Vieulin :

— Avez-vous remarqué cette couleur, qui revient toujours ?

C'est vrai. A peine suggérée parfois, chatoient sur la robe, reflet sur un horizon, elle prend ailleurs possession du tableau, fondue dans l'or du crépuscule, arrière-plan au corps cuivré ou à la chevelure noire.

— C'est le rose éclatant, répond Vieulin, celui de la robe du modèle, celui aussi du portrait de La Femme au Masque. Sa clarté illumine tout le tableau !

Lorsque se calment les applaudissements, le peintre remercie ses invités :

— Mes amis, vous me donnez la meilleure des récompenses !... Retournons maintenant à l'entrée, en passant par la salle aux portraits rouges.

Fauvert grommelle :

— Il le fait exprès ! Je m'habituais à ce nouveau visage...

Mis derechef en présence des traits orgueilleux de Myriam, face à son regard arrogant, les visiteurs se prennent à douter. Cette autre femme qu'ils viennent d'admirer, si différente et si semblable, existe-t-elle vraiment ? Le peintre qui leur a fait prendre ce chemin veut-il qu'à son instar leur esprit mêle les images de toutes deux, jusqu'à ne plus savoir les dissocier ?

Revoyant le portrait de Myriam éclairée de dos par la lumière venant du patio, Vieulin s'exclame soudain :

— Je l'ai trouvé, ce caractère commun aux portraits, aux aquarelles, peut-être même aux paysages et marines... C'est la lumière !

Fauvert répète, intrigué :

— La lumière ?

Vieulin explique :

— Comment dire ? L'éclairage qui met en valeur sur chaque œuvre le point essentiel, paraît émaner de ce point même... Je l'avais déjà ressenti tout à l'heure, devant les paysages...

Fauvert murmure, pensif :

— C'est là que prendrait sa source cette sérénité, qui s'exhale de toutes ces œuvres...

Vieulin renchérit :

— C'est comme un message de bonheur... Regardez-moi, dit chacune d'elles, j'ai trouvé ma lumière !

Fauvert répond :

— C'est vrai. Mais l'énigme demeure, en matière technique : comment ce sorcier éclaire-t-il ses œuvres, de l'intérieur ?

Vieulin observe, ironique :

— A propos de mystère... De ces deux femmes, quelle est celle qui se cache derrière le masque ?

Fauvert demande à son tour, rêveur :

— Et s'il n'y en avait qu'une, mais avec deux visages qui s'opposent ?

— Mon cher, dit Vieulin en riant, je ne vous parle pas de la vision du peintre. C'est une femme en chair et en os, que nous allons découvrir !

Les invités ont regagné l'entrée, où certains commencent à lorgner les victuailles sur les tables. Mais les maîtres d'hôtel les gardent encore, la mine sévère.

Pour Irène, voici arrivé l'instant redouté. Se levant à l'invitation de Jacques pour regagner sa place à côté du grand portrait, elle se dit qu'en retirant son masque, il lui semblera se dévêtir, se présenter à nouveau nue, devant ces inconnus. Ces spectateurs, les

hommes surtout, ils apprendront qui ils viennent de contempler, comme Jacques l'a regardée lorsqu'il l'a peinte. Ce sera alors comme si elle s'offrait à autant d'amants... Dans son trouble, elle ne distingue devant elle qu'une foule noyée dans le brouillard, d'où lui parvient un bruit confus de paroles qu'elle ne comprend pas.

Mais elle serre toujours la main rassurante de Jacques, à ses côtés. Il lève son autre bras pour demander encore un instant d'attention, et il dit :

— Mes amis, ce n'est pas un modèle, que je veux vous présenter...

Il se tourne vers Irène, qui le regarde en s'efforçant de sourire, et il déclare :

— Je veux que vous connaissiez madame Irène Marsis...

Dans un silence total, elle arrache le masque rouge, son geste défait l'agrafe de sa chevelure. Une partie en retombe devant son visage, elle le dégage en jetant sa tête en arrière.

Des exclamations fusent. De nombreux invités, qui s'attendaient à retrouver le visage aux traits orgueilleux qu'ils viennent de revoir dans la salle rouge, se voient confrontés au regard direct, au sourire secret de l'autre visage, celui des aquarelles. Tous se remémorent la dernière d'entre elles, où le regard semble transparent, comme l'est le corps nu prêtant au paysage sa chaleur ambrée. Et les applaudissements éclatent, destinés cette fois tant à la beauté de l'œuvre de l'artiste qu'à celle du modèle qui a permis de la réaliser. Irène, cette fois, se sent le droit de prendre la part qui lui est destinée.

Un moment plus tard, le brouhaha est à son comble autour des tables du buffet où s'agglutinent les visiteurs. Mais certains, picorant à peine dans les plateaux avec lesquels circulent parfois les maîtres d'hôtel, flânent parmi la foule dans l'espoir d'y croiser quelque personnalité.

Fauvert médite son prochain compte rendu. Il s'approche de Jacques pour lui dire, presque trop déférent :

— Maître, comment vous dire mon admiration ? Devant la qualité, la beauté de toutes ces œuvres, paysages ou marines, portraits à

l'huile ou aquarelles, laquelle serait à privilégier dans ma prochaine chronique ?

Souriant, Jacques répond :

— Mon cher, je n'oserai jamais me substituer à la critique ! Je ne puis que vous dire ceci : Tous ces genres, je les ai servis également ! Vieulin s'est également rapproché.

— Pour ma part, dit-il à Jacques, je compte saluer l'avènement d'une nouvelle période dans votre œuvre, votre « Époque de Lumière » !

Jacques répond :

— Pareille qualification semble convenir à ce que je crois être l'aboutissement de mes recherches...

Fauvert reprend :

— Peut-être nous divulguez-vous un secret : pourquoi un seul modèle, pour peindre deux femmes ?

— A question double, répond Jacques, double réponse... D'une part, toute femme n'a-t-elle pas deux visages ? Par ailleurs, ne mettons-nous pas, dans chaque femme, celle que nous désirons trouver?... A vous de choisir !

Moins entourée, Irène sent encore peser sur elle de nombreux regards. Depuis quelques minutes, une femme passe et repasse à côté d'elle. Fort élégante dans son tailleur blanc épousant ses formes harmonieuses, elle compense sa taille très moyenne par des talons si hauts qu'elle paraît faire des pointes. Sur sa gorge se détache un collier de brillants, ses poignets s'ornent de chaînes d'or, et dans son visage apprêté ses yeux marrons contredisent la blondeur voyante de ses cheveux.

Forçant un sourire sur ses lèvres dessinées au pinceau, elle aborde Irène :

— Madame – ou Mademoiselle ? – je vous félicite ! modèle auquel un si grand artiste consacre toute une exposition, vous devez vous croire aussi célèbre que lui ?

Irène fixe les diamants sur les bagues enfilées aux doigts de son admiratrice.

Ensuite elle répond, souriante :

— C'est une joie pour moi, Madame, de me dire que des amateurs paieront, pour me voir accrochée dans leur salon, autant, peut-être plus, que d'autres auront donné pour des charmes plus... concrets !

L'inconnue s'éloigne sur ses échasses, son sourire pincé témoigne d'une appréciation mitigée.

C'est Georges Caritin, le romancier à la mode, qui rejoint maintenant Irène, une flûte de champagne dans chaque main. Van der Pleek le lui avait désigné, en observant :

— Il lui faut une femme par roman : elle en devient l'héroïne après avoir été sa maîtresse...

Grand, mince, ses longs cheveux savamment arrangés, il porte beau la soixantaine.

D'un ton maniéré, il dit à Irène :

— Madame, durant ces rares instants que me laisse votre jeune célébrité, je veux vous dire mon admiration... Permettez-moi de boire à votre beauté !

Irène s'essaye à la minauderie :

— Vous me flattez beaucoup, Monsieur !

En saisissant la flûte, elle ignore les doigts du romancier s'atardant sur les siens. Il reprend :

— Votre robe vous va à ravir : elle vous... déshabille si bien !

Irène feint la confusion, expliquant :

— C'est une création de Sartilla, sur les indications de Jacques Sauriel...

Caritin pétille, comme le champagne dans sa flûte :

— Je m'intéresse à la mode, de près... Vous me seriez d'un très grand secours, si j'avais la faveur de votre visite !

Irène feint de comprendre Jacques dans l'invitation :

— Nous sommes très pris, pendant notre séjour trop court...

Caritin ne se démonte pas, il serre carrément le bras d'Irène :

— C'est de vous, Madame, de votre... compétence, que j'aimerais abuser... En reconnaissance, un bracelet ornerait si bien votre poignet !

Irène s'amuse. La veille, en compagnie de Jacques, Robert lui a fait admirer dans une vitrine, Place Vendôme, une parure créée pour un mariage princier. Elle s'exclame, naïve et enthousiaste :

— Quelle jolie idée ! Avec de gros diamants, comme ceux du bracelet de la princesse Hannah...

Le bras d'Irène semble soudain brûler les doigts du romancier. Il murmure :

— J'imagine qu'il doit être très beau... Mais on me fait signe, là-bas, des obligations mondaines...

Il s'éclipse sur un dernier sourire, que lui retourne Irène en toute innocence.

— Madame... Voulez-vous m'accorder quelques instants ?

Grande, massive, la nouvelle interlocutrice d'Irène porte une quarantaine avancée, ses attraits ne se distinguent ni sous sa veste tricotée pendant comme un rideau sur sa tringle, ni sous sa jupe dont l'ourlet chemine, incertain, dévoilant de maigres mollets.

En suivant l'inconnue vers un coin plus tranquille, Irène lui demande :

— En quoi puis-je vous être utile ?

La visiteuse affiche un air important sur ses traits ingrats :

— C'est moi, Madame, qui désire vous être utile...

Présentant une carte professionnelle, elle ajoute :

— Je suis Jeanne Boulard, Secrétaire Générale du Syndicat des Modèles Artistiques...

Elle reprend, après un silence :

— Vous n'êtes pas adhérente, je viens vous entretenir de vos droits...

Irène répète :

— Mes droits ? Lesquels ?

Mademoiselle Boulard accentue son air solennel :

— Avant tout, le respect de la personne humaine. Nous exigeons des « vêtements de pudeur » pour les moments de repos...

Songeant à protéger éventuellement aussi les employeurs, Irène demande :

— Êtes-vous modèle, vous-même ?

— Emplois spéciaux... Répond brièvement la Syndicaliste, avant de poursuivre : Ensuite, défense d'autres droits spécifiques, trop méconnus... — tarif majoré pour la pose déshabillée, son interdiction à domicile, de manière plus générale sauvegarde de notre honneur...

Irène affiche une préoccupation en rapport avec cet exposé, en observant :

— C'est important, en effet... Je vais y réfléchir. Pouvez-vous me laisser votre adresse ? Pour l'instant, mon travail m'appelle...

— Voici ma carte, répond mademoiselle Boulard. Ne tardez pas à vous affilier, c'est votre honneur qui est en jeu !

Elle gagne la sortie d'un pas de cuirassier, Irène se demande si elle avait bien été invitée.

Le temps s'écoule, Jacques, Robert et Irène sont moins entourés. Les derniers fidèles prennent congé, le vernissage prend fin, après les heures de tension le trio quitte volontiers la galerie. En la fermant, Robert déclare :

— Ce soir, je vous invite à dîner. Vous ne l'avez pas volé !

Irène observe :

— Vous avez à parler affaires... Je dînerai à l'hôtel.

Robert riposte :

— Irène, ne vous imaginez pas que nous allons renoncer à la compagnie de la femme la plus célèbre de Paris ce soir !

Jacques ajoute :

— Crois-tu que je t'ai emmenée pour te laisser à l'hôtel ?

Au fond, Irène ne demande qu'à accepter. Mais songeant à sa garde-robe toute neuve et découvrant les délices de l'hésitation, elle demande :

— Alors... comment dois-je m'habiller ?

Robert répond, galant :

— Irène, une femme comme vous n'a que faire de ce genre de conseil. Il vous suffira d'être belle... c'est-à-dire vous-même!... Alors, c'est entendu : je vous prends tous deux à l'hôtel, vers neuf heures moins le quart.

Robert parti, Jacques et Irène rejoignent à pied l'hôtel tout proche. Dans l'ascenseur, Jacques observe :

— Tu dois avoir envie de te rafraîchir, de te détendre...

Irène acquiesce heureuse à l'idée de se trouver seule un moment, dans sa luxueuse chambre où fenêtres et épaisses tentures tamisent en faible rumeur le brouhaha de la circulation dans l'avenue.

Devant la porte, Jacques murmure :

— Repose-toi bien !

Il la fixe un instant, ajoute très vite :

— Je veux te dire que je suis fier de toi : tu as été parfaite !

Émue et ravie, elle répond :

— Et moi, je veux te dire une fois encore : merci !

Les yeux brillants, elle avance la tête, effleure ses lèvres en pressant sa main. Elle murmure, refermant la porte sur elle :

— A tout à l'heure !

Irène s'est débarrassée de ses chaussures aux talons élevés, elle foule l'épais tapis avec presque autant de plaisir que les plaques de mousse à l'orée de la forêt derrière son jardin. De la salle de bain lui parvient le bruit de l'eau coulant dans la baignoire, tandis qu'elle achève de se déshabiller.

Elle vient de suspendre sa robe écarlate et rose, la glace de l'armoire renvoie au miroir au-dessus de la cheminée son image, nue. Elle sourit, règle l'ouverture de la porte afin de se voir, ainsi réfléchie, multipliée à l'infini. Complaisamment, elle reprend des poses de ses portraits – pareille multiplicité comblerait bien des invités...

Un clapotis plus bruyant l'arrache à sa rêverie – la baignoire est prête à déborder ! Elle lève la bonde un instant, elle se coule dans

l'eau bleue, transparente. La baignoire est grande, Irène y flotte presque, la nuque sur le rebord. Ses jambes remontent, ses orteils percent la surface, comme la pointe de ses seins. Elle suit au dessous les courbes de son corps, évoquant la grande aquarelle elle songe que cette fois c'est l'eau qui est transparente, semblant bleuir les mêmes formes.

Tout à l'heure, Robert a dit qu'il lui suffirait d'être belle, d'être elle-même... Elle va s'habiller avec le plus grand soin, pour faire honneur aux deux hommes qui l'accompagneront. Un instant, elle revoit les stands de parfums, dans le grand magasin traversé la veille. Jacques avait-il vu comme elle les flacons à angles vifs, leur inscription noire détachée sur l'or de leur contenu ? « Habanera... »

Accélération, Jacques n'avait pas parlé de parfum... Maintenant, Irène évoque la senteur lourde, partout sur elle – elle résistait même au savon... Elle en voudrait maintenant, rien qu'un peu, pour ce soir !... Mais elle chasse cette pensée, du reste l'eau commence à refroidir. Redressée, elle regarde les gouttes perler sur sa peau. Elle sera belle ce soir, même sans Habanera !

* * *

Robert est presque trop exact, Irène resterait encore entre les coussins de son fauteuil, dans le grand hall. Jacques bavarde, elle se laisse distraire par le va-et-vient des clients. De l'entrée, certains vont droit vers le portier, d'autres vont vers le restaurant. Des clients débouchent des ascenseurs, passent devant le comptoir et gagnent la sortie. De toutes catégories, s'ignorant entre eux, ils sont de passage et repartiront bientôt dans toutes les directions. En bonne campagnarde, elle n'est pas blasée devant ce spectacle d'inconnus qu'elle ne reverra plus jamais.

— Irène, j'espère que vous avez faim ?

Robert est penché vers elle. Il a quitté son costume de flanelle pour un complet bleu marine, une cravate rayée bleu et vieil or sur

une chemise blanche. Elle note ces détails inconsciemment tandis que son regard plonge dans ses yeux verts sous les cheveux flamboyants que la raie discipline mal.

Elle lui sourit, répondant :

— Je n'ai pas abusé du buffet... je mangerai volontiers !

Robert se tourne vers Jacques :

— Alors, nous pouvons partir ?

Jacques répond, en se levant :

— J'ai faim, moi aussi, je n'aime guère picorer dans les buffets... Où nous emmènes-tu ?

Robert met le doigt sur ses lèvres avant de répondre, mystérieux :

— Vous verrez... Laissez-vous conduire, ce soir !

De part et d'autre du fauteuil d'Irène, les deux hommes saisissent chacun une de ses mains et la hissent sur ses pieds.

Redressé devant elle, Robert siffle tout bas.

— C'est très mal élevé, fait-il mine de s'excuser. Mais comme vous êtes élégante !

Irène sourit, heureuse de son effet. Tout à l'heure, devant sa glace, elle s'est déclarée satisfaite.

Tombant d'un côté le long du visage, ses cheveux ressortent sur son manteau beige, que ferme seulement au col un morceau de voile rose qu'elle a récupéré chez le couturier. Il découvre en dessous une robe droite, de la nuance même de sa peau. Elle n'en voulait pas, Jacques la lui a fait prendre.

— Tu peux tout te permettre, disait-il. C'est inespéré, les gens se demanderont où s'arrête la robe !

Une corde dorée serre la taille, un clip fixe sur la poitrine une rose (chipée le matin dans un vase !) Les manches mi-courtes du manteau découvrent des bras nus et des mains gantées de peau crème, assortie au sac et aux chaussures ajourées.

La voiture se faufile dans les rues encombrées, gagne les Champs-Élysées. Avenue Foch, la circulation est moins dense, bientôt le véhicule roule dans le Bois. En se garant à côté d'un restaurant à demi enfoui sous les arbres, Robert observe :

— J'ai pensé que vous apprécieriez un peu de fraîcheur et de calme.

Il fait encore jour, mais les lustres jettent déjà leurs feux de derrière les hautes baies. Le maître d'hôtel les accueille, les conduit à côté de l'une d'elles. De sa place, Irène se tourne à son gré vers la salle déjà garnie, ou vers les arbres qui laissent même voir un peu de ciel.

Robert jette un coup d'œil complice au maître d'hôtel, debout à côté de lui.

— Nous avons établi le menu d'avance, dit-il, mais tout pourrait être changé. Étienne, voulez-vous nous en parler ?

Le maître d'hôtel regarde Jacques, puis Irène qu'il ne quitte plus des yeux.

— Nous envisagions, répond-il, un vol-au-vent de volaille, un turbot à la crème, et un vacherin aux framboises fraîches...

Irène ne pense pas avoir jamais mangé de turbot, et elle ignore tout du vacherin. Robert demande :

— Alors... qu'en pensent mes invités ?

Irène murmure :

— Je trouve... que c'est... très bien.

Le regard du maître d'hôtel la gêne. Il la fait penser à Monsieur Ernest, à la réception au château de Trièverie. Il ne se serait pas rendu compte... ?

A son tour, Jacques se prononce :

— J'approuve votre choix, pour une fois sans doute devrai-je renoncer à mon vin rouge ?

Robert demande :

— Qu'en pensez-vous, Étienne ? Nous avons parlé d'un graves, me semble-t-il ?

— En effet, Monsieur. Je vous envoie le sommelier, il vous orientera.

Maintenant, presque toutes les tables sont occupées. Mais la salle est vaste, le plafond élevé, les conversations multiples ponctuées du cliquetis des couverts et du tintement des verres ne font

guère qu'un discret bruit de fond. Le service est silencieux, efficace. Irène savoure chaque bouchée des mets délicats, prenant de temps à autre une gorgée du vin pâle, fruité et frais que le sommelier veille à verser dans les verres.

Elle se sent bien, sa torpeur un peu béate tamise les propos de ses compagnons. Elle se joindrait bien à la conversation... mais elle préfère écouter distraite, goûtant le spectacle des convives, du ballet affairé des serveurs, dans le cadre luxueux.

— Alors... demande Robert, es-tu satisfait de ton vernissage ?

— Mieux que ça, répond Jacques. Je ne me souviens pas d'un tel succès, auparavant !

— N'exagérons rien, dit Robert, tu es un peintre connu depuis quinze ans !

— Peut-être, dit Jacques... mais qu'en penses-tu, toi-même ?

— Ça s'annonce bien, dit Robert, d'éventuels acquéreurs se sont déjà manifestés... A cet égard, j'aimerais que l'unité dégagée par ton exposition soit préservée pendant au moins un mois, quitte à prier les acquéreurs de nous laisser les œuvres achetées en dépôt.

Jacques approuve :

— Excellente idée. Les visiteurs percevront ainsi le thème général.

Jacques pose sur Irène un long regard. Elle lui sourit, en poursuivant l'analyse de la sauce liant les blancs de volaille et les champignons : citron, oignon blondi, beurre, crème, porto... En vue de capter son attention, Jacques pose une main sur son bras :

— A Irène, observe-t-il, revient une grande partie de notre succès. Sa beauté a séduit nos invités, non seulement dans les tableaux, mais encore dans sa réalité, lien incomparable entre les œuvres !

Robert renchérit :

— Nous avons cent vingt-cinq invités, et Irène cent vingt-cinq amoureux !

Irène intervient, confuse :

— Comme vous exagérez !

Mais elle reprend, malicieuse :

— J'ai bien eu un amoureux... Hélas!... Il a reculé devant un bracelet de diamants!

Riant, Robert observe :

— Vous vous êtes bien payé sa tête!

Il raconte à Jacques comment Irène avait tempéré les ardeurs du romancier.

Robert enchaîne :

— Tu devrais me laisser Irène, au moins pour la durée de l'exposition...

— Ça, répond Jacques, n'y compte pas trop! Qu'en dis-tu, Irène?

— C'est vrai, répond-elle, je préfère la tranquillité de notre campagne...

Robert feint d'être vexé :

— Bien sûr, à côté de la Normandie au printemps, la galerie et moi ici... Pourtant, Irène, nous vous demanderons un grand service, demain...

Jacques intervient :

— J'oubliais de t'en parler... Il s'agit de tenir la galerie une partie de la journée – qu'en penses-tu?

Irène se récrie :

— C'est bien trop difficile pour moi!

Robert observe :

— Certainement pas! Mais rassurez-vous : il ne viendra guère que des invités, l'ouverture officielle aura lieu lundi. Vous ne vendrez rien, aucun prix n'est fixé. Vous noterez les noms des visiteurs, éventuellement leurs premières sélections.

Encore bien hésitante, Irène répond :

— Si vous m'en croyez capable... En tout cas, je ferai de mon mieux!

— Comme toujours, dit Jacques. Et ce sera parfait!

Irène se dit qu'elle a déjà mangé beaucoup... Cela ne l'empêche pas de reprendre de ce dessert, le meilleur qu'elle ait dégusté :

la meringue glacée, à peine croquante, noyée dans la crème fouettée, avec le parfum acidulé des framboises... Pour l'accompagner, Robert a commandé un champagne d'une délicieuse teinte rose, les gorgées pétillantes qu'en prend Irène achèvent la tâche entreprise par le graves.

Lorsqu'elle se lève à la fin du repas, une légère fatigue dans les jambes se dissipe aux premiers pas. Elle se sent en forme, presque trop, pour un peu elle défierait Jacques à la course, elle le battrait... A leur sortie du restaurant la nuit les accueille, les feuillages menacent d'étouffer les lampadaires. Irène s'exclame :

— Il fait presque aussi noir que dans ma forêt ! Je ne veux pas vous perdre !

Et elle glisse un bras sous celui de Jacques, l'autre sous celui de Robert.

Elle se sent bien, entre les deux hommes, leur chaleur traverse leurs vêtements, l'atteint sous la mince étoffe de sa robe. Devant la voiture, elle demande, exubérante :

— Où allons-nous, maintenant ?

L'aidant à s'installer, Robert répond :

— On va prendre le dernier verre, dans un club privé...

Elle lui dit :

— Avant de rentrer dans Paris, promenez-moi dans le Bois !

— La nuit, répond-il, il n'est guère fréquentable... Mais vous n'êtes pas seule !

Irène baisse la glace, la brise caresse ses joues échauffées, joue dans ses cheveux. Les yeux mi-clos, elle respire à fond l'air imprégné de verdure neuve évoquant le parfum plus fort de sa forêt, sans guère prêter attention aux silhouettes que les phares tirent de l'ombre çà et là.

Le Bois n'est pas bien grand, la voiture rentre trop vite en ville, la circulation y est moins ralentie. Après un moment, Robert s'arrête dans une rue tranquille, il leur fait faire quelques pas jusque devant une lourde porte. Il sonne, répond à travers une grille à l'appel grésillant pour se faire ouvrir, tous trois franchissent le seuil.

Un homme les dirige vers un escalier faiblement éclairé, d'où montent étouffés des accords de piano-jazz. Au bas des marches recouvertes de moquette, Robert tire une porte, écarte une tenture. Sur des tables disséminées, de minuscules abat-jour trouent de feux orange une pièce obscure. Une jeune femme s'empare du manteau d'Irène, un garçon conduit le trio à deux pas du piano. D'autorité, Robert commande deux « bourbons » pour Jacques et lui, pour Irène une liqueur sur de la glace pilée.

Machinalement, Irène tapote la table au rythme syncopé d'une mélodie de la Nouvelle Orléans. Elle suit des yeux, à deux pas devant elle, un ou deux couples évoluant dans la pénombre sur des dalles que traverse une laiteuse lueur verte. De temps à autre, elle prend une gorgée du liquide glacé qui lui brûle la bouche, elle la rafraîchit en croquant les fragments de glace, délayant sur sa langue le parfum de l'écorce d'orange. A demi engourdie, elle se dit que les Parisiens savent vivre...

— Voulez-vous danser ?

Robert est debout devant elle, il fait trop sombre pour qu'elle vérifie que ses yeux sont verts... Hésitante, elle balbutie :

— Mais je... je ne sais pas danser...

— Ça m'étonnerait, dit Robert dont elle voit tout de même briller les dents. Venez donc !

Il saisit sa main, elle jette un coup d'œil à Jacques qui les contemple, approbateur.

Robert entoure sa taille, l'attire vers lui. Elle pose la main sur son épaule, il l'entraîne glissant en pas imperceptibles sur les notes égrenées par le pianiste : « In my solitude... »

Robert resserre son bras, il lui glisse à l'oreille :

— Je le savais, vous dansez à la perfection...

Irène sourit, murmure :

— Vous croyez ?

Dans la mélodie accompagnant son balancement, elle ferme les yeux, penche à peine la tête pour que son front rejoigne la joue de son danseur. Emportée dans le slow, elle ne pense plus à rien.

Ils ne restent pas longtemps. La journée a été fatigante, demain il faudra travailler ! Dans la voiture, Jacques dit à Irène :

— Rassure-toi, la galerie n'ouvre pas à l'aube, tu vas pouvoir te reposer.

Devant l'hôtel, où Robert descend de voiture pour prendre congé, Irène et Jacques le remercient pour l'excellente soirée. Irène lève encore les yeux, l'éclairage est toujours insuffisant pour retrouver le vert de ses yeux. Elle murmure, pendant qu'il lui baise la main :

— ... Et je remercie tout particulièrement mon danseur...

Le grand hall est désert, à cette heure, le portier de nuit tend les clefs à Jacques, leur souhaitant une bonne nuit. Après le trajet en ascenseur et un bout de couloir, Jacques s'arrête devant la chambre d'Irène. Il tourne la clef, commence :

— Eh bien, je te...

Irène l'interrompt, le ton plein de reproche :

— Jacques ! Jacques !

Après un regard vers le couloir désert, elle se jette à son cou, lui murmure à l'oreille :

— Tu me laisserais seule, cette nuit... ?

Jacques sourit. Il se baisse à peine, se redresse tenant Irène enfermée, un bras à la taille, l'autre sous les genoux. Et il l'emporte dans la chambre.

* * *

Chapitre VIII

Il est revenu...

Samedi 5 mai 1966, à Trièverie. Il n'est pas encore huit heures. Édith et Didier sont pourtant bien éveillés, à la cuisine, eux qui feignent parfois le sommeil, les jours d'école. C'est que la veille, leur père leur a accordé la permission d'accompagner Pierre et Irma au marché.

Leur mère avait observé d'abord, fronçant les sourcils :

— Édith, n'ennuie pas ton père ! Tu sais bien que...

Mais Paul Berlancourt a levé doucement la main – il venait de souligner l'importance de ses déplacements, pour ses affaires, même le samedi. Adoptant le langage affecté qui conserve son effet sur l'ex-pensionnaire de l'institution privée mais qui surprend toujours ses enfants, il a dit :

— Chère amie, vos enfants grandissent, ils doivent approcher les milieux populaires. Dans ces marchés peuplés de petits commerçants et de ménagères, ils prendront des bains de foule. Nos gens nous sont dévoués, nous pouvons leur confier nos enfants...

D'expérience, Évelyne Berlancourt sait qu'il convient d'autant moins de contrer son mari qu'il s'exprime de manière plus recherchée. Après tout, sa propre absence le lendemain lui permettra une escapade à Deauville, le dancing reprend justement au Casino...

Elle s'efforce de répondre au diapason :

— Si vous le jugez bon, mon ami, je ne saurais m'y opposer...

Édith et Didier se montrent d'une grande prévenance vis-à-vis d'Irma, pour qu'elle les laisse partir avec Pierre, au marché, chez différents fournisseurs. Après avoir sagement vidé son bol de café au lait, Didier se lève en disant :

— Irma, je vous porte vos paniers à la voiture !

Pour ne pas demeurer en reste, Édith s'empare d'un des deux cabas. Pierre est déjà au volant de la 2 CV, pressé par les multiples courses à faire.

Madame Berlancourt est seule au château pour quelques heures, encore dans son peignoir de soie bleue sur sa chemise de nuit. Mais sa toilette est faite. Un peu désœuvrée, elle descend à la cuisine, peut-être jettera-t-elle un coup d'œil sur les comptes de cette bonne Irma. Pénétrant dans l'office, elle entend la sonnette de l'entrée de service, aperçoit de loin un homme derrière la porte vitrée.

Resserrant machinalement la ceinture de son peignoir, elle se hâte de regagner le rez-de-chaussée, ce visiteur ne doit pas la prendre pour une domestique !...

Venant des communs, la sonnerie retentit à nouveau. Elle se penche à une fenêtre donnant sur la cour, aperçoit à quelques pas en contrebas un homme grand et mince, vêtu de sombre. Ces cheveux noirs, ces larges épaules, ces hanches étroites, ce dos droit... Il jette des regards autour de lui, il ne paraît guère patient, avec son léger balancement sur ses jambes écartées. Dans la position des quémanteurs qu'elle éconduit, il n'a pas l'attitude timide, presque soumise qui les désigne à son mépris. Dans son déhanchement, on le dirait prêt à bondir, elle imagine ses muscles jouant sous ses vêtements.

Elle se devait de faire attendre le visiteur... Mais elle cesse sa contemplation, se redresse avant d'interpeller l'inconnu :

— Mes gens sont absents... qu'est-ce que c'est ?

L'homme lève les yeux, enfonce dans les siens son regard. Ses traits accusés conservent un air de jeunesse, il a sûrement moins de

trente ans. Ses cheveux partagés par une raie de côté mangent un front un peu fuyant, son teint est jaune cuivré, ses yeux enfoncés sous d'épais sourcils surmontent un nez arqué, une bouche charnue sous une fine moustache, un étroit collier de barbe encadre le bas du visage. Les traits, la silhouette, le comportement ont quelque chose de familier, avivant de récentes impressions.

Il tarde à répondre, son regard glisse des yeux de son interlocutrice à sa silhouette encadrée dans la fenêtre. Elle le sent errer sur ses cheveux blonds taillés courts, son visage de jeune garçon, ses lèvres un peu minces qu'elle mord, agacée. Le regard de l'inconnu détaille le corps gracile, son sourire joue entre l'approbation des formes devinées et l'ironie devant la main feignant de resserrer le peignoir.

Attendant une réponse, Évelyne Berlancourt hésite entre se détourner, ou continuer de sentir sur elle l'impudent regard. Et le dé clic se fait. Elle l'a affronté ici, depuis le perron lorsqu'elle faisait rentrer les enfants qui s'attardaient auprès d'Irène. L'inconnu se trouvait avec eux, il la regardait avec la même insolence troublante.

Si elle veut éviter de lui fermer la fenêtre au nez, elle va devoir répéter sa question... A cet instant, comme s'il lisait en elle, l'homme quitte son air ironique pour lui dire, aimable :

— Bonjour, Madame. Je venais demander des nouvelles d'Irène... Irène Marsis ?

Voilà encore cette fille sur son chemin!... Madame Berlancourt se redresse, répond avec sa hauteur retrouvée :

— Vous connaissez ma femme de ménage ?

Instantanément, l'ironie revient dans l'expression de l'inconnu. Il répond, la toisant :

— Bien sûr, puisque je vous en parle ! Comme je connais vos enfants, et vous le savez...

Évelyne Berlancourt se mord les lèvres. Il se montre insolent, comme l'autre fois déjà avec ses regards appuyés... Elle l'avait laissé partir, alors, cette fois elle est seule et si elle ne veut pas l'éconduire tout de suite elle doit se contrôler — on verra après. Mondaine, détachée, elle déclare :

— Irène doit rentrer demain, je l'attends moi-même mardi. Y a-t-il une commission à lui faire ?

Il répond, avec un petit sourire :

— Je vous remercie, ce ne sera pas nécessaire.

Il va s'en aller, maintenant... Que dire, pour prolonger l'entretien?... Parler des enfants qu'il connaît, demander quelque service... ? Mais une fois encore, il devance ses désirs :

— Je voulais aussi rencontrer monsieur Berlancourt, au sujet de matériels agricoles...

— Mon mari est absent, répond-elle, avant de compléter : malheureusement... Je pourrais lui parler de votre visite ?

Cette fois, le sourire du visiteur est aimable, lorsqu'il répond :

— Vous me rendriez service, Madame ! Mais pour s'expliquer, ce n'est pas commode, ainsi...

Tout sourire, Évelyne Berlancourt s'empresse de répondre :

— Je vous demande deux minutes...

Elle ajoute, minaudant :

— Vous voyez, je ne suis pas en tenue... Je vous reçois dans quelques instants !

Tandis qu'elle referme la fenêtre, l'autre sourire revient, avec l'éclair dans les yeux qui perce les sentiments qu'elle refuse d'analyser. Pour retrouver son assurance, elle se dit en se dépêchant vers sa chambre : « Qu'est-ce qui prend ce garçon ? Comme s'il savait ce que je veux, mieux que moi ! »

A la hâte, elle échange le peignoir et la chemise de nuit contre un slip et une robe chemisier de toile kaki. Devant la glace, elle passe les doigts dans ses cheveux, s'assure que sa bouche est bien dessinée, comme ses paupières soulignées. Elle hésite, défait un deuxième bouton au bas de sa robe, descend vivement l'escalier et gagne l'entrée principale.

Du perron, elle appelle :

— Monsieur ?

Il se retourne, au milieu de la cour, affiche le sourire dans lequel

elle ne voudrait voir que l'admiration. Il va vers elle, sa démarche si souple la fait songer à une bête de proie... En arrivant, il murmure :

— Vous avez fait vite !

Il lui emboîte le pas, dans le hall ses regards courent sur les lambris, s'arrêtent sur les armures, plongent dans le salon à travers la grande porte. Il s'est engagé dans la vaste pièce, comme s'il y était invité, murmurant :

— Quelle belle vue, sur votre parc !

Madame Berlancourt le suit, résignée : après tout, pourquoi pas au salon ?

Après avoir contemplé la terrasse, la perspective au-delà, le visiteur se retourne, promène ses regards sur les multiples tableaux, les fauteuils, les canapés. Évelyne songe, à nouveau irritée : « Il est chez lui ! »

De son allure de chat, il se dirige vers un coin de la pièce, où un objet brille faiblement sur une étagère.

Elle murmure :

— Attendez !

Elle se hâte vers l'interrupteur, fait jaillir de l'ombre la statuette d'argent. Muet, l'homme regarde l'adolescent nu, son corps déhanché s'appuyant sur une jambe. Baissant la tête dans une confusion feinte, il cache d'un linge son intimité. Ses boucles serrées cernent un visage dont les traits réguliers paraîtraient un peu durs si leur jeunesse ne les revêtait d'une apparence de féminité.

Le visiteur tend la main, emprisonne les jambes de l'adolescent et l'enlève de l'étagère. De l'index de l'autre main, il caresse lentement le corps lisse, son regard s'attarde sur lui, l'abandonne pour contempler son hôtesse à ses côtés, retourne encore à l'objet précieux. Découvrant ses dents dans son sourire, il demande à mi-voix :

— C'est vous ?

La question atteint Évelyne à la fois comme une caresse, un contact de cet index qui parcourt toujours les formes brillantes, et comme le cinglement d'une lanière autour de son corps. Elle a un rire nerveux, baisse aussi la voix, d'instinct, pour répondre :

— Ne voyez-vous pas que c'est un garçon ?

— Si, répond-il.

Elle se sent rougir sous son regard, elle se force à parler :

— Asseyez-vous, vous avez à m'expliquer...

— Comment vous appelez-vous ?

Interdite, elle le regarde. Elle ne sait plus qu'il vient de l'interrompre, elle murmure :

— Évelyne...

Avec précaution, il repose la statuette. Il la contemple une dernière fois, reporte son regard sur elle et murmure :

— Je m'appelle Gilles...

Elle demeure figée, tandis qu'il s'avance. Quand son bras l'enserme pour l'attirer, est-ce lui qui penche la tête, ou elle qui se tend, de toutes ses forces, pour atteindre ses lèvres ?

— Maintenant, Évelyne, souffle Gilles à son oreille, ton salon est trop grand pour nous. Conduis-moi...

Elle le regarde, saisit sa main et l'entraîne, d'un pas de somnambule. Pour elle, le temps s'est arrêté lorsqu'il a imprimé son corps sur le sien, elle ne vit plus que pour reprendre le contact interrompu. Comme inconsciente, elle pose les pieds sur les marches, forme ensuite les pas jusqu'à sa chambre. Elle ne lâchera pas sa main, avant d'avoir refermé la porte derrière eux.

Il ne restait que trois boutons à défaire à sa robe... Elle la jette au loin, fait glisser son slip sur ses hanches, le piétine en ôtant ses chaussures. Muette, elle se cambre vers lui, avec son corps nerveux, ses durs petits seins, ses hanches étroites, son ventre plat où frise la toison. Il murmure :

— ...Mon petit serpent...

Elle le fixe toujours, jusqu'à ce qu'il ajoute, à peine plus fort mais d'une voix sèche qui la fait tressaillir :

— ...Déshabille-moi !...

* * *

Évelyne Berlancourt reprend pied. Dans son château, dans sa chambre, elle est aux côtés d'un inconnu, aussi dévêtu qu'elle. Comment en est-elle arrivée là ? Le bras qui tout à l'heure la serrait si fort ne lui fait plus qu'un collier tiède, les longs doigts qui la pressaient jouent distraitemment avec la pointe de ses seins... Sur le corps nu à côté d'elle, les muscles qu'elle voyait jouer sous la peau sombre ont disparu, avec eux la force qui la subjuguait...

A deux pas du lit gisent les vêtements qu'elle a jetés à terre dans un sursaut d'orgueil, alors qu'elle le dévêtait pour lui obéir. Tandis qu'elle dénouait les lacets des souliers de ce... Gilles, accroupie devant lui, il fourrageait d'une main dans ses cheveux... Ce sont des vêtements bon marché, cela se voit maintenant qu'il ne les porte plus. Aucune de ses relations ne les mettrait...

Cette réflexion achève de lui montrer la nécessité de rétablir avec ce garçon des rapports plus conformes à sa position.

— Au fait, dit-elle, vous vouliez m'expliquer, pour les affaires de mon mari...

Gilles éclate de rire :

— Mon petit serpent, tu lui dirais sûrement où je t'ai chargée d'une commission !... Ça m'amuserait, que tu lui parles de nous...

Évelyne se mord les lèvres : il avait trouvé ce prétexte, pour poursuivre leur entretien... C'est à elle d'y mettre un terme ! Elle saisit le poignet, pour libérer son torse et son cou, cherche un ton propre à concilier sa dignité de châtelaine avec sa situation présente, nue aux côtés d'un amant de fortune :

— Je dois me rhabiller... J'ai à faire...

Mais les muscles ont réapparu, le bras se referme comme un étau. Retrouvant son sourire moqueur, Gilles murmure :

— Doucement, mon petit serpent !... Il est à peine dix heures, ne sommes-nous pas tranquilles, jusqu'à onze heures au moins ?

Évelyne proteste, les sourcils froncés :

— Mais vous n'allez pas...

L'étreinte se fait douloureuse, autour de son cou, elle se reprend :

— Tu ne vas pas me retenir prisonnière ? Pour quoi faire, du reste, puisque...

L'éclat de rire de Gilles l'interrompt :

— Puisque quoi?... J'ai envie de causer un peu... Parle-moi de toi, de ta vie de châtelaine...

Sèchement, elle coupe à ce qu'elle croit l'amorce d'un chantage :

— Il n'y a rien à raconter !

Gilles prend soudain un ton méprisant :

— Pour ce que ta vie m'intéresse... Parlons d'Irène, si tu préfères...

— Irène... quoi, Irène?...

Hargneuse, Évelyne exhale sa rancœur, contre elle et tous ces gens qui ne savent rester à leur place :

— Irène, une femme de ménage, a su se faire remarquer par un peintre connu. Il l'utiliserait comme modèle...

Gilles apprécie :

— Il aurait pu tomber plus mal.

Évelyne éclate :

— Mais que lui trouvez-vous tous, à cette fille ? Son balai vous émoustille, ou sa serpillière ?

— Petit serpent, dit Gilles moqueur, tu ne lui viens pas à la cheville !

Évelyne est furieuse, cette fois :

— Dis donc, tout à l'heure ce n'était pas la même chanson ! Mais maintenant, Monsieur est fatigué...

Gilles rit, mais il dit, apaisant :

— Toi aussi, tu as tes attraits...

Et il parcourt de sa main libre le corps mince et ferme, qui se met à tressaillir sous ses doigts. Il murmure :

— Mon petit serpent, où as-tu pris ton charme de jeune garçon ? Tu es aussi belle...

Il rectifie :

— Enfin, presque... que la statue d'argent, au salon... Tiens, il faudra que je l'emporte, en souvenir...

Prête à succomber aux sensations qui la submergent, la châtelaine garde encore la tête assez libre pour s'exclamer :

— Que je t'y prenne, tu pars entre deux gendarmes !

Gilles rétorque, la caressant toujours :

— Et comment crois-tu que j'expliquerais alors mon passage chez toi ?

Il se penche, elle attend un baiser, mais il interroge :

— Si je veux te revoir, petit serpent, quand pourrai-je revenir ?

Quelques minutes plus tôt, elle aurait envoyé promener ce vaurien... en ce moment c'est différent. Son mari est bien inspiré, lorsqu'il s'absente pour ses affaires, plus encore lorsqu'il envoie les enfants au marché... Elle murmure :

— Seulement le samedi matin, à la même heure si tu veux... Vas-tu m'embrasser, à la fin ?

* * *

Il est plus de onze heures. Gilles longe le bosquet pour rejoindre la route, lorsqu'il entend pétarader la 2 CV, il se jette dans le couvert. Mais les enfants, en conversation à l'arrière, ne prêtent pas attention à leur environnement connu. Édith demande :

— Pierre, vous nous emmènerez encore, n'est-ce pas ?

Irma se rengorge, fière de la confiance de Monsieur et Madame, plus fière encore de son autorité sur les enfants.

— Si vous êtes sages, dit-elle, tous les deux, nous verrons...

Avec une cruauté inconsciente, Didier observe :

— Vous ferez comme papa voudra...

* * *

Ce même samedi, vers les trois heures, Didier et Édith rentrant de promenade sur leurs poneys, aperçoivent un homme assis près de l'écurie, appuyé au gros chêne. En approchant, ils détaillent ses vêtements sombres, son teint cuivré, son visage que cache en partie

une moustache et un collier de barbe. Il leur sourit, ils crient d'une voix, poussant leurs poneys :

— Gilles!

Encadré par les enfants sur leurs montures, il se redresse avec nonchalance.

— Tu es revenu ?

— Tu es là pour longtemps ?

Édith n'attend pas sa réponse pour observer :

— Tu laisses pousser ta barbe et ta moustache ?

Gilles sourit :

— Je suis ici pour quelques jours... Et j'ai voulu voir si ça m'irait...

Après examen, sourcils froncés, Édith décreète :

— C'était mieux avant...

Il prend l'air vexé :

— Ah bon ? Je vais y réfléchir...

Didier rit, en disant :

— Ça n'a pas d'importance ! Sais-tu que les poneys nous obéissent bien mieux, après ce que tu nous as appris ?

— Les bêtes, dit Gilles, aiment qu'on s'occupe d'elles... Les hommes aussi, d'ailleurs... Aujourd'hui, j'aimerais que vous m'appreniez quelque chose, à votre tour !

Devant leurs mines intriguées, il prend l'air mystérieux, baisse le ton :

— Confiez-moi un secret !

Les enfants se regardent. Peuvent-ils confier leur grand secret, même à Gilles ? Édith demande :

— Qui nous dit que...

Gilles l'interrompt :

— Nous, quand nous voulions garder un secret, nous faisons un serment – comme ça !

Il fronce les sourcils, lève les bras, ses médiums chevauchant ses index. Il crache à terre, trois fois, et il dit :

— Je suis un tombeau !

Le frère et la sœur ont suivi la démonstration avec grand sérieux. Après un échange de regard avec sa sœur, Didier entreprend d'expliquer :

— Alors, voilà... — et puis, non ! viens plutôt, on te montrera !

Gilles demande :

— Avons-nous le temps ?

Didier répond :

— Si on est en retard pour le goûter, ça ne fait rien, maman ne rentre que pour dîner.

— Tiens, dit Gilles surpris. Didier observe :

— Tu sais, nous sommes grands, déjà !

Excités, les enfants dirigent les poneys vers l'écurie.

— Je vous aide, dit Gilles. On va les desseller, ils resteront dehors, à paître.

Édith remarque :

— Pierre sera étonné, de voir qu'ils sont desselés...

Gilles dit :

— Vous êtes grands, comme vous dites. Et voyez comme c'est facile !

Un moment plus tard, Édith s'arrête sur le chemin et désigne à Gilles une faible ouverture dans la haie :

— Baisse-toi, tu verras Trièverie.

Gilles obéit, le château lui apparaît encadré dans la verdure, majestueux. Ce matin, du château, il admirait la vue sur le parc... Il observe :

— Elle est belle, votre maison... Est-ce là votre secret ?

Les enfants rient :

— Bien sûr que non !

Pris d'un scrupule, Didier remarque :

— Tu sais, d'autres le connaissent peut-être aussi...

Après un tournant, la route passe sous un pont métallique coupant un talus élevé. Des buissons denses le recouvrent, il ondule à l'infini sur la campagne comme un serpent broussailleux.

Les enfants scrutent les environs, déserts aussi au-delà du pont. A mi-voix, Édith déclare :

— C'est ici...

Gilles lève la tête vers la rambarde rouillée, les interstices entre les poutrelles et la tôle du tablier. Il demande :

— C'est un pont de chemin de fer ?

Didier répond :

— C'est toute une voie !

Édith complète :

— Et le train ne passe plus, depuis longtemps !

Gilles regarde les enfants qui attendent son jugement. La mine sérieuse comme la leur, il déclare :

— Montrez-moi ça !

Didier écarte des branches au bas du talus, à côté du bord maçonné, il montre les empreintes sur le sol gras :

— C'est par là !

Édith observe :

— Ça glisse, c'est difficile...

— Pour les filles, dit Didier commençant à grimper, c'est toujours compliqué !

Gilles rectifie :

— Les filles, c'est comme les garçons : il faut que ça pousse ! En attendant, Édith, c'est moi qui te pousserai !

Penché au-dessus de la rambarde, Didier regarde sa sœur escalader le talus, plus vite qu'il ne le fera jamais lui-même...

— Ne restons pas en vue, dit-il, si quelqu'un passait...

Sous leurs pas, les tôles résonnent comme une guitare désaccordée. Il se retourne, désigne la voie derrière eux :

— Plus loin, là-bas, les arbres poussent jusqu'entre les rails !

Édith a commencé d'avancer, écartant les herbes pour poser le pied sur les traverses.

— De ce côté, dit-elle, c'est presque pareil !

Les rails s'étirent dans cette verdure, Didier s'enduit les paumes

de la poussière de rouille qui les recouvre, les approche des joues de sa sœur en disant :

— Regarde, c'est du sang !

Gilles observe :

— Sur les rails, on avance plus vite !

Bras écartés, il se déhanche à peine, il a tôt fait de distancer les enfants. Ceux-ci essaient de l'imiter, mais leurs gesticulations désordonnées parviennent bien mal à les maintenir en équilibre.

Gilles déclare :

— J'ai trouvé la solution !

Il se place entre les rails, marche en tenant la main d'un des enfants de chaque côté.

Sur les flancs du talus de la ligne désaffectée, les buissons ont poussé dru, leurs branchages forment de chaque côté un mur infranchissable aux regards. Gilles murmure :

— Un paradis, pour les oiseaux... Arrêtez un instant !

Il se met à siffler, à pousser de petits cris, si les enfants ne le voyaient pas ils se croiraient au sein d'une volière.

D'autres s'y laissent prendre... Des sifflements, des pépiements répondent aux appels de Gilles, venant des deux côtés du talus.

Édith demande, tout bas :

— Que leur dis-tu ?

Il murmure, entre deux sifflements :

— Rien de spécial... Je les imite, quand ils s'appellent entre eux...

Il ajoute, après quelques instants :

— On peut avancer, ils sont familiarisés.

Et il entraîne les enfants tout en poursuivant ses appels.

D'abord, le silence se fait autour d'eux. Mais bientôt, passé l'effet de surprise, des bruissements furtifs, des froissements indiquent la progression, dans le feuillage, des petits compagnons invisibles. Bien à l'abri, ils doivent sautiller de branche en branche, bientôt leur concert de pépiements reprend de plus belle. Didier et Édith respirent tout bas, leur attention partagée entre leur marche sur le rail et leur écoute ravie.

Après une minute environ, Gilles s'arrête à nouveau.

— Ça suffit, dit-il à mi-voix, inutile de les attirer trop loin de leurs parages...

Il se tourne de chaque côté en émettant des chuintements prolongés :

— Chtuchtuuu...

Surpris, les oiseaux se taisent. Et puis ils s'échappent, se fraient un chemin jusqu'à l'air libre et s'envolent dans un froissement d'ailes précipité. Édith s'exclame :

— Il y en avait tant que ça !

Le trio regarde s'échapper les tourbillons froufrounants, s'élever dans le ciel et disparaître derrière les frondaisons.

Tous trois atteignent une petite construction, sa peinture rose est bien délavée et l'inscription tout juste encore lisible sur le bleu déteint : « Liancourt ». Didier observe :

— C'est la gare.

Édith ajoute, montrant les rejets de ronces barrant la porte fermée :

— Malheureusement, on n'a pas la clef !

Gilles regarde le bâtiment, l'auvent accoté abritant des leviers. Désignant la voie qui s'incurve vers une colline, Didier dit :

— Ce n'est pas fini !

Gilles demande :

— C'est là-bas, le terminus ?

— Pas du tout, répond Didier. Un tunnel traverse toute la montagne !

— On n'a pas voulu le visiter, ajoute Édith. Il y fait trop noir !

— Vous avez bien fait, approuve Gilles. Qui penserait à vous chercher là, s'il vous arrivait quelque chose ?

Didier dit :

— Mais nous avons trouvé un wagon, derrière le hangar !

Il a pris un sérieux coup de vieux... Sur sa teinte gris poussière on distingue pourtant encore l'inscription : « Hommes : 40 Chevaux (en long) : 8 » Édith indique :

— La porte est coincée, mais on pourrait se faufiler...

Gilles la regarde, il la soulève comme une plume et la dépose à l'intérieur, il fait de même avec Didier. Il tend le cou, inspecte l'intérieur, se redresse. Faisant jouer ses bras repliés, l'un après l'autre, il imite une brave locomotive :

— Tch... Tch... Teuf... Teuf... Bon voyage !

Redescendue par le même procédé commode, Édith saisit la main de Gilles en disant :

— Voilà, c'est ça, notre secret !

Tous trois retournent sur leurs pas. Devant la gare, Gilles examine la serrure de la porte. Il tire de son veston un crochet plat et brillant, se met à fourrager avec précaution dans le trou. Il dit alors :

— Si vous voulez vous donner la peine d'entrer ?

La porte grince bruyamment, Didier s'avance dans la pièce obscure dont les fenêtres sont obturées par les volets de bois. Édith suit, observe :

— Ça sent la fumée, les vieux papiers...

Ils détaillent la pièce que divise une cloison aux vitres empoussiérées. Édith se glisse derrière le guichet, sa tête dépasse tout juste. Elle demande, très professionnelle :

— C'est pour où ?

— Pour Monte-Carlo, dit Gilles. Un billet en première classe, s'il vous plaît.

Édith inspecte les cases sous le comptoir, exhibe une étiquette fripée :

— Voilà, Monsieur, c'est cinq francs.

Gilles observe :

— Ce n'est pas cher, Monsieur le Chef de gare. Je reviendrai !

Avisant un drapeau accroché dans la pièce de service, Didier s'en empare. Un nuage de poussière s'en dégage, lorsqu'il le secoue en criant :

— En voiture ! en voiture !

S'aidant de ses doigts, Gilles émet un sifflement strident. Apercevant une grosse clef pendue au mur, il murmure :

— Est-ce que par hasard...

Il va l'essayer sur la porte d'entrée, et il déclare :

— Voilà la clef de votre maison !

Édith applaudit :

— Bravo!... Mais elle est bien grosse... si on la cachait ici ?

Didier regarde autour de lui, désigne la fente du carter protégeant les leviers :

— Là !

Gilles consulte sa montre :

— Il faut songer au retour !

Édith approuve :

— Oui, je commence à avoir faim !

Didier déclare :

— C'est moi qui ferme !

Non sans effort, il tourne la clef, vérifie la fermeture et glisse la clef dans sa cachette en disant :

— On reviendra peut-être demain. Gilles, c'est ta maison aussi... Viendras-tu avec nous ?

— Je n'aurai guère le temps, dit Gilles. Mais je connais le chemin !

Au retour, Gilles s'apprête à quitter les enfants aux abords de l'écurie. Didier lui rappelle :

— N'oublie pas, Gilles... Tu as craché trois fois...

Très sérieux, Gilles montre ses mains, médiums par-dessus index :

— J'ai juré!... Au revoir !

* * *

Dimanche, en fin d'après-midi, le train ramène Irène et Jacques. Après l'intense exaltation des jours passés, l'ombre d'un désenchantement passe dans le compartiment où ils sont seuls.

Plus que satisfait du comportement d'Irène pendant leur séjour à Paris, Jacques se demande si la part croissante de tendresse paternelle qui entre dans ses sentiments pour elle lui signifie l'atteinte de

l'âge en dépit de la vigueur qu'il ressent toujours. A moins qu'il s'agisse de ce détachement propre au créateur, qui cherche plutôt dans son œuvre l'assouvissement de son désir... ?

Quoi qu'il en soit, il se sentait prêt à se priver de la compagnie d'Irène lorsqu'il lui a proposé de retourner seule, à Paris où elle s'occuperait des ventes de la galerie. Mais il a senti, dans ses réserves et finalement dans son refus, son désir de préserver son indépendance, peut-être aussi sa crainte, en dépit de son affection pour lui, qu'il recommence à la mêler à ses rêves disparus.

Irène pour sa part, tout en se réjouissant de retrouver son existence habituelle, évoque néanmoins les expériences nouvelles que lui a values son séjour à Paris. Elle pense qu'elle reviendra souvent encore, dans l'avenir, sur les instants pour elle les plus angoissants, mais aussi les plus grisants du vernissage, à ces moments où les invités n'avaient d'yeux que pour elle, où elle se sentait la reine de la fête.

Comment oublierait-elle aussi la soirée qui a suivi, où Jacques et Robert rivalisaient d'attentions dans le décor luxueux du restaurant ? Et ce parfum d'écorce d'orange, dans la glace pilée qu'elle croquait... Il restera lié à la plainte mélancolique du piano-jazz, à ses pas glissés dans la pénombre sur la piste verte, entre les bras de Robert qui sentait le tabac blond. Et pour clôturer cette soirée, l'étreinte de Jacques l'enlevant sur le seuil de sa chambre d'hôtel...

Mais c'est sur sa dernière journée à Paris qu'elle veut s'attarder. A dix heures, le portier l'informait que monsieur Van der Pleek l'attendait à la réception. Elle était prête, s'étant fait réveiller à neuf heures. Robert s'est montré aussi prévenant que la veille, s'efforçant de calmer ses appréhensions devant la tâche si nouvelle qui l'attendait.

— Ne vous faites pas de soucis, disait-il. Il viendra très peu de monde, et ce ne seront que des amateurs des tableaux. Aucun prix n'a encore été fixé, votre seule tâche sera de les accueillir, d'enregistrer leurs noms et adresses, le cas échéant leur première sélection. Pensez toujours que vous êtes chez vous, que les visiteurs viennent en amis !

De fait, tout s'est très bien passé, entre dix et douze heures et

quatre et six où la galerie a été ouverte. Il n'est venu qu'une dizaine de visiteurs, dont certains étaient peut-être de simples curieux qu'attirait la présentatrice qu'ils comparaient aux tableaux.

Ils se sont tous montrés aimables... à l'exception d'un seul, à qui elle n'aurait pourtant pu reprocher une attitude incorrecte. En venant la chercher pour déjeuner, à midi, Jacques a relevé son nom :

— Ah ! monsieur Xinantidès ! Parle-nous un peu de lui ?

Intriguée, elle a demandé :

— Vous le connaissez ?

Ils se sont regardés, Jacques a répondu :

— Pas vraiment...

Robert a expliqué :

— C'est un Grec, amateur connu... On le dit très riche...

En souriant, elle a observé :

— Il est bien insistant, en tout cas ! Je lui répétais que les prix n'étaient pas fixés, il revenait toujours sur la question ! Il a dit qu'il n'était pas convenable de montrer des œuvres sans indiquer leur prix... J'ai fini par dire que dans un musée, c'était bien pareil, l'argument a semblé le frapper...

Mais devant le tableau suivant, celui où je... où Myriam agenouillée joue avec son chat, il est tombé en arrêt. Il m'a regardée longuement, il m'a dit :

— Je vous en offre cinquante mille francs !

Avec ensemble, Jacques et Robert ont demandé :

— Et alors... ?

— Alors, a répondu Irène soupirant encore, avec un air désespéré qui les a fait rire, alors... j'ai recommencé mes explications...

C'est étrange, songe maintenant Irène dans le train, que Jacques tout autant que Robert se soient tellement intéressés à ce Grec, qu'ils ne connaissent pas... En tous cas, ils étaient satisfaits de la manière dont elle s'est acquittée de sa tâche. Jacques l'a encore félicitée, en venant la chercher à la fermeture le soir. Il lui a demandé :

— Ça t'a plu, de tenir la galerie ?

Elle a répondu, tout de suite :

— Beaucoup ! On offre de belles choses, on voit des gens intéressants...

C'est alors qu'il lui a fait cette proposition, tellement inattendue :

— Si tu veux, nous t'embauchons, à la minute ! Tu travailleras avec Robert...

Elle a balbutié, les regardant tour à tour :

— Mais... je ne suis pas qualifiée...

Robert a rétorqué :

— Vous l'êtes, au contraire ! Vous venez de le prouver !

Ils se sont employés à la convaincre : ils avaient besoin d'elle, et puis sa vie s'en trouverait changée...

C'est que justement, c'est ce changement qu'elle appréhende. Elle ne peut oublier son expérience malheureuse, ses longs efforts ensuite pour forcer la petite société de Liancourt, refermée sur elle-même, à reconnaître au moins son existence. Elle doit son indépendance à son sérieux, à la qualité de son travail que ses patrons reconnaissent, en dépit de leur mesquinerie. Elle songe à sa petite maison où elle se plaît, qui ne doit son confort qu'à elle-même, avec son jardin abandonné qui ouvre sur la forêt. Elle devrait quitter tout cela, retrouver un milieu inconnu, vivre dans la trépidation de la capitale, sans refuge où retremper son énergie...

Mais n'est-ce que la peur, qui a motivé son refus ? A Liancourt, il y a Jacques, à qui elle est revenue, à qui elle doit tout. D'emblée, il l'a traitée d'égale à égale, lui qui est d'une valeur tellement supérieure à tous ceux qui affectent de l'ignorer... Assurée de son affection, elle n'oublie pas le trouble où l'a jetée la conscience qu'elle jouait aussi un rôle, auprès de lui. Et aujourd'hui, lorsque son regard s'allume, ne se plaît-elle pas à imaginer dans ses yeux l'autre, qu'elle fait revivre pour lui ?

Irène soupire : elle a l'esprit bien compliqué !... Elle retourne vers sa maison, ses pensées la conduisent à l'hôte récent d'un soir, qui l'a quittée à l'aube en emportant son argent, mais qui l'a comblée tout au long de la nuit...

Jacques lève la tête de son journal :

— Alors, es-tu contente de retrouver ta maison ?

Elle le regarde, saisie, puis elle lui sourit :

— Je me réjouis aussi en pensant à jeudi !

— Jeudi ?

— Voyons, Jacques, ce sera le jour où je retournerai te voir !

Il soupire :

— C'est vrai que tu reprends ton travail chez tes anciens patrons...

Elle reconnaît, dans le ton de Jacques, la déception et même le reproche, justifiés chez lui. Voilà qu'elle sent faiblir sa satisfaction, elle repense à la proposition de Jacques, qu'elle a refusée. Embarrassée, elle dit :

— Jacques, Je ne sais plus très bien où j'en suis... Tous ces changements, ce voyage merveilleux... J'ai l'impression de vivre un conte, j'ai peur de me réveiller, un jour... Il faut que je réfléchisse, que je m'habitue... Me laisses-tu un peu de temps ?

Enchanté de ce début de revirement, il répond :

— Bien sûr ! Tu te décideras, en toute liberté !

Irène observe, malicieuse :

— Tu ne te plaindras pas que je vienne chez toi jeudi... ? Du reste, je n'y manquerai pas de travail, après notre absence !

La nuit tombe, à leur arrivée en gare de Deauville.

— On prend un taxi, dit Jacques, et je te reconduis chez toi. On pourrait passer à la maison avant, on trouverait bien quelques conserves, ensuite je te ramènerais en voiture ?

— Je te remercie, répond-elle, j'ai surtout envie de me reposer... Tu ne m'en veux pas ?

— Bien sûr que non, dit-il. De mon côté, je dormirai sûrement bien !

Un moment plus tard, il fait tout à fait nuit, lorsqu'Irène devant chez elle regarde s'éloigner le feu rouge du taxi. Elle va introduire sa clef dans la serrure, lorsqu'une ombre se détache du mur, à quelques pas. Irène n'est pas vraiment inquiète, l'inconnu ne se

soucie pas d'atténuer le bruit de ses pas. Elle s'adresse à la haute silhouette, arrêtée à deux pas devant elle :

— Qui est là ?

Elle ne distingue du visage rien d'autre que les yeux qui brillent, et surtout les dents blanches que découvre le sourire.

— Devine !...

La voix basse, un peu chantante, achève de lever l'incognito. Interdite devant lui, ses pensées s'entremêlent. Gilles est revenu, elle va le revoir... Il en a un toupet, de revenir sans crier gare, tout comme il était parti à la sauvette !... Il a peut-être faim, elle n'a rien à la maison...

Pour casser le silence qu'il laisse se prolonger, elle articule d'un ton où la surprise se mêle au reproche :

— Gilles... !

Il répond, moqueur :

— En as-tu mis, du temps... !

Mais il ajoute, tombant pile sur ce qui la préoccupe :

— As-tu dîné ?

Elle bredouille :

— Mais... je n'avais pas faim...

Piteuse, elle achève :

— Et je n'ai rien à la maison !

Gilles éclate de rire, en s'exclamant :

— Je m'en doutais... alors j'ai pris mes précautions !... Mais si tu entrais et allumais... ? j'aimerais m'assurer que tu es toujours la plus belle...

Elle obéit, fait entrer son visiteur qui se plante devant elle dans la pièce éclairée en demandant :

— Me reconnais-tu tout à fait ?

Elle remarque :

— Tes cheveux sont plus courts, tu portes barbe et moustache...

— Bravo !... Et comment me trouves-tu ?

— J'aimais mieux avant, dit Irène, mais enfin...

Il dit :

— Tu es du même avis que la petite Édith...

Elle demande, incisive :

— Tu as été au château ?

Il répond, d'un ton léger :

— J'ai rencontré les enfants dans le parc, nous nous sommes promenés... mais à mon tour de m'étonner : Tu es bien élégante...

Gênée, elle explique :

— Ce sont des vêtements achetés pour le voyage...

— Ils te vont bien, dit Gilles se rapprochant. Ils n'ont rien changé, j'espère, à ce qui se trouve en dessous?...

Il entoure son bras autour de sa taille, elle se dégage assez vivement.

Gilles sourit, pose sur la table le panier qu'il tenait à la main.

— Tu as raison, dit-il, mangeons d'abord... Mais j'y songe, nous sommes en compte !

Il tire une enveloppe de son veston, la pose à côté du panier, elle y lit : « Irène. »

Elle murmure :

— Tu aurais pu le garder... Mais pourquoi t'es-tu sauvé, comme un...

Il coupe, léger :

— Pour ne pas te réveiller!...

Plus sérieux, il ajoute :

— M'en veux-tu toujours ?

Irène retrouve son sourire :

— Non, plus maintenant...

Il retire les victuailles de son panier : un poulet froid, du beurre, un camembert, des cerises, une bouteille de vin, du pain.

— Mets le couvert, dit-il, il y a longtemps que j'ai faim !

Obéissant machinalement, elle demande :

— M'attendais-tu depuis longtemps ?

Il soupire :

— Plus de deux heures !... Les trains devaient arriver de Paris, l'un après l'autre...

Intriguée, elle demande :

— Qui t'a dit que j'étais à Paris ?

Il répond, après quelques instants :

— Le patron du « d'Or », il disait que tu rentrais ce soir.

Irène ne croyait pas avoir faim, encore moins depuis qu'elle avait revu Gilles. Mais son déjeuner était loin... Elle demande :

— Où as-tu trouvé tes provisions ?

— Au « Drap d'Or », Thérèse me les a préparées.

Irène s'étonne :

— Tu connais Thérèse ?

— Bien sûr, je sais aussi qu'elle est ton amie. Je peux même te donner de bonnes nouvelles d'Olive !

Irène se tait, gênée : Thérèse lui a-t-elle parlé d'elle, de ses relations avec Jacques... ?

Le repas se termine. Gilles se lève, s'étire, satisfait. Admirant sa souplesse, elle se dit qu'il ressemble à Olive, justement... Silencieux, il s'arrête derrière elle encore assise. Elle sent ses mains sur ses épaules, elles descendent sur sa poitrine... Il enfouit sa tête au creux de son cou en murmurant :

— J'ai envie de toi !

Elle tourne la tête pour qu'il l'embrasse enfin, il effleure à peine ses lèvres et s'exclame, moqueur :

— Pas encore !

Elle se sent saisie, enlevée et attirée sur sa poitrine. Et il tourbillonne avec elle, se rapprochant de sa chambre.

Sur le seuil, il la dépose, étourdie. Elle dit, d'un ton de faux regret :

— Moi qui comptais si bien me reposer !

— Ça t'apprendra à partir en voyage ! Ça fait deux jours que je t'attends !

Enfin, il lui donne le baiser attendu. Derrière ses paupières, des visions poursuivent le tourbillon : Gilles torse nu, sortant de la

douche, Gilles dans son peignoir rose, et puis la sensation de ses mains sur elle, dans le noir...

Elle lui murmure :

— Je suis couverte de poussière... Je te demande quelques minutes...

Il répond, l'air d'un martyr :

— Puisqu'il le faut...

Et il murmure, la relâchant :

— Au moins me reviendras-tu, fraîche comme une eau de source...

Irène ne se trompait pas, la nuit ne sera pas reposante ! Il faut aussi échanger quelques confidences, même si Gilles se montre réservé. Elle murmure, songeant à l'enveloppe restée sur la table :

— Tu n'avais pas besoin de me rembourser... Es-tu devenu riche ?

Il réplique, léger :

— C'est un petit héritage...

Irène hésite, se lance :

— Et... est-ce que tu n'as plus d'ennuis avec les gendarmes ?

Il répond :

— J'ai remboursé les gens qui avaient porté plainte...

Après un silence, il ajoute :

— Il en reste quelques-uns... alors j'ai changé de coiffure et laissé pousser ma barbe !

Irène ne tient pas à trop de précisions sur les agissements de Gilles. Elle lui doit un certain aveu, de son côté... Elle commence :

— Gilles... je fais le ménage chez un peintre...

Il observe, ironique :

— Tu lui servirais aussi de modèle, de...

Elle le coupe, vivement :

— Qui te l'a dit ?

Soudain embarrassé, il répond :

— Au café... des gens en parlaient...

Elle reprend :

— C'est un grand artiste, ses tableaux ont eu un grand succès à Paris, au vernissage...

Il demande, intéressé :

— De quels genres sont ses tableaux ?

— Des œuvres figuratives, comme disent les critiques. Des paysages, des marines, des portraits, à l'huile et en aquarelles...

— J'aimerais bien les voir, dit Gilles.

Irène répond :

— Ils sont tous partis à Paris, pour le vernissage...

Plus tard, Irène demande :

— Vas-tu rester longtemps ?

— Non, répond-il, quelques jours. Je repartirai samedi de cette semaine – non : vendredi.

Elle s'exclame :

— Déjà ! N'es-tu pas bien, ici ?

— Trop bien, même ! Il faut que je gagne ma vie !

Elle observe :

— Mais je te croyais riche, après ton héritage ?

— Mon héritage ?... Ah oui... il ne m'a pas fait millionnaire ! Et puis, un gitan ne tient pas en place !

Irène ne doit pas d'aveux à Gilles, elle craint même qu'ils ne l'intéressent pas tellement... Mais pour elle-même, le retour de Gilles pose ses relations avec Jacques sur un autre plan.

— Ce peintre, reprend-elle, est pour moi un très grand ami. Il a même été plus que cela...

Ironique, il observe :

— Ça arrive, entre peintre et modèle...

Irène ignore l'intervention :

— J'aimerais que tu fasses sa connaissance...

Plutôt réservé, il répond :

— Si tu veux...

Pleine de zèle, elle enchaîne :

— Demain, si tu veux ? Je demanderai mon après-midi à madame Bouloche, nous irons voir Jacques ensemble.

Toujours ironique, il observe :

— Tu l'appelles Jacques ?

Elle répète, agacée :

— C'est mon grand ami !

Elle termine :

— J'irai en avance, tu me rejoindras, tu prendras mon vélo...

— Et toi, demande Gilles, comment iras-tu ?

— J'ai un vélomoteur, dit Irène fièrement, un cadeau de Jacques.

Elle se mord les lèvres, la réaction ne tarde pas :

— Il te fait de beaux cadeaux, ton grand ami !

Elle songe à « l'emprunt » qu'il lui a fait, elle va exploser... mais elle se ravise, niche le visage au creux de son cou et murmure :

— Qu'est-ce que ça peut te faire, dis ?

Il la serre contre lui, il ne lui fait qu'une querelle d'amoureux !

Quand le réveil sonne, Gilles est à ses côtés, cette fois, le lever est plutôt pénible – à Paris, elle a appris l'attrait de la grasse matinée...

Gilles ne veut pas la lâcher, elle doit faire semblant de se fâcher.

A la boucherie, monsieur Belloche ne lui trouve pas bonne mine, avec ses yeux cernés :

— L'air de Paris ne vous a pas trop réussi !

Entrant à ce moment dans la boutique de ses pas feutrés, sa femme a demandé :

— Vous n'allez pas me tomber malade ?

Elle ne s'est pas trop fait prier pour lui accorder l'après-midi, Irène le compensera samedi. Mais elle est montée par deux fois, dans la matinée, « pour s'assurer que tout allait bien » – craignait-elle de trouver sa femme de ménage dans un lit de ses enfants ?

Justin lui a glissé deux mots de son samedi : il est allé sur une plage des environs avec Thérèse, lui a attrapé un coup de soleil et Thérèse semble avoir doublé ses taches de rousseur.

Un peu après midi, Irène trouve Gilles dans la cuisine, achevant de mettre le couvert. Comme elle hume l'odeur de grillade, il dit :

— J'ai fait des brochettes, avec de la purée. A table !

Elle s'exclame :

— Quel homme précieux, il fait même la cuisine !

— Profites-en, tu ne m'y reprendras pas souvent !

Les brochettes sont délicieuses, mais elles emportent la bouche.

— Il y a des morceaux de piment, explique Gilles.

Elle demande :

— Es-tu allé au village, pour la viande ?

— Je suis aussi passé au « Drap d'Or », prendre mes affaires...

— As-tu essayé le vélo ?

— J'ai remonté la selle, il va très bien.

Gilles doit la rejoindre chez Jacques, vers quatre heures.

Sur la route, elle songe à son entrevue prochaine avec Jacques.

Mesurant tout ce qu'elle lui doit, comment supportera-t-elle de le savoir malheureux à cause d'elle ?

Sa porte est ouverte, elle le trouve à l'atelier, rangeant toiles et chevalets. Son visage s'éclaire à sa vue, tandis qu'il interroge :

— A quoi dois-je cette joie ?

Après un baiser affectueux sur chaque joue, elle commence, un peu contrainte :

— Jacques, je voulais te voir...

Il la considère, puis il demande :

— As-tu pris du café ?

— Non...

— Alors, dit-il, tu vas en faire, nous le prendrons ensemble, sur le canapé !

Elle l'a fait très fort, pour se donner du courage. Lorsqu'ils se retrouvent assis, Jacques hume l'air :

— Il sent bon, ton café !

Irène esquisse un sourire, prend une gorgée dont l'amertume emplît son palais. Appuyant la tête contre l'épaule solide à côté d'elle, elle murmure :

— Jacques, Jacques... comme c'est difficile !

Jacques sourit, l'attire contre lui et répond simplement :

— Crois-tu ?

Irène soupire :

— Oui, parce que tu es si bon !

Elle se lance, parle très vite sans le regarder :

— Je t'aime plus que tout au monde, peut-être même encore d'amour... Mais tu as tellement cherché en moi ! Tu m'as désirée, peinte pour une autre, après c'est moi que tu as peinte, et aimée... Je n'ai plus rien, que tu ne connaises déjà...

Jacques sent qu'Irène n'a pas terminé, ce serait trop simple... Elle reprend bientôt :

— Le surlendemain de la Saint Sylvestre... un garçon est passé dans ma vie. Il est reparti après une nuit, comme il était venu, je croyais l'avoir oublié. Hier, il est revenu...

Jacques se tait toujours. Comme il a bien fait, de ne pas chanter victoire ! Il attend encore, comme Irène semble bloquée il demande doucement :

— Ce garçon... l'aimes-tu ?

Elle lui lance un regard presque angoissé :

— Je ne sais pas !... Il est séduisant, très beau... il m'apporte ce que je ne saurais décrire... Il repart dans quelques jours, mais je voulais que tu saches, que tu comprennes pourquoi, maintenant...

Elle n'achève pas.

Cette fois, elle lui a dit tout. Et Jacques se dit qu'il doit transformer en tendresse son amour de vieil homme, pour la reconforter... Heureusement, il n'a pas besoin de discours ! Il resserre son bras autour d'elle, murmure :

— Pourrai-je voir ce garçon, avant qu'il reparte ?

Irène le regarde, un pincement l'atteint au cœur, gagne tout son corps : Jacques comprend trop vite !... Elle cache son visage contre son épaule, la douleur qu'elle éprouve lui arrache un cri avant de la faire éclater en sanglots.

Mieux qu'Irène peut-être, Jacques impute ces larmes autant à la

souffrance qu'elle lui prête qu'à la sienne propre. Il murmure, caressant ses cheveux :

— Ma petite Irène, entre nous deux ce ne sera jamais fini ! Il nous reste le souvenir... et puis notre affection, notre tendresse l'un pour l'autre...

Lorsqu'elle commence à s'apaiser, blottie contre lui, il redemande :

— Je voudrais le voir... Comment s'appelle-t-il ?

Essuyant ses yeux, Irène répond, en le regardant :

— Gilles... Gilles Arroya... Il va venir. Il s'intéresse à ta peinture, je voulais qu'il te voie, au moins, à défaut de tes tableaux !

En arrivant, Gilles trouve Irène devant l'évier, finissant la vaisselle. Jetant des regards autour de lui, il demande, acide :

— Tu ne fais pas le modèle, aujourd'hui ?

Irène lui lance, impatientée :

— Il y a des moments où tu m'exaspères !

Ironique, il répond :

— Vraiment ?... Monsieur Sauriel n'est-il pas chez lui ?

— Je vais le chercher, dit-elle, il est à l'atelier.

Quelques instants plus tard, face à Gilles, Jacques apprécie en professionnel la silhouette élancée, les yeux sombres plantés dans les siens, le front un peu bas, le nez aquilin sous les lèvres pleines. Pour faire baisser la tension, il tend la main : à Gilles :

— Bonjour... Je suis heureux de vous rencontrer...

Saisissant la main tendue, Gilles esquisse un sourire :

— Bonjour... J'ai dit à Irène que je regrettais de ne pouvoir regarder vos tableaux...

— Dommage, répond Jacques, il s'en est fallu à peine de quinze jours...

Après un regard scrutateur, il ajoute :

— Ainsi, vous aimez la peinture ?

Soudain, Gilles paraît rajeuni, on dirait presque un enfant face à une question qui l'embarrasserait. Il fait un geste d'excuse, cherche ses mots :

— Pas plus que... le reste... d'ailleurs, je n'y connais rien ! Mais la vision d'une œuvre d'art peut me fasciner... C'est encore pire, lorsque je connais le sujet de l'œuvre : alors je la voudrais à moi... à n'importe quel prix !

Jacques sourit, il observe :

— Vous témoignez d'un tempérament artistique, peut-être un peu excessif...

Ses yeux vont du jeune homme à Irène, qui les contemple tous deux. Pour faire diversion, il demande à Gilles :

— Aimez-vous le calvados ?

— Je bois peu, répond Gilles. J'en prendrai juste pour trinquer !

— Moi aussi, dit Irène, une goutte pour tremper un sucre !

Ils sont assis à la longue table, Gilles se montre peu loquace, répondant comme à contrecœur, tandis que Jacques observe les jeunes gens, suit les regards qu'ils échangent. Soudain, il déclare :

— Si je ne peux vous montrer mes tableaux, je peux en faire un, de vous deux par exemple... Seulement, il faudra que vous posiez. Qu'en dites-vous ?

Gilles hésite, avant de répondre :

— C'est que... je pars vendredi !

Jacques dit :

— Je ferai une aquarelle, ça va très vite. En commençant aujourd'hui, il ne faudra revenir qu'une fois. Quand le pourriez-vous ?

Irène regarde Gilles, propose :

— Jeudi, peut-être... Le matin, je viendrai faire le ménage, Gilles nous rejoindra l'après-midi ?

Jacques regarde Gilles qui approuve de la tête :

— C'est d'accord. Mais il y a une condition, Irène la connaît : vous ne verrez rien avant que l'aquarelle soit terminée ! Alors, on commence ?

Ils ont posé un bon moment, Jacques a fait de nombreux croquis pour préparer la dernière séance. En fin d'après-midi, Gilles et Irène roule côte à côte sur la route, Gilles se laisse traîner sans vergogne,

obligeant Irène à pédaler dans les montées pour soulager le petit moteur. Ils passeront d'abord chez Thérèse pour reprendre Olive.

Gilles observe :

— Je n'aime pas les regards de ce peintre. C'est comme s'il prétendait lire au fond de moi !

— C'est vrai, dit Irène, il devine les pensées les plus secrètes...

Gilles s'exclame :

— Mais il n'en a pas le droit !

Irène demande :

— Ne fais-tu pas de même ?

Gilles dit, buté :

— Je fais ce qui me plaît ! Mais je ne supporte pas qu'on vienne chez moi !

Il ajoute, en guise d'explication :

— D'autant moins, pour des sentiments personnels, comme lorsque je te regarde... C'est comme s'il lui fallait d'autres yeux, en plus des siens !

— Gilles, dit Irène doucement, pour nous peindre, il faut bien qu'il nous regarde !

Thérèse est surprise de voir Irène en compagnie de Gilles :

— Je ne m'attendais pas... à vous voir ensemble...

Irène dit, gênée :

J'avais oublié de te dire que je connais Gilles, très bien...

Gilles décoche à Thérèse son sourire, son regard enjôleur :

— Faites-moi plaisir, appelez-moi Gilles !

Elle sourit, il a fait une nouvelle conquête ! Irène remet à plus tard l'explication qu'elle essaiera de donner à son amie sur l'évolution de ses relations masculines.

Pour faire diversion, elle dit à Thérèse :

— Justin m'a dit que vous aviez pris un coup de soleil ?

— C'est vrai, dit Thérèse, rougissante. Il connaît une petite crique isolée... Tu viens reprendre Olive ? Je l'aurais bien gardé encore...

Irène prend dans ses bras le chat venu se frotter à ses mollets.

Elle dit :

— Olive a une maison à lui... Ne l'as-tu pas trop gâté ?

— En tout cas, répond Thérèse, nous sommes bien amis, maintenant !... Quant retournes-tu au « Drap d'Or » ?

— Après-demain matin, répond Irène. Quelle joie de retrouver madame Garraud !

Olive fait des difficultés pour se laisser enfermer dans le panier sur le porte-bagage du vélomoteur. Gilles le saisit doucement, l'élève pour porter sa tête près de ses lèvres, murmure quelques mots à ses oreilles en le caressant. Le chat se met à ronronner, il se laisse installer dans le panier sans protester. Thérèse s'exclame :

— Bravo, Gilles ! Que lui avez-vous raconté ?

Il la regarde, l'air très sérieux :

— Je lui ai dit que chez Irène, les mulots et les souris sont bien plus gros que par ici...

Thérèse proteste, indignée :

— Chez moi, il n'y a ni mulots, ni souris !

Gilles répond, moqueur :

— Vous voyez bien, il a d'excellentes raisons de rentrer chez lui !

En mettant pied à terre devant chez elle, Irène étouffe un bâillement :

— Je dormirai bien, cette nuit !

Elle ajoute, regardant Gilles détacher le panier contenant Olive :

— Parce que la nuit dernière, quelqu'un m'en a empêchée !

Gilles saisit le chat, appuie à nouveau sa tête contre sa joue en murmurant :

— Entends-tu ce que dit cette dame ?

Grattant le cou de son interlocuteur, il continue de lui parler :

— Si j'avais un manteau bien chaud, comme le tien, je t'accompagnerais à la chasse cette nuit, pour ne plus déranger la vilaine dame...

Olive recommence à ronronner, lorsque Gilles le pose à terre il vient se frotter contre son mollet. Irène observe :

— Vous êtes toujours d'accord entre vous, les hommes!

Ces velléités d'indépendance ne résistent ni à l'attrait de la pâtée pour Olive, ni à d'autres charmes plus puissants encore pour Gilles qui remarque :

— Puisque tu as besoin de repos, si nous allions au dodo, dès que nous aurons dîné?

* * *

Ce mardi huit mai, vers neuf heures, le facteur a apporté un volumineux courrier à Jacques. Il commence par la lettre que son associé a jointe à la liasse des journaux parisiens rendant compte du vernissage :

— Je te recommande notamment les articles de Vieulin et de Fauvert dans l'Aurore et Le Figaro...

Jacques est satisfait, les deux journalistes ont su dégager les tendances générales de sa peinture actuelle, par ailleurs de nombreuses photos de ses tableaux dans les différents journaux, en dépit de l'absence de couleurs, donneront sans doute l'envie à des amateurs d'aller les voir mieux à la galerie.

Une lettre se détache d'un journal qui la recouvrait, Jacques reconnaît les grosses majuscules sur l'enveloppe. Le cachet indique la date de la veille et la provenance de Paris. Retirant les deux feuillets sur lesquels sont collés des mots découpés dans des journaux, il se dit agacé : « Il me gêne, c'est tout un discours! »

Il se met à lire le message.

« Tu avances l'échéance... Certes, on ne t'oubliait pas, on ne voulait pas que tu croies vaines nos menaces.

Pourtant, on te méprisait assez pour te laisser croupir dans ton ordure encore longtemps – tu ne pouvais plus nous nuire.

Mais tu as exposé des portraits de celle qui a été assassinée par ta faute. Tu l'as même dévoilée nue! Nous laverons ces injures à sa mémoire dans ton sang!

Nous ne nous en prendrons qu'à toi : celle qui t'a prêté son corps pour ton sale travail n'a péché que par sottise ignorance.

Tes jours à toi sont comptés. Fais ta prière ! »

Jacques relit le message. L'auteur principal, qui agit peut-être de connivence avec d'autres membres éloignés de la famille Hernandez, c'est Manuel, amoureux transi et toujours éconduit de sa cruelle cousine Myriam. Jacques l'a toujours méprisé, il lui inspirait plutôt la pitié.

C'est dans le même esprit qu'il a considéré jusqu'ici les lettres de menaces, dont il ne doute pas qu'il soit l'auteur. Du reste, même si sa vie devait être mise en péril, que lui importerait ? Il a donné sa pleine mesure, il a pu laisser sa marque. Tout ce que peut lui apporter encore l'existence, il l'acceptera comme un supplément.

Mais si les dernières menaces, fort heureusement, excluent son modèle de ces velléités de « vengeance », elles l'incitent à renforcer encore les dispositions qu'il a commencé de prendre. Il veut qu'Irène soit intimement liée au destin de son œuvre, à l'achèvement duquel sa contribution est si importante. Il veut encore qu'au-delà de lui-même l'avenir d'Irène soit assuré. Enfin, il veut que les dispositions qu'il prendra à cet effet ne risquent pas de se retourner contre elle un jour.

Jacques s'est décidé vite. Le voici dans le train pour Paris, il y restera l'après-midi de ce mardi ainsi que le lendemain. Il sera de retour chez lui le mercredi soir, car il tient à accueillir Irène le jeudi matin : en fait d'intimité avec elle, il ne lui reste plus que des entretiens à deux...

Dès l'après-midi, ce Gilles les rejoindra. Évoquant sa silhouette élancée, ses traits fins, ses regards insistants sous son front buté, Jacques se voudrait déjà derrière son chevalet, tant il est vrai que c'est dans sa peinture qu'il vit ses plus grandes satisfactions.

La singulière beauté de ce jeune homme l'a touché, mais il a décelé en lui un besoin absolu de liberté, ainsi qu'une sorte d'égoïsme primitif. Il doute de la stabilité de caractère de ce garçon,

qui ne lui semble pas présenter une valeur en rapport avec celle qu'il reconnaît à Irène.

Aussi se sentirait-il profondément déçu si la liaison entre les jeunes gens devait se révéler durable, bien qu'il essaie de nier une jalousie que sa vieillesse rend dérisoire, face à la jeunesse de Gilles. Il pense que l'attachement d'Irène pour ce garçon repose sur la satisfaction de ses sens, et ce n'est pas lui qui méconnaîtra la force de pareils liens. Il croit du reste à ce sujet qu'il a lui-même contribué à sortir Irène de l'engourdissement où l'avait laissée la triste expérience de son mariage, la conscience qu'elle prenait d'occuper dans les désirs de Jacques une position équivoque n'a pas dû être étrangère à ce réveil. Par contre, sa jalousie lui deviendrait insupportable, si Irène paraissait lui préférer ce Gilles pour des raisons plus profondes !

Mais Jacques croit Irène capable de donner à toutes choses leur valeur relative. Tant par ce qu'elle lui a confié de son passé que par l'expérience qu'il a vécue avec elle, il s'est rendu compte qu'Irène n'abdique sa personnalité devant personne.

* * *

Ce même mardi matin, Irène se trouve au salon de Trièverie. Évelyne Berlancourt a décidé de lui faire passer son parquet à l'encastique.

— Il en a bien besoin, a-t-elle observé. Il n'a pas été refait depuis notre soirée, rappelez-vous ?

Voici qu'elle rejoint Irène au salon, brandissant un exemplaire du « Petit Éclair de l'Ouest libéré ». Excitée, elle demande :

— Vous n'avez pas dû lire le journal, ce matin ?

Irène répond, surprise par son attitude :

— Non, Madame...

— Eh bien, reprend-elle toujours agitée, voilà des échos du vernissage à Paris !

Elle lui met sous les yeux une photo de l'entrée de la galerie, prise au moment où Jacques dévoile le portrait de La Femme au Masque.

La châtelaine s'exclame :

— Vous voilà célèbre, Irène ! Écoutez plutôt !... Elle marmonne, jusqu'au passage recherché :

— ... Peintre réputé... événement parisien, clou de la fête... — ah ! voilà ! — « On chuchote que les formes parfaites de son modèle, dévoilées à satiété sur nombre d'autres tableaux, ont constitué un stimulant efficace à l'inspiration de l'artiste. »

Levant les yeux de son journal, Madame Berlancourt promène son regard sur Irène des pieds à la tête, comme cherchant sous son sarraut les perfections évoquées. Elle observe, fielleuse :

— Certes, la jeunesse doit être « efficace », auprès d'un homme vieillissant... Mais je veux vous donner un autre exemple de séduction « artistique », sur un homme cette fois bien plus jeune, bien plus beau aussi !

La mine ironique, Madame Berlancourt regarde Irène qui choisit de se taire. Piquée au vif par l'apparente indifférence de sa bécasse de femme de ménage, la châtelaine développe sa démonstration. Courant presque, elle traverse le salon en répétant :

— Regardez !... Regardez !

Appuyant sur l'interrupteur dans le coin, elle fait jaillir de l'ombre la statuette d'argent, à qui elle s'identifie comme chacun le sait au château.

La vision excite encore davantage madame Berlancourt, qui poursuit, véhémement :

— Cet homme est un de vos amis, mes enfants le connaissent très bien... Samedi, il m'a dit que j'étais aussi belle que la statue... il me l'a prouvé !

Perdue elle-même dans sa contemplation, elle revoit Gilles promenant l'index sur les cuisses brillantes, la fixant ensuite... Mais lorsqu'elle éteint le spot et qu'elle se tourne vers Irène, celle-ci a disparu... A son tour, Irène a humilié sa rivale, qui ne peut pas lui reprocher son insolence.

Il n'empêche qu'Irène est touchée. Dans l'après-midi, ces paroles de triomphe résonnent toujours dans sa tête. A vrai dire, à

son propre étonnement, elle n'éprouve que de l'irritation, c'est son orgueil qui est atteint.

Elle en veut à Gilles, qui ne lui a pas soufflé mot de son passage au château, qui a prétendu être revenu pour elle, l'avoir attendue tout le samedi et tout le dimanche ! Dans sa colère, elle feint d'ignorer qu'il ne lui est rien, elle feint même d'oublier son propre comportement. Qu'a-t-elle fait, de son côté, le soir du vernissage ? Le sur-lendemain, elle n'en est pas moins retombée dans les bras de Gilles !

Elle cherche à se persuader que sa situation est différente : elle avait alors presque oublié Gilles, c'est lui qui est venu l'attendre devant sa porte... Dire qu'il sortait peut-être des bras de... de cette femme qui se moque d'elle, à qui elle ne peut dire son fait !

A défaut, c'est Gilles qui prendra, du reste c'est lui le coupable. Ses propres relations avec lui se trouvent affectées, elle ne supporte pas l'idée de succéder à sa patronne dans les bras de ce garçon. Puisqu'il la trouve si belle, il n'a qu'à aller la rejoindre... Comme elle a hâte de le lui dire !

En attendant, Irène passe sa hargne sur le parquet de madame Berlancourt. « Il brillera si bien, se dit-elle, qu'on ne verra même plus sa chère statue ! »

Le soir, quittant le château sur son vélomoteur, elle aperçoit Gilles qui l'attend au bout de l'allée, assis sur la barrière blanche. Elle pense d'abord l'ignorer, s'arrête néanmoins à quelques pas en essayant de chasser de l'esprit la vision de son grand corps sautant en souplesse pour se diriger vers elle.

Elle l'arrête d'un geste, le regarde avec froideur et dit :

— Je... je n'ai plus de provisions... Et je suis fatiguée... comprends-tu ?

Il la regarde, l'air surpris mais sans répondre. Alors elle reprend, ironique :

— Tu es prévenu tout de suite, tu seras plus vite rendu ! Tu lui répéteras combien tu la trouves belle !

D'abord étonné, Gilles fronce ensuite les sourcils, mécontent.

Mais il prend bientôt son air moqueur, irritant Irène encore davantage :

— Ainsi, dit-il, tu accordes de l'importance à ce que raconte ce petit serpent ?!

Irène s'efforce au calme :

— Ce qu'il dit, ce que dit madame Berlancourt ne m'importe guère. Ce qui compte, c'est ce que tu fais avec elle.

Gilles demeure moqueur :

— Irène, je t'avais dit que j'étais un bohémien, un homme sans foi ni loi !

Elle riposte, exaspérée :

— Eh bien, je n'ai pas envie de parler plus longtemps à un... à ce que tu appelles un bohémien ! Bonsoir !

Elle pédale pour lancer le vélomoteur qui l'emporte, bientôt loin de Gilles arrêté et la regardant disparaître.

L'irritation d'Irène tombe vite, mais elle ne regrette pas la scène qu'elle vient de faire à Gilles. Puisqu'elle est seule, elle en profite pour faire un peu de nettoyage chez elle, après son absence ce n'est pas du luxe. Mais lorsqu'elle va se coucher, elle referme la porte du cabinet de toilette où sèchent quelques effets de Gilles.

Elle a du sommeil à rattraper, il faut qu'elle s'endorme vite, même si ses mouvements lui font retrouver cette odeur, entre ses draps, même s'il doit lui arriver, en rêve, de poursuivre un geste de recherche à ses côtés.

Le matin, elle saute du lit, fuyant de nouvelles rêveries dans sa tiédeur complice. Repoussant le volet, elle aperçoit un ciel tout bleu, dans sa pâleur matinale, au-dessus de la ligne verte de la forêt. L'air est encore vif, de l'aube qui a déposé sur l'herbe une rosée scintillante. Elle irait bien dans sa forêt, fouler la mousse de ses pieds nus et tremper ses mollets dans l'herbe mouillée.

Mais elle a sa toilette à faire, elle ne veut pas arriver en retard chez madame Garraud. Sous l'eau tiède de la douche, elle repense à l'article du Petit Éclair que madame Berlancourt était venue lui

lire. Les journaux parisiens ont dû donner du vernissage des comptes rendus plus complets, elle demandera à Jacques de lui montrer les journaux que Robert a dû lui envoyer.

Ce qu'on dit d'elle-même à Paris lui importe peu, c'est la qualité de la critique des œuvres de Jacques qui l'intéresse. Évidemment, dans ce petit bourg, elle se serait passée d'une célébrité dont on relèvera d'abord le côté scabreux !

En l'accueillant au « Drap d'Or », monsieur Garraud confirme ses prévisions, mais son succès parisien ne la dessert pas, semble-t-il :

— Et comment va la plus belle fille du pays ?

Elle s'efforce de sourire en répondant :

— Bien, Monsieur.

— Irène, reprend-il, j'ai une proposition à vous faire : je voudrais que vous serviez les clients l'après-midi, quand vous serez chez nous. Je reverrai votre salaire, et il y aura les pourboires. Qu'en pensez-vous ?

Surprise, Irène répond :

— Je... je veux bien... mais... madame Garraud...

— Irène, coupe monsieur Garraud, au « Drap d'Or », c'est moi le patron !... Il me fallait votre accord, mais j'ai prévenu ma femme.

Au sourire que celle-ci force sur ses lèvres lorsqu'elle salue Irène en arrivant dans la salle, Irène se rend compte qu'elle a été chapitrée.

— Monsieur Garraud, confirme-t-elle, désire que vous serviez dans la salle...

S'assurant que son mari est suffisamment éloigné, elle lui siffle :

— Les clients pourront ainsi vous regarder de près, eux aussi !

De sa voix normale, elle l'envoie balayer la cuisine, elle retournera ensuite dans la salle.

Vers dix heures, des accords de musique provenant du café surprennent Irène dans le couloir, lui faisant retrouver des sons qui ont bercé son enfance. Ouvrant la porte, elle aperçoit Gilles au fond de la salle, occupé à accorder sa guitare.

C'est bien au café qu'elle comptait le rencontrer ! Se dirigeant

vers lui, elle espère que cette guitare permettra de mettre entre parenthèses leur petit différend. Gilles lève la tête, son expression de quête incertaine s'efface, son regard s'allume et son sourire d'accueil est dépourvu d'ironie.

Elle lui dit, d'un ton amical :

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais apporté ta guitare...

Un éclair passe dans les yeux sombres de Gilles lorsqu'il répond, moqueur :

— Quand tu t'y mets, il n'y a guère moyen de te parler !

Irène ne relève pas : elle a eu le temps, au cours de la nuit, de se répéter que Gilles repartait dans trois jours...

Elle tourne la tête vers le couloir, où madame Garraud risque d'apparaître. Penchée vers Gilles resté assis à la regarder, elle lui dit très vite, caressant du bout des doigts la guitare reposant sur ses genoux :

— Gilles, il fait si beau ! Je vais prendre mon après-midi. Tu viendras déjeuner à la maison, l'après-midi nous irons nous promener. Tu emporteras ta guitare, tu joueras pour moi !

Gilles l'a écoutée sans broncher. Sur sa guitare, il plaque un accord qui la fait sursauter, résonnant en elle-même comme un coup de gong. Il murmure :

— Bien. Mais toi, tu danseras pour moi !

Irène sourit, le pacte est conclu, la querelle oubliée.

Madame Garraud fait son entrée, déniche instantanément sa femme de ménage aux côtés de son client. Elle s'apprête à la rappeler à son balai appuyé au mur, mais les recommandations de son mari lui reviennent :

— Si elle est en conversation avec des clients, surtout laisse-la en paix !

Elle hausse les épaules, mais elle obéit.

C'est Irène qui se dirige vers sa patronne, pour s'adresser à elle d'un ton poli, mais ferme :

— Madame, j'ai besoin de mon après-midi... Je vous le rendrai samedi !

Madame Garraud prend son air sévère – cela, son mari ne l'a pas interdit. Il va y gagner, les clients viendront plus nombreux, pour voir la célébrité locale... Mais elle ne se privera pas d'une pique, bien empoisonnée :

— Je croyais que samedi, vous faisiez... certaines heures supplémentaires, chez monsieur Sauriel ?

Irène ignore le sous-entendu :

— Pas toujours, Madame... Donc c'est entendu, je viendrai samedi, je vous remercie...

A midi, Irène rejoint Gilles, déjà sur sa bicyclette. Elle lui dit, taquine :

— Avec ta guitare sur le dos, de loin on dirait un bossu !

— Tâte ma bosse, répond-il, ça porte bonheur !

Elle déclare :

— Je m'arrête à la boucherie...

Le matin, en passant, elle a prié monsieur Belloche de lui préparer une araignée. Il a observé, souriant :

— Une grillade, c'est ce qu'il vous faut !

Elle répéta, étonnée :

— Ce qu'il me faut ?

Avec un clin d'œil, il a expliqué :

— C'est pour conserver vos « formes parfaites » !

Maintenant, madame Belloche emplit de son imposante personne la cage de la caisse. De ses petits yeux, elle suit la jeune femme dont le journal vante tant la beauté. Son mari se satisferait-il de pareille demi-portion ?...

— Ne réglez pas maintenant, dit-elle à Irène, nous ferons les comptes samedi !

En chemin, Gilles ne peut retenir une allusion à l'article du « Petit Éclair » :

— Comment vas-tu remercier monsieur Sauriel, d'avoir su si bien apprécier tes charmes ?

Irène se mord les lèvres, elle parlerait bien de certaine statuette,

de certains charmes surtout dont la concurrence l'offense!... Au lieu de cela, elle dit d'un ton de tendre reproche :

— Gilles... C'est bien toi, qui m'accompagnes en ce moment?... Ne gâchons pas notre journée en nous disputant!

Gilles ne répond pas vraiment, mais son sourire, son regard sont des acquiescements.

Après le déjeuner, Gilles demande :

— Où allons-nous, pour cette promenade ?

Irène répond, mystérieuse :

— Dans ma forêt!

— Madame se paye une forêt domaniale ?

— Sans la payer, répond-elle, je m'y promène très souvent, je n'y ai jamais vu personne. Et puis, regarde : elle continue mon jardin!

— Nous allons à pied, dit Gilles, c'est tant mieux, pour emporter la guitare. Madame la châtelaine des Eaux et Forêts, faites-moi visiter votre domaine!

Le soleil brûlant est près de son zénith. Entre les pommiers espacés du jardin, la lumière tombe éblouissante, argente les tiges de l'herbe, mais bientôt lui succède l'ombre verte sous le feuillage de la forêt. Les oiseaux somnolent, aucun souffle n'anime les branches, la nappe des hautes fougères est immobile. Les frôlant du bras, Irène murmure à Gilles :

— Voilà ma mer! Le matin, je m'y plonge parfois toute entière.

Gilles arrache une tige, foule la fronde entre ses doigts sur lesquels il hume, mélangé à l'odeur de sa peau, la senteur acide et sauvage, un peu entêtante. Passant la main sous le nez d'Irène, il lui dit :

— Respire ta mer...

Lorsqu'ils arrivent au croisement en étoile, Gilles propose, désignant le tronc couché sur lequel Irène vient parfois s'asseoir :

— Si on s'arrêtait ici ?

Elle secoue la tête, montre au-delà du carrefour un chemin plus étroit :

— Nous continuons par là!

Après un moment, Gilles distingue le décrochement au loin, il observe :

— Voilà la lisière, nous avons traversé la forêt !

— Je l'ai cru aussi, répond Irène, cette ouverture est trompeuse. Tu vas voir...

Ils avancent, Gilles découvre la masse vert sombre de la sapinière, au-dessus d'elle le bleu du ciel paraît plus profond. Les pousses de l'année égaient de leurs girandoles plus claires la robe austère des sapins.

Elles ont encore réduit la largeur du sentier sur lequel ils se sont engagés. Pourvu qu'elle retrouve le repère qu'elle a tracé cet hiver avec sa lime à ongles sur le tronc du hêtre ! Voici le petit arbre, perdu au milieu des sapins : du doigt, Irène tâte le renflement autour de la cicatrice, elle s'exclame triomphante :

— C'est ici ! Plus qu'un dernier effort !

Suivie de Gilles protégeant sa guitare de son mieux, elle pénètre sous les sapins, s'efforçant de préserver son visage, ses bras des griffures des aiguilles.

Ils débouchent enfin sur le petit pré rond, nappe verte enchâssée dans les sapins. Son herbe épaisse, déjà haute, est piquetée de fleurs rouges de trèfles, l'ombre des sapins y mord un mince croisissant sur le côté. Pleine d'attente, Irène se tourne vers Gilles, elle demande :

— Ça te plaît ?

Il laisse errer ses regards, de la sertissure sombre à la placette noyée dans le soleil et il répond simplement :

— Beaucoup !

S'avançant de quelques pas, il pose sa guitare dans l'herbe, se laisse glisser à côté d'elle avec un soupir d'aise. Couché sur le dos, il murmure comme s'il ronronnait :

— Qu'on est bien !

Irène vient s'étendre à ses côtés sur cette couche élastique, tiède contre ses mollets nus. Tirant sur une des longues tiges dressées autour d'elle, elle en mordille l'extrémité blanche et tendre, au

goût sucré. Elle ferme les yeux, le soleil revêt l'intérieur de ses paupières d'un voile rouge, brûlant.

Gilles aussi s'est emparé d'un brin d'herbe, qu'il promène dans la saignée du bras d'Irène. Il murmure, moqueur :

— Tu as la chair de poule ! As-tu froid ?

Irène gémit :

— Tu me martyrises ! Si tu tenais ta promesse ?

Gilles se redresse, attire sa guitare en disant :

— C'est bien pour toi ! mais n'oublie pas la tienne !

Irène garde les yeux fermés, elle attend, elle veut laisser la musique l'envahir. Alors, elle se lèvera, sa danse la transcrita dans l'air.

Gilles commence très doucement, les notes s'égrènent comme l'écho d'un concert lointain. Sans rythme, sans mélodie, c'est une mélodie assourdie, parfois coupée de la résonance plus forte d'un accord.

Irène imagine un campement de bohémiens, ancestral, comme on n'en rencontre plus guère. Quelques maigres chevaux attachés à des piquets broutent une herbe rare, des femmes sont assises sur les marchepieds de roulottes de bois à la peinture écaillée. Les volants de leurs jupes défraîchies recouvrent leurs jambes écartées, jusqu'à leurs pieds nus déformés par la marche, dévoilant parfois un mollet nerveux. Leurs cheveux luisants cachent une partie de leur visage tanné, laissant visible sur leur front un signe bleu, mystérieux.

Elles ne font rien, ces femmes. Elles attendent que là-bas devant elles le feu de bois achève la cuisson, dans la marmite d'où s'échappe un fumet de bouillon de poule. Les hommes rentreront tout à l'heure, du village où ils ont rendu les chaises rempaillées. Si le café ne les a pas trop retenus, ils rapporteront un peu d'argent. On mangera, on ravivera le feu pour s'asseoir en cercle autour de lui, ce sera la fête.

De tout jeunes enfants, assis dans la poussière, jouent avec des cailloux et des bouts de bois. Ils sont si sales qu'on voudrait les plonger dans un baquet, avec leurs guenilles. Mais ils sont si beaux, aussi, avec leur peau mate, leurs yeux noirs sous leurs cheveux

bouclés et leur bouche plus rouge qu'une cerise, qu'on voudrait les serrer contre soi pour les embrasser, avec leur crasse.

A l'écart des autres, un enfant un peu plus âgé ne joue pas. Immobile, il penche la tête au-dessus d'une main décharnée, dont les tendons saillants animent des doigts aux ongles noirs. L'enfant ne quitte pas des yeux la main, son jeu qui emplit sa tête, son corps tout entier, le transportant dans une autre vie. Le propriétaire de la main est vieux, les rides creusent son visage, des mèches blanches s'échappent de son béret râpé. Sa tête est tout aussi immobile, mais le rêve qu'il pince dans ses cordes et qui chante aux oreilles de l'enfant, ce rêve passe également dans ses yeux.

Réelle celle-là, la guitare résonne à côté d'Irène. Les longs doigts se crispent sur une suite d'accords, amorcent une mélodie douce et légère, son rythme pénètre Irène qui se dresse à demi. Agenouillée, elle regarde autour d'elle, elle tourne la tête, elle tend les bras... Quand elle se lèvera, elle dansera la vision que le vieil homme inspirait à l'enfant penché sur sa guitare.

L'enfant s'est échappé. Ponctuant de cris son escapade, il court sur l'herbe épaisse d'un pré. Il s'y roule, cueille une fleur, écoute un oiseau qui chante sur un arbre proche. Dans l'air où tremble la chaleur, des taches virevoltent devant lui, jaunes, bleues, multicolores... Tourbillonnant au-dessus de la prairie, elles se rejoignent et s'écartent, pour se retrouver encore. L'enfant poursuit les papillons, saute pour les atteindre et danser avec eux...

De brusques accords chassent les papillons, l'image de l'enfant se dissout dans une musique plus forte, plus scandée. C'est pour elle-même qu'Irène danse maintenant, dans une grande salle dont les murs se renvoient les accords.

Des formes, des silhouettes bondissent autour d'Irène, menaçantes, elle les évite en courant à travers la salle. Une suite d'accords précipités la fige, ainsi que tout autour d'elle les formes ensorcelées. Elles ont toutes la même tête casquée de blond, elles ont le même dédain sur leurs lèvres minces, elles exhibent le même corps nerveux aux hanches étroites... celui de l'arrogante Évelyne Berlancourt.

La musique reprend, sensuelle. Retrouvant vie, sans quitter Irène des yeux, ces femmes identiques soulignent la mélodie de leurs gestes lascifs. Elles caressent leur corps de leurs bras, défont leurs voiles et les rejettent loin d'elles. Des notes violentes les arrêtent à nouveau, nues, offertes au guitariste en postures provocantes.

Lorsque la mélodie reprend, Irène se retrouve dans la clairière. Les femmes nues l'y ont suivie, toujours figées dans leurs positions face à Gilles. Quatre notes, d'abord espacées, elles viennent battre dans la tête d'Irène, leur rythme s'avivant va scander son combat contre ses rivales, contre cette femme multiple qu'elle veut vaincre sur son terrain.

Elle se remet à danser. Parcourant son corps, ses mains défont sa ceinture, sa robe s'ouvre comme d'elle-même, s'envole et s'abat dans l'herbe en tache bleue. Irène dénoue aussi ses cheveux, leur masse ondule en sillage noir derrière elle, autour de ses ennemies toujours figées, sous le soleil leurs mèches blondes sont à peine visibles, leurs têtes paraissent dénudées.

Dans le rythme qui s'accélère les quatre notes martèlent en tête d'Irène un seul mot, lourd et capiteux : « Habanera... Habanera... » Elle veut se trouver à pleine égalité avec ses rivales, nue comme elles ! Ses mains font glisser ses derniers vêtements, ses pieds les foulent dans l'herbe. Tournant sur elle-même, de plus en plus vite, elle parcourt la clairière en tourbillon. Comme des mèches de fouet, ses cheveux cinglent les têtes de ces femmes immobiles, en passant à côté d'elles ses bras écartés les abattent, l'une après l'autre.

La voici seule ! Irène tourne sur place, plus vite, encore plus vite ! A chaque tour elle fige sa tête un instant, plante ses yeux dans ceux de Gilles jouant à ses pieds. « ...Habanera... Habanera... » La mélodie se taira-t-elle, enfin ?

Le dernier accord, violent à faire éclater la tête d'Irène, la bloque face à Gilles tendue, bras levés. La clairière tourne toujours, les sapins qui l'encerclent ne sont qu'un brouillard sombre. Dans le silence revenu, elle voit les yeux de Gilles sur elle, ses lèvres entrouvertes découvrent ses dents. Elle baisse les paupières, ses genoux

plient et elle s'affaisse dans l'herbe. Elle sent Gilles au-dessus d'elle, ses mains crispées saisissent des brins par poignées. La pensée la traverse que tout à l'heure, son corps sera tout zébré...

Des mésanges traversant la clairière en froufroutant de leurs ailes pressées seront la seule intrusion dans l'intimité de Gilles et Irène. Quand le soleil brûlant les incite à chercher pour un temps l'ombrage des sapins, sa progression dans la clairière leur fait à peine prendre conscience de la fuite du temps. La fraîcheur qu'ils retrouvent les rapproche bientôt, leurs sens se ravivent dans leurs enlacements, après lesquels leurs corps satisfaits délaissent l'ombre à nouveau pour retrouver l'engourdissement au soleil.

Dans sa torpeur béate, Irène s'étonne que son bien-être total, égoïste, lui fasse presque oublier Gilles, immobile comme elle à ses côtés. La honte lui vient, elle retrouve bientôt tous ses sentiments, toute sa reconnaissance pour celui à qui elle doit les transports qu'elle vient de vivre.

Sans ouvrir les yeux, sans même détourner vers lui son visage tourné vers le soleil, elle murmure :

— Gilles... Faut-il vraiment que tu repartes après-demain ?

Gilles se redresse sur le coude, contemple le beau corps qui tout à l'heure se tordait sous ses caresses. Il se laisse retomber en arrière, le soupçon de moquerie dans sa réponse échappera à Irène :

— Je dois repartir, je te l'ai dit. Ne vaut-il pas mieux que je vous laisse en paix, dans votre village ? Sitôt parti, tu m'auras oublié !

Irène murmure :

— Après notre première nuit, je ne t'avais pas oublié...

Gilles demeure silencieux. Au bout d'un moment, il prend un ton indifférent pour murmurer :

— Ma tournée va se poursuivre dans les villages proches. Veux-tu me prêter ta bicyclette ? je te la renverrai par le car, la semaine prochaine...

— Bien sûr, dit Irène, j'ai mon vélomoteur... Mais ta guitare... ?

— Je l'expédierai en avance sur Caen, explique Gilles.

Un moment plus tard, il observe :

— Tu as joliment dansé, tout à l'heure. Quand j'ai commencé à jouer, je m'efforçais de retrouver des mélodies que mon vieux maître jouait pour moi. Ensuite tout a changé... Vers la fin, je me faisais l'effet d'un pacha dans son harem, dont la favorite chassait ses rivales...

Irène sourit, satisfaite.

— Je dansais sur ta musique, répond-elle. Aurais-je déplu à mon seigneur et maître ?

Il profère, le ton majestueux :

— Ô femme ingrate ! Je pensais t'avoir prouvé le contraire !

Il se rapproche d'elle, parcourt des doigts l'arrondi de son ventre, sa main remonte pour emprisonner un sein tandis qu'il murmure :

— Je retrouve ma source fraîche, où je vais me désaltérer...

Luttant pour se contrôler encore, Irène observe :

— Ta source perdra bientôt sa fraîcheur !

L'ombre couvre plus de la moitié de la clairière, Irène et Gilles ne cherchent plus à fuir le soleil. Gilles consulte sa montre, tirée de son jean :

— Il va être sept heures ! Il faut rentrer !

— Oui, dit Irène rassemblant ses vêtements. On s'arrêtera chez l'épicier, je n'ai plus grand-chose à la maison.

Gilles répond, se voulant détaché :

— Peut-être pas... Hier j'ai promis une partie de cartes ce soir, à un client du « Drap d'Or »... Je ne savais pas quand tu reviendrais... Ça ne t'ennuie pas ?

A sa propre surprise, Irène est à peine vexée. Elle n'aura pas à faire la cuisine, de plus elle a vraiment besoin d'une longue toilette. Ensuite, elle pourra s'étaler dans tous les sens, seule dans son lit... Elle répond :

— Pas du tout, je me lève tôt demain, je vais chez Jacques. De toute façon, tu m'y retrouveras, en début d'après-midi, pour la dernière pose.

* * *

Chapitre IX

Une dernière aquarelle

Jeudi, 10 mai. En se rendant chez Jacques sur son vélomoteur, Irène éprouve une sorte de gêne lorsqu'elle évoque les jours, les nuits qu'elle vient de vivre. Certes, elle s'est expliquée avec Jacques, elle sait qu'elle peut compter sur son affection, quoi qu'il arrive. Mais justement... Jacques, l'être qu'elle aime le plus au monde, l'a-t-elle écarté de son esprit ?

Le peintre apparaît dans la cuisine, où Irène termine la préparation du petit déjeuner. Il l'embrasse et dit :

— Bonjour, ma belle ! A l'heure, comme toujours !

— C'est que j'ai grand-faim, répond-elle en riant. Et je voulais déjeuner avec toi !

Elle désigne sur la chaise l'imperméable mastic et le chapeau assorti, que Jacques n'utilise guère pour ses sorties à la campagne :

— Es-tu parti en voyage ?

— Mais oui, répond-il, curieuse ! J'ai fait un saut à Paris, je t'en parlerai bientôt, du reste. J'ai rencontré Robert, qui t'envoie ses amitiés.

Irène tente de se raisonner : pourquoi ce sentiment de jalousie ? Jacques rentre de voyage, elle l'apprend incidemment, qu'y a-t-il là

qui doive la heurter ? Ce voyage la regarde-t-il, depuis qu'elle a refusé – de manière bien désinvolte – d'aller à Paris s'occuper de la galerie ? Pourtant, elle accentue sa moue déçue : Jacques aurait pu la tenir au courant !

Jacques juge plus loyal de différer les explications qu'il doit à Irène sur les dispositions qu'il a prises, jusqu'à ce que son engouement pour ce beau garçon, qu'il croit passager, commence à décroître. Il ne veut pas qu'elle lui reproche de chercher à la détourner de sa liaison. Il recouvre de sa main celle d'Irène, fermée serrée contre son assiette, il lui dit :

— Irène, tu sauras tout, patiente encore un peu...

Surmontant sa déconvenue, elle lui sourit. Elle remarque :

— Tu as rencontré Robert... il va bien ?

— D'autant mieux, dit Jacques, qu'il est enchanté. Nous avons fixé les prix des tableaux, il pense qu'ils se vendront assez facilement. A ce propos, il m'a encore parlé de toi.

Intriguée, Irène demande :

— Que disait-il donc ?

Jacques hésite, craignant qu'Irène croie qu'il tente de lui forcer la main :

— Eh bien... il pensait que justement, la vente de ces tableaux... ce serait une bonne occasion, pour apprendre le métier... Il disait aussi qu'il s'entend très bien avec toi...

Irène se sent plutôt satisfaite qu'un homme aussi sûr de lui – aussi élégant également – ait pensé à elle. Elle observe :

— Si tu écris un jour à Robert, tu lui diras que votre proposition venait trop vite !... Elle m'a surprise... Mais j'y pense, j'y réfléchis !

Voilà qu'Irène reconsidère sa position... Les choses évolueraient-elles plus vite que Jacques n'osait l'espérer ? En attendant de pouvoir s'ouvrir à elle, il pense opportun de lui dire quelques mots sur son associé :

— J'ai rencontré Robert il y a longtemps, alors que j'exposais de mes toiles dans la galerie de ses parents. Il s'est montré emballé,

lorsqu'il a ouvert sa propre galerie à Paris il m'a demandé de lui réserver la vente de mes œuvres. Nous sommes devenus amis, puis associés.

Irène observe :

— J'ai bien vu que vous vous entendiez !

— Tu ne crois pas si bien dire, appuie Jacques. Robert partage aussi mes idées, celles dont toi et moi nous sommes déjà entretenus. Il s'intéresse à une fondation, à Paris, pour la promotion de l'esprit de solidarité. Il prendra sûrement plaisir à s'en entretenir avec toi !

— Le plaisir sera partagé, répond Irène. Je serai heureuse si je peux t'aider un jour, dans la mesure de mes moyens.

Irène place-t-elle dans le futur la perspective de ses relations avec Robert ? Jacques se garde de trop laisser voir sa satisfaction, mais puisque ce garçon, ce Gilles doit repartir vendredi, peut-être pourra-t-il mettre Irène au courant de ses projets dès la semaine prochaine.

Changeant de sujet, il observe :

— J'ai eu une discussion avec Robert, à propos d'un de mes tableaux...

— Comment cela, demande Irène, ne lui plaisait-il pas ?

— Au contraire, dit Jacques, il voulait m'empêcher de le retirer de l'exposition. Je l'ai pourtant rapporté ici, il est là-haut, en attendant que je décide de son emplacement.

Et Jacques regarde Irène, l'air taquin. Elle se lève brusquement en disant :

— Je vais voir ça !

Et elle grimpe vivement l'escalier vers l'atelier.

Elle redescend les marches encore plus vite, quelques instants plus tard, pour venir se pencher au-dessus de Jacques, resté assis. Appuyant sa tête contre la sienne, elle murmure :

— Ainsi, mon grand ami ne veut pas m'oublier ! Tu as bien choisi, cette œuvre fixe une des plus grandes joies que tu m'aies données !

Furtivement, elle l'embrasse sur les lèvres, se redresse vite en déclarant :

— J'ai toute ma besogne à faire... car cet après-midi, c'est toi qui travailleras !

— Eh bien, dit Jacques en se levant, je te laisse la maison. Je rentrerai pour le déjeuner, à tout à l'heure !

Après le repas, ils prennent le café, assis sur le canapé, Irène parcourt les journaux relatant le vernissage. Elle demande :

— Es-tu satisfait des critiques ?

— Très satisfait, même, répond Jacques. Et je constate qu'une bonne partie de ce succès revient à mon modèle : on parle de toi, de ta beauté...

— Je trouve qu'on exagère, observe Irène, je me sens de nouveau déshabillée, devant tout Paris cette fois ! Je n'oserai plus y retourner !

Jacques sourit :

— Toutes les femmes ont dû t'envier... Mais sois rassurée, à Paris on oublie vite !

A peine perceptible, un glissement proche fait lever la tête à Irène, alors qu'elle emplit à nouveau les petites tasses. Gilles est devant eux, son sourire ironique plisse ses lèvres. Sans qu'ils entendent rien, il est entré, il est parvenu jusqu'à eux ! Maintenant, sous son regard, Irène éprouve une étrange gêne, comme si elle se trouvait prise en faute...

Jacques rompt le silence, souriant au visiteur :

— Bonjour... Prendrez-vous une tasse de café avec nous ?

— Je vous remercie, répond Gilles, j'ai déjà pris mon café...

Accentuant son air moqueur, il ajoute :

— Mais je ne voudrais pas vous déranger...

Et il fait mine de se retirer.

Agacé, Jacques force un peu le ton en se levant :

— Vous ne dérangez rien du tout, et vous le savez, nous vous attendions!... Maintenant, écoutez-moi tous les deux.

Il explique aux jeunes gens comment il entend les représenter, il leur indique l'attitude qu'ils devront prendre.

— Eh bien, termine-t-il, montez à l'atelier et préparez-vous : nous allons commencer tout de suite.

Lorsqu'il débouche de l'escalier, il les aperçoit à quelques pas,

face à face. Irène semble perplexe, son expression hésite entre la satisfaction et l'étonnement. Gilles est figé, son regard rivé au tableau est tellement fixe qu'on l'y croirait attaché, formant une sorte de lien invisible. Plutôt satisfait, Jacques se rapproche en disant :

— On dirait que mon aquarelle vous plaît...

Gilles se tourne lentement vers lui, son regard incertain encore tout empli de sa vision. Il sourit gauchement, ses yeux se tournent vers le modèle vivant devant lui, reviennent sur le tableau où le paysage violet transparait dans la statue d'ambre dressée devant lui. Il murmure, plutôt pour lui-même : « C'est ma source, mon eau fraîche de la montagne... »

— Je suis heureux, dit Jacques, que vous appréciez ainsi, je vous en remercie...

Il se dit qu'il s'efforcera d'exploiter cette fixité du regard. Il a son œuvre dans la tête depuis l'avant-veille, lorsqu'il a vu les jeunes gens se dévorer des yeux, la première séance de pose lui a permis de faire plusieurs esquisses qui se sont décantées dans son esprit, désormais c'est la création de son œuvre qui va l'accaparer tout entier. Ce couple placé devant lui selon ses indications précises, il ne le voit plus qu'à travers ses visions intérieures. Il peint ce qui est devenu sa réalité.

Lorsqu'il finit enfin de fixer son rêve sur son tableau, il reprend conscience de la présence véritable de ses modèles. Derrière Irène, à peine décalé, le tableau qu'il a rapporté de Paris a pu attirer constamment le regard de Gilles, comme il le souhaitait. Pris soudain de pitié pour les jeunes gens immobilisés depuis si longtemps, il leur dit doucement :

— Vous pouvez bouger, maintenant...

Ensemble, ils poussent un long soupir, remuent bras et jambes pour les détendre. Jacques ajoute :

— Rhabillez-vous, ensuite vous viendrez regarder.

C'est un grand tableau, la violence de ses couleurs contrastées est frappante, pour une aquarelle. Tout le fond est sombre, passant

de l'anhracite sur les pourtours au noir absolu dans la partie supérieure. En bas, deux têtes d'or, de profil, émergent des ténèbres, autour d'elles un peu de ces ors y déteignent, miroitements jaunes pour Gilles et lueurs cuivrées pour Irène.

Au-dessus des têtes se rejoignent deux bras levés, unissant leurs mains en creuset où naissent deux flammes rouges. Tranchant sur le noir, deux formes nues s'en dégagent, cuisses et hanches fondues qui se muent en statues. Ainsi se dressent, en or jaune le torse musclé de Gilles devant Irène, en or roux les formes altières d'Irène devant Gilles. Au-dessus des épaules, les cous se diluent pour se fondre en flamme rouge unique, feu de leur désir.

Rompant la contemplation, Jacques interroge :

— Eh bien, qu'en pensent mes modèles ?

— C'est magnifique, dit Irène. Sur le fond noir, les formes d'or prennent des reliefs de sculptures !

Gilles regarde Jacques, à la fois admiratif et insolent, il dit :

— Vous savez fort bien ce que j'en pense !

Il se tourne à demi vers Irène pour ajouter :

— Ce soir, je le montrerai à quelqu'un que je connais !

Jacques observe, plutôt pour lui-même : « L'œuvre gagnerait encore en intensité, dans une matière plus noble, comme la laque de Chine. J'aimerais travailler avec un artiste spécialisé... » Après un regard à sa montre, il ajoute :

— Six heures passées ! Nous avons tous bien travaillé et mérité du repos ! Pour ma part, je vais aller étudier des lumières de crépuscule.

Gilles jette un dernier regard sur l'autre aquarelle. D'un ton détaché, il dit à Jacques :

— Si vous travaillez aussi le matin, cela vous fait de longues journées ?

Souriant, Jacques répond :

— En ce moment, je m'octroie la grasse matinée, je me lève pour l'arrivée du facteur à neuf heures.

Irène va partir avec Gilles, elle dit à Jacques :

— Gilles s'en va demain... et samedi je remplace des demi-journées de la semaine. Veux-tu que je vienne dimanche ?

Jacques répond :

— Tu es toujours la bienvenue !

Il dit à Gilles, en train de les regarder avec son sourire ironique :

— Je ne sais quand je vous reverrai... je vous souhaite le succès dans vos entreprises !

Resté seul, Jacques évoque les mots de Gilles.

— ... Ma source, mon eau fraîche de la montagne...

Une flaque de torrent refléterait le regard d'Irène penchée sur elle... Il hausse les épaules : lui faut-il maintenant les idées des autres ?

* * *

Samedi, 12 mai, Irène fait le ménage chez madame Belloche. Avec mélancolie, elle songe à sa dernière journée avec Gilles. L'avant-veille, rentrant avec elle de chez Jacques, il s'était encore montré désagréable, témoignant de son étrange jalousie, qu'elle juge doublement injustifiée. D'abord, ses apparitions inopinées, ses séjours si brefs ne sauraient lui donner quelque droit que ce soit sur elle. D'autre part, il sait fort bien que dès son retour elle s'est expliquée avec Jacques.

L'idée lui vient qu'il a peut-être conscience de la supériorité de Jacques... Elle comprendrait ce sentiment, si Gilles était auprès d'elle elle tenterait de le rassurer. En effet, elle ne fait aucune comparaison, elle distingue tout à fait ses sentiments pour chacun des deux hommes. Mais elle lui dirait aussi que rien ne la fera jamais renoncer à son affection pour Jacques.

Au demeurant, cette soirée du jeudi s'est bien terminée. Gilles est passé au « Drap d'Or » prendre sa guitare, après le dîner il en a joué un long moment, tantôt d'anciennes mélodies que lui avait enseignées son vieux maître, tantôt de récents succès entendus

dans les cafés. A sa demande, elle a encore dansé pour lui, ensuite leur dernière nuit a été très belle.

Mais tout s'est gâté le vendredi. Dès le matin Gilles était nerveux, pressé, comme s'il se retenait de s'éloigner d'elle. Il prétendait devoir prendre ses affaires au « Drap d'Or », expédier sa guitare... Dans l'après-midi, elle l'a laissé partir. Maintenant, elle doit tourner la page, regarder vers l'avenir...

Dimanche, elle tâchera de faire dire à Jacques ce qu'il est allé faire à Paris, où il a parlé avec Robert de la galerie. Jacques a-t-il déjà compris qu'elle serait bientôt prête à accepter leur offre de venir à Paris? Puisque Robert a confirmé à Jacques qu'il aimerait l'avoir avec lui, elle peut se permettre d'aborder d'elle-même le sujet avec Jacques.

Tandis qu'elle poursuit son travail, son image dans la glace de la chambre de ses patrons retient son regard : en blouse de travail, fichu noué pour protéger ses cheveux, bras chargés de draps et de couvertures... vision familière, bien loin de la Femme au Masque faisant face aux invités à Paris, dans sa robe d'apparat !

Elle a conscience de ne plus être tout à fait la même. Dans un autre genre de vie, ses rapports avec les autres se situaient différemment. Elle était traitée avec considération, elle n'était plus ignorée dès que l'on n'attendait plus d'elle quelque service.

Mais Irène hausse les épaules : quelques jours à Paris, quelques heures de célébrité ne doivent pas lui tourner la tête. Même si ses conditions d'existence devaient changer en acceptant les propositions de Jacques, il faudra qu'elle y mette du sien. Elle devra apprendre ce nouveau métier, montrer qu'elle peut s'acquitter de la tâche qui lui sera confiée.

Ainsi s'achève la matinée pour Irène, plongée dans ses réflexions. Elle est alors presque surprise par sa propre réponse à madame Belloche :

— Je ne sais pas encore, Madame, pour la semaine prochaine... Je vous donnerai ma réponse dimanche soir...

Elle venait de s'aviser qu'entre temps elle aurait parlé à Jacques.

Madame Belloche laisse glisser ses petits yeux sur sa femme de ménage, elle n'apprécie ni le fond, ni la forme de sa réponse. Avec son sens de la hiérarchie si solide lorsqu'elle croit regarder au-dessous d'elle, elle se dit : « Voilà bien une preuve que ces gens ne savent pas rester à leur place ! »

Irène voit bien que sa patronne n'est pas contente... mais qu'y peut-elle ? A la croisée des chemins, ne doit-elle pas voir son propre intérêt ?

L'après-midi, elle tiendra les mêmes propos à madame Garraud sa patronne au « Drap d'Or », après le déjeuner qu'elle y prend avec son amie Thérèse. Celle-ci lui signale que monsieur Garraud, parti livrer du vin, passera en fin de tournée chez son ami le peintre Sauriel. Elle prend ensuite un air solennel :

— Demain, je déjeune chez les parents de Justin !

Irène s'exclame :

— Quelle bonne nouvelle !... Et à quand, ton invitation à votre mariage ?

— Rien n'est encore décidé, dit Thérèse. J'espère ne pas leur déplaire...

— As-tu jamais vu quelqu'un, demande Irène, à qui Thérèse aurait déplu ? Comme je suis heureuse pour toi !

Thérèse confie encore :

— Si nous nous marions... Justin dit que ses parents lui achèteront un fonds de commerce de boucherie ambulante. Et nous ferons les marchés, tous les deux.

Irène se réjouit avec son amie. Avec amusement, elle songe que Thérèse aura du mal, plus d'une fois, à tirer Justin du lit aux aurores, il a peine à paraître éveillé avant dix heures du matin...

Lorsqu'Irène annonce à madame Garraud qu'elle la fixera le lendemain sur la reprise de son travail au « Drap d'Or », sa patronne lui répond :

— Je ne sais ce qu'en pensera monsieur Garraud...

Elle se détourne, les lèvres pincées si fort qu'elles forment un bourrelet. Puis, songeant que son mari est absent pour l'instant et qu'elle est seule au café avec Irène et Thérèse, elle se ravise et lance à Irène :

— Vous croyez que c'est arrivé, parce qu'un journaliste vous trouve belle sur des portraits... que je n'oserais pas regarder?... Le trottoir n'est plus loin, prenez garde !

Thérèse la regarde estomaquée, madame Garraud se demande si elle n'est pas allée trop loin. Mais sa femme de ménage éclate de rire, ses regards ne la quittent que pour sembler prendre Thérèse à témoin lorsqu'elle lui lance :

— Vous devez être rassurée, il n'y a pas de danger, pour vous !

Thérèse part d'un éclat de rire qu'elle essaie de transformer en toux, couvrant sa bouche de la main. Madame Garraud devrait renvoyer Irène sur-le-champ – mais que dirait son mari ? Elle se mord les lèvres... qu'au moins elle sache rester la patronne !

— Toutes les deux, dit-elle (un peu trop fort peut-être), je ne vous paie pas à ricaner et proférer des insolences ! Il n'y a pas de clients à servir, profitez-en pour balayer le café !

En quittant la pièce, son allure est aussi digne que le lui permettent ses pieds plats traînant ses vieilles savates.

Thérèse dit, admirative :

— Tu lui as bien rivé son clou !

— Ne nous occupons pas d'elle, répond Irène, elle n'en vaut pas la peine !

Elle ne voudrait pas que son amie ait à souffrir de ses propres relations avec leur patronne. Bientôt les clients commencent à arriver, occupant les deux amies qui terminent aussi le balayage de la salle.

Irène est reconnue. Elle avait craint des observations déplacées, des attentions appuyées, mais il ne se passe rien de ce genre. Sa notoriété lui vaut la considération de ses clients, en quelque sorte ils se sentent flattés d'être servis par une femme aussi célébrée pour sa beauté.

A plusieurs reprises, madame Garraud passe la tête à la porte du couloir, Thérèse observe surprise comme elle :

— Il devrait être rentré depuis longtemps, un samedi surtout !

Enfin, à quatre heures, monsieur Garraud entre dans le café, rejoint sa place derrière le comptoir en quelques enjambées. Il parcourt la salle du regard, répond machinalement au salut de certains clients, puis il annonce d'une voix forte et agitée :

— Le peintre Jacques Sauriel a été assassiné !

Irène essayait une table, son geste s'est bloqué lorsqu'elle a perçu les mots terribles. Il lui semble que des pointes de glaçons pénètrent son cœur, elle essaye de saisir, dans son cerveau brusquement vidé, la signification de l'horrible nouvelle : Jacques assassiné... Jacques est mort !

Les exclamations, les interrogations qui jaillissent de divers côtés de la salle, elle ne les perçoit que comme un bruit confus, dépourvu de signification. Mais une autre pensée traverse bientôt sa tête affolée : elle veut, elle doit en apprendre davantage, sur cette tragédie qui déchire sa vie ! S'obligeant à sortir de sa prostration douloureuse, elle redresse la tête, pour saisir le sens des phrases que débite maintenant monsieur Garraud.

Tout plein de son sujet, celui-ci savoure l'importance de son rôle, porteur d'une nouvelle qui va révolutionner les esprits de la petite communauté.

— C'est moi qui l'ai trouvé, dit-il, c'est moi qui ai prévenu les gendarmes !

Un consommateur s'étonne :

— Et pourquoi pas le docteur ?

La question renforce encore l'intérêt porté aux explications de monsieur Garraud, qui s'exclame :

— Si vous l'aviez vu ! Il gisait dans la cuisine, le sang achevait de couler sur le carrelage, de la blessure qui lui ouvrait la gorge... Sur la tempe, il avait une tumeur violacée, ses yeux étaient révoltés... un médecin ne pouvait plus rien pour lui !

Un autre client observe, l'air important :

— C'est toujours la gendarmerie qu'il faut prévenir d'abord !

— Je le savais bien, reprend monsieur Garraud. J'y suis allé tout de suite, sans toucher à rien... et le lieutenant que j'ai accompagné ensuite sur « le lieu du crime » m'a félicité pour mon sang-froid !

Irène voudrait joindre Robert au téléphone, tout de suite, pour l'alerter... Mais elle se contraint à écouter, auparavant, la suite des informations que le patron du café distille à son auditoire, Robert demandera sûrement des détails.

Le patron l'autorise tout de suite à téléphoner de la cabine du café, par chance elle a immédiatement Robert au bout du fil. Au début, ses paroles sont tremblées, hésitantes, son cerveau est hanté par l'atroce nouvelle. Mais Robert sait garder son sang-froid, il s'efforce de calmer Irène. Ses questions la ramènent à l'essentiel, l'aident à clarifier ses idées, lui permettant ainsi, comme à son auditeur, d'acquérir une vue d'ensemble à peu près cohérente.

Donc, à 13 heures quinze, le patron du « Drap d'Or » a trouvé Jacques étendu dans la cuisine, la gorge tranchée et un hématome à la tempe. Les gendarmes, qui l'avaient prié de les accompagner, ont relevé une chaise renversée et une assiette brisée sur le carrelage, indices d'une lutte éventuelle entre la victime et l'assassin. Au poignet de Jacques, sa montre dont le verre est brisé est arrêtée à dix heures quarante-cinq.

Il n'y a aucune trace d'effraction, l'assassin a dû pénétrer par la porte d'entrée. Aucun objet de valeur ne semble avoir été dérobé, à l'exception peut-être d'un tableau. En effet, à l'atelier a été trouvé un grand cadre vide, sa vitre de protection posée près de lui. À côté se trouvait un autre tableau, intact, une aquarelle représentant deux corps nus. Irène explique à Robert qu'il s'agit de l'aquarelle que Jacques venait de terminer.

Sans écarter l'hypothèse du meurtre par quelque rôdeur, les gendarmes pensent plus vraisemblable que l'assassin ait été sinon un familier de la victime, du moins quelqu'un qu'elle connaissait.

Ainsi s'expliquerait le défaut d'autres larcins, comme aussi la brièveté apparente de la lutte : le meurtrier aurait attaqué sa victime par surprise, pendant qu'il était en conversation avec elle.

Les gendarmes ont indiqué, leur première enquête terminée, que le corps serait enlevé dans l'après-midi et que les scellés seraient mis sur la porte d'entrée.

En achevant son compte rendu à Robert, Irène ajoute, la voix toujours brisée par l'émotion :

— J'ai voulu vous appeler tout de suite...

— Vous avez bien fait, Irène, répond Robert, la terrible nouvelle m'affecte autant sur vous ! Mais si je ne peux pas plus soulager votre peine que la mienne propre, du moins puis-je essayer de vous éviter des tracasseries. Je prends contact tout de suite avec la gendarmerie de Deauville.

Irène observe, hésitante :

— Mais je ne peux demeurer inutile, pendant que ce malheureux Jacques...

Robert l'interrompt :

— A quelle heure cessez-vous votre travail ?

— A six heures, dans une heure environ...

— Je pourrai donc vous joindre, dès que j'aurai eu la gendarmerie. A tout à l'heure !

Au café, les consommateurs sont agités, les conversations vont bon train. Ils baissent la voix au passage près d'eux d'Irène dans son service, sachant qu'elle a joué un rôle important auprès du peintre assassiné. D'après les bribes qu'elle entend, on suppose en général que l'auteur du crime serait un rôdeur plutôt qu'un familier de la victime, on ne voit personne qui aurait pu lui en vouloir à mort...

Cette dernière remarque réveille chez Irène un vague souvenir. Jacques ne lui a-t-il pas parlé de menaces, venant de quelqu'un... ? Mais la sonnerie du téléphone retentit, monsieur Garraud l'avertit qu'on l'appelle de Paris. Robert lui parle, de sa voix rassurante :

— J'ai eu le lieutenant Bodard, de la gendarmerie, chargé de

l'affaire, il me paraît très compétent. Je lui ai dit qui j'étais, comment j'avais été informé par vous, j'ai précisé que vous aviez passé la journée chez vos patrons. Le lieutenant Bodard vous rendra visite lundi après-midi, pour vous entendre. En attendant, il accepte que vous veniez à Paris, demain...

Irène interrompt, surprise :

— A Paris... pour quoi faire ?

Robert explique :

— Cela vous changera les idées... En outre, vous devez recevoir certaines informations, après... après ce qui est arrivé à Jacques...

Irène intervient encore :

— Justement, qui est-ce qui... pour Jacques...

Robert l'interrompt, parlant avec douceur :

— Je m'en occupe, Irène... Lundi, je viendrai pour prendre les dispositions nécessaires... Les obsèques devraient avoir lieu mardi ou mercredi prochain. Vous pourrez donc venir à Paris demain, par un train du matin ?

— A notre dernier voyage, répond Irène, le train arrivait à onze heures...

— Ce sera très bien, approuve Robert. Je vous attendrai à l'arrivée, gare Montparnasse.

Lorsqu'Irène raccroche, Thérèse vient lui exprimer toute la part qu'elle prend à son chagrin. « Si Justin et moi pouvons te rendre quelque service, dit-elle en conclusion, n'hésite pas à nous le demander ! » Les deux amies terminent leur journée, au moment du départ d'Irène monsieur Garraud lui dit :

— J'aurais bien aimé vous avoir au café, demain dimanche, mais étant donné les circonstances...

Irène répond :

— Ce n'est pas possible, Monsieur... du reste je dois m'absenter demain.

Madame Garraud a disparu, Irène la soupçonne de colporter la nouvelle, en commençant par son amie l'épicière. Mais que lui

importe ? Le tragique événement ne peut être tenu secret, sa divulgation n'ajoute rien à son affreuse réalité.

Chez elle, Irène se force à se concentrer sur des gestes qu'elle accomplit d'ordinaire en pensant à autre chose – justement pour ne pas penser ! Elle prépare son repas, ses affaires pour son voyage du lendemain, elle fait sa toilette. Comme elle devra se lever très tôt, elle se couche de bonne heure, ayant réussi jusque-là à refouler ses réflexions.

Même au lit, où elle ne s'endort pas tout de suite, elle continue de retarder l'instant, inéluctable, où elle affrontera la réalité. Le lendemain, elle rencontrera Robert, qui s'est montré si compréhensif. Elle évoque sa silhouette élégante, ses manières affables... et même sous ses cheveux flamboyants la lueur verte de ses yeux, lorsqu'il la regardait...

Enfin terrassée par le choc encaissé, le sommeil la saisit. Elle dort comme une masse, prostrée, sans rêver, en quelque sorte inconsciente. Au milieu de la nuit, une pulsion irrépressible la réveille en sursaut. Sortant de sa stupeur, elle affronte la vérité : Jacques est disparu, à jamais. La douleur l'assaille par vagues, l'atteint au plus profond d'elle-même. Gémissante, elle se tord dans son lit, secouée de violents sanglots. Un long moment, elle demeure la proie de sa souffrance, sachant que le mal qui la provoque est irréparable.

Lorsque ses sanglots s'espacent, moins spasmodiques, ses larmes qui coulent toujours lui semblent moins amères, dans ses pleurs continus, presque silencieux. C'est dans cet étrange sentiment de chagrin calme que le sommeil s'empare d'elle à nouveau, réparateur cette fois, jusqu'au petit matin lorsque retentit le réveil.

Elle est consciente tout de suite. Elle va prendre le train pour Paris, pour voir Robert parce qu'ici Jacques est mort. Son chagrin demeure, mais la douleur a cédé devant une sorte de résignation impuissante. Dans cet abattement, elle se lève, fait sa toilette, elle déjeune, rejoint la gare de Deauville où elle prend le train, comme un automate.

Elle a trouvé un compartiment vide. Assise près de la fenêtre, elle voit défiler et s'enfuir le paysage. Désormais elle peut songer à Jacques et à sa disparition, sans que l'assaille, immédiatement, l'insupportable douleur. Elle évoque des moments inoubliables, qui ont fait plus que marquer son existence. Ils l'ont bouleversée de fond en comble.

Elle se souvient de sa première visite chez Jacques. Il l'attendait pour prendre avec elle le petit déjeuner, la traitant dès l'abord comme personne ne l'avait jamais fait, depuis la mort de ses parents. Elle se souvient de ses regards qui la troublaient, de l'étrange sentiment qui s'emparait d'elle lorsqu'elle se savait désirée pour une autre. Elle évoque les temps de pose, dans la pièce rouge, sa jalousie qui s'éveillait, et le bonheur éprouvé en reconnaissant sur l'aquarelle son propre visage.

A ce moment, une bouffée de chaleur envahit Irène, elle ferme les yeux. Lorsqu'il l'avait étendue dans son propre lit, elle l'attendait, dans le noir de la nuit. Il s'était glissé auprès d'elle, ses mains fortes l'avaient caressée, ses bras durs l'avaient entourée. Jacques lui avait fait retrouver le contact physique de l'homme, dont elle était sevrée depuis si longtemps. Et le merveilleux était qu'il s'agissait de lui, de Jacques...

Ses larmes sourdent à nouveau, elle ne peut retenir le gémissement que lui arrache sa douleur ravivée. Elle voudrait tendre les bras, serrer contre elle ce corps robuste, elle voudrait qu'il la prenne, ici, tout de suite... Lorsqu'elle rouvre les yeux, sa lucidité revenue, elle sait que cet homme, à qui elle vouait une telle affection, eh bien, elle l'aime d'amour !

Elle se revoit dans le salon de Jacques, à ses côtés sur le canapé. Ils s'y trouvaient pour cette soirée de fête, après leur course grisante sur la plage et leur bain dans les vagues. Revêtue de la robe noire de l'autre, parfumée de son parfum, bercée par ses récits exotiques – comment a-t-elle pu le quitter, ce soir-là ?

Bien sûr, il y a eu Gilles, rencontré alors qu'elle ne supportait

plus d'être prise pour Myriam, cette femme morte. Et ce garçon sauvage, si étrangement beau, lui a révélé des joies insoupçonnées. C'est pourtant l'autre homme qu'elle désire, l'artiste et l'homme généreux, et son corps noueux, vieilli dans sa robustesse, qu'elle aimait tant voir réuni au sien.

Mais cet homme-là est parti, elle n'en conserve plus que le souvenir. Chacun des instants passés en sa compagnie fait partie de son trésor, plus précieux même pour elle que les souvenirs de son enfance heureuse. Car Jacques l'a fait renaître à la vie une seconde fois. Il lui a rendu son bonheur perdu, et c'était un bonheur de femme.

Ces joies emmagasinées grâce à Jacques illumineront son existence future, même si elle retombe dans la grisaille d'où il l'avait tirée. Pour cela aussi, elle lui doit une reconnaissance infinie.

Toutes ces réflexions font s'écouler le temps, dans son compartiment vide. Le train saute les aiguillages, ralentit pour entrer en gare. Dans quelques instants, Irène retrouvera Robert, qui doit l'attendre à la sortie du quai.

* * *

Chapitre X

L'Enquête

Dimanche, 13 mai 1966.

En accueillant Irène à la gare Montparnasse, Robert trouve les mots qui la mettent de plain-pied avec lui :

— ... Jacques était beaucoup plus que mon associé. Il était mon ami, comme il était le vôtre. Et tous les deux, nous le pleurons...

Irène lui demande de l'emmener d'abord à la galerie. Lentement, elle parcourt avec lui les trois salles, où les tableaux sont encore rassemblés. Elle retrouve les marines et les paysages, si pleins de lumière intérieure, elle revoit les portraits, ceux de Myriam et les siens propres, auxquels elle a apporté sa contribution, dont chacun éveille en elle de chers souvenirs. Elle se dit avec mélancolie que ces œuvres qui appartiennent à une même période de création, qui représentent peut-être pour Jacques une sorte d'aboutissement, ces œuvres vont être dispersées au gré des acheteurs...

En sortant de la galerie, Robert dit à Irène :

— Si vous voulez, nous parlerons ce soir de l'avenir de la galerie. Auparavant, nous passerons dans l'après-midi chez le notaire de Jacques, Maître Capdenas. Il désire nous voir de toute urgence !

Irène répète, surprise :

— Nous voir... Qu'aurait-il donc à me dire ?

Énigmatique, Robert répond :

— Nous le saurons bientôt...

Maître Capdenas les reçoit dans le grand bureau de son étude du boulevard Saint Germain, déserte en ce dimanche. Il commence ainsi :

— Feu monsieur Jacques Sauriel m'a prié de vous convoquer dès l'annonce de son décès...

Il va à son coffre, en tire une grande enveloppe et revient la déposer sur son bureau devant lui. Il reprend alors :

— Ce sont les dernières volontés de mon client. J'ai pour consigne impérative de les communiquer à vous deux, ensemble, dès la disparition du testateur. Monsieur Van der Pleek, qui a assisté son associé à titre de témoin, connaît déjà le contenu du testament.

Irène regarde Maître Capdenas briser les scellés, des débris de cire rouge tombent sur son bureau. Il retire du pli deux enveloppes d'épais papier, ainsi qu'une grande feuille qu'il déplie en disant :

— Des liens d'amitié m'unissaient de longue date à monsieur Sauriel, je suis moi-même très affecté par sa dramatique disparition...

Il entreprend ensuite la lecture du document.

— « Ceci est mon testament, fait devant mon notaire et ami Maître Capdenas, en présence de mon associé Robert van der Pleek. Je veux avant tout que les deux enveloppes jointes soient remises à leurs destinataires, Robert van der Pleek et Irène Marsis, afin qu'ils les aient constamment par devers eux et qu'ils puissent les présenter immédiatement aux autorités qui les interrogeraient. Je n'ai pas à rappeler à mon ami et associé, Robert Van Der Pleek, l'ancienneté de nos liens. Mais je le remercie pour sa conduite loyale et irréprochable à mon égard dans l'exercice de sa profession. Il partage, de plus, les idées qui me sont chères, pour moi il a été davantage qu'un associé, qu'un ami même : je le considère comme mon fils spirituel. Ai-je su faire comprendre à Irène Marsis qu'elle a été mon rayon de soleil, depuis que je l'ai rencontrée ? Grâce à elle, ces derniers mois

ont été les plus heureux de mon existence – elle comprendra ce que j'entends par là. Je lui dois en outre ce que je considère l'aboutissement de mon œuvre. Les tableaux peints depuis que je la connais, appartenant aux dires des critiques à ma "période de lumière", contiennent tout ce que je me croyais capable d'exprimer. Sans héritiers, je lègue mes biens à Robert van der Pleek et à Irène Marsis, en parts égales, après inventaire par Maître Capdenas. Ils comportent notamment ma maison-atelier à Orlecourt, ma part de propriété de la galerie d'art avenue Matignon, mes tableaux non vendus, mes titres et valeurs ainsi que les montants de mes comptes bancaires. Ils en disposeront librement, après avoir servi les legs aux légataires désignés ci-après. J'exprime cependant l'espoir que mes deux héritiers principaux conserveront la galerie d'art et qu'ils y exerceront leur activité professionnelle. »

Le notaire interrompt sa lecture pour indiquer :

— Suit une énumération de legs d'importance variable, dont la valeur globale n'affecte pas sensiblement l'actif du testateur, assez considérable...

Maître Capdenas achève alors sa lecture :

— «... Fait à Paris, en pleine possession de mes facultés et en toute liberté, ce mercredi 9 mai 1966. »

Irène ne sait comment contrôler son émotion, tandis que le notaire mentionne que les opérations d'inventaire et d'attribution des legs lui prendront une quinzaine environ, après quoi il reprendra contact avec les deux héritiers. Regardant les deux hommes tour à tour, elle balbutie :

— Mais... pourquoi... moi, qu'est-ce que je... ?

— Thérèse, l'interrompt Robert, votre question vous honore. Jacques y a répondu dans son testament : vous étiez « son rayon de soleil ».

Elle s'exclame, essuyant ses larmes :

— Je lui devais tant, déjà !... Et je l'aimais !

Ému également, le notaire observe :

— Justement ! Lui aussi vous aimait !

En remettant à chacun d'eux l'enveloppe mentionnée dans le testament, il leur rappelle avec insistance qu'ils doivent la conserver sur eux, et ne pas hésiter à en montrer le contenu aux autorités.

Sortis de l'étude, Irène et Robert font quelques pas en silence, Robert respectant son émotion. Et il revient à Irène que c'est justement ce dimanche-ci qu'elle comptait interroger son ami sur son voyage subit à Paris. Voilà que Jacques lui répond — et de quelle façon ! — à travers sa mort ! Avec désespoir, elle se dit qu'elle ne pourra jamais lui exprimer sa gratitude, autrement que par sa fidélité à son souvenir.

Dans l'après-midi, Robert et Irène ont une longue conversation. Ils y abordent d'abord la situation nouvelle d'Irène, qui ne se rend pas bien compte encore de ce que la moitié de la fortune de son grand ami lui revient. Robert remarque qu'elle et lui se trouvent associés de fait, et il ajoute :

— Vous agirez à votre guise, Jacques l'a précisé pour chacun de nous. Mais la galerie continuera d'exister, un poste vous y attend toujours, pour sa tenue. Pour ma part, je serais heureux de collaborer avec mon associée !

Irène demande, anxieuse :

— Mais... saurai-je m'en sortir ? Je suis si ignorante !

Il répond :

— C'est vous qui le dites ! Vous apprendrez votre métier comme tout le monde, en le pratiquant, je serai à vos côtés. Vous n'êtes pas bête, loin de là. Et vous êtes belle... Croyez-moi, avec ces deux atouts, votre réussite est garantie !

Irène sourit, mais elle revient vite sur l'aspect professionnel du jugement de Robert :

— Puisque vous me croyez capable de tenir ce poste... Mais tout va trop vite pour moi, il faut que je m'habitue...

Robert la rassure :

— Rien ne presse, d'autant moins que nous ne pouvons agir avant l'inventaire.

Ils partiront ensemble le lendemain et arriveront à Deauville en fin de matinée du lundi. Robert s'occupera sur place de la question des obsèques, Irène rentrera chez elle. Le restant de l'après-midi se passe pour eux dans l'évocation du disparu. Robert était encore tout jeune lorsque Jacques lui a réservé d'emblée l'exclusivité de vente de ses tableaux avant même de s'associer avec lui, démontrant déjà sa générosité.

Avec prudence, Irène aborde le sujet de la lutte contre la faim dans le monde, que Jacques avait tellement à cœur. Tout de suite, Robert montre son propre intérêt pour cette question, comme Jacques le lui avait indiqué. Avec enthousiasme, il accepte sa suggestion, avancée un peu timidement, de consacrer à la fondation dont il s'occupe une partie de l'argent devant leur revenir de l'héritage de Jacques.

L'évocation de la grande cause ouvre de vastes perspectives, tant sur l'étendue de la misère à soulager que sur les moyens d'y contribuer. Le temps s'écoule vite, c'est assez tard que Robert reconduit Irène à son hôtel, où il viendra la prendre le lendemain matin.

* * *

Lundi 14 mai en fin de matinée, Robert prend congé d'Irène à leur descente du train à Deauville :

— Les formalités, les mesures à prendre, l'information des personnes susceptibles d'assister aux obsèques vont accaparer mon temps aujourd'hui et même demain. L'enterrement aura lieu mercredi matin, vous pourrez me rejoindre à l'église d'Orleclaire, près du cimetière.

Irène observe :

— J'aurais voulu être utile à quelque chose...

— Irène, l'intertrompt Robert, je veux vous épargner des démarches souvent pénibles... Vous êtes éprouvée, reposez-vous, je ne veux pas que vous tombiez malade, j'ai besoin de vous à

Paris!... Du reste, le lieutenant de gendarmerie Bodard doit vous rendre visite cet après-midi.

Rentrée chez elle, Irène a terminé son repas, elle fait un peu de ménage lorsqu'elle entend une voiture s'arrêter devant chez elle. En sortent deux hommes en uniforme, ils frappent à la vitre, pénètrent dans la cuisine et saluent Irène en portant la main à leur képi.

L'un demeure près de la porte, l'autre se rapproche d'elle. La trentaine, assez grand, bien pris dans sa vareuse de gendarme, il doit être blond à en juger par sa moustache taillée en brosse. Il demande :

— Madame Irène Marsis ?

Impressionnée par ces représentants de l'autorité, elle incline la tête. Il reprend :

— Lieutenant Bodard, de la brigade de Deauville, en charge de l'enquête préalable relative à l'ass... au meurtre du peintre Jacques Sauriel. Voici le brigadier Tubras, avec qui je viens vous chercher, pour vous présenter à Monsieur le juge d'instruction Pierrefonds...

Inquiète, Irène observe :

— ... Vous deviez m'interroger ici...

— C'est vrai, répond le lieutenant, mais Monsieur le juge m'a dégage de la poursuite de l'enquête, il désire entendre les témoins directement...

Irène l'interrompt, se souvenant de la recommandation de Jacques transmise par le notaire :

— J'ai une lettre de monsieur Sauriel...

Elle fouille fébrilement dans son sac en ajoutant :

— Je vais vous la montrer...

— Ne vous donnez pas cette peine, Madame, répond le lieutenant, je n'ai plus qualité pour l'examiner.

Devant la mine angoissée d'Irène, il ajoute avec un semblant de sourire :

— Il ne s'agit pas d'une arrestation, Madame, le juge vous convoque à titre de témoin, il devrait vous libérer après vous avoir entendue, nous vous reconduirons ensuite chez vous.

Les deux hommes font monter Irène à l'arrière de la voiture. Le brigadier conduit, les deux hommes se taisent, le lieutenant ne tourne pas la tête... Irène a la bizarre impression qu'ils ne se sentent pas à l'aise, mais elle n'ose pas ouvrir la bouche, interroger ces nuques, ces épaules raidies sous l'uniforme.

Au palais de justice, Irène enfile les couloirs entre les hommes martelant le carrelage. Devant une porte matelassée portant l'inscription « Cabinet de Monsieur le Juge d'Instruction », le lieutenant lui dit :

— Veuillez attendre ici, je vais prévenir Monsieur le juge.

Il frappe, disparaît derrière la porte, tandis que le brigadier la fait asseoir sur le banc d'un meuble verni au dossier bien raide le long du mur et se place debout devant elle, toujours muet.

Un faible murmure filtre à travers la porte, Irène sent monter l'angoisse. Elle éprouve une impression de vide, pourtant on ne lui ferait pas avaler une bouchée. Sa gorge est sèche, sa langue paralysée. Saura-t-elle parler tout à l'heure ? Que lui veut ce juge ? Elle se sait innocente, pourtant elle a peur, dans cette enceinte où les hommes, les femmes sont des prévenus, des inculpés, des accusés...

A cet instant un homme passe devant elle, jeune comme elle. Ses poignets sont réunis par des bracelets d'acier, reliés par une chaîne au poignet d'un des deux gendarmes qui le convoient. En la croisant, le malheureux arbore un air indifférent, il esquisse même un sourire de bravade. Irène le suit des yeux, se répétant qu'elle n'a rien à se reprocher. La pensée lui vient pourtant que tout à l'heure, elle pourrait se trouver dans la même situation, enchaînée entre deux gendarmes...

Subitement, l'attente prend fin. La porte s'ouvre, le lieutenant Bodard apparaît, le brigadier lui fait signe de se lever. A cet instant, Irène préférerait presque revenir à la situation incertaine qu'elle trouvait insupportable. Elle va apprendre ce qu'on lui veut, elle le redoute encore davantage que d'en être ignorante...

Après quelques pas, elle se trouve face à un homme assis derrière un bureau surchargé de dossiers. Un bon moment, il garde les

yeux baissés sur ses papiers, elle ose à peine bouger. De côté lui parvient un bruit de machine à écrire, aux mains de quelque secrétaire qu'elle évite de regarder.

Et puis le magistrat lève les yeux. Avec intensité, elle contemple le visage de cet homme tout-puissant, qui va décider de son sort. Elle ne distingue sur ses traits qu'une sorte d'indifférence, que relève à peine, dans les yeux ternes dirigés sur elle, une lueur de curiosité.

Pendant que le juge Pierrefonds l'interrogera, elle tournera et retournera une question dans sa tête : où a-t-elle déjà rencontré cet homme ? Continuant de le fixer avec respect, elle s'étonne d'avoir retenu des traits d'apparence insignifiante : les lèvres restent molles malgré leur pli ironique, les sourcils froncés comme les rides du front veulent signifier la réflexion, ils ne donnent nulle originalité au visage. Imbu de lui-même, cet homme veut que son image reflète son importance.

— Veuillez décliner vos noms, prénoms, date et lieu de naissance...

La machine à écrire cesse de crépiter dès que le magistrat prend la parole, elle enregistre alors ce qu'il a dit. Pour les réponses d'Irène, la frappe est plus sèche comme pour marquer l'insignifiance attribuée à leur contenu.

— ... Profession ?

Irène hésite. Doit-elle mentionner seulement son activité initiale ? Doit-elle dire qu'elle a servi de modèle, doit-elle parler des projets pour la galerie d'art ? Coupant dans son embarras, la voix relance la question tandis que les lèvres s'essaient encore à l'ironie :

— Alors, ne pourriez-vous m'indiquer votre profession ?

Cinglée par le sous-entendu, Irène ne le relève pas, elle répond seulement :

— Femme de ménage...

La machine ne fait qu'une bouchée de cette humble activité.

— Connaissez-vous le nommé ARROYA Gildas... dit Gilles ?

Irène avait oublié l'état-civil de Gilles, elle ne réagit qu'à l'énoncé de ce prénom et répond, surprise :

— Oui...

Hostile, la voix reprend, tandis que les traits s'emprennent de sévérité :

— Ce n'est pas une relation qui vous honore... J'ai fait arrêter le susnommé Arroya, il fait l'objet d'une plainte !

Angoissée, Irène demande :

— Mais qu'est-ce qu'il a... de quoi l'accuse-t-on ?

La voix accentue sa sévérité :

— C'est moi, Madame, qui pose les questions ici ! Mes explications, si j'en donne, n'ont d'autre objet que la poursuite de mon enquête... Votre... ami a été trouvé porteur d'objets de valeur, manifestement dérobés. Il s'agit d'une part d'une statuette d'argent, provenant du château de Liancourt comme il l'a reconnu. Je cherche à établir s'il a disposé de complicité pour s'introduire dans la place. D'autre part, il a dérobé une aquarelle chez le peintre Sauriel qui vient d'être assassiné. L'œuvre représente notamment une femme nue pour laquelle vous auriez servi de modèle.

Là, pour accentuer sa réprobation, Monsieur le juge pousse ses lèvres en avant, sa grimace évoquerait un nègre blanc. Il poursuit :

— Le sieur Arroya, confondu, prétend s'être introduit chez la victime à son insu avant huit heures, et n'y être resté que quelques minutes. Or, une heure plus tard, le facteur a bien parlé au peintre, encore en pyjama, en lui remettant son courrier. Mais pour soutenir ses allégations, Arroya n'émet qu'une prétention éhontée, attendant à la respectabilité d'une personne de notre société, ce qui ne fait qu'aggraver son cas. Je compte l'inculper d'assassinat...

Le magistrat s'interrompt, mais ses yeux sans expression demeurent braqués sur Irène. Il reprend :

— Il m'appartient de déterminer, d'abord, de quelle manière Arroya s'est introduit au château pour y commettre son larcin.

A ce stade, le magistrat hausse un peu le ton :

— Or, vous connaissez très bien Arroya, c'est un de vos... amis. Vous avez pu le faire entrer pendant que vous étiez censée travailler

au château. Ensuite, de manière en quelque sorte corollaire, vous l'auriez renseigné pour lui permettre de s'introduire chez le peintre où il allait le...

Dans son indignation, Irène trouve la force d'interrompre cet homme qui se croit tout permis dans l'exercice de sa fonction :

— Vous n'avez pas le droit, s'écrie-t-elle presque, de porter de telles accusations !

Le juge répond, pompeux :

— Madame, j'ai le droit et même le devoir de poursuivre mon enquête!... Je suis chargé de faire la lumière sur l'assassinat de Jacques Sauriel. Pour moi, la complicité entre un quasi-vagabond, un homme en tout cas sans domicile fixe, déjà condamné par ailleurs, et une fille qui n'est dans la région que depuis quelques années, qui vit de quelques heures de ménage qu'on veut bien lui faire faire, cette complicité est parfaitement plausible. Ici, nous n'aimons pas l'intrusion d'éléments indésirables, nous savons nous défendre contre eux !

La voix se tait à nouveau, une expression de vaniteuse satisfaction s'inscrit sur le visage levé vers Irène, tandis que les yeux globuleux continuent de la fixer. Irène est outrée. Elle en oublie la position d'infériorité dans laquelle la pratique judiciaire a su la mettre. Avec quelque violence, elle s'écrie :

— Monsieur le juge, je proteste contre votre façon de me traiter en coupable !

Le juge Pierrefonds mesure son zèle punitif à l'échelon social sur lequel il place ses justiciables. Glacial, il le prend de haut :

— Madame euh... Marsis, alors que tout me suggère que vous devez être impliquée dans cette affaire que je suis chargé d'élucider, vous n'avez pas intérêt à aggraver votre cas par une attitude insolente à l'égard de l'autorité !

Heureusement, ce dernier mot perce l'anxiété, le désarroi presque où le comportement abusif du juge a placé l'esprit d'Irène. D'une voix forte, elle déclare :

— Monsieur le juge, je dois communiquer aux autorités une lettre de Jac... de monsieur Sauriel !

Vivement, elle sort l'enveloppe de son sac et la met sous le nez du magistrat au bout de son bras tendu.

Le juge lit, tout haut :

— A communiquer aux autorités qui désireront interroger Irène Marsis après ma mort...

Il lève à nouveau les yeux sur Irène et il lui demande, la voix toujours sévère :

— Pourquoi ne pas m'avoir parlé plus tôt de ce document ?

Reprenant de l'assurance, Irène répond :

— Monsieur le juge, je n'ai pu le faire ! A peine arrivée, vous m'avez accusée...

D'un geste impatient, le magistrat impose silence au témoin. Il entreprend de lire le message, toujours tout haut, comme si le son lui était nécessaire pour en saisir la signification.

— « Je soussigné Jacques Sauriel certifie faire la présente déclaration, devant mon notaire Maître Capdenas qui l'authentifiera, en toute liberté et en pleine possession de mes facultés. Je déclare donc, que madame Irène Marsis s'est acquiescées toute ma considération et toute mon affection. Elle est digne d'une confiance sans réserve. Je lui lègue la moitié de ma fortune, en juste tribut de ma reconnaissance. Au cas où je viendrais à disparaître de mort violente, elle ne saurait y être impliquée d'aucune façon. Son innocence à cet égard, que je garantis expressément, doit lui éviter toute poursuite, toute tracasserie policière ou judiciaire, épreuves injustifiées et inutiles pour la marche de la justice. La présente déclaration, qui doit servir de sauf-conduit à madame Irène Marsis, doit lui être restituée par les autorités qui en auront pris connaissance.

Fait à Paris, le 9 mai 1966. »

Le juge examine les signatures, ainsi que le cachet de l'étude de Maître Capdenas figurant sur le document. Il dit à sa secrétaire, en le lui tendant :

— Vous en prendrez photocopie, après quoi vous le rendrez à Madame Marsis.

Ensuite il s'adresse à Irène, subitement devenu aimable :

— Asseyez-vous donc, Madame, je vais achever de prendre votre déposition.

L'air désormais patelin du juge Pierrefonds permet à Irène de préciser son souvenir : elle l'a rencontré au château de Trièverie, lors de la réception que donnaient monsieur et madame Berlancourt. Elle se souvient même qu'il lui avait fait signe de s'approcher avec son plateau garni de coupes de champagne.

Désormais tout a changé, dans le cabinet du juge d'instruction. C'est pour la forme qu'elle est priée de donner son emploi du temps pour le matin du fatidique samedi, après quoi le magistrat observe en souriant :

— Nous n'aurons pas à vérifier vos déclarations auprès de vos anciens employeurs...

En accentuant l'adjectif, le juge signifie à Irène qu'à ses yeux elle a changé de camp.

Irène veut profiter de sa nouvelle position dans l'esprit du magistrat pour évoquer le cas de Gilles. Elle demande, encore timidement :

— Monsieur le juge, avez-vous de fortes présomptions de la culpabilité de Gilles... de monsieur Arroya ? Je n'arrive pas à y croire...

Au nom du prévenu, coupable commode sous les verrous, le visage du juge Pierrefonds se referme. Il répond, redevenu sévère :

— Madame, je regrette que vous vous intéressiez à ce vagabond. Sa qualité de voleur est établie, par ailleurs l'honorabilité d'une personne de notre société, que je connais personnellement, ne saurait être mise en cause. A moins d'éléments nouveaux suffisamment probants parvenant à notre connaissance — ce dont je doute fort — je devrai prononcer l'inculpation d'Arroya. Et le procès suivra son cours.

Comme pour faire comprendre qu'il est inutile d'insister, le juge se lève, ajoutant :

— Madame, vous voudrez bien apposer votre signature au bas de votre déposition. Je vous remercie pour votre coopération.

Il s'incline devant elle et mentionne, redevenu mondain :

— Je pense qu'en raison des relations qui vous unissaient à monsieur Sauriel j'aurai l'occasion de vous saluer à ses obsèques, après-demain...

Il se tourne vers le lieutenant Bodard, resté immobilisé et silencieux durant tout l'interrogatoire, et dit :

— Lieutenant, veuillez avoir l'obligeance de reconduire madame Marsis chez elle.

La tête haute désormais, Irène quitte l'enceinte du tribunal. Le lieutenant lui fait prendre place à côté de lui, il se montre plus loquace qu'à l'aller :

— J'avais dit à Monsieur le juge que vous aviez un alibi indiscutable pour le samedi. Mais il n'avait rien voulu entendre. Maintenant, la déclaration de monsieur Sauriel achève de vous disculper.

Rentrée vers six heures, Irène se fait une tasse de café pour se remettre de ses émotions. Elle revit son interrogatoire, les insinuations proférées contre elle par le juge pendant la première partie l'ont marquée. Comment a-t-il pu se montrer aussi soupçonneux, hargneux même, alors que rien n'étayait ses suppositions ? Son attitude a changé du tout au tout lorsqu'il a pris connaissance de la déclaration de Jacques, elle doit en conclure qu'il ne s'est acharné sur elle que tant qu'il la jugeait hors d'état de se défendre !

Rassurée pour elle-même, elle pense à celui dont la situation demeure critique. Elle ne croit pas que Gilles ait de la notion de propriété la conception de la plupart des gens, et elle se rappelle la sorte de fascination que semblent exercer sur lui les œuvres d'art qui le touchent. Aussi admet-elle assez facilement qu'il se soit emparé de la statuette au château et de l'aquarelle chez Jacques.

Elle estime que ces deux larcins ne feraient pas de Gilles un véritable malfaiteur. Une personne jouissant de la considération du juge saurait-elle réduire à ses yeux l'importance de ces délits ?

Malheureusement, ce qui est en cause est infiniment plus grave : le juge veut voir en Gilles l'assassin de Jacques !

Certes, si ces soupçons s'avéraient, Irène ne tenterait pas de s'opposer au châtiment que mériterait ce crime. Mais se peut-il que Gilles soit capable d'un pareil forfait ? Elle ne lui voit aucune explication, aucune justification. A moins... à moins que Gilles, surpris alors qu'il volait l'aquarelle, se soit cru obligé de frapper Jacques pour s'échapper...

Mais Gilles est si fort, si adroit, il n'aurait pas eu besoin de le tuer ! Du reste, elle le sait capable de s'introduire dans une maison à l'insu de ses occupants, il l'a prouvé à Jacques et elle-même en apparaissant soudain devant eux au salon !

Alors... Y aurait-il une explication à ce crime, plus en rapport avec la personnalité du jeune homme ? Il n'aurait pas supporté un rival supposé mieux aimé, ou estimé davantage... Ce serait trop horrible que les deux hommes qui se partageaient son cœur aient pu devenir l'un victime, l'autre assassin !...

Par bonheur, un léger bruit venant du dehors la distrait, au moins provisoirement, de ses pensées angoissantes. Avec surprise, elle voit entrer chez elle le jeune Berlancourt. Elle s'exclame :

— Didier ! Que venez-vous faire ici, à cette heure ? Vos parents vont s'inquiéter !

Très agité, le jeune garçon explique :

— Je suis sorti par la porte-fenêtre du salon. Papa et maman dînent dehors, il n'y a qu'Édith qui soit au courant...

Irène redemande :

— Mais pourquoi êtes-vous venu ? Madame Berlancourt serait furieuse, si elle l'apprenait !

La mine sombre, Didier réplique :

— C'est vrai ! Mais c'est à cause d'elle que je suis ici !

Irène voit qu'il ne servira à rien de harceler le jeune garçon, elle doit le calmer au contraire. Elle commence :

— Asseyez-vous...

Mais elle se ravise, elle se penche vers lui pour l'embrasser, elle lui dit :

— Assieds-toi, Didier, je veux maintenant te tutoyer comme un ami. Je vais te donner un verre de lait bien frais, et toi tu me diras ce qui t'amène !

Rassuré, Didier essuie de la langue la moustache blanche de sa première lampée, il se tâte la joue où vient de l'embrasser Irène, qu'il admire beaucoup. Son récit est d'abord hésitant, mais Irène l'aide à s'expliquer.

Didier et Édith ont été affectés par le meurtre de Jacques Sauriel, qu'ils admiraient et qui leur avait fait cadeau de la jolie sanguine accrochée dans leur chambre. Indignés, ils avaient hâte de savoir découvert et puni l'assassin de ce grand ami d'Irène. Mais voilà qu'on a arrêté Gilles, que les journaux désignent comme le premier suspect, le frère et la sœur ne peuvent le supporter. Ils connaissent Gilles, qui leur a parlé comme s'ils étaient des grandes personnes. Il est beau et fort, se fait obéir des chevaux comme il veut, il parle aux oiseaux, il partage même leur grand secret... Il ne peut pas être l'assassin !

Irène l'approuve, tristement :

— Je pense comme toi, Didier. Mais comment le prouver ?

A nouveau excité, le jeune garçon s'écrie :

— C'est facile, très facile ! Je l'ai vu samedi matin, dans l'allée du château, à onze heures moins cinq. Et monsieur Sauriel a été assassiné à dix heures quarante-cinq !

Très intéressée, Irène demande :

— Comment sais-tu donc que tu l'as vu à cette heure-là ?

Didier montre fièrement son poignet :

— Pour mes dix ans, mon parrain vient de m'offrir une montre... Je regarde l'heure chaque fois qu'il se passe quelque chose. Il était bien onze heures moins cinq, en arrivant à la maison Pierre a dit à Irma que ça faisait longtemps qu'ils étaient rentrés ainsi du marché, avant onze heures !

Maintenant, Irène est aussi agitée que Didier :

— Mais alors... Gilles ne peut pas avoir tué Jacques à onze heures moins le quart !...

— C'est ce que j'ai dit à maman, approuve Didier. Mais elle m'a grondé ! Elle m'a dit que je m'étais trompé, que Gilles était un vaurien, elle m'a même interdit d'en parler à qui que ce soit... C'est pourquoi je suis venu te voir, toi une amie de Gilles. Je ne veux pas qu'il soit guillotiné !

— Rassure-toi, dit Irène avec conviction, il ne le sera pas ! Tu as très bien fait de venir me trouver, je vais m'occuper tout de suite de cette affaire. Et je tâcherai d'obtenir que tu ne sois pas puni, pour avoir désobéi en voulant sauver ton ami. Du reste, il ne sera peut-être pas nécessaire de parler de ta visite à madame Berlancourt... Maintenant, sauve-toi, Didier, rentre vite chez toi, il vaut mieux qu'on ne s'aperçoive pas de ton absence !

Elle l'embrasse une fois encore, il la quitte soulagé d'un gros poids : il a trouvé une alliée sûre pour la défense de leur ami commun.

Irène est heureuse de se voir confirmer, grâce à l'esprit d'observation de Didier, sa conviction que Gilles n'a pas commis l'acte monstrueux que le juge Pierrefonds veut lui attribuer. Mais que faisait-il ce samedi matin, dans l'allée du château ? Venait-il d'y voler la statuette ? Soudain, elle interprète les allusions du juge, qu'il avait d'évidence voulues obscures, à ses déclarations « mettant en cause l'honorabilité d'une personne de notre société... » Pour s'introduire dans la place, il n'avait pas eu à recourir à sa... dextérité, il avait un moyen bien plus sûr : c'est en repartant de sa visite à la belle Évelyne, qu'il a dû commettre son larcin !

Là, Irène se sent furieuse. Elle en veut à cette femme, sa patronne si hautaine qui prétend passer pour irréprochable, qui pour ce faire laisserait condamner un innocent... Elle lui en veut surtout, parce que cet amant, c'est aussi le sien ! Du reste, elle en veut également à ce dernier : si pressé de la quitter, la semaine dernière, Gilles songeait au lendemain, à sa visite au château !

Irène ne remâche pas longtemps son amertume. Son bon sens, sa générosité naturelle prennent le dessus. D'abord, elle a honte de sa jalousie, son chagrin depuis la mort de Jacques est d'une autre qualité. Ensuite, elle a tourné la page de son idylle avec Gilles – alors à quoi bon ce sentiment mesquin et dépassé ?

A la réflexion, elle trouve au double larcin de Gilles une justification somme toute flatteuse. La statuette volée au château et l'aquarelle prise chez Jacques sont des objets de valeur, mais pour Gilles des œuvres d'art admirées au point d'avoir voulu se les approprier. Chacune lui rappelle une femme qu'il a désirée, aimée peut-être, en quelque sorte ce vol est un hommage. Irène n'a pas le même souci de respectabilité que madame Berlancourt, au fond elle se sent satisfaite que Gilles ait voulu avoir son portrait.

Elle se dit que si elle soumettait au juge Pierrefonds la déclaration de Didier renforçant la crédibilité de l'alibi de Gilles, elle contraindrait peut-être le magistrat à renoncer à s'acharner sur ce prévenu commode à portée de sa main. Évidemment, cette disculpation risquerait de porter à la connaissance des enfants Berlancourt, pour lesquels Irène éprouve beaucoup d'affection, que leur mère a pu avoir une conduite légère.

Mais s'il importe de faire mettre Gilles hors de cause, la recherche du véritable meurtrier n'avancera pas pour autant... Irène ne pourrait-elle retrouver, dans les souvenirs de ses conversations avec Jacques, des indices susceptibles d'orienter l'enquête ?

Lors de ses allusions à son idylle passionnée avec Myriam, au Maroc, Jacques a mentionné qu'elle était morte brutalement, et qu'il avait regagné la France tout de suite après. Il a même parlé à Irène de lettres de menaces qu'il recevait, auxquelles il ne voulait pas attacher d'importance... Sa fin tragique oblige à prendre en considération ces menaces, Irène se reproche de n'avoir pas fouillé plus tôt dans sa mémoire.

Elle se souvient encore de sa quête indiscreète chez Jacques, dans le secrétaire de la pièce rouge. En cherchant dans sa jalousie

des photos de Myriam, elle était tombée sur un dossier qu'elle n'avait pas voulu examiner. Mais maintenant... Une perquisition officielle permettra peut-être de recueillir des renseignements précieux, mais évitera-t-on la publication d'éléments peut-être nuisibles à la mémoire de Jacques?... Si elle faisait une visite là-bas, en quelque sorte préliminaire ?

Les scellés sont posés sur l'entrée... mais l'appentis de planches, contre le pignon opposé au salon, n'a pas dû retenir l'attention des gendarmes. Il renferme pourtant, cachée par un bric-à-brac de meubles cassés, d'emballages vides et d'autres objets hétéroclites, une porte démunie de serrure donnant accès au couloir. C'est décidé : tout à l'heure, Irène fera une incursion par cette voie.

Comme le jour fuit lentement ! Longtemps après son dîner, Irène guette l'ombre grandissante du crépuscule, assise dans sa cuisine et caressant machinalement Olive sur ses genoux.

Enfin, à travers les vitres, la nuit lui semble suffisamment tombée. Son vélomoteur est presque silencieux, elle n'allume pas son projecteur. Roulant dans l'obscurité sur la route déserte, elle est à la fois excitée par son entreprise et effrayée de commettre un acte sûrement répréhensible, appréhendant de surcroît de pénétrer dans la maison où Jacques vient d'être assassiné.

Dans la courte allée blanche vers la maison, elle doit être visible à des kilomètres... Mais la lueur grise tombant du ciel couvert détache à peine sa silhouette. Dans l'appentis accolé, éclairée de sa lampe de poche, elle trouve comme elle s'y attendait la porte de communication exempte de scellés. Elle longe le couloir, sans s'arrêter devant la chambre de Jacques, traversant la cuisine elle contourne vite la forme dessinée à la craie sur le carrelage. Jacques a peut-être été frappé par l'assassin alors qu'il discutait avec lui près de la porte...

Dans l'escalier vers l'atelier, elle éteint sa lampe de peur qu'elle soit visible à travers les verrières, la nuit grise qu'elles filtrent suffit à ses yeux accoutumés à l'obscurité. Dans la pièce rouge, elle s'assied devant le secrétaire et cale sa lampe dirigée juste sur le plateau.

Des tiroirs de gauche et de droite, elle retire les lettres et les photos de Myriam, qu'elle compte emporter. Peut-être les détruira-t-elle, peut-être en parlera-t-elle d'abord à Robert, de toute manière ces pièces de caractère intime ne serviraient de rien à la justice.

Elle retire le dossier du tiroir du centre et le pose devant elle. Sur place, elle compte en faire un examen superficiel, pour ne laisser que les éléments utiles pour l'enquête. Le dossier ne contient que quelques lettres, son épaisseur est constituée par des journaux entiers. Ce sont des quotidiens du Maroc, imprimés en arabe et en français, contenant des articles concernant le séjour de Jacques à Casablanca.

Le plus ancien a déjà sept ans. En troisième page, une photo entourée au crayon rouge avec son entrefilet montre Jacques assez reconnaissable, en compagnie d'un jeune garçon et d'une jeune fille qui ne peut être que Myriam, sur une jetée bordée de palmiers. « Jacques Sauriel, mentionne le texte, le peintre parisien qui séjourne actuellement à Casablanca, a été photographié avec son pupille, le jeune Enrico Hernandez, et sa sœur la charmante Myriam. »

Les autres journaux, plus récents, couvrent une courte période de trois jours, du 26 au 28 juin 19... La plupart, du 26, réservent une large place à un événement venu perturber la vie locale. Même ces photos de journaux font apprécier la beauté troublante qu'avait la victime, le regard orgueilleux de ses yeux relevés vers les tempes, son sourire hardi qui lui donne une expression presque cruelle.

Certains journaux commentent en quelques lignes le meurtre annoncé en gros titre. D'autres feuilles, moins respectueuses, glissent des allusions à la vie déréglée que menait la fille d'une famille de la grande bourgeoisie. A plusieurs reprises, le nom de Jacques Sauriel est associé à celui de la jeune fille, avec l'observation que sa fonction de précepteur du jeune Enrico lui laissait la faculté de rencontrer fréquemment la sœur de son pupille.

Les articles parus les deux jours suivants rapportent que le peintre Jacques Sauriel a été mis hors de cause, après avoir été longuement interrogé par le juge d'instruction. Mais un journaliste fait

état d'étroites relations entre le père de la victime et le magistrat chargé de la pénible affaire, grâce auxquelles celle-ci cesserait de défrayer la chronique, et le peintre aurait été invité à quitter le Maroc.

Irène imagine que le meurtre de Jacques donnerait à ces articles un regain d'actualité, certainement dommageable à la mémoire du peintre. Elle ne se résignera à les communiquer à la justice que si le déroulement ultérieur de l'enquête indique qu'ils seraient utiles pour arrêter le meurtrier. Elle relève heureusement deux articles, plus discrets, qui semblent contenir néanmoins les indications dont la police aurait besoin ici.

La mort tragique de Myriam y est relatée en quelques lignes. Les membres de sa famille y sont énumérés, y compris un certain Manuêlo, cousin de Myriam à qui il semble avoir fait une cour assidue. L'article rapporte que Jacques, présenté comme peintre réputé à qui a été confiée l'éducation du jeune Enrico, a été entendu à titre de témoin au cours de l'enquête, et qu'il a regagné la France sans délai dès que la justice l'a mis hors de cause.

Irène décide de laisser sur place le journal annonçant l'arrivée de Jacques à Casablanca, ainsi que les deux autres contenant ces brefs communiqués. Il lui reste à examiner les enveloppes. Ce sont des lettres anonymes, fabriquées à l'aide de mots découpés dans des journaux. Il y en a six, toutes imputent à Jacques la responsabilité de la mort de Myriam, toutes le menacent de la venger.

La dernière lettre, parvenue il y a peu de jours et bien explicite, hélas ! permet d'imputer avec une quasi-certitude le crime à leurs auteurs. Pourquoi Jacques n'a-t-il pas cherché à protéger sa personne, alors que les dispositions qu'il a prises, si généreuses et prévoyantes à l'égard d'Irène et de Robert, montrent clairement qu'il accordait à ces menaces toute la considération qu'elles méritaient ? Elle décide de laisser sur place également cette lettre, sorte de corollaire des articles des journaux, qui contribuera à orienter les enquêteurs.

Elle replace les trois journaux et la lettre dans le tiroir central qu'elle referme, laissant la clef sur la serrure, remet les autres journaux

et lettres dans le dossier qu'elle va emporter. Sa tâche est terminée ici, elle redescend, traverse en hâte la cuisine et quitte la maison par l'appentis. Plus tard, elle évoquera avec émotion tous les coins de cette maison où elle a vécu de si merveilleux moments, pour l'instant elle n'y voit que l'endroit où Jacques a été égorgé.

En rentrant chez elle, Irène se répète que les éléments laissés sur place devraient suffire à relancer l'enquête. Mais comment amener le juge Pierrefonds à modifier son point de vue ? « Il faudrait, songe-t-elle, lui mâcher la besogne, lui apporter sur un plateau de premiers indices... »

Elle prend alors une nouvelle résolution. Elle dispose de toute la journée du lendemain mardi, puisque les obsèques auront lieu mercredi et que Robert s'est chargé de tout. Elle entreprendra donc elle-même les premières recherches, dans l'espoir qu'elles apparaîtront susceptibles d'orienter celles de la police. Ensuite, elle demandera à être reçue par le juge, pour l'inciter à faire partir l'enquête dans la bonne direction et par la même occasion desserrer son étouffement autour de Gilles.

Il est minuit passé... Irène sent l'envahir la fatigue de son éprouvante journée, elle se dépêche de se coucher. Le lendemain, elle aura besoin de tous ses moyens !

Le mardi matin, en faisant sa toilette et en prenant son petit déjeuner, elle élabore son plan de campagne. Après hésitation, elle écarte pour l'instant l'éventualité de s'adresser au lieutenant Bodard. Ce n'est pas qu'elle le juge incompetent ou inefficace, il lui inspire plutôt confiance. Mais elle craint qu'il s'en tienne aux consignes reçues. Il refusera d'agir de manière indépendante, puisque le juge l'a dessaisi de l'affaire il voudra en référer à ce dernier. Et celui-ci, précisément, jugera les éléments recueillis par Irène insuffisants pour l'incliner à s'engager sur une voie nouvelle. C'est donc à Irène d'agir d'abord seule, quitte à se confier aux autorités si elle devait échouer.

Que cherche-t-elle ? Des preuves, et à défaut des indices du passage

d'étrangers dans les parages du meurtre au moment où il a été commis. Les possibilités sont vastes, ses moyens d'investigation bien faibles, le temps presse. Alors, elle fait l'impasse sur l'éventualité que ces étrangers aient voyagé dans leur propre voiture. Venant probablement d'Afrique du Nord, ils doivent être arrivés à Paris par avion. Alors, pour se faire remarquer le moins possible, ils ont dû gagner Deauville par le train. De là, pour se rendre chez Jacques, ils ont pu prendre un taxi...

Elle s'est donc rendue à Deauville avec son vélomoteur, qu'elle a rangé à quelque distance de la gare. Quelques taxis sont garés devant le coquet bâtiment aux allures de demeure normande, à cette heure matinale leurs conducteurs lisent leur journal en attendant que les trains leur amènent des clients.

Irène se dirige vers eux, songeant que voilà une occasion de mesurer l'efficacité de son sourire, elle n'a rien d'autre à offrir... S'efforçant de prendre l'air assuré, elle avise le premier de la file :

— Excusez-moi de vous déranger, Monsieur. Je fais une enquête, pour le Syndicat d'Initiative...

L'homme est jeune, plutôt sympathique. Son regard s'éclaire à la vue d'Irène :

— Il faudra que je les félicite pour le choix de leur enquêteuse... Venez donc vous asseoir près de moi, nous serons plus à l'aise pour bavarder...

Embarrassée, Irène remercie, son charme ne doit pas se révéler excessif... D'un ton neutre, elle ajoute :

— Je n'ai que quelques questions...

Le chauffeur n'insiste pas :

— Alors, je vous écoute...

— Voilà, précise Irène : samedi dernier, des touristes étrangers ont-ils débarqué du train de Paris, vers dix heures ?

Après un instant de réflexion, l'homme répond :

— Je n'en ai pas vu, j'ai chargé un client qui avait retenu... Mais mon collègue, là-bas, a bien transporté des étrangers ce matin-là, il m'en a même parlé...

Il passe la tête par la portière, appelle derrière lui :

— Albert!... Je t'envoie Mademoiselle, elle a des questions à te poser...

Souriant encore à Irène, il dit :

— Il y en a qui ont de la chance ! Je regrette de ne pouvoir vous renseigner moi-même !

L'autre, plus âgé et plutôt corpulent, l'accueille cette fois avec un sourire simplement poli. La glace est également baissée, en se penchant pour parler Irène aperçoit à côté du chauffeur un caniche blanc qui la considère avec attention. Plus près d'elle, une photo d'un petit groupe familial est plaquée contre le tableau de bord.

— Bonjour, Monsieur, dit Irène, votre collègue m'indique que vous avez chargé des étrangers samedi matin au train de Paris ?

L'homme semble heureux de pouvoir évoquer à nouveau le sujet :

— Mais oui, Mademoiselle ! J'ai transporté deux hommes, arrivés par le rapide de dix heures quinze. Le plus jeune des deux, qui m'a parlé, avait un fort accent étranger, ensuite lorsqu'ils se causaient dans la voiture, j'ai cru reconnaître de l'espagnol... Très bruns tous les deux, ils venaient peut-être d'un pays méditerranéen.

Le cœur battant, Irène demande :

— Et où les avez-vous conduits ?

— Justement, répond Albert, c'est la course qui m'a frappé, inhabituelle ! Ils étaient pressés, pendant que nous parlions, l'autre regardait constamment sa montre. Il n'avait pas l'air commode, celui-là ! Tenez, on aurait dit un tueur, comme dans les films ! l'autre m'expliquait : « Nous sommes pressés. Si vous faites la course dans les temps, nous vous paierons le double du prix ! »

Au goût d'Irène, Albert ménage beaucoup ses effets... Elle demande :

— C'était quoi, cette course ?

— C'est difficile à croire, répond le chauffeur, pourtant c'est l'exacte vérité : Je devais les conduire à l'aérodrome, près d'Orleclair, en moins d'un quart d'heure. Là-bas, ils voulaient se

promener, une demi-heure. Je les attendrais, et je les ramènerais pour qu'ils prennent le train de onze heures quinze pour Paris.

Irène essaye de dissimuler son agitation. Elle demande :

— Et alors, est-ce bien ce que vous avez fait ?

— Exactement, répond Albert, sauf que je n'ai mis que douze minutes, pour les conduire là-bas ! Ils sont partis sur la route, pour des promeneurs ils marchaient joliment vite... Je les ai regardés s'éloigner, ensuite j'ai pris mon journal... Juste une demi-heure après, ils sont revenus, allant toujours aussi vite. Dans la voiture, je ne m'occupais pas d'eux, je voulais leur faire attraper leur train. J'ai pourtant remarqué qu'ils n'ont pas prononcé un mot, pendant ce retour... Ils m'ont payé le prix double, comme convenu, et ils se sont engouffrés dans la gare.

L'homme a terminé son récit. — Mais Irène sent qu'il hésite, comme s'il ajouterait bien quelque chose, elle attend encore :

— ... Ça m'a bien paru bizarre, sur le moment, mais les clients font ce qu'ils veulent ! Lorsque j'ai appris le meurtre à Orleclair, j'ai bien fait le rapprochement. Mais ensuite, quand j'ai su qu'on avait arrêté le suspect, je me suis dit qu'il ne servirait de rien d'aller voir les gendarmes et d'affronter des tracasseries inutiles...

Irène répond, sans autrement s'engager :

— L'enquête n'est pas close... Peut-être l'occasion se présentera-t-elle encore pour vous, de parler de cette affaire...

Ayant remercié Albert, elle le quitte, se retourne après quelques pas pour lire la plaque minéralogique : 251 IR 14. Elle note ensuite le numéro dès qu'elle rejoint son vélomoteur. Cette fois, elle tient ce commencement de preuve, à tout le moins des indices sûrs qui devraient obliger le juge Pierrefonds à reconsidérer l'orientation de son enquête.

La perspective n'est pas pour lui déplaire, en dehors même de l'importance de l'enjeu. La piste sur laquelle elle va lancer les autorités, non seulement pourra leur faire démasquer les véritables assassins, elle les obligera en outre à disculper Gilles de ce crime.

Pourtant, elle n'ira pas trouver le juge tout de suite. Maintenant, Irène se pique au jeu, elle pense qu'elle pourra obtenir davantage encore, si elle sait prendre ses interlocuteurs par leur point faible... Pourquoi ne pas l'avouer ? Elle prendrait volontiers une petite revanche, sur ce magistrat si sûr de lui et sur quelqu'un d'autre encore...

Sur ces réflexions, Irène gagne le bureau de poste. Il n'est pas onze heures du matin, elle a de bonnes chances de joindre au téléphone ses deux interlocuteurs.

— Bonjour, Madame, dit-elle saluant son ancienne patronne, c'est Irène qui vous parle, votre femme de ménage...

D'abord étonnée, madame Berlancourt retrouve vite son quant-à-soi hautain :

— Irène... m'appellez-vous pour me demander si vous pouvez venir faire le ménage ?

— Justement, Madame, répond Irène riant sous cape, je veux vous prévenir que je ne viendrai plus. J'ai... j'ai changé de métier...

Madame Berlancourt manifeste son étonnement :

— Vraiment ?... Que comptez-vous donc faire ?

Irène prend un ton détaché :

— Je vais à Paris, pour diriger une galerie d'art.

La châtelaine est muette, essayant de mesurer le chemin qu'Irène a parcouru si vite. Et puis, ne contenant plus sa curiosité, elle demande :

— ... Mais... comment se fait-il... ?

Irène a souvent senti la jalousie spéciale de sa patronne, elle répond :

— C'est tout simple, Madame, en servant de modèle à un artiste, on apprend... notamment à savoir de quoi on est capable...

Évelyne Berlancourt réussit à dire :

— Je vous félicite, vous allez avoir un métier très intéressant...

Mais elle ajoute presque aussitôt, ne perdant pas de vue ses intérêts :

— Alors, vous n'habitez plus notre maison ?

— Je comptais, répond Irène, vous parler de cela après les obsèques de Jacques Sauriel. Elles ont lieu demain...

— Je sais, répond la châtelaine redevenue mondaine, je compte bien y assister.

Irène dit :

— Je vous remercie pour sa mémoire... Je voudrais profiter de l'occasion pour vous entretenir d'une autre question. Elle a trait à un... à une relation commune, Gilles Arroya...

Évelyne veut rectifier :

— Ce sont mes enfants qui connaissent cet individu ! Depuis qu'il m'a volé... depuis son arrestation, je ne veux plus en entendre parler, naturellement !

Irène observe :

— Il avait aussi emprunté une aquarelle de Jacques Sauriel, qui figure parmi les tableaux qui m'appartiennent désormais...

Nouveau silence de madame Berlancourt, qui répond ensuite avec la considération due à la nouvelle propriétaire, et aussi à cette autre victime de Gilles :

— Dans ce cas, ma chère, vous devez partager mon opinion sur ce garçon !

— En effet, dit Irène qui s'amuse beaucoup, je pense que nous avons certains points de vue voisins... Je compte déclarer à la justice, pour ma part, qu'il s'agit en l'occurrence d'un prêt, consenti pour quelques jours par monsieur Sauriel. Je voulais vous demander d'agir de même, en ce qui concerne la statuette...

Évelyne éclate :

— Je m'y refuse tout à fait ! Gilles m'a volé, en s'introduisant chez moi comme un cambrioleur, qu'il est du reste. De plus, le voilà soupçonné d'assassinat !

Irène adopte un ton ferme, cette fois :

— Madame Berlancourt, suivez-moi bien. Gilles n'a rien à voir avec ce meurtre, cet après-midi j'orienterai monsieur le juge Pierrefonds sur la piste des véritables assassins. Mais j'entends

également disculper Gilles du chef d'accusation de vol. Les objets sont retrouvés, ils nous seront restitués. Que voulons-nous de plus ?

Avec aigreur, madame Berlancourt rétorque :

— Et si je n'accepte pas, moi, de renoncer à son inculpation ? Je... je veux que ce garçon soit puni, pour... pour son larcin !

Irène répond, froidement :

— Dans ce cas, je me verrais obligée de fournir la preuve, que je détiens, que Gilles se trouvait au château à l'heure du crime. Croyez que je désire pourtant l'éviter, ne serait-ce qu'à cause des enfants !

Le nouveau silence de son interlocutrice témoigne à Irène de l'importance attachée à ses paroles. Aussi sa voix est-elle redevenue aimable pour répondre :

— Vous m'avez convaincue, chère amie. L'important est que nous rentrions en possession de notre bien. Pour ce qui est de ce garçon, qu'il aille se faire pendre ailleurs !

— Chère Madame, dit Irène, je n'en attendais pas moins de vous, de votre... compréhension. Je pourrai dire au juge que vous êtes prête à lui en donner confirmation, n'est-ce pas ? Vous pourriez dire, par exemple, que vous vous êtes dessaisie de la statuette pour quelques jours, parce que Gilles... monsieur Arroya vous avait proposé de la faire expertiser.

Madame Berlancourt doit soupeser l'explication proposée. Irène ajoute, la voix malicieuse :

— Permettez-moi d'observer, à propos de monsieur Arroya, qu'en... empruntant ces objets, il rendait hommage aux personnes qu'ils représentaient pour lui...

La réponse de la belle Évelyne commence par un éclat de rire. Elle approuve :

— C'est bien vrai, chère amie ! Au fond, nous... elles lui doivent bien leur indulgence !

C'est avec une certaine confiance qu'Irène, maintenant, a composé le numéro du cabinet du juge Pierrefonds. A la secrétaire qui s'est enquis avec insistance du motif de son appel, elle répond, impatiente :

— C'est relatif à l'enquête sur le meurtre de Jacques Sauriel !
Soudain empressée, l'employée répond :

— Ne quittez pas, je vous passe Monsieur le juge !

L'instant d'après, évoquant le caractère des informations qu'elle détient, Irène n'a pas de mal à obtenir du juge un rendez-vous pour deux heures précises.

Irène est rentrée chez elle pour déjeuner, elle prépare avec soin son entrevue. C'est ainsi qu'elle se promet de ne pas heurter le magistrat, par exemple en lui faisant part de ses propres vues de manière trop directe. A deux heures, le juge Pierrefonds la reçoit tout de suite.

— Bonjour, Madame, lui dit-il très aimable. J'espère que vos informations vont me faciliter la tâche...

Irène prend un ton respectueux :

— Monsieur le juge, depuis votre interrogatoire d'hier, j'ai cherché dans ma mémoire des éléments pouvant éclairer la justice. Partant de ceux-ci, il se trouve que j'ai pu recueillir certaines indications précises. Maintenant, je suis en mesure de vous permettre d'orienter vos investigations en direction des véritables assassins de Jacques Sauriel.

En dépit des précautions oratoires d'Irène, le juge Pierrefonds fronce le sourcil.

— Ainsi, dit-il mécontent, vous persistez à vouloir me détourner de la voie que je me suis tracée... Vous rendez-vous compte que votre insistance pourrait paraître suspecte, à quelqu'un qui se considérerait insuffisamment averti par la déclaration en votre faveur de la victime ?

Aussi posément que possible, Irène reprend :

— Monsieur le juge, permettez-moi de vous exposer des faits... A différentes reprises, Jacques Sauriel a fait allusion à un séjour à Casablanca avant son installation ici. Il y était le précepteur du fils d'une famille européenne aisée de là-bas. Il avait dû rentrer en France après le meurtre, par des inconnus, de la sœur de son élève, lui-même avait été mis hors de cause. Par la suite, il avait reçu des

lettres anonymes, l'accusant d'être responsable de la mort de la jeune fille, et le menaçant de représailles. Me parlant d'une de ces lettres reçue récemment, il m'avait dit qu'il en méprisait les auteurs, si bien que je n'y avais pas attaché autrement d'importance.

Le juge observe, sceptique :

— Tout ceci est bien imprécis, reposant sur des entretiens, anciens pour la plupart...

Innocemment, Irène observe :

— J'ignore si une perquisition a déjà eu lieu au domicile de Jacques Sauriel. Il a pu conserver des documents, dans son atelier...

En griffonnant quelques mots sur son agenda, le juge répond :

— En admettant qu'on trouve certaines pièces, je ne vois guère ce que je pourrais en faire...

Irène lâche son information essentielle :

— Monsieur le juge, j'ai la preuve que deux étrangers se sont rendus à proximité de la maison de Jacques Sauriel, samedi dernier, précisément à l'heure du crime !

Cette fois, le juge manifeste un intérêt réel. Irène lui rapporte son entretien avec le chauffeur Albert, indiquant le numéro d'immatriculation de son taxi. Alors le juge déclare qu'il va le convoquer immédiatement pour recueillir sa déposition et compléter si possible la description des inconnus.

— L'ennui, observe-t-il pour lui-même, est que l'affaire se complique... Ces deux hommes ont dû retourner au Maroc, il faudra adresser une commission rogatoire. Et s'ils sont reconnus coupables, sera-t-il possible d'obtenir leur extradition ?...

Néanmoins il sourit en se tournant vers Irène :

— Je vous félicite pour votre esprit d'initiative, Madame, même si je constate que vous avez un peu piétiné nos plates-bandes !

Enchantée de voir le magistrat en aussi bonnes dispositions, Irène aborde la seconde partie de la mission qu'elle s'est donnée.

— Monsieur le juge, puisque vous vous orientez vers de nouveaux

suspects, qui devraient être les véritables coupables, vous allez pouvoir relâcher Gilles... Gilles Arroya ?

— En tout cas, répond le juge, je cesse de le soupçonner de ce crime, vos informations le mettent pratiquement hors de cause. Il reste que ce garçon a volé, une statuette au château de Trièverie, ainsi qu'un tableau chez le peintre.

— Justement, dit Irène, je m'apprêtais à vous parler de ces deux objets. Pour ma part, en ma qualité de propriétaire actuelle de l'aquarelle, je peux déclarer, et s'il le faut par écrit, que cette œuvre a été prêtée pour quelques jours à Gilles Arroya. Celui-ci l'a donc empruntée légitimement...

— Cela change l'aspect de la question, reconnaît le juge. Mais pour la statuette... elle appartient à madame Berlancourt. Et celle-ci...

— Elle est prête, l'interrompt Irène, à faire la même déclaration pour ce qui la concerne !

Elle prend un ton détaché, teinté d'une pointe de perfidie, pour ajouter :

— Si Gilles Arroya pouvait être libéré tout de suite, cela éviterait d'examiner le bien-fondé de son alibi, au moment du crime, et les preuves qui peuvent en exister... En effet, n'étant plus ni soupçonné, ni arrêté, il n'y aurait plus lieu d'examiner son emploi du temps...

Le magistrat considère son témoin d'un regard dans lequel entre une part d'admiration. Ensuite, après un coup d'œil à la pendule accrochée au mur en face de lui, il réfléchit tout haut :

— Deux heures et demie à peine... Je peux entendre le chauffeur de taxi dans l'après-midi, en présence du lieutenant Bodard qui ira ensuite perquisitionner à l'atelier du peintre. Pour la déclaration de madame Berlancourt, sa confirmation verbale suffira... Et je me débarrasse du cas Arroya ! Restent les formalités de levée d'écrou... Il pourrait être libéré demain matin, à la première heure...

— Monsieur le juge, ce sera parfait, dit Irène plaçant dans un futur certain ce conditionnel de rhétorique.

Elle se lève, avant d'ajouter :

— Je ne veux pas abuser de votre temps si précieux. Il me reste à vous remercier d'avoir bien voulu accepter de me recevoir...

— C'est moi, Madame, dit le juge en prenant congé, qui vous remercie. Votre concours aura été extrêmement utile.

* * *

Chapitre XI

Un jour, peut-être...

Dans les couloirs du palais de justice, Irène se mettrait bien à courir. Elle a obtenu tout ce qu'elle voulait. Gilles n'est plus soupçonné, le juge renonce même à le poursuivre pour des larcins dont le lavent ses deux victimes, il sera libéré dès le lendemain matin. Par ailleurs, elle a mis la justice sur la piste des meurtriers de Jacques. La perquisition révélera des noms, peut-être ceux des coupables, elle espère que l'enquête permettra de les arrêter.

Mais leur châtement ne fera pas revenir Jacques à la vie... La réflexion stoppe brutalement la satisfaction et l'optimisme d'Irène. Sa mission est terminée à Deauville, elle n'a plus qu'à rentrer chez elle et y attendre le lendemain où auront lieu les obsèques. La journée sera bien triste, pour elle, pour les amis de Jacques que Robert aura rassemblés, pour tous ceux qui voudront lui apporter, une dernière fois, le témoignage de leur estime.

A la maison, Irène a du mal à tenir en place. Il est à peine quatre heures, messire Olive s'en est allé à quelque partie de chasse. Les soirées sont longues à venir, en ce moment... que faire jusqu'à la nuit ? Derrière les vitres de la porte, tout proches, les arbres se découpent sur le ciel couvert. La température est douce, c'est un joli

temps de promenade, malgré les nuages... Le temps de troquer ses vêtements de ville contre une robe légère, d'enfiler des souliers plats, voici Irène dans son jardin, un lainage d'en-cas à la main.

Ces jours-ci, il est tombé quelques averses, mais l'eau a pénétré dans le sol. A peine humide, il a l'élasticité d'un tapis, autour des pommiers l'herbe est épaisse et grasse, d'un vert tout frais. Un instant, Irène songe aux vaches qui paissent dans les prairies. Lorsqu'elles plongent la tête dans une herbe pareille et que les brins d'herbe leur chatouillent les naseaux, pour se venger elles en happent une grosse touffe. Des tiges qu'elles écrasent entre leurs dents, le suc jaillit sur leur langue, leur palais qui goûtent les saveurs mêlées...

Secouant la tête, Irène abandonne son incursion dans l'univers des ruminants. Elle a repris sa route, foule les plaques de mousse dans la forêt, longe la mer des fougères. Caressant du bras les feuilles à hauteur d'épaule, elle s'avise de leur immobilité, luxuriante masse figée. Au-dessus d'elle, la voûte filtrant la pénombre verte n'est pas traversée non plus par aucune fugitive percée vers les nuages.

Pas de bruit non plus, dans ce bois dormant, l'écrasement sous son pied d'une feuille séchée résonne à ses oreilles comme une protestation, de la part de ce silence qui voudrait l'engloutir aussi. Elle imagine l'air qu'elle respire tout aussi dense, prêt à étouffer sa voix s'il lui prenait l'envie de crier.

Parvenue à l'étoile que dessinent les trois sentiers, Irène va s'asseoir sur le tronc couché. Devant elle, l'une des échappées mène là-bas, à l'entrée presque invisible du sentier qui coupe la sapinière. Marqué de sa griffe, le jeune hêtre signale le chemin secret vers une piste de danse, la plus belle qu'Irène puisse imaginer. L'herbe s'y est-elle redressée, depuis que ses pieds l'ont foulée, qu'après avoir tourbillonné à en perdre le souffle elle a abattu sur elle son corps nu, l'offrant à Gilles qui la regardait ?

Mais elle n'y retournera pas, pour y rêver à ce garçon au sourire moqueur, aux muscles durs sous une peau sombre comme la sienne. Pas aujourd'hui, du moins. Cet après-midi, c'est une autre

présence qu'elle veut évoquer, plus chère encore, désormais à jamais écartée d'elle.

Elle revoit Jacques la détaillant au café du « Drap d'Or », debout sur la table contre la fenêtre. Sa silhouette, de là-haut, lui paraissait plus ramassée, plus robuste encore. Elle entend ses plaisanteries, dont il riait autant qu'elle, au restaurant où il l'avait emmenée manger des fruits de mer. Elle sent encore la pression de ses mains sur ses épaules, au creux de sa taille lorsqu'il drapait sur elle le lourd brocard pour la peindre ensuite... Et elle revoit son regard sur elle, si indulgent, si plein d'affection alors qu'elle venait de lui signifier qu'ils ne seraient plus amants.

Les larmes coulent à nouveau des yeux d'Irène, de chagrin, d'amer regret aussi. Elle avait fait là à Jacques la déclaration peut-être la plus dure qu'on puisse faire à un homme. Et lui était allé à Paris, sans rien lui dire. Il avait fait d'elle son héritière, il avait même songé, dans le danger qui le menaçait lui-même, à préserver sa quiétude...

— Jacques, murmure-t-elle entre deux sanglots, Jacques... se peut-il que jamais, au grand jamais, je ne puisse plus te remercier ?

* * *

Mercredi, 16 mai.

En fin de matinée, la cérémonie s'achève. Irène est restée presque constamment aux côtés de Robert, retrouvé tout à l'heure devant l'église. Sa présence attentionnée la reconforte, durant l'épreuve douloureuse de ces adieux officiels. Dans le petit cimetière d'Orleclair, la foule a envahi les allées adjacentes, car de nombreuses personnes ont tenu à assister aux obsèques du peintre. Il y a ses amis et ses relations parisiennes, ceux dont Robert a réussi à battre le rappel. Parmi eux, Irène a reconnu nombre d'invités au vernissage à Paris.

Le peintre était également connu dans la région : en dehors des

personnalités qui avaient eu l'occasion de l'approcher, nombreux étaient ceux, promeneurs ou cultivateurs de la région, qui l'avaient croisé dans la campagne, son attirail sur le dos, ou qui l'avaient observé installé devant son chevalet au bord d'un chemin. Beaucoup parmi eux l'ont admiré et respecté, ils ont considéré de leur devoir de venir, discrètement, témoigner de leur estime pour l'artiste disparu.

D'autres personnes attachent du prix à ce que leur présence soit remarquée. Parmi elles se tient bien en vue, aux côtés de son mari, la châtelaine de Trièverie. Pour la circonstance, elle a revêtu une stricte robe noire, et même un petit chapeau cloche assorti.

S'est également mis en évidence le juge Pierrefonds, les raisons de convenance sociale se doublent pour lui d'obligations professionnelles en sa qualité de magistrat chargé de l'enquête. Irène a remarqué qu'il a échangé quelques mots avec madame Berlancourt. Ensuite, il est venu la saluer, imprimant sur son visage un air digne et solennel.

Plus en retrait, Irène aperçoit monsieur et madame Garraud, les patrons du café du « Drap d'Or ». Viennent-ils saluer une dernière fois un client amateur de leur petit bergerac, ou sont-ils plutôt poussés par la curiosité, comme plusieurs habitués du café qu'Irène reconnaît également ?

Elle est très sensible à la présence de Thérèse, venue témoigner son amitié en compagnie de Justin. Ce dernier dépasse d'une bonne demi-tête la plupart des assistants, à ses côtés Thérèse fait figure de mauviette. Mais Irène observe que ce grand garçon, emprunté dans ses vêtements du dimanche, calque ses déplacements, ses gestes même sur ceux de la petite personne décidée qu'il ne quitte pas d'une semelle.

Venue l'embrasser, Thérèse murmure :

— Tu vas nous quitter, on ne se verra plus...

— J'irai te voir avant de partir, répond Irène. Et puis, sois tranquille, je reviendrai ! J'espère bien que vous m'inviterez à votre mariage, d'ailleurs !

Justin a observé son petit pilote. Parvenu en face d'Irène, il se penche gauchement pour l'embrasser lui aussi, pas seulement peut-être pour imiter Thérèse. Et Irène touchée lui rend volontiers son baiser.

Des curieux sont venus de Deauville, attirés par les conditions dramatiques de la mort du peintre, dont la presse locale a rendu compte abondamment. Irène reconnaît aussi son informateur, le chauffeur de taxi Albert que le juge Pierrefonds a dû convoquer mardi après-midi.

La foule s'écoule, quitte le cimetière par le portail dont les deux vantaux ont été ouverts. Robert raccompagne jusqu'à leur voiture quelques personnalités, il retrouvera tout à l'heure Irène qui lui a demandé de retarder d'une heure ou deux son retour à la capitale.

Durant quelques instants, Irène demeure seule, face à l'ouverture béante que recouvrira plus tard la dalle noire posée à côté. Robert l'a voulue ainsi, marbre massif aux arêtes vives, dans le coin droit quelques mots de gravure discrète rappelleront aux proches qui viendront se recueillir que le peintre a été enlevé alors qu'il parvenait à l'achèvement de son art : « Il a disparu dans la lumière ». A l'église tout à l'heure, le prêtre n'a pas manqué de se référer à l'építaphe, l'élevant ensuite à la lumière spirituelle que le défunt a rejoint.

Irène s'arrache à son douloureux adieu solitaire. Elle saura revenir, se recueillir sur ce coin de terre qui contient les restes de son ami.

Tandis qu'elle chemine vers la sortie, elle voit s'avancer à sa rencontre une forme noire. L'austérité de la silhouette est atténuée par la tache dorée des cheveux courts, Irène reconnaît madame Berlancourt, tenant à la main la cloche noire jugée inutile désormais. Lorsqu'elle s'arrête devant elle, la châtelaine murmure :

— Irène... Madame Marsis... permettez-moi de faire quelques pas avec vous...

Surprise, Irène acquiesce d'un signe de tête, les deux femmes marchent côte à côte en direction de la sortie, d'abord muettes.

Madame Berlancourt rompt le silence :

— J'admiraïs beaucoup Jacques Sauriel, bien souvent je vous ai envié l'honneur d'être son modèle...

— Je vous remercie encore, répond Irène, d'être venue en témoigner... Vous ne devez pas ignorer non plus l'affection que j'éprouvais pour cet homme à qui je dois tant.

Après quelques instants, madame Berlancourt poursuit :

— Avant que vous nous quittiez, faites-nous l'amitié de nous rendre visite, au château. Mon mari sera heureux de vous faire également ses adieux, et surtout les enfants. Je sais qu'ils vous aiment beaucoup, Ir... Madame... Et puis, me permettez-vous de continuer à vous appeler Irène ? Vous me ferez plaisir en m'appelant Évelyne, de votre côté...

— Je comptais, répond Irène, vous demander l'autorisation d'aller dire au revoir à Didier et à Édith, pour qui j'ai moi-même beaucoup d'affection.

Elle ne se fait pas à ces allures familières, sur d'autres plans ses rapports avec son ancienne patronne ne les justifient guère. Tout de même, elle ajoute :

— Je vous remercie pour l'estime que vous me témoignez...

Évelyne ne perd pas de vue l'aspect économique de la situation :

— Nous profiterons de votre visite pour régler ce qui concerne votre location...

— Je comptais vous en parler, dit Irène. J'aimerais garder la maison, pour pouvoir y revenir. Je m'y suis attachée, comme à cette région où j'ai vécu...

— Nous vous garderons volontiers comme locataire, dit madame Berlancourt. Peut-être devons-nous revoir les conditions du loyer...

— Nous nous entendrons certainement, dit Irène. De plus j'aimerais que vous me réserviez un droit de préemption, dans le cas où vous décideriez de mettre en vente la maison, avec son jardin.

— Bien volontiers, répond Évelyne, intéressée par cette perspective. La bicoque isolée et fatiguée, loin de la propriété entourant le château, ne lui a jamais paru vraiment digne de rester entre les

mains de la famille. L'attachement d'Irène pour ce lopin de terre le valorise certainement à ses yeux, l'acheteuse potentielle mérite de grands ménagements.

Lorsque les deux femmes franchissent le portail, le cimetière s'est à nouveau vidé de tous les êtres vivants. Évelyne désigne une voiture arrêtée à une centaine de mètres :

— Mon mari m'attend là-bas, dit-elle. Je vais devoir vous quitter...

Un instant, Irène et Évelyne se font face. Il y a du soleil sur la campagne ce mercredi, les deux silhouettes se découpent sur le chemin, dans leurs tenues sombres qui soulignent leurs particularités. Elles sont grandes l'une comme l'autre, deux belles femmes qui s'opposent pourtant jusque dans leurs charmes physiques.

Dans sa pâle carnation de blonde, Évelyne offre sa sveltesse nerveuse, ses seins haut-placés, sa petite croupe au-dessus des longues cuisses d'écuyère. Auprès d'elle, Irène apparaît en statue majestueuse dans son teint sombre, avec son port altier, sa poitrine généreuse, sa taille creusée et ses hanches prêtes à ployer. Un même rayon joue sur les chevelures de chacune, allumant des paillettes dorées dans les courtes mèches de l'une, des reflets d'acier sur les nattes sagement tirées de l'autre.

Derrière elles, un léger bruit fait tourner la tête aux deux femmes, sorte de rire étouffé transformé en tousotement. A quelques pas d'elles, une haute silhouette se tient sur le chemin. Dans la vive lumière, le costume anthracite ajusté fait ressortir la stature élancée, les larges épaules et la taille mince, les hanches étroites qui se balancent sur les longues jambes à peine écartées. Au-dessus de la chemise blanche pour une fois fermée par une cravate, la tête se dresse orgueilleuse avec les cheveux noirs plaqués, les yeux de jais dans le visage sombre.

La surprise fige Irène et Évelyne tandis que Gilles, après les avoir considérées pendant plusieurs secondes avec un sourire admiratif, profère à mi-voix :

— ... La brune et la blonde...

Son sourire redevient moqueur lorsqu'il ajoute :

— ... Je n'espérais pas pouvoir remercier ensemble mes deux... bienfaitrices !

— S'il n'avait tenu qu'à moi, rétorque Évelyne cinglée par l'ironie, tu mijoterai... vous seriez resté en prison, où est votre véritable place !

Gilles émet un rire bref. Mais lorsqu'il répond, une pointe de tendresse perce dans sa voix moqueuse :

— ... Mon petit serpent ! Comme je te reconnais bien là !

Le ton toujours ironique, il ajoute :

— Que penseraient mes amis Didier et Édith, s'ils t'entendaient ? Je les quitte à l'instant... Mais rassure-toi : je ne leur ai rien dit, dont ils auraient à rougir en pensant à leur mère !

Il se rapproche, s'adresse à Irène ignorant désormais Évelyne à côté d'elle. Sur ses traits, l'expression est devenue sérieuse, presque triste. Toute trace de moquerie a disparu dans sa voix, son ton se fait tendre, ému même :

— Irène, je sais que tu as du chagrin. Et moi j'ai de la peine, pour toi... Avant de partir, je veux te remercier. Car je sais que c'est à toi que je dois ma liberté. Et je viens te demander, comme une faveur, que pour toi je cesse d'exister... Je te l'ai dit, et redit : je ne suis pas digne de toi !... Mais moi, je ne t'oublierai pas, Irène. Tu resteras dans mon souvenir, mon eau fraîche de la montagne !

Irène se tait un instant, les larmes lui montent aux yeux tandis qu'elle le regarde. Ensuite elle lui répond, aussi doucement qu'il vient de lui parler :

— Comment t'oublierais-je, Gilles ? J'en suis aussi incapable que toi !... Je suis heureuse que tu sois libre... Mais je te dis adieu... et bonne chance !

Gilles n'a pas quitté Irène des yeux, pendant qu'elle lui adressait ces quelques mots. Maintenant, son regard la quitte pour effleurer l'autre femme, à côté d'elle, cependant que ses lèvres affichent à nouveau, brusquement, leur sourire moqueur. Et il se détourne, sans ajouter un mot. Silencieuses, Irène et Évelyne regardent

s'éloigner la silhouette sombre, à longues enjambées si souples qu'à tout instant elle paraît vouloir bondir.

* * *

Robert attend Irène sur la place d'Orleclaire, près de l'église. Il l'invite à monter dans le taxi venu le chercher en disant :

— Je vous ferai reconduire ici, Irène, pour que vous récupériez votre vélomoteur.

Il l'a emmenée déjeuner au restaurant du Casino de Deauville. De leur table placée devant une des hautes fenêtres, ils voient la mer ruisseler sous le soleil au-delà des tennis, de la ligne des cabines et de l'étendue de sable découverte. Durant le repas, dans l'ambiance luxueuse au service feutré, Robert se montre discrètement attentif, évitant aussi bien les propos futiles déplacés que les sujets susceptibles d'évoquer la tristesse de la journée.

Le garçon débarrasse leur table, balaye les miettes sur la nappe blanche, puis il leur apporte le café. Il est servi à l'ancienne façon, dans une cafetière d'argent laissée sur place accompagnée d'un pot de crème et d'un sucrier débordant de sucre de canne concassé. Irène fait le service, son compagnon suit des yeux ses gestes précautionneux.

Du bout des lèvres, Irène hume dans la porcelaine blanche un peu du café brûlant. Doucement, Robert lui demande :

— Irène, je pense que vous comptez rester ici quelques jours, avant de me rejoindre à Paris ?

— Oui, répond-elle, gardant encore les yeux baissés. Elle remue la cuiller minuscule dans la tasse, alors que le sucre y est fondu depuis longtemps.

Elle est heureuse que Robert ait abordé le sujet, elle ne savait comment l'entamer. Lorsqu'elle lève la tête, elle voit devant elle son nouvel ami dans sa mise soignée, le sourire affectueux que forment ses lèvres dans son visage ouvert, aux traits un peu ingrats...

Elle se lance dans son explication :

— Je ne peux plus rester ici. Je ne pourrai qu'y revenir, pour me retremper dans mes souvenirs...

Elle s'arrête, plonge son regard dans les yeux verts sous la chevelure flamboyante. Elle murmure :

— Désormais, vous êtes mon seul ami...

Sans cesser de la fixer, Robert accentue son sourire. Avançant son bras par-dessus la table, il serre doucement la main brune abandonnée sur la nappe. Lorsqu'il retire sa main, il dit à mi-voix :

— Irène, vous savez que vous pouvez compter sur moi !

Irène lui rend son sourire, avant de répondre :

— Je le sais, Robert. Votre amitié me sera bien précieuse, dans cette existence nouvelle !

Elle se tait encore un instant, avant de se lancer, consciente de se montrer maladroitement dans son approche directe :

— Dites-moi, Robert... Dans mon nouveau travail, à la galerie... Vais-je gagner de l'argent ? Je veux dire... aurai-je de quoi vivre ?

Surpris, Robert répond :

— Bien sûr, vous n'avez aucune crainte à avoir !... Il ferait beau voir que mon associée soit obligée de dilapider sa fortune !

— Justement, dit Irène, cette fortune... C'est d'elle que je veux vous parler. Voyez-vous, l'argent ne m'intéresse pas, seul m'importe ce qu'on peut en faire. Je ne toucherai pas à notre association, je suis heureuse d'être intéressée pour un quart à vos affaires dans la galerie. Mais il y a la maison de Jacques, et il y a les tableaux. Voilà ce que j'aimerais faire de ma part...

Irène s'arrête un instant. Robert la regarde avec intensité pendant qu'elle poursuit :

— Ni vous, ni moi n'habiterons la maison de Jacques ici. Elle ne servira plus à rien, si on la met en vente on devrait en tirer un bon prix. Alors, je désirerais en verser ma part à cette fondation pour la lutte contre la faim dans le monde. Je sais que Jacques approuverait cet emploi.

Robert dit, ému :

— Irène, je vous félicite pour votre projet ! Si vous me le permettez, je veux m'y associer, j'ajouterai ma part à la vôtre !

Irène répond :

— J'en serai enchantée ! Je vous avoue que j'espérais que vous me feriez cette réponse, je sais combien cette question vous tient également à cœur.

Après quelques instants, Robert demande :

— Et les tableaux ?

Irène explique :

— C'est différent, pour les tableaux, il s'agit de l'œuvre de Jacques... Lorsque je les ai vus en votre compagnie dimanche dernier, encore tous réunis comme pour le vernissage, j'ai songé que bientôt ils seraient dispersés au gré des ventes, comme les précédents. N'en profiteront plus que les acquéreurs, isolément, qui garderont cachées toutes ces beautés. Alors, voilà : Si on conservait certaines de ces œuvres, pour... pour ouvrir un Musée Jacques Sauriel ?

Robert s'exclame :

— Irène, vous avez là une merveilleuse idée ! Il fallait que ce soit vous, pour y penser !... Ici encore, je veux que vous me permettiez de me joindre à vous : ce Musée Sauriel, nous le créerons ensemble !

Pleinement satisfaite, Irène répond :

— J'accepte, naturellement ! Ainsi, nous serons associés pour cette tâche également !

Durant un moment, les deux amis évoquent leurs beaux projets. A Paris, la galerie est spacieuse, trop pour le genre d'expositions qui s'y tiendront désormais. Une des salles pourra être consacrée au musée, sans nuire à l'activité commerciale de la galerie.

— Au contraire, observe Robert, la « Galerie Sauriel » continuera de mériter son nom, et le musée attirera des visiteurs, qui pourront devenir des clients !

— Il faudra, dit Irène, choisir des tableaux représentatifs, notamment de la dernière époque de Jacques...

Robert approuve, précisant :

— De son « époque de lumière »...

Ne voulant pas demeurer en reste, il ajoute :

— Savez-vous ce que nous ferons des autres tableaux ? Nous les vendrons au fur et à mesure que nous aurons l'occasion de racheter des œuvres plus anciennes, représentatives de périodes précédentes de la carrière de Jacques. Il y a eu l'époque noire, l'époque jaune... Je me souviens même d'une époque verte...

Irène applaudit :

— Bravo, cher associé ! Que voilà un beau programme !

Un moment plus tard, Robert consulte sa montre, remarque :

— Je ne m'ennuie pas avec vous, surtout lorsque nous formons d'aussi beaux projets !... Mais nous aurons tout le temps de les approfondir, lorsque vous me retrouverez à Paris. Maintenant, je dois penser à rejoindre la gare, ce sera bientôt l'heure de mon train...

Il fait signe au garçon, pendant qu'il règle l'addition Irène quitte la table, rejoint la grande baie pour contempler la vaste étendue que borde au loin le liseré blanc des vagues de l'océan.

Elle ferme les yeux, revivant des impressions si proches, si présentes dans son souvenir... Le souffle à ses côtés résonne encore à ses oreilles, puissant, un peu court, une foulée plus lourde, mais plus longue que la sienne s'assourdit dans le sable avec sa propre foulée.

Elle rouvre les yeux, sentant Robert derrière elle, qui l'attend. Toujours immobile, sans s'arracher vraiment à son évocation, elle prononce à mi-voix :

— Il faudra que je retourne sur la plage à marée basse, la nuit...

— La nuit, répète Robert étonné, pour quoi faire ?

Irène se retourne, fixe Robert en esquissant un sourire embarrassé. Elle reprend ensuite sa contemplation solitaire, dont elle ne sort pas vraiment lorsqu'elle murmure, si bas que pour entendre sa voix lointaine Robert doit pencher la tête vers la sienne, rivée sur l'horizon :

— Un jour, peut-être... je vous raconterai...

FIN

Table des matières

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Chapitre I | |
| Jour de repos | 7 |
| Chapitre II | |
| Réception au Château | 31 |
| Chapitre III | |
| Des passés affleurent | 61 |
| Chapitre IV | |
| La pièce rouge | 99 |
| Chapitre V | |
| Il parle aux oiseaux | 141 |
| Chapitre VI | |
| Après l'hiver, le printemps | 177 |
| Chapitre VII | |
| La Femme au Masque | 211 |
| Chapitre VIII | |
| Il est revenu... .. | 241 |
| Chapitre IX | |
| Encore une aquarelle | 289 |
| Chapitre X | |
| L'enquête | 307 |
| Chapitre XI | |
| Un jour, peut-être... .. | 339 |

**Cet ouvrage a été édité par
la Société des Écrivains
147-149, rue Saint-Honoré 75001 Paris
Tél. : 01 39 08 05 38 Fax. : 01 39 75 60 11**

Imprimé en France



**Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1999.**

ISBN 2-84 434-254-X

« Est-elle encore dans son jardin ou déjà dans la forêt ? »

Irène, une jeune femme de ménage, au passé malheureux, fait la connaissance d'un peintre réputé. Elle ignore que sa beauté particulière avive chez lui la plaie demeurée ouverte de son dernier amour à la fin tragique...

Elle devient le modèle, la confidente et l'inspiratrice du peintre, mais s'aperçoit que celui-ci reste prisonnier de ses fantasmes.

Un soir, la jeune femme succombe au charme d'un trop bel inconnu. L'exposition à Paris des œuvres du peintre, dont elle est la vedette, rencontre le plus grand succès, elle revient au peintre.

Mais le retour du trop bel inconnu amorçe encore un revirement. Après un événement tragique, dont elle déjoue les graves implications, elle se voit placée sur une nouvelle ligne de départ pour son existence.

Beauté, Talent, Amour... sont les ingrédients de ce roman.



9 782844 342546

129 F TTC